

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.



LE VOYAGEUR *FRANÇOIS*, OU LA CONNOISSANCE *DE L'ANCIEN* ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME XV.

Prix, 3 liv. relié.

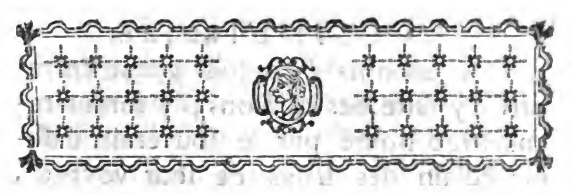


A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CLXXIX.

La Côte d'Ivoire.

C'est, Madame, le nom qu'ont donné les voyageurs à cette partie de la Guinée, qui s'étend, d'orient en occident, depuis le cap Appollonia, jusqu'au cap de Palme. Ils l'ont ainsi appellée, sans doute, à cause de la grande quantié d'ivoire ou de dents d'éléphant, qui se trouve dans cette région. Nous ne nous y arrêtâmes pas, parce que les Européens n'y ont aucun établissement; & tout ce que je sais de ce pays, je ne l'ai appris que par des relations particulieres.

Des jacobins François ayant entrepris d'y faire des missions, y furent reçus avec bonté par le souverain d'Issini; & un des fruits de leur voyage, fut de nous amener à Paris une espece d'aventurier, qui, sous le nom & la qualité du prince Aniaba, vint en imposer à la cour de Louis XIV. C'étoit un jeune negre, qui se donnoit pour le fils & l'héritier présomptif du roi d'Issini. Il avoit été conduit en France par un capitaine de vaisseau, qui s'étoit proposé de le prendre pour son valet; mais il lui fut ensuite dérobé par quelques personnes, qui trouverent de l'avantage à le faire passer pour un prince. Il fut baptisé à Paris par M. Bossuet; le roi voulut être son parrain; il communia de la main du cardinal de Noailles; & il gagna si bien l'estime de toute la cour, que sa majesté lui fit donner une éducation convenable à sa naissance, & ensuite une compagnie de cavalerie. Le roi d'Issini étant mort, on jugea à propos de renvoyer le prétendu prince en Guinée, avec deux vaisseaux de guerre, sous la conduite du chevalier d'Amou: mais en y débarquant, il fut reconnut pour l'esclave d'un habitant du pays, au

service duquel il rentra aussi-tôt après son arrivée. Vous voyez que, malgré la stupidité qu'on attribue aux negres, & la pénétration qu'on nous suppose, ils ont encore assez d'esprit pour nous duper.

Le chevalier d'Amou obtint du souverain d'Issini un emplacement pour y bâtir un fort; & le monarque lui accorda en même temps une audience solemnelle dans Assoko, sa capitale. D'Amou & ses gens y furent conduits au son d'une musique militaire, & traverserent trois cours, entre une double haie de soldats armés de sabres & de mousquets. Arrivés au trône, les François se placerent comme ils purent, & s'assirent à terre, ou sur des bancs, l'espace d'une heure, sans prononcer une parole; les trompettes & les tambours faisoient un bruit qui n'auroit pas permis de s'entendre. La salle d'audience avoit l'air d'une grange; elle étoit bâtie de roseaux, & couverte de feuilles. On n'y voyoit ni ornemens, ni meubles, ni même de plancher; car le fond étoit de sable. Un simple châlit formoit le trône, posé sur des trétaux, que cachoient quelques peaux de tigres.

Toute cette côte n'offre pas plus de magnificence ; par tout, ce ſont des rois qui valent à peine nos payſans, des villes qui ne valent pas nos villages, des maiſons conſtruites de roſeaux, des vaiſſeaux compoſés d'un tronc d'arbre, un peuple qui vit ſans ſoins, marche ſans habits, parle ſans regles, fait le commerce ſans écritures ; qui loge, ou dans l'eau comme les poiſſons, ou ſur les arbres comme les écureuils, ou dans des trous comme les vers, auſſi nuds & preſqu'auſſi ſtupides que ces animaux.

Le roi d'Iſſini, les pieds pendans, la pipe à la bouche, étoit aſſis ſur ſes tréteaux, ayant à ſes côtés deux de ſes femmes, qui portoient chacune un ſabre nud ſur l'épaule. Un mauvais chiffon leur couvroit le milieu du corps ; & leurs cheveux ainſi que la barbe du monarque, étoit entrelacés de paillettes d'or. Les ouvriers du pays marquent à l'envi leur habileté dans la forme qu'ils donnent à ces ornemens. La muſique ne ceſſa que lorſque le prince eut achevé de fumer ſa pipe ; & ſa majeſté demanda aux François ce qui les amenoit dans ſon royaume.

« Nous venons ſur cette côte, ré-
» pondit le chevalier, pour répandre
» notre religion dans vos états, pour
» établir le commerce avec vos peu-
» ples, pour vous marquer notre reſ-
» pect, & pour vous rendre nos hom-
» mages ». La fin de ce compliment flatta le monarque; & dès ce jour les François trouverent toutes les facilités à élever une forteresſe dont ils avoient tracé le plan. Elle fut conſtruite en peu de jours; mais les Hollandois, ſentant que cet établiſſement nuiroit à leur commerce, l'attaquerent avec quatre vaiſſeaux; &, ſans le ſecours des negres, qui les obligerent de ſe retirer, ils s'en ſeroient emparés à force ouverte. La garniſon de ce fort ſouffrit beaucoup pendant pluſieurs années, parce qu'elle ne recevoit aucune proviſion d'Europe. Louis XIV, touché de ſa ſituation, la fit revenir en France, au grand regret des peuples d'Iſſini, qui ont toujours paru très-attachés à notre nation.

Le chevalier d'Amou avoit auſſi gagné les bonnes graces de la reine de Guiomré, royaume voiſin de celui d'Iſſini. Cette princeſſe ſe nommoit

Aſamouche ; & l'hiſtoire la repréſente comme une autre Eliſabeth, continuellement occupée de la gloire de ſon trône, & du bonheur de ſes ſujets. Ils avoient tous une égale part à ſa tendreſſe, & lui rendoient le même tribut d'amour & de ſoumiſſion. Lorſque ſon courage lui faiſoit prendre les armes, elle les voyoit à l'envi ſe précipiter dans les combats ; & ſa prudence, ſecouroue de ſa fortune, lui aſſuroit la victoire. Aux vertus qu'on admire dans les ſouverains, elle joignoit les qualités qui font aimer les particuliers ; & la vivacité de ſon eſprit égaloit la douceur de ſon caractere. Elle avoit l'ame trop élevée, pour n'épouſer qu'un prince negre, un chevalier François lui eût mieux convenu, mais ne pouvant en faire ſon époux, elle jugea du moins, ſur l'idée qu'elle s'étoit formée de notre nation, qu'il étoit très-poſſible qu'il devînt ſon amant. Auſſi témoigna-t-elle les regrets les plus vifs, lorſqu'elle vit nos gens abandonner le fort d'Iſſini. On aſſure même qu'elle dit au commandant : » Si vous aviez, » vous autres François, autant d'exac» titude à tenir votre parole, que

» vous montrez d'agrément & de po-
» liteſſe dans vos manieres, toute la
» côte d'Afrique ſeroit à vos ordres :
» mais vous êtes ſi légers, ſi faciles à
» manquer à vos engagemens, que
» vos amis même ne peuvent compter
» ſur vos promeſſes ».

Le royaume d'Iſſini eſt arroſé par une des plus belles rivieres de l'Afrique. Elle ſeroit navigable, ſi elle n'étoit comme bridée par un banc de ſable, qui en ferme l'embouchure. Ses bords ſont embellis par de grands arbres, auſſi réguliérement diſpoſés, que s'ils étoient l'ouvrage de l'art. A huit lieues dans les terres, elle forme un lac, au centre duquel eſt une île, où l'on pourroit fonder un établiſſement. Plus haut, ſont des rochers qui interrompent le cours du fleuve, & le changent en des caſcades admirables, dont le bruit ſe fait entendre de pluſieurs lieues.

C'eſt ſur cette riviere même, que les François avoient un fort, & qu'eſt ſituée la capitale, à quatre ou cinq milles de la mer. Elle contient deux cens maiſons, & mille ou douze cens habitans. Je vous ai dit en quoi

consistent ces maisons : des roseaux entrelacés, enduits de boue, & couverts de feuilles, en composent toute l'architecture. Le riche n'est distingué du pauvre, que par la grandeur du bâtiment; le palais du roi offre de plus vastes enclos, mais non de plus beaux édifices.

Ce petit pays est habité par deux sortes de negres, les Issinois & les Véteres. Les deux nations vivent dans une parfaite union : chacune a son chef, ses loix & ses usages. Pendant la guerre, elles se rassemblent, ne forment qu'un seul peuple, & rentrent ensuite dans l'ordre qui les distingue. Les Issinois sont en possession de la côte; & on les regarde comme meilleurs soldats que les Véteres. Ils s'occupent du commerce, les autres de la pêche. Ils sont affables & civils envers les Européens, les autres grossiers & farouches. Ils portent leurs cheveux courts, les autres longs; ils laissent croître leurs barbes, les autres la rasent. Ils ont des pagnes de coton, les autres d'herbe ou d'écorce, des cimeteres en forme de serpes, les autres en façon de poignards. Les cabanes des

Iſſinois ſont bâties ſur la terre ; celles des Véteres, ſur des pilotis au milieu de l'eau. Les femmes des premiers ſe couvrent une partie du corps ; celles des ſeconds vont toutes nues : mais on aſſure que, ni dans leurs attitudes, ni dans les regards même des hommes, on n'apperçoit jamais l'indécence de la volupté. On découvre d'abord en elles tout ce qu'on peut déſirer de voir ; où la nouveauté manque, la curioſité ceſſe ; & ſans curioſité, il y a peu de plaiſir ; car c'eſt pour trouver le plaiſir que la curioſité nous eſt donnée.

Les Véteres ſont maîtres d'une grande partie de la belle riviere d'Iſſini, & ils en tirent tout ce qui eſt néceſſaire à leur entretien. Ils ſe ſervent de filets tiſſus d'herbe, & leurs reſervoirs pour le poiſſon, ſont de grands enclos de roſeaux, ſoutenus par des pieux, dans les endroits où l'eau a peu de profondeur. On n'y laiſſe qu'une ouverture pour y faire entrer le poiſſon, & par ce moyen, on peut s'en procurer de frais en tout temps. Les habitans en envoient aux negres des montagnes, qui leurs donnent en échange leurs propres denrées. Ils en re-

vendent une partie aux Issinois, qui, sans eux, mourroient de faim. Lorsqu'il s'éleve quelque différent entre ces deux peuples, les Véteres interrompent leurs marchés, & forcent par là les Issinois à leur accorder ce qu'ils demandent.

Les uns & les autres ne subsisteroient pas long-temps, sans le secours des Kompas. Ces derniers se gouvernent en forme de république, ou plutôt d'aristocratie; car ce sont les chefs des villages, qui discutent les intérêts de la nation, & en décident à la pluralité des voix. Leur pays est composé de collines agréables & fertiles, qu'ils cultivent avec beaucoup de soin. Ils reçoivent en échange de leurs productions, des pagnes, du sel & des armes à feu, dont ils sont absolument dépourvus. Avec leurs provisions, ils apportent aussi de l'or, qu'ils tirent des negres qui sont plus avancés dans les terres.

Les Issinois passent pour les hommes les mieux faits de toute la côte. Ils ont un soin extrême de leurs dents, qui égalent & surpassent même la blancheur de l'ivoire. Ils entretien-

nent & augmentent la noirceur de leur peau, en la frottant avec de l'huile de palmier mêlée de poudre de charbon, qui la rend unie, douce & luisante. Ils parent leurs cheveux de brins d'or & de petites coquilles. Ils se lavent souvent; car la propreté du corps est un goût commun à toute la nation. Ils aiment avec passion les chapeaux & les bonnets d'Europe, & les portent dans les occasions d'éclat, comme une parure qui flatte leur vanité.

Ce peuple a tous les défauts des autres negres. Les hommes sont adonnés au vol, & s'en font gloire; les filles à la galanterie, & elle ne les déshonore point; les femmes à la débauche, & c'est le vice général des deux sexes. Il faut y joindre la fourberie, l'ingratitude & l'avarice. La maladie que cause l'incontinence, est aussi fréquente que dangereuse: tous en sont infectés, & n'en ont pas moins d'ardeur pour le plaisir.

Les dévots sont persuadés que la mort est la punition infaillible de ceux qui jurent faussement par leurs fétiches. Un negre qui s'engage par ce lien,

trouve plus de crédit parmi eux, qu'un chrétien en jurant sur l'évangile. Ils ont un autre serment sur lequel on peut se reposer sans défiance ; c'est lorsqu'ils s'adressent au ciel même, & qu'ils l'appellent en témoignage. Ils mettent du sable dans leur bouche, & levant les yeux & les mains, ils font cette imprécation : « Dieu, tuez-moi » par ce sable, si telle chose n'est pas » vraie ». *Avaler le fétiche*, c'est, dans leur langage, boire de l'eau où l'on a rapé quelques parcelles de l'idole.

Les affaires d'état se traitent ici dans des conférences familieres, où les seigneurs, fumant & conversant avec le roi, exposent librement leur opinion. Cette maniere de juger n'empêche pas que les délibérations ne soient secrettes. Un Issinois mourroit plutôt que de révéler ce qui s'est passé au conseil : le moindre crime de cette nature est puni du dernier supplice. Les grands dont je parle, & le roi lui-même, ne font pas difficulté d'aller eux-mêmes acheter leurs provisions, & marchandent comme le dernier des esclaves.

Ces grands sont distingués par les

titres de riches & de commandans. Dans la langue du pays, on les confond sous le nom de cabaschirs. C'est à eux qu'appartient le privilege exclusif de commercer avec les Européens. Tout autre negre, qui seroit surpris dans ce trafic, verroit ses effets confisqués. Aussi les cabaschirs sont-ils les seuls qui s'enrichissent; le reste des Issinois est si pauvre, que les plus aisés ont à peine de quoi se nourrir. Ce n'est pas qu'avec quelqu'industrie, ils ne puissent amasser du bien, & acquérir la qualité de nobles, comme je l'ai dit des habitans de la Côte d'Or; mais la cérémonie de réception n'est pas tout à fait la même. Ici l'on indique un jour où le roi & les seigneurs se rendent sur le bord de la mer. Le candidat commence par payer les droits royaux; ensuite le prince déclare devant ses courtisans, qu'il reçoit un tel pour marchand ou pour noble. Puis se tournant vers l'Océan, il défend aux flots de nuire au nouveau gentilhomme, de renverser ses canots, de faire périr ses marchandises. Il finit l'installation, en versant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie pour ga-

gner ſes bonnes graces. Alors le nouveau noble s'approche du roi qui lui prend les mains, les ſerre l'une contre l'autre, les ouvre enſuite, & ſouffle dedans, en lui diſant : *allez en paix.*

Si vous vous rappellez, Madame, certaines cérémonies funéraires qui s'obſervent en Ruſſie, vous admirerez leur reſſemblance avec ce qui ſe pratique en pareil cas ſur la côte d'Ivoire. Lorſqu'un negre a rendu le dernier ſoupir, ſa femme, ou quelqu'autre, court à la porte de la maiſon, fait un grand cri; & auſſi-tôt toute la ville retentit de lamentations & de gémiſſemens. Chacun arrive au logis du défunt, & lui fait cent queſtions ridicules. Pourquoi il eſt mort ? Si c'eſt le chagrin qui l'a tué ? S'il n'avoit point aſſez d'or, de femmes, de bled, d'eſclaves, &c. ? Comme on voit qu'il ne répond rien, on s'en retourne en diſant froidement : *il n'eſt plus.* Alors les vieilles femmes redoublent leurs cris, & font mille contorſions extravagantes. Les unes, armées de piques, vont fureter par toute la maiſon, feignent de vouloir ouvrir la terre, pour trouver la perſonne qui leur manque, & l'appel-

ſent à haute voix par ſon nom & ſes qualités. D'autres courent comme des furieuſes, dans les lieux que le mort fréquentoit, & demandent, en pleurant, à tous ceux qu'elles rencontrent, s'ils ne l'ont pas vu quelque part? On leur répond, en branlant la tête : *il eſt parti le pauvre homme ; il eſt parti.*

En ſuivant la côte, & tirant à l'oueſt, on trouve la nation des Quaquas, ainſi nommés, dit-on, parce qu'à l'approche des vaiſſeaux, ils répetent ſans ceſſe le mot de *quaqua*, qui veut dire joie, ſatisfaction, contentement. Ils l'ont de même continuellement à la bouche, lorſqu'après avoir mangé, ils paroiſſent contens de s'être bien rempli l'eſtomac, ou quand ils ſe rencontrent, & témoignent qu'ils ſont bien aiſe de ſe voir. Leurs villes, ou plutôt leurs villages, ſont ſitués le long de la mer, à l'embouchure d'autant de rivieres, dont ils portent le nom. L'intérieur du pays eſt peu connu, parce que depuis la retraite des François, ces negres n'ont pas ſouffert qu'aucune nation de l'Europe y formât des établiſſemens. Tout le commerce ſe fait dans les vaiſ-

ſeaux, & rarement ſur le rivage. La défiance mutuelle fait prendre des précautions extrêmes de part & d'autre : les habitans apportent à bord des dents d'éléphans, de l'or, des eſclaves, des proviſions, & reçoivent en échange nos marchandiſes. Il eſt toujours plus ſûr de les attendre ; car avec la précaution de n'en avoir à la fois qu'un certain nombre ſur le tillac, on ne court aucun danger ; au lieu qu'à terre, étant les plus forts, ils peuvent aiſément ſuccomber à la tentation d'égorger les marchands, pour ſe ſaiſir de leurs effets. C'eſt ainſi du moins qu'on nous les repréſente ; mais les Européens ont eu, en général, de trop grands torts avec eux, pour en parler avec vérité. Ils ont commencé par être injuſtes à leur égard, & ont fini par calomnier les victimes de leur injuſtice.

Quoi qu'il en ſoit, comme il reſte toujours au Quaquas beaucoup d'inquiétude, jamais ils ne ſe haſardent d'entrer dans un navire, avant que le capitaine ait fait la cérémonie du ſerment. Elle conſiſte à ſe mettre dans l'œil un peu d'eau de la mer ; ce qui,

dans leur opinion, est l'engagement le plus sacré qu'un mortel puisse contracter. Ils sont persuadés que celui qui violeroit un serment si redoutable, perdroit successivement les yeux, l'esprit & la vie. Quoique, de leur côté, ils ne manquent pas de s'engager par le même lien, il ne faut pourtant rien négliger pour se garantir de la surprise & de la fraude. Malgré cela, ils sont si attachés à cette superstition, que lorsqu'ils veulent assurer une chose, ou l'attester solemnellement, ils emploient la même pratique.

Dans quelques cantons, & principalement aux environs d'Issini, ils se contentent d'examiner curieusement un vaisseau qui arrive, d'en faire plusieurs fois le tour dans leurs canots, de considérer sa fabrique & l'habillement des malots. S'ils croient reconnoître qu'on leur répond en françois, ils viennent à bord sans aucune défiance. C'est un amusement pour les gens de l'équipage, de se voir environnés d'une multitude de barques chargées de negres, qui crient & répetent de toutes leurs forces, *quaqua*, *quaqua*, & s'éloignent avec

la même promptitude. Les outrages qu'ils ont ſouvent reçus des Européens, & ſur-tout des Anglois, qui les enlevoient pour l'eſclavage, leur inſpirent des ſoupçons continuels. Il eſt rare qu'on les voie monter plus de deux à la fois ſur un vaiſſeau, le premier qui s'y haſarde, obſerve avec ſoin s'il y a des armes & beaucoup d'hommes ſur le tillac. Il en avertit ſon compagnon; & le commerce ſe fait avec aſſez de tranquillité. S'ils découvrent quelque arme en s'approchant du bâtiment, ils retournent au rivage, ſans que rien puiſſe les rappeller. Enfin leur inquiétude va ſi loin, qu'au moindre bruit qu'ils entendent, ils ſe précipitent dans la mer, & retournent à leurs canots, qu'ils tiennent exprès à peu de diſtance, pour s'y réfugier en cas de beſoin.

Si l'on en croit différentes relations, ces peuples ſont à la fois cruels & bienfaiſans, humains & antropophages. Ils boivent le ſang de leurs ennemis, & ſont prêts à répandre leur propre ſang pour un ami. Leurs coutumes ſont féroces, & leurs mœurs douces. Leurs mains barbares & ſanglantes déchirent

le corps d'un esclave vivant; & leur cœur compatissant & sensible s'attendrit, verse des larmes sur le sort d'un homme mort. On voit des meres, désolées de la perte d'un enfant, se rendre au lieu de sa sépulture, y pousser des cris, s'y presser le sein, & arroser le tombeau de leur lait & de leurs pleurs.

Les femmes de ce pays sont petites, mais bien faites; elles ont les traits réguliers, les yeux vifs, les dents blanches, & possedent tout ce qui est du ressort de la beauté, si on en excepte la couleur de leur peau. Toute leur figure porte un air d'enjouement & de coquetterie, qui n'est démenti ni par leurs mœurs, ni par leur conduite.

Les deux sexes sont passionnés pour des anneaux de fer & de cuivre, montés de grelots, dont ils se font des colliers, des bracelets, & des brodequins. Le bruit de ces grelots leur fait trouver plus de plaisir à la danse, qu'ils aiment d'ailleurs avec fureur. Après le temps du travail, ils donnent chaque jour cinq ou six heures à cet exercice; & nos plus habiles maîtres pourroient apprendre d'eux des pas & des figures qui contribueroient également à la perfection de leur

art, & à la compoſition de leurs ballets. Ces danſes ſont partie des cérémonies religieuſes, qui ſont les mêmes que ſur la côte d'Or.

Si ces peuples reſpectent leurs ſouverains & leurs prêtres, c'eſt moins par amour de l'ordre, que par l'opinion qu'ils ſe forment de ces deux dignités. Ils croient que la magie, les divinations & les enchantemens ſont des qualités également attachées à la royauté & au ſacerdoce. La pauvreté de ces rois, la miſere de ces prêtres obligent d'uſer de ces moyens extraordinaires, les uns pour aſſurer la ſoumiſſion, les autres pour établir la confiance des peuples.

Les negres de la côte d'Ivoire paſſent pour les hommes les plus ſobres de la Guinée. Ils vendent à leurs voiſins le vin de palmier qu'ils ont en abondance, & ſe contentent d'une ſorte de petite biere, dans laquelle il n'entre preſque que de l'eau. Ils ont, en général, tant d'averſion pour l'ivrognerie, que la loi impoſe des punitions publiques à ceux qui pouſſent l'ivreſſe juſqu'à perdre le jugement. Auſſi marquent-ils peu d'empreſſement pour

les

les liqueurs d'Europe ; & leur maxime eſt qu'elles alterent la ſanté ou la raiſon ; qu'elles tuent l'homme, ou le rendent bête.

Leur mets favori eſt une compoſition de riz, de volaille, de chevreau & de chair d'éléphant, qu'ils ne trouvent bonne, que lorſqu'elle eſt un peu puante. On fait bouillir le tout avec de l'ocre & de l'huile de palmier ; & ce ragoût paſſe pour ce qu'il y a de plus délicieux dans les feſtins. Un autre plat fort eſtimé parmi eux, eſt du poiſſon ſéché au ſoleil & à demi pourri, qu'ils font frire dans la même huile. La ſoupe noire eſt un troiſieme aliment, compoſé de volaille cuite avec différentes herbes, dans lequel il entre auſſi de l'ocre & beaucoup de poivre.

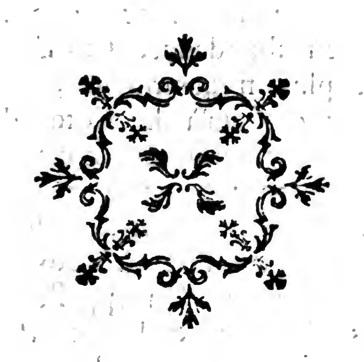
Parmi les rivieres qui arroſent cette côte, on vante principalement celle de Saint André, & la fertilité de ſon territoire. On y voit des boſquets de palmiers, d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres qui produiſent d'excellens fruits ſans culture. Les cannes de ſucre y parviennent naturellement à la perfection de leur eſpece, & ſont plus groſſes & plus douces que celles de

l'Amérique. On les abandonne aux éléphans, quoiqu'avec peu de ſoin on en pourroit faire beaucoup de ſucre & de rum. On m'a parlé d'un petit fruit rouge, nommé aſſayaya, de la groſſeur d'une prune, qui, quoique très-inſipide par lui-même, a cette qualité ſinguliere, qu'après l'avoir mâché pendant quelque temps, les citrons les plus aigres, & le vinaigre le plus fort paroiſſent doux comme du ſirop. Les beſtiaux ſont ſi abondans aux environs de cette même riviere, qu'on a un bœuf excellent pour quelques mauvais couteaux de deux ſous, & le reſte à proportion. Les éléphans doivent y être d'une groſſeur extraordinaire, puiſqu'on y achete des dents qui peſent juſqu'à deux cens livres. Les contrées intérieures en fourniſſent plus que la côte; & l'ivoire en eſt plus eſtimé. Le pays eſt ſi rempli de ces animaux, que les habitans ſont obligé de ſe creuſer des cavernes ſur les montagnes les plus eſcarpées, d'en rendre les portes très-étroites, & d'uſer de toutes ſortes d'artifices, pour les chaſſer de leurs plantations. De quelqu'utilité qu'ils puiſſent être, les negres n'ont jamais penſé à

les apprivoiſer. Ils leurs tendent des pieges, pour les avoir morts, ſe nourriſſent de leur chair, vendent l'ivoire aux Européens, & font ſervir les oreilles à couvrir leurs tambours.

Je ſuis, &c.

De la Côte d'Ivoire, ce 30 *Août* 1753.



LETTRE CLXXX.

Côte de Malaguette.

Nous ne mîmes que trois jours, Madame, pour nous rendre au cap de Palme, où commence la Côte de Malaguette. On l'appelle aussi la Côte du Poivre, parce que la malaguette est une espece de poivre long, que le pays produit en abondance. Les Européens y vont plus fréquemment, & sont mieux reçus qu'à la Côte d'Ivoire. Aussi nous y arrêtâmes-nous pendant quelque temps; & notre premiere station se fit près de la riviere de Sestre, qui donne son nom à deux villages & à un royaume. On appelle les deux villages, le grand & le petit Paris; ils furent ainsi nommés par des marchands de Dieppe, qui y faisoient autrefois le commerce du poivre & de l'Ivoire. Les negres de ce canton ont même conservé quelques expressions Normandes; & lorsqu'ils voient aborder nos vaisseaux, ils ne cessent de crier de

toute leur force, » malaguette tout » plein, malaguette tout plein », pour marquer qu'on y trouve toujours beaucoup de poivre.

Un vieux Irlandois, qui passoit avec nous au Sénégal, nous raconta que, dans sa jeunesse, il avoit accompagné le capitaine Oyle à la cour du roi de Sestre. Le détail plaisant qu'il nous fit de cette réception, mérite bien que vous l'entendiez. « Ce prince, dit-il, se nom-» moit Pierre; car les François avoient » communiqué à ce peuple l'usage de » porter des noms de saints. Comme il » étoit en possession de recevoir un pré-» sent de tous les vaisseaux qui abor-» doient dans ses états, nous nous crû-» mes obligés de lui envoyer ce tribut » par une ambassade. Le chevalier » Clarck, qui n'étoit encore que lieute-» nant, & moi qui exerçois l'emploi de » trésorier, fûmes choisis pour cette » commission. En arrivant dans la ville » royale, c'est-à-dire, dans une espece » de village, composé d'environ trente » cabanes, nous fûmes conduits au » palais, dont la magnificence répon-» doit à celle de la ville. On nous fit » entrer dans la salle du conseil; & l'on

» nous dit d'attendre que le roi fût ha-
» billé, & diſpoſé à paroître en pu-
» blic. Il parut en effet, une heure après,
» accompagné de ſa nobleſſe, & pré-
» cédé d'un eſclave, qui ſoufflant dans
» un cornet, formoit lui ſeul toute ſa
» muſique. Tout ce cortege étoit nud;
» le monarque ſeul avoit une robe d'une
» vieille étoffe rouge & fort ſale, ornée
» d'un grand nombre de pieces de diffé-
» rentes couleurs. Un negre lui portoit
» la queue; & cette queue étoit une au-
» tre piece, attachée au bas de ſa robe.
» Sa coëffure conſiſtoit en une per-
» ruque noire, toute uſée, qui n'a-
» voit pas été peignée depuis bien du
» temps. Son chapeau, trop petit de
» moitié, & reculé ſur le derriere de
» la tête, tomboit en lambeaux. Ses
» bas de laine, ſales & groſſiers,
» étoient ſans jarretieres, ſes ſouliers
» ſans boucles; & pour ne rien laiſſer
» manquer à cette parure, qui faiſoit
» de cette majeſté Africaine une eſpece
» d'épouvantail, ce prince portoit à ſon
» cou une chaîne de laiton, qui peſoit
» plus de vingt livres.

» Comme nous n'étions pas plus
» exercés ſur les cérémonies, que le

» roi Pierre dans l'art des ajustemens,
» nous débutâmes par nous mettre à
» genoux; & nous n'aurions peut-être
» pas pensé à nous relever, si le mo-
» narque ne nous en eût lui-même
» fait souvenir. Il parut surpris de
» nous voir prendre cette posture,
» & nous dit que c'étoit un usage
» d'Europe, qu'on ne connoissoit point
» à sa cour. Puis venant aux présens,
» dont il étoit plus occupé que du
» cérémonial, il demanda à les voir.
» Nous lui offrîmes un fusil, deux
» pieces de bœuf salé, un fromage,
» une bouteille d'eau-de-vie, une
» douzaine de pipes, & quantité de
» révérences. Le roi n'y trouvant rien
» de convenable à ses besoins actuels,
» en parut peu content, nous dit
» de les reprendre, & nous pria de
» lui donner nos culottes. Comme il
» nous vit peu disposés à le satisfaire,
» il conféra quelque temps avec ses mi-
» nistres, & se détermina enfin à rece-
» voir ce qu'on lui présentoit. Immé-
» diatement après, il nous congédia avec
» un verre de vin de palmier & l'*atti-*
» *ho*, qui est la maniere de saluer, en
» faisant craquer les doigts de la main.

» Pour donner au monarque une idée
» avantageuſe de notre politeſſe, nous
» demandâmes à être préſentés à ſon fils
» le prince Thomas. Ce dernier nous
» reçut avec de grandes démonſtrations
» de joie, voulut nous reconduire juſ-
» qu'à notre navire, & ſe fit apporter
» ſon flageolet, dont il joua pluſieurs
» airs ſur la route. C'étoit pour avoir
» auſſi un préſent : nous lui donnâmes
» un chapeau bordé, une épée &
» une perruque. On y joignit une
» grande feuille de parchemain en for-
» me de lettres-patentes, par leſquelles
» on le créoit duc de Seſtre. Elles fu-
» rent ſignées par tous les gens de l'é-
» quipage; & l'on y mit pour ſceau,
» une vieille marque de beurre, que le
» haſard fit trouver dans le vaiſſeau.
» Cette cérémonie burleſque fut très-
» goûtée du roi Pierre; & dans le pre-
» mier mouvement de ſa reconnoiſ-
» ſance, il nous envoya deux chevres
» par Joſeph ſon ſecond fils, qui fut
» auſſi fort aiſe de participer à notre
» généroſité. Nous le créâmes prince de
» Baxos; & le monarque continua de
» paroître extrêmement ſenſible à ces
» marques de diſtinction. Il nous per-

» mit de pêcher dans la riviere, nous
» accorda la liberté de visiter ses vil-
» lages, & ordonna à ses sujets de
» nous traiter comme les bienfaiteurs
» de sa nation. Nous nous crûmes obli-
» gés de l'en remercier; & nous allâ-
» mes le trouver dans une habitation
» voisine, où il étoit arrivé nouvelle-
» ment. Nous entrâmes dans un palais
» fort inférieur aux étables d'Europe;
» & nous passâmes par une cour, où
» l'on voyoit quelques misérables hut-
» tes, qu'on nous dit être le logement
» de ses concubines. Ce prince étoit
» assis sur un échaffaud semblable à ce-
» lui de nos tailleurs, accompagné de
» deux ou trois femmes nues, qui fu-
» moient avec lui. Ce spectacle nous
» fit rire, & le roi Pierre sourit lui-
» même aussi en nous voyant. La con-
» versation dura peu; & nous nous
» quittâmes avec la cérémonie ordi-
» naire de l'atti-ho ».

Les François avoient autrefois un établissement dans ce pays; & l'on y conserve encore, avec un fond d'attachement pour notre nation, quantité de mots de notre langue, mais fort défigurés. Nous en fûmes chassés par

les Portugais, qui le furent à leur tour par les Hollandois & les Anglois. Ils se retirerent dans les terres, s'allierent par des mariages avec les negres; & delà est venue cette race de Portugais mulâtres, qui se trouvent dans ces contrées. Ils aiment à parler de leurs ancêtres, à vanter leurs prodiges de valeur; & ces prodiges sont la destruction des peuples, & la dévastation des plus belles contrées de l'Afrique. Les Portugais d'Europe, par intérêt ou par politique, les reconnoissent pour leurs compatriotes, leurs donnent le titre de gentilshommes, leur accordent l'ordre de Christ, les admettent aux ordres sacrés, & leur confient le gouvernement de leurs forts. Ces mulâtres se sont rendus très-puissans dans plusieurs cantons éloignés de la mer; & la considération qu'ils ont acquise parmi les negres, les mettroit en état de faire un commerce considérable, s'ils recevoient plus réguliérement des marchandises de Portugal.

Les habitans de Sestre font de fréquentes incursions chez leurs voisins, pour y enlever des captifs. Ils vivoient autrefois en paix; mais les Européens,

avec un art infernal, ont trouvé le moyen de ſemer & d'entretenir parmi eux la diviſion, pour ſe procurer un plus grand nombre d'eſclaves. Ces hommes qui n'avoient rien à ſe diſputer dans un pays où la terre prodigue tout, ſont aujourd'hui continuellement occupés à ſe nuire, à ſe perſécuter, à ſe détruire pour le ſervice de quelques étrangers, qui ne ceſſent de dépeupler leurs provinces. J'ai vu de ces malheureux qui verſoient des larmes en nous montrant leurs chaînes, & en ſe rappellant le bonheur de leurs peres. D'autres ont été mis en pieces ſur les étaux des bouchers, pour ſervir de nourriture aux chiens de leurs conquérans.

Le roi de Seſtre a une autorité abſolue ſur ſes ſujets; mais il les punit rarement de mort, parce qu'il trouve plus de profit à vendre les criminels pour l'eſclavage. Tous les ſoirs, ce prince, à la tête de ſon peuple, ſe lave dans la riviere, & ſe proſterne devant une idole, dont les prêtres ſont les médecins du pays. Les femmes en ſont comme les apothicaires, du moins pour la diſtribution des lavemens. Elles

ſe ſervent, pour cet effet, de tuyaux de corne, par leſquels elles ſoufflent le cliſtere hors de leur bouche qu'elles rempliſſent à différentes repriſes; & dans cinq ou ſix jets, toute la compoſition eſt entrée dans le corps du malade. On ne cherche point à éviter les ſpectateurs; & comme ces gens ſont preſque nuds, la cérémonie ne demande pas une longue préparation.

Ces peuples ſont livrés à tous les excès de l'intempérance & de la luxure. Ils n'entretiennent les Européens, & ne parlent enſemble, que des plaiſirs qu'ils prennent avec leurs femmes. Il s'en trouve même qui les proſtituent; & quand on leur reproche cette infamie, « il eſt de notre honneur, répondent-ils, que l'on connoiſſe toute l'étendue de nos plaiſirs; & nos amis » pourroient en douter, s'ils ne les » éprouvoient par eux-mêmes. Nous » ne croyons pas que les charmes de » nos épouſes nous ſoient uniquement » réſervés. Ce n'eſt pas l'intention de » la nature; elle veut que ſes faveurs » ſoient générales. D'ailleurs, nous » ſommes ſi familiariſés avec les beautés » de nos femmes, que leurs appas ſouffri-

» roient de cette possession exclusive,
» si nos amis ne venoient rendre à
» notre cœur la vivacité qu'il commen-
» çoit à perdre. Enfin, ajoutent-ils,
» nous avons qnelquefois la satisfaction
» de voir qu'elles prennent avec d'autres
» des manieres tendres, une sorte de
» volupté que nous ne leurs connoissions
» pas, qu'elles nous apportent, &
» dont nous profitons ».

Ces gens si rafinés dans l'art de la galanterie, ont aussi appris des François celui de tremper le fer & l'acier; ou plutôt ils l'ont porté à une perfection dont les Européens n'approchent pas. Ils rendent les armes & les instrumens d'une dureté à toute épreuve. Les marchands qui trafiquent sur cette côte, ne manquent jamais de faire donner cette même trempe aux ciseaux dont on se sert pour couper les barres de fer.

Le territoire de Sestre produit une si prodigieuse quantité de riz, que cette denrée ne revient pas à deux liards la livre. Le plus gros bâtiment peut en faire promptement sa cargaison; mais il n'est pas de la meilleure espece. Le poivre est à si bon marché,

qu'on ne le vend pas dix ſous le quintal. On prétend que cette graine a pris le nom de malaguette, d'une ville d'Afrique. La plante de celui qui la produit, devient plus ou moins forte, ſuivant la bonté du terroir, & s'éleve communément à la hauteur d'un arbuſte. Souvent elle demeure rampante, à moins qu'elle ne s'attache à quelque tronc d'arbre, qui lui ſert d'appui. Son fruit eſt une gouſſe ſemblable à une petite figue allongée, contenant un grand nombre de graines triangulaires, de couleur rougeâtre, blanche en dedans, d'un goût âcre & mordiçant, qui ne ſont ni ſi groſſes, ni ſi rondes, que le poivre de l'Inde. Les Portugais leur donnent ſix angles, au lieu de trois; & c'eſt de là, dit-on, que vient le nom de *ſextos* ou *ſeſtos*, dont les François ont formé celui de ſeſtre. Le poivre de Guinée eſt recherché en Europe, lorſque la rareté de celui de l'inde en augmente la cherté. Les marchands s'en ſervent auſſi pour doubler leur profit, en le mêlant avec le poive véritable. Le cardamone eſt une autre ſorte d'épice, qui differe peu de la malaguette, & croît égale-

ment dans ce pays, ainsi que le poivre d'Espagne ou le piment.

En avançant à l'Ou-Est, nous trouvâmes le cap Mesurado. Les negres ont fait ce mot de celui de miséricorde, qu'ils entendoient prononcer sans cesse à des matelots François, qu'un naufrage avoit jetés sur cette côte. On a donné le même nom au pays voisin, qui forme un royaume, & à la riviere qui l'arrose. Il est habité par un peuple riche & puissant, qui fait un grand commerce d'or, de poivre, d'ivoire & d'esclaves. Il comprend plusieurs villages, dans l'un desquels le palais du roi n'est distingué des autres bâtimens, que par une salle d'audience. Au milieu de l'habitation, on voit une espece d'amphithéâtre, couvert comme une halle qui s'éleve d'environ six pieds. Il porte le nom de *Kaldé*, qui signifie place ou lieu de conversation. Les négocians s'y assemblent pour traiter d'affaires, les paresseux pour fumer, les politiques & les gens oisifs pour raconter ou pour entendre des nouvelles.

Le cap Monté n'est éloigné de ce royaume que de quinze lieues; & nous fîmes ce trajet en très-peu de temps. On

appelle Quojas la principale nation de cette contrée. Parmi les qualités qui leur ſont communes avec les autres negres, on remarque ſur-tout leur extrême penchant à l'incontinence. Les femmes emploient différentes herbes pour exciter les forces de leurs maris, ou réparer leur épuiſement. Une femme, convaincue d'adultere, eſt conduite dans la place publique, où le conſeil s'aſſemble pour la juger. On invoque d'abord les jananins, qui ſont comme les ſaints ou les génies tutélaires de la nation : enſuite on lui bouche les yeux, pour qu'elle ne les voie pas ; & on lui perſuade qu'ils vont l'enlever. On la laiſſe quelques momens dans cette frayeur ; après quoi un des juges lui repréſente ſon crime, & la manace d'un châtiment ſévere, ſi elle ne rentre en elle même & ne ſe corrige. On lui fait auſſi-tôt entendre un bruit confus de pluſieurs voix, qu'on lui dit être celle des jananins, qui veulent bien lui pardonner cette premiere faute. Ces mêmes voix lui impoſent une pénitence, & lui recommandent de s'obſerver davantage à l'avenir. Si elle retombe dans le même crime, le

grand-prêtre & ses ministres se rendent le matin dans sa maison, y font beaucoup de bruit avec des especes de cresselles, se saisissent d'elle, l'emmenent à la place publique, & l'obligent de faire trois tours au bruit des mêmes instrumens. Après cette cérémonie, sans écouter ni plaintes ni pleurs, ni promesses, ils la conduisent au bois sacré des jananins; & l'on n'entend plus parler d'elle.

Il y a, dans plusieurs contrées de cette côte, des écoles où l'on éleve les enfans de l'un & de l'autre sexe. Les garçons y apprennent à pêcher, à chasser, à danser, à chanter & à combattre. Ce chant n'est qu'une répétition confuse d'expressions sales, accompagnées de gestes encore plus indécens. Un negre parfaitement instruit dans ces exercices, est capable de posséder toutes sortes d'emplois. Ceux qui n'ont pas reçu cette éducation, sont regardés comme des imbécilles, & privés de toute espece de priviles. Ces écoles sont communément au milieu d'un bois, où l'on bâtit des cabanes; & l'on y seme tout ce qui est nécessaire pour la nourriture des

écoliers. Ils y reſtent quatre ou cinq ans ; & il eſt défendu aux femmes d'approcher de cette demeure. Pour les en éloigner, on leur perſuade dès l'enfance, qu'elles mourroient frappées de la main des génies, ſi elles s'aviſoient de violer cette défenſe. Une autre loi preſcrit à ces jeunes gens de reſter dans leur enceinte, & leur défend de converſer avec ceux qui n'ont point la marque de l'école. Cette marque ne conſiſte pas, comme dans nos colleges, à porter un vêtement particulier, mais dans des cicatrices qu'on leur fait depuis le cou juſqu'aux épaules. Pendant qu'ils vivent dans cette retraite, ils ſont entiérement nuds ; & l'éducation finie, on les conduit dans de petites cabanes, où ils apprennent à ſe laver, à s'oindre le corps, à ſe vêtir, & à obſerver tous les uſages de la ſociété. On les mene enſuite à la place publique de la ville royale, où ils ſont au milieu du peuple & principalement en préſence des femmes, les exercices qu'ils ont appris dans leur college. Ceux qui s'en acquittent mal, ſervent de riſée aux ſpectateurs ; & les rieurs crient de toutes leurs forces : « un tel a

» perdu ſon temps à manger du riz ».

Les filles ont auſſi leur école ; mais cette éducation ne dure que quatre mois. On commence par leur raſer la tête ; & on leur fait quitter leurs habits, pour qu'elles demeurent nues pendant cette eſpece de novicat. Une matrone les conduit près d'un ruiſſeau qui eſt dans leur enceinte, les lave & les circoncit. Cette opération eſt douloureuſe ; mais on les guérit avec des ſimples dans l'eſpace de quinze jours. On leur apprend enſuite les danſes & les chants du pays, qui offrent toujours des objets obſcenes ou ridicules. Elles ne reçoivent la viſite d'aucun homme ; les femmes même qui viennent les voir, ſont obligées de laiſſer leurs habits à la porte, & ne peuvent entrer que nues dans l'intérieur de l'enclos. Le temps de l'école expiré, la ſupérieure ramene ſes éleves à la ville, où elles donnent publiquement des preuves de leur avancement & de leurs progrès.

Il y a peu de nations parmi les negres, où les formalités ſoient plus en uſage que chez les Quojas, & le moyen le plus ſûr pour gagner leur

affection, eſt de marquer du goût pour leurs cérémonies. Un homme de diſtinction, qui a encouru la diſgrace du roi, & veut rentrer en faveur, commence par faire des préſens aux femmes du monarque, & demande à être admis à ſe proſterner devant lui. S'il obtient cette permiſſion, il s'avance lentement vers le ſouverain, s'incline de la moitié du corps, & s'approchant de la natte ſur laquelle il eſt aſſis, il met un genou en terre, baiſſe la tête ſur ſon bras droit, prononce reſpectueuſement le nom de ſeigneur; & le prince répond, je vous remercie. Il lui ordonne enſuite de s'aſſeoir à quelque diſtance de lui, ſur une ſellette ou ſur une natte. Dès ce moment il eſt rétabli dans les bonnes graces du roi. Si ce dernier refuſe de pardonner, on rend au coupable tous ſes préſens; & il ne reparoît à la cour, que lorſqu'il plaît à ſa majeſté de faire grace. Lorſque le temps du pardon eſt arrivé, le prince lui envoie ſon bouclier avec deux tambours, qui ne ceſſent de battre juſqu'à ce qu'il ſe ſoit mis en chemin pour aller au palais. Il porte d'une main le bouclier, & de l'autre des préſens.

On ne lui envoie cette arme, que pour lui ſervir de reproche, & lui faire entendre que, ne ſe ſoumettant pas aux loix, il ſemble aſpirer à la place de ſon maître, & vouloir exercer le pouvoir ſouverain.

A peine eûmes-nous perdu de vue le cap Monté, qu'une tempête furieuſe nous jeta à plus de trente lieues de la côte; & après huit jours d'une navigation très-périlleuſe, nous entrâmes, par une grande baie, dans la riviere de Mitomba, autrement dite Sierra-Leona ou Tagrim, une des plus conſidérables de l'Afrique. Cette variété de noms vient de la diſpoſition de ſon embouchure, qui a quatre lieues de largeur, & ſe trouve partagée en trois canaux par des ſables & par des îles. On nous fit voir ſur ſes bords une fontaine dont l'eau eſt excellente, & où les Normands avoient un comptoir. Les Anglois ont élevé un fort dans une des îles placées à l'entrée de la riviere; mais il n'a rien de remarquable, que l'avantage de ſa ſituation.

Parmi les habitans de cette contrée, il y a des chrétiens, des mahométans, des idolâtres, & d'autres qui ne

professent aucune religion. Ces negres me paroissent, en général, plus intelligens, plus civilisés, plus instruits que ceux de la même côte, quoique pourtant ils aient à peu près les mêmes loix, les mêmes coutumes, les mêmes mœurs. La pauvreté, la nudité, la saleté regnent également dans leur personne, dans leurs maisons, dans leurs repas, dans leurs habits, & dans leurs meubles. Leurs villes ressemblent à peine à nos villages, leurs rois à nos fermiers, leurs palais à nos étables. Ils ont beaucoup de dieux & point de temples, beaucoup de femmes & peu de mariages, beaucoup de danses & peu de fêtes, des arts grossiers, des opinions absurdes, des loix atroces, des épreuves cruelles. Les uns mangent leurs prisonniers, les autres les vendent. Ils croient aux sortileges, & punissent les sorciers. Ils sont jaloux de leurs femmes, & les prostituent pour de l'eau-de-vie, du tabac, des grains de verre, un vieux chapeau, des haillons, &c. Nos missionnaires leur ont apporté la loi de Jesus-Christ, & les negres mahométans celle de leur prophete. Les uns & les autres ont fait peu de prosélytes, les premiers parce

qu'ils défendoient la polygamie, les seconds parce qu'ils proscrivoient l'usage du vin. Ici vous rencontrez des républiques qui ont la franchise, le courage, l'esprit de justice que donne la liberté ; là vous voyez le despotisme des princes & celui des prêtres, établi sur la servitude des peuples. Ailleurs, ce sont des hommes indépendans, qui vivent sans chefs, sans loix, sans gouvernement, aussi barbares, aussi féroces que les Iroquois. Par-tout vous trouvez des opinions, des points d'honneur différens, & par conséquent des negres cruels, des negres humains, des peuples guerriers, des peuples pusillanimes, &c.

Le royaume de Barré est un des principaux états de cette côte. Il a été long-temps héréditaire ; mais c'étoit toujours le plus jeune des fils du roi, qui lui succédoit, avec des formalités singulieres. Les grands alloient lui rendre visite, sans lui marquer plus de considération qu'à un simple particulier. Au bout d'un certain temps, on le lioit ; &, dans cet état, on le conduisoit au palais, au milieu du peuple, qui avoit droit, ce jour-là, de l'accabler d'injures,

de ſarcaſmes, & même de le maltraiter à coups de fouet. A ſon arrivée, il étoit revêtu des ornemens royaux, & conduit dans un appartement, où il recevoit la couronne & les hommages de la nation.

Les cérémonies qui accompagnent l'élection des juges, paroiſſent encore plus ridicules. On fait aſſeoir le récipiendaire ſur une chaiſe de bois; le préſident le frappe pluſieurs fois ſur la face avec la freſſure ſanglante d'un vieux bouc, lui frotte tout le corps de la même matiere, lui couvre la tête d'un bonnet rouge; & après cette ſanglante & ſale cérémonie, on lui fait faire pluſieurs fois le tour d'une eſpece de halle qui environne le palais, porté avec ſa chaiſe ſur les bras de quelques eſclaves. Quand les avocats plaident, ils ont un maſque ſur le viſage, des cliquettes aux mains, & des ſonnettes aux jambes. Leur corps eſt couvert d'une caſaque ornée de plumes; & vous les prendriez pour autant de bouffons qui courent les rues au carnaval.

Si dans tous les pays de Guinée on trouve à peu-près les mêmes uſages, les

les mêmes mœurs, la nature y offre à peu-près aussi les mêmes productions & le même climat. On y distingue deux saisons, la seche & l'humide. Cette derniere dure quatre mois, c'est-à-dire, depuis le commencement de juin, jusqu'à la fin de septembre. La chute des eaux est si violente, sur-tout au mois de juillet, les orages, les vents, les éclairs, le tonnerre sont si terribles, qu'on croiroit avoir à redouter la confusion des élémens. Les apparences du ciel sont des avertissemens qui font prévoir les tempêtes. Il devient noir & triste; & à mesure que les nuées s'avancent, il en sort des feux capables de jeter l'épouvante dans les ames les plus intrépides. Ces éclairs se succedent de si près, que, pendant la nuit, ils rendent la lumiere continuelle. Le fracas du tonnerre va jusqu'à faire trembler la terre. C'est néanmoins dans cette saison, que se font les travaux de la campagne; & dans l'espace de trois mois, les champs sont labourés, semés & moissonnés. La sécheresse succede à la récolte; & à peine tombe-t-il quelques rosées pendant le reste de l'année.

La variété des arbres est étonnante

dans cette partie de l'Afrique. J'ai déjà parlé de leur grosseur ; je ne finirois pas, si je parlois de leurs différentes especes. Vous connoissez l'usage du palmier, & son extrême utilité. Celui dont les negres tirent leur vin, est en même temps & le plus commun, & le plus estimé. Ce vin a la consistance & la couleur de celui d'Espagne, pétille comme le champagne, & joint à sa douceur une sorte d'acidité qui le rend très-agréable. J'ai rapporté ailleurs ses propriétés, & la maniere dont il sort de l'arbre. Le coton, l'indigo, le tabac, les bananes, l'igname, les patates, le millet, le maïs, le riz croissent naturellement sur ces mêmes côtes; j'ai donné en différens temps l'explication de toutes ces plantes.

Le calebassier, dont je ne vous ai dit autrefois que fort peu de choses, exige ici une plus longue description. Il fournit aux negres, comme je crois aussi vous l'avoir dit, des vases, des plats & des ustensiles de ménage. Il ne faut pas le confondre avec la plante qui produit nos calebasses ou gourdes d'Europe. Le calebassier d'Afrique est un grand arbre, dont le

tronc tortueux eſt couvert d'une écorce griſe & raboteuſe. Ses branches ſont longues, épaiſſes, & unies. Ses feuilles, étroites vers la tige, s'élargiſſent par degrés, & s'arrondiſſent à l'extrémité. La nature les a placées les unes après les autres, le long de la branche, à des diſtances preſque égales. A ſes fleurs, qui tirent ſur le blanc, & ſont faites en forme de cloches, ſuccedent des fruits de la figure de nos calebaſſes, enfermés dans une peau très-dure, & remplis d'une chair qui contient pluſieurs ſemences. On reconnoît qu'ils ſont mûrs, quand la queue qui les attache à l'arbre, ſe flétrit & ſe noircit; alors on peut les détacher. Il y en a de toutes les grandeurs, depuis la groſſeur d'un œuf, juſqu'à celle d'un boiſſeau. On ſait en varier la forme, avant qu'ils aient acquis leur maturité. On les ſerre avec force, ſuivant la figure à laquelle on veut les aſſujettir. La maniere de les préparer eſt la même que celle des negres de l'Amérique, dont j'ai eu occaſion de vous parler dans une de mes lettres ſur la Guiane. Quand on en a tiré toute la ſubſtance intérieure, on laiſſe ſécher la calebaſſe,

qui devient auſſi propre que nos bouteilles, à contenir toutes ſortes de liqueurs ſans leur communiquer de mauvais goût. Pour la couper en deux, & en faire des baſſins ou des plats, on la ſerre par le milieu avec une ficelle, immédiatement après l'avoir cueillie : la coque eſt alors ſi molle, qu'elle ſe diviſe aiſément. Le calebaſſier n'eſt pas moins utile ici qu'en Amérique; &, comme je vous l'ai dit, il n'y a point d'habitation où les negres puiſſent s'en paſſer. On fait auſſi, avec ſon fruit, un ſirop laxatif, fort en uſage dans la médecine. Il eſt devenu commun en France, où on l'emploie pour la poitrine.

Le nom de Sierra-Leona, ou de montagne des Lions, donné à ce pays par les Portugais, vient de la multitude de ces animaux qui peuplent toute cette partie de l'Afrique. Je vais, à cette occaſion, vous parler de ces quadrupedes, non d'après mes propres obſervations; car je vous avoue que je n'en ai jamais rencontré dans mon chemin, mais ſur le rapport de quelques naturaliſtes, qui en ont écrit l'hiſtoire, & m'ont fourni juſqu'aux expreſſions.

» Il ſemble que l'Afrique ſoit le pays

» naturel de ce roi des animaux, non-
» ſeulement parce qu'il n'y a point de
» régions connues, où les lions ſoient
» en ſi grand nombre, mais encore par-
» ce qu'ils y ſont d'une taille & d'une
» force que n'ont pas ceux des autres
» pays. Leur figure eſt impoſante, leur
» regard aſſuré, leur démarche fiere,
» leur voix terrible & leur rugiſſement
» ſi effroyable, que lorſqu'ils ſe fait en-
» tendre par écho la nuit dans les fo-
» rêts, il reſſemble au bruit du tonnerre.
» Auſſi agiles que nerveux, ils ne ſont
» chargés ni de chair, ni de graiſſe; &
» leur intrépidité ſe manifeſte au dehors
» par la facilité, la promptitude, la har-
» dieſſe, l'impétuoſité & la véhémence
» de leurs mouvemens. Un coup de
» leur queue eſt capable de terraſſer
» l'homme le plus vigoureux. Leur cri-
» niere ſe hériſſe lorſqu'ils ſont en co-
» lere; & leur front, traverſé de rides
» profondes, ajoute encore à l'expreſ-
» ſion de la fureur. Leurs yeux vifs &
» perçans ſont ombragés d'épais ſour-
» cils, qu'ils font mouvoir d'une ma-
» niere effrayante.

» Les lions n'habitent que les pays les
» plus chauds de l'Aſie & de l'Afrique;

» on en voit cependant ſubſiſter & vi-
» vre aſſez long-temps dans les climats
» tempérés; mais on doute qu'ils puiſ-
» ſent y multiplier. Ils ſont très-ardens
» en amour; & lorſque la femelle eſt en
» chaleur, elle eſt ſuivie de huit ou dix
» mâles qui ne ceſſent de ſe livrer des
» combats, juſqu'à ce que l'un d'eux,
» vainqueur de tous les autres, demeu-
» re paiſible poſſeſſeur de ſa victoire. La
» lionne ne produit qu'une fois par an;
» & quoiqu'elle n'ait que deux mamel-
» les, elle ne laiſſe pas de nourrir quel-
» quefois juſqu'à ſix petits. L'amour
» qu'elle a pour eux eſt extrême; &
» quoique moins forte, moins coura-
» geuſe que le mâle, elle devient terri-
» ble, dès qu'elle eſt mere. Elle ſe jette
» indifféremment ſur les hommes & ſur
» les animaux, ſe charge de ſa proie, &
» la partage à ſes lionceaux, auxquels
» elle apprend de bonne heure à dé-
» chirer la chair & à ſucer le ſang. Si
» on veut les lui enlever, elle devient
» furieuſe, & les défend juſqu'à la
» derniere extrémité. Dès que les ne-
» gres en trouvent dans quelque antre,
» ils s'empreſſent de les porter aux
» Européens, qui ne manquent jamais

» de les acheter. Si la lionne revient
» aſſez tôt pour courir après les raviſ-
» ſeurs, ils lui jettent un de ſes petits;
» & tandis qu'elle le porte à ſa caverne,
» ils ne perdent pas un inſtant pour
» s'éloigner avec les autres.

» Dans les cliamats brûlans & déſerts
» de la Lybie, où l'induſtrie humaine
» n'a ni affoibli la vigueur, ni énervé le
» courage des lions, ces animaux ſont
» encore tels que la nature les produit.
» Accoutumés à meſurer leurs forces
» avec les autres quadrupedes, l'habi-
» tude de vaincre les rend intrépides;
» & comme ils ne connoiſſent point
» la puiſſance de l'homme, & n'ont
» pas éprouvé le pouvoir des ſes armes,
» ils n'en ont nulle crainte, & ſemblent
» même les braver. Les bleſſures les
» irritent, mais ne les effraient point.
» Un ſeul de ces lions du déſerts atta-
» que toute une caravane; & lorſqu'a-
» près un combat opiniâtre & violent,
» il ſe ſent affoibli, il ſe retire toujours
» en combattant, ſans jamais tour-
» ner le dos. Ceux au contraire qui
» ont connu & éprouvé la force de
» l'homme, perdent leur courage, &
» craignent de l'attaquer. On les voit

» obéir à ſa voix, & s'enfuir en ſe laiſ-
» ſant pourſuivre par des femmes ou
» des enfans, qui leur font quitter priſe
» & abandonner leur proie, quand ils
» ſe ſont emparés de quelque bétail.

» Cette différence dans le caractere de
» ces quadrupedes, prouve qu'ils peu-
» vent être apprivoiſés juſqu'à un cer-
» tain point. Auſſi l'hiſtoire nous parle-
» t-elle de lions attelés à des chars de
» triomphe, d'autres que l'on condui-
» ſoit à la guerre, qu'on menoit à la
» chaſſe, & qui, fideles à leur maître,
» ne déployoient leur force que contre
» ſes ennemis. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt
» que le lion pris jeune, & élevé parmi
» les animaux domeſtiques, s'accoutume
» aiſément à vivre & à jouer innocem-
» ment avec eux; qu'il eſt doux & mê-
» me careſſant pour ceux qui le gouver-
» nent; & que ſi ſa férocité naturelle
» reparoît quelquefois, il la tourne rare-
» ment contre ceux qui lui ont fait du
» bien. On peut même dire, en géné-
» ral, que ce noble & fier quadrupede
» n'eſt cruel que par néceſſité, & ne dé-
» truit qu'autant qu'il conſomme. Dès
» qu'il eſt raſſaſié, il vit en pleine paix;
» tandis que le tigre, le loup, & d'autres

» bêtes féroces, donnent la mort pour
» le ſeul plaiſir de la donner, & ſemblent
» plutôt vouloir aſſouvir leur rage que
» leur faim.

» Tant que le lion eſt jeune, & qu'il
» a de la légéreté, il vit du produit de
» ſa chaſſe, & quitte rarement les dé-
» ſerts & les forêts. Il aime la chair des
» jeunes éléphans, & s'en rend aiſément
» le maître, à moins que la mere n'ar-
» rive à leur ſecours. L'éléphant, le rhi-
» nocéros, le tigre & l'hyppopotame
» ſont les ſeuls animaux qui puiſſent lui
» réſiſter quand il eſt dans la force de
» ſon âge. Lorſqu'il devient vieux &
» peſant, il s'approche des lieux fré-
» quentés; & c'eſt alors qu'il eſt plus
» dangereux pour l'homme & pour
» les beſtiaux. Mais quelque terrible
» qu'il ſoit, on ne laiſſe pas de lui
» donner la chaſſe avec des chiens
» de taille, ſoutenus & guidés par des
» hommes à cheval. Il faut, à la vérité,
» que les chiens & les chevaux ſoient
» bien aguerris; car la plupart des
» animaux frémiſſent & prennent la
» fuite à la ſeule odeur du lion. On ne
» le tue preſque jamais d'un ſeul coup.
» On le prend ſouvent par adreſſe, dans

» une fosse, comme les loups. Il devient » doux, dès qu'il se trouve pris ; & si » l'on sait profiter des premiers momens » de son étonnement ou de sa honte, » on peut l'attacher, le museler & le » conduire où l'on veut ».

J'ai parlé ailleurs des éléphans, des tigres, des singes & autres animaux sauvages, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les côtes d'Afrique. J'ai parlé des crocodiles, des vaches, des chiens, des lions marins, qui peuplent les mers & les rivieres de ces mêmes côtes. J'ai parlé des autruches, des pélicans, des perroquets & autres oiseaux qui habitent les forêts; j'ai parlé enfin du caméléon, de la fourmi, des mosquites & autres insectes aussi incommodes, qu'ils sont communs dans toute cette contrée.

Je suis, &c.

Sur la côte de Malaguette, ce 6 Septembre 1753.

LETTRE CLXXXI.

Le Sénégal.

Les rivieres ſituées entre Sierre-Lione & Gambra, ont ſur leurs bords des villages ſans nombre, dont les habitans ſont un mêlange de negres & de Portugais. Chaque maiſon a un portique agréablement meublé, où ils reçoivent les étrangers ; la jalouſie ne leur permet pas de les laiſſer pénétrer plus avant. Femmes & concubines, tout eſt renfermé ſous la même clef ; mais elles ſont ſi énormément laides, qu'il faut être, ou matelots pour les aimer ou negres pour en être jaloux.

Nous allâmes voir un des ſouverains du pays; c'eſt encore un de ces rois dont vous ne feriez pas votre fermier. Informé de notre arrivée, il ſe préparoît à nous recevoir. Il tint ſon audience ſous un arbre vis-à-vis de ſon enclos. Son habit étoit une pagne noire, qui lui deſcendoit à mi-jambes, avec un manteau, un chapeau & des ſan-

C vj

dales de la même couleur ; le reste du corps étoit nud. Il nous donna un dîner dans le goût du pays, où l'abondance tenoit lieu de la délicatesse. Le territoire est arrosé d'une petite riviere qui le rend très-fécond. On y trouve de la cire, de l'ivoire, du coton, des plumes d'autruche, & de l'or qui vient des contrées intérieures. On y amene aussi des esclaves ; car comme ces nations aiment la guerre, elles sont souvent dans l'occasion de faire des prisonniers, & ceux qui sont pris dans le combat, sont vendus pour la servitude.

Laissant Rio-Grande à notre droite, nous allâmes mouiller aux îles de Bissao. La plus grande donne son nom à tout l'Archipel, & peut avoir trente ou quarante lieues de circuit. Son aspect est charmant : le terrain s'éleve insensiblement jusqu'au centre de l'île ; & le milieu est occupé par des collines également fertiles & agréables, qui forment une infinité de vallons. Les eaux s'y rassemblent, & font des rivieres, qui, après avoir arrosé le pays, se rendent dans la mer par différentes embouchures. L'île entiere n'est, pour

ainſi dire, qu'une vaſte prairie, dans laquelle on trouve, de diſtance en diſtance, des boſquets de palmiers, d'orangers, de citronniers & d'autres arbres, qui donnent de l'ombre & de la fraîcheur. Il n'y a point d'amas de maiſons auxquels on puiſſe donner le nom de village. Les cabanes ſont diſperſées de côtés & d'autres, & environnées de plantations. La terre graſſe & profonde produit abondamment ce qui eſt néceſſaire à la vie, & principalement du mil, du riz, & du maïs. Les bœufs & les vaches y ſont d'une groſſeur extraordinaire; mais on n'y voit ni chevaux, ni brebis, ni cochons. Les negres même ont de l'averſion pour ces derniers animaux; mais ſans être guidés par aucun principe de religion; car ils ne ſont ni juifs, ni mahométans. Les vaches leur ſervent de monture : ils leur font un trou dans les narines, & y paſſent une corde qui ſert de bride.

L'île de Biſſao eſt diviſée en neuf provinces; les gouverneurs prennent le titre de roi, & le roi celui d'empereur. Ce dernier a ſur ſes peuples un pouvoir abſolu; &, par une voie très-ſinguliere, ce prince peut aiſément s'en-

richir aux dépens de ſes ſujets. Un negre, mécontent d'un de ſes voiſins, va trouver le monarque, & lui fait une donation de la maiſon de ſon ennemi. Le roi l'accepte & s'en empare, ſans attendre le conſentement du propriétaire. Celui-ci ſe trouve dans la néceſſité de la racheter, ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de s'en venger eſt facile, en jouant le même tour à ſon adverſaire. Ainſi le prince a deux maiſons au lieu d'une. Vous concevez, Madame, que cet uſage biſarre eſt un puiſſant moyen pour maintenir la paix parmi ces inſulaires.

Ce pouvoir arbitraire s'étend ſur tous ceux qui habitent dans l'île; & les Européens ont pour le monarque autant de reſpect, que de complaiſance & de ménagement. Un jour l'empereur avoit confié, à la garde des Portugais, un captif qui ſe pendit. C'étoit à lui naturellement à ſupporter cette perte; mais il ordonna que le cadavre reſtât dans le même lieu, juſqu'à ce que les Portugais lui fourniſſent un autre eſclave. Le déſagrément de le voir pourrir devant leurs yeux, leur fit prendre le parti de le remplacer.

Le palais du roi n'eſt éloigné du port de Biſſao que d'une lieue. Le nombre des cabanes qui le compoſent, donne à cette habitation l'air d'un village. Des negres, armés de ſabres, d'arcs & de fleches, font la garde à la premiere porte. On entre enſuite dans un labyrinthe de bananiers, entremêlé de logemens pour les femmes, les enfans, les domeſtiques & les eſclaves. Au milieu eſt une grande cour, où un oranger d'une prodigieuſe groſſeur ombrage tout ce vaſte eſpace. C'eſt-là que ſa majeſté paſſe ſes momens de récréation, & jouit, à la fois, du parfum des fleurs, de la fraîcheur de l'ombre, & des careſſes de ſes femmes.

Lorſque l'empereur a réſolu de faire la guerre, on ſonne une eſpece de tocſin, qui ſe nomme *bonbalon*. C'eſt un inſtrument de bois très-léger, ſur lequel on frappe avec un marteau, & dont le bruit ſe fait entendre de fort loin. Il y a de ces bonbalons ſur les côtes & dans l'intérieur des terres, gardés par des hommes qui répetent le même nombre de coups, & font connoître la volonté du ſouverain dans toute l'étendue de ſes états. A ce ſignal,

les gens de guerre ſe raſſemblent dans un lieu convenus ; & ſi quelqu'un refuſe d'obéir, il eſt vendu pour l'eſclavage. Ce Châtiment politique tient tout le monde dans la ſoumiſſion ; & le monarque, pour qui la déſobéiſſance eſt utile, ſe plaint quelquefois de trouver ſes ſujets trop ardens à le ſervir. Il eſt rare qu'il prenne lui-même la conduite de ſon armée ; il ſe contente de conſulter ſes dieux ; & comme les prêtres ſont dans ſes intérêts, la réponſe s'accorde toujours avec ſes deſirs. Les troupes s'embarquent avec confiance, & la marche eſt tellement combinée, qu'on arrive pendant les ténebres ſur le terrain de l'ennemi. Si l'on trouve quelque cabane écartée & ſans défenſe, on l'environne, on la ſurprend, on ſe ſaiſit des habitans, & l'on ſe rembarque. Au moindre avantage de cette nature, on s'attribue la victoire ; & l'on revient en triomphe. La moitié du butin appartient au ſouverain, le reſte ſe partage entre les ſoldats. Les priſonniers ſont vendus aux Européens, & ceux-ci les achetent ſans ſcrupule, comme ſi tout leur argent pouvoit leur donner le droit de tenir malgré lui un ſeul homme dans la ſervitude.

Quiconque s'eſt trouvé à ces ſortes d'expéditions, fait parade de ſes avantages dans toutes les parties de l'île. Il montre ſes bleſſures, raconte ſes exploits, & ſe fait ſuivre par ſes captifs. L'uſage n'eſt pas de les tourmenter, comme au Canada, mais de les forcer à chanter les louanges de leurs vainqueurs. Il eſt vrai que ſi l'entrepriſe a été accompagnée d'un événement malheureux, comme de la mort de quelque perſonne diſtinguée dans la nation, les priſonniers riſquent toujours d'être ſacrifiés. On célebre, par des chants lugubres & des honneurs funebres, la gloire de ceux qui périſſent dans le combat. Les femmes, qui, dans ces occaſions, jouent le premier rôle, s'efforcent d'inſpirer de la compaſſion. Elles pleurent, gémiſſent, ſe lamentent, s'arrachent les cheveux, ſe déchirent la peau; & lorſqu'elles ſont fatiguées de cet exercice, on leur donne du vin de palmier, qui leur fournit une ſource de nouvelles larmes, & donne lieu à de nouvelles ſcenes.

Le royaume de Biſſao n'eſt point héréditaire : il ne ſe préſente d'autres

concurens, pour occuper le trône; que les gouverneurs de provinces, dont la dignité peut être comparée, en petit, à celle des électeurs d'Allemagne ou des pairs de France. Ils s'assemblent en cercle autour du tombeau du roi, qui n'est composé que de roseaux. Il est soulevé par plusieurs negres, qui le jettent en l'air; & l'électeur sur lequel il tombe, obtient la couronne.

Cetre île est fort peuplée, & le seroit davantage, si les negres du continent n'y faisoient de continuelles incursions. On a remarqué qu'au moindre sujet de chagrin, ces insulaires se noient, se pendent, ou se jettent dans un précipice. Ils sont d'ailleurs très-cruels, & si adonnés à l'eau-de-vie, qu'un pere vend son fils, un fils livre son propre pere, pour s'en procurer. Le plus foible devient la proie du plus fort; & ce sont toujours les Européens qui profitent de ces sortes de marchés. Les Portugais ont ici une forteresse, & quelques soldats pour la défendre, une église, & quelques capucins pour la desservir.

Les autres îles voisines de Bissao se nomment Boulam, Guinala, Casnabac, Gattina, Cassegut, Bussi, &c. Elles

ſont plus ou moins habitées, ſuivant le degré de fertilité qui les rend plus ou moins habitables. Il ne dépendroit que de la France d'y faire des établiſſemens utiles pour le commerce. Ces inſulaires, qui nous aiment, ſe prêteroient d'inclination à les favoriſer. Ils ſe rappellent avec plaiſir les anciens traités qui les lioient à notre nation, & montrent encore les lieux où nous avions des comptoirs qu'ils nous reprochent d'avoir trop légérement abandonnés.

Au nord de ces îles, & à quelques lieues de la mer, eſt ſituée la ville de Cachao, ſur la riviere de ce nom, où les Portugais ont bâti pluſieurs forts. Cette place eſt commandée par un capitaine-Major, qui dépend du gouverneur des îles du cap Verd. La garniſon eſt recrutée, tous les ans, par trente ou quarante ſoldats, qui ont preſque tous été bannis de leur patrie pour quelque action criminelle. Ils ſont ſi mal payés, que la plupart ne ſe font pas de ſcrupule de voler pendant la nuit. Le roi de Portugal entretient à Cachao un receveur pour les droits: ils ſont de dix pour cent, ſur les vaiſſeaux marchands qui partent ou qui

arrivent. La paroiſſe eſt deſſervie par des prêtres, dont la pauvreté égale l'ignorance. Ils ſont ſecondés par deux ou trois capucins, qui ne paſſent pas pour les plus éclairés de leur ordre.

Les maiſons, qui n'ont qu'un étage, ſont couvertes, les jours de pluie, de feuilles de cotoniers, &, dans les temps ſecs, d'une ſimple toile, pour garantir les habitans du ſoleil & de la roſée. Ils vivent dans une ſi grande indolence, qu'ils aiment mieux ſe paſſer de tout, que de ſe donner la peine de pourvoir à leurs beſoins. Ils ſont obligés, pour avoir de l'eau, de ſortir de leurs remparts avec une garde, ſans quoi ils ſeroient expoſés aux inſultes des noirs, leurs mortels ennemis. Cependant quelques-uns de ces negres ſe ſont familiariſés avec eux, & demeurent dans la ville. Ils font profeſſion d'idolatrie; mais pour le fond des mœurs, ils ont pris celles des Portugais, comme ceux-ci ont adopté une partie de leurs uſages, ſur-tout leurs débauches avec les femmes, que les deux nations portent à l'excès. Ils ne mangent de la viande qu'à dîner; le ſoir ils vivent de poiſſon, que leur riviere, quoique remplie de crocodiles,

leur fournit en abondance. Tous leurs repas commencent par des fruits, que le canton produit ſans ſoins & ſans culture.

Quoiqu'on ne puiſſe guere ſortir des maiſons pendant la nuit, ſans courir quelque danger, il ſe trouve néanmoins une eſpece d'aventuriers nocturnes, qui s'en font un amuſement, & dont l'équipage a quelque choſe de remarquable. Ils portent ſur leurs habits un petit tablier de cuir, qui ne paſſe pas la ceinture de plus de quatre doigts, avec une bavette qui couvre une cuiraſſe. Ce tablier eſt plein de trous, auxquels ſont attachés des piſtolets & pluſieurs poignards. Le bras gauche eſt chargé d'un petit bouclier, au-deſſous duquel pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre par le moyen d'un reſſort. Lorſqu'ils ſortent ſans deſſein formé, & uniquement pour ſe réjouir, ils ont, ſur toute cette parure, un manteau noir, qui leur tombe juſqu'aux gras des jambes : mais s'ils ſe propoſent quelque aventure, c'eſt-à-dire, un duel à la Portugaiſe, ils ajoutent à toutes ces armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, avec un bâton fourchu,

pour la poser dessus en tirant. Enfin, pour achever une si étrange parure, ils ont sur le nez de grandes lunettes, qui sont attachées des deux côtés des oreilles. En arrivant au lieu de l'exécution, le brave commence par planter sa carabine, prend son épée; & dans cette posture, attend courageusement l'homme qu'il veut assassiner. Aussi-tôt qu'il le voit à la portée du fusil, il fait feu, en lui disant de prendre garde. Il lui seroit difficile de le manquer, car cette espece d'arme écarte tellement les balles, qu'elle en couvriroit la plus grande porte Si l'infortuné, qui reçoit le coup, n'est pas tout-à-fait mort, le meurtrier s'approche de lui, l'exhorte à prononcer les noms de Jesus & de Marie, & l'acheve de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive souvent que ces assassins trouvant la partie égale, sont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie: mais ils savent bientôt se tirer d'embarras, en protestant qu'ils se sont trompés, & qu'une autre fois ils sauront mieux distinguer leur ennemi. Enfin il est toujours très-dangereux, à Cachao, de sortir la nuit;

& il n'y a pas beaucoup plus de ſûreté dans toutes les autres colonies Portugaiſes. Il eſt vrai cependant que le capitaine-major fait marcher une patrouille pour empêcher les déſordres ; mais ces ſoldats ſont eux-mêmes des voleurs d'autant plus redoutables, qu'un long exercice du crime, pour lequel ils ont été condamnés au banniſſement, les rend plus habiles dans ce métier. Les maiſons ne ſont guere plus ſûres que les rues, parce qu'étant fort légeres, il eſt aiſé d'en forcer l'entrée. Auſſi ne manque-t-on pas d'y tenir des lanternes allumées pendant toute la nuit, & d'y avoir des chiens d'Europe pour avertir par leur aboiement; car je crois vous avoir déja dit que ceux du pays n'aboient point. On fait veiller auſſi les domeſtiques, avec ordre de tirer ſur tout ce qui paroît autour du logis.

On voit ici peu de familles véritablement Portugaiſes : la plupart ſont de race mêlée, & même ſi noires, qu'à peine les diſtingue-t-on des naturels du pays. Les femmes vivent fort retirées ; & celles qui ſont blanches, ne ſortent pas même pour aller à l'égliſe. Elles ont des chapelles domeſtiques, dont le

desservant est à la fois le prêtre, l'amant & le valet de la dame.

Les femmes noires ou mulâtres peuvent sortir, mais avec un voile. Les filles sont, à cet égard, moins gênées que leurs meres; car elles n'ont qu'un simple petit linge pour cacher leur principale nudité. Elles se couvrent mieux après le mariage, parce qu'elles en connoissent plus les conséquences. Les Portugais sont si jaloux, que dans les visites qu'on leur rend, il ne faut demander ni à voir, ni comment se portent leurs épouses. On exposeroit à la fois sa vie & celle de la femme, l'une par le fer, l'autre par le poison.

Le royaume de Cachao est environné d'une multitude de petites nations, dont les mœurs, les loix, les usages, le commerce, la religion n'ont rien qui les distingue des autres negres : aussi ne jugeâmes-nous pas à propos d'y pénétrer. Nous préférâmes les bords enchantés de la riviere de Gambra, que nous remontâmes à plus de soixante lieues de son embouchure.

Les Portugais l'avoient d'abord appellée Rio-Grande à cause de sa largeur; mais vous avez vu que ce nom

a

a été donné depuis à une autre riviere. On compte six lieues de l'île des Oiseaux au cap de Sainte-Marie, entre lesquels elle se jette dans la mer. En entrant, à gauche, nous trouvâmes une touffe d'arbres, nommée le pavillon du roi de Barra. Ce prince a grand soin, quand un de ces arbres vient à manquer, de le faire immédiatement remplacer par un autre; & il exige que tous les vaisseaux qui entrent dans le fleuve, saluent ce prétendu pavillon. Il défend le commerce, & fait tout le mal dont il est capable, à ceux qui lui refusent cet honneur.

Nous vîmes sur les deux rives une multitude de petits royaumes, qu'on peut traverser en un jour. Quelquefois, dans l'espace même d'une heure, je rendois visite à quatre petits rois; & je retrouvois par-tout les mêmes usages. En France, sous un même maître, chaque province a des coutumes différentes; ici, sous différens maîtres, le pays offre toujours les mêmes coutumes. Si vous désirez savoir les noms barbares de ces petits états, les principaux s'appellent Barra, Kanter, Tomani, Badela, Jamarrow, Cropina, San-

jally, Jannina, Jagra, Burſaly, Kaen, Fonia, Kambo, Woolli, Vani, &c. Les peuples qui habitent la plupart de ces contrées, n'avoient jamais vu de blancs, lorſque les Anglois y établirent leur commerce. Les femmes en furent ſi effrayées, qu'elles ſe cachoient derriere leurs maris ; mais on parvint bientôt à les apprivoiſer par des préſens. On permit aux Européens de ſe fixer dans le pays; & les negres voyant l'affection que leurs chefs témoignoient à ces étrangers, ſe familiariſerent inſenſiblement avec eux. Ils apporterent de toutes parts des denrées & des marchandiſes ; & les bords de la Gambra ſe trouverent auſſi peuplés, que les plus célebres foires de l'Europe.

On parle d'une nation, qui, avant cette époque, avoit long-temps commercé avec les Arabes, ſans avoir jamais voulu ſe faire connoître. Ces derniers, comme je vous le diſois autrefois des Tuniſiens, plaçoient leurs marchandiſes dans un lieu convenu, les diſtribuoient par monceau ſur le rivage, & ſe retiroient à la diſtance de quelques lieues. Alors la nation, qui ne vouloit point être vue, s'approchoit dans de grandes

barques, examinoit les monceaux, mettoit à côté la quantité d'or qu'elle en vouloit donner, & diſparoiſſoit ſur le champ. Les Arabes revenoient, laiſſoient leurs marchandiſes & emportoient l'or quand ils croyoient le marché convenable ; dans le cas contraire, ils diviſoient les monceaux, & plaçoient, auprès de l'or, ce qu'ils jugeoient en être l'équivalent. Les negres revenoient à leur tour, mettoient plus d'or, ou laiſſoient les marchandiſes, & ne recommençoient que l'année ſuivante ce même commerce, qui ſe faiſoit toujours ſans ſe parler & ſans ſe voir.

Non loin de ce peuple muet & inviſible, eſt le royaume d'Yani, dont les habitans, depuis une aventure qui les a brouillés avec les Anglois, ont pris en averſion tous les Européens. L'uſage eſt, que celui qui a vendu quelque choſe le matin peut rompre ſon marché le ſoir, en reſtituant le prix qu'il a reçu, pourvu qu'il faſſe ſa demande avant le coucher du ſoleil. Un Anglois avoit acheté une vache qui ne lui avoit coûté qu'une *barre*. On appelle ainſi une certaine quantité de marchandiſe, qui, dans l'origine, étoit du poids ou de la valeur

d'une barre de fer. L'Anglois, après avoir payé cette vache, avoit jugé à propos de lui couper la queue. Le vendeur, qui s'en étoit apperçu, vint la lui redemander. Comme on alloit la rendre, il affecta beaucoup de surprise, & déclara qu'on avoit changé sa vache; que la sienne avoit une queue, & qu'il étoit bien singulier qu'on cherchât à le tromper. L'Anglois lui expliquant naturellement ce qui étoit arrivé, « quoi, » s'écria le negre, vous avez coupé la » queue de ma vache ? J'estimois cet » animal troit cens barres avec sa » queue ; il faut que vous me les » payiez ». Tous les habitans prirent son parti, en faveur de l'usage; & il en coûta à l'Anglois trois cens barres pour la queue d'une vache. Quoique très-sensible à cet affronr, il dissimula son ressentiment, pour s'en venger d'une maniere plus éclatante. L'année suivante, il fit armer une chaloupe de quelques pieces de canons, & publia qu'elle n'étoit destinée que pour le commerce. Six negres, du nombre desquels étoit le maître de la vache, se rendirent à bord, & se virent sur le champ chargés de fers. On en fit

cependant relâcher un, pour donner avis que ſi l'on ne reſtituoit les trois cens barres, on étoit en état de pouſſer plus loin la vengeance. Les habitans conſternés ſe hâterent de ſatisfaire les Anglois; mais il eſt reſté, entre les deux peuples une averſion, dont ſe reſſent, en général, tout ce qui porte le nom d'Européen.

Les Anglois font preſque ſeul tout le commerce de la Gambra. Ils y ont eu quatorze ou quinze comptoirs, dont le plus célebre eſt le fort James, appellé communément James-Fort. Il eſt ſitué dans une île du même nom, placée au milieu du fleuve, à quatre lieues de ſon embouchure. Les François s'en étoient emparés à la fin de l'autre ſiecle; ils le rendirent à la paix de Riſwick. Il a encore été pris & reſtitué pluſieurs fois; mais ce qui le rend plus remarquable, eſt une anecdote à laquelle il a donné lieu. Ayant été pillé & démolli par les pirates, la compagnie Angloiſe envoya le capitaine Maſſey pour le rétablir. Maſſey, à qui on avoit donné quelque ſujet de mécontentement, préféra le métier de corſaire, & exerça quelque temps la

piraterie. S'étant ennuyé de cette profession, il retourna en Angleterre, écrivit aux directeurs de la compagnie, confessa son crime, & convint qu'il étoit digne de mort. Pour toute réponse, on lui manda qu'il méritoit effectivement d'être pendu, mais qu'on vouloit bien ne pas faire des poursuites. Cependant il ne se cacha point, prit un logement au milieu de Londres; & le lendemain, étant allé trouver les officiers de justice, il leur demanda s'ils n'avoient pas donné ordre d'arrêter le capitaine Massey pour crime de piraterie? Les officiers n'ayant aucune connoissance de cette affaire, il leur déclara qu'il étoit lui-même le coupable, & leur apprit le lieu de sa demeure. Il fut arrêté quelques jours après, & condamné au supplice.

En continuant de remonter la riviere, on trouve le comptoir de Joar, qui fut pillé, il y a près de vingt ans, par le roi de Bursali. Ce prince, à la tête de deux cens hommes, commença par s'emparer du lit du facteur, se fit donner par force la clef du magasin, y enleva un barril d'eau-de-vie, & fut ivre tant qu'elle dura. Un de ses freres, ivre

comme lui, prit de l'eau dans ſa bouche, comme pour la boire, & la ſouffla au viſage du facteur. L'Anglois, qui étoit jeune, & d'un caractere bouillant, ſaiſit le vaſe, & jeta au prince ce qui reſtoit d'eau. Le negre furieux, tira ſon couteau, & ſe précipita ſur le facteur pour le poignarder. Les ſpectateurs arrêterent les coups; & ayant repréſenté au prince l'indignité de ſa conduite, ils exciterent ſa honte au point, qu'il ſe jeta aux pieds de l'Anglois, avoua ſa faute, & ne ſe releva qu'après avoir obtenu ſon pardon. Le roi, en s'en allant, prit les livres du comptoir, & voulut les vendre à un Marabout; mais celui-ci n'en pouvant faire aucun uſage, ils furent renvoyé par ordre de ſa majeſté.

La plus nombreuſe des nations établies ſur la riviere de Gambra, eſt celle des Mandingos, ou Mandingues, qu'on regarde comme les peuples les plus civiliſés de cette contrée. Ils font preſque tout le commerce du pays, paſſent pour d'excellens cultivateurs, & ont grand ſoin de leurs beſtiaux. Ils s'habillent & ſe nourriſſent comme les autres negres, ſe font des inſciſions ſur le corps, ſe

couvrent la tête de corail & de paillettes d'or, & vendent tous ces ornemens, dont ils ſont cependant très-jaloux, pour ſe procurer de l'eau-de-vie, dont ils ſont encore plus avides.

Les grands mettent leur gloire à nourrir beaucoup d'eſclaves, & les traitent avec tant de douceur, qu'on auroit peine à les diſtinguer de leurs maîtres. C'eſt un crime de les vendre quand ils ſont nés dans la famille, à moins qu'ils n'aient commis de ces crimes, qui feroient vendre même les perſonnes libres. Les autres eſclaves abandonneroient ces maîtres injuſtes, & iroient chercher, dans les royaumes voiſins, une retraite qu'on ne leur refuſeroit pas.

L'uſage de ce pays veut qu'on ſalue les hommes en leur ſecouant la main, & les femmes en l'approchant trois fois du nez, comme pour la ſentir. Après quelques jours d'abſence, une épouſe honnête ſalue ſon mari à genoux; c'eſt dans la même poſture qu'elle doit lui donner à boire, & lui préſenter ſa pipe ou ſon tabac. Tandis qu'il paſſe le temps dans une converſation oiſive, elle veille à le garan-

tir des mouches ; & après l'avoir ſervi modeſtement pendant ſon dîner, elle va manger ſes reſtes dans la cuiſine. Cette extrême ſubordination eſt néceſſaire dans un pays, où la pluralité des femmes ſemble demander qu'elles ſoient plus ſoumiſes qu'ailleurs. Ces uſages, qui nous paroiſſent extraordinaires, ſont donc fondés ſur la néceſſité & la raiſon.

Quand un negre eſt convenu du prix d'une fille qu'il doit épouſer, il ſe rend la nuit chez ſa maîtreſſe, & l'enleve. Les cris de cette jeune perſonne attirent autour d'elle toutes les femmes du village, qui accourent pour la ſecourir ; mais comme ce n'eſt qu'une cérémonie d'uſage, la victoire reſte au raviſſeur, qui dans l'inſtant même exerce l'office de mari. Quoique très-jaloux de leurs compatriotes, les Mandingues ſe trouvent honorés qu'un blanc de quelque diſtinction daigne coucher avec leur femme, leur ſœur, leur mere, ou leur fille. Ils les offrent même aux officiers des comptoirs ; & ceux-ci, par honnêteté, les refuſent rarement. Elles ont elles-mêmes beaucoup de goût pour les Européens, & profitent avec joie de la complai-

ſance de leurs maris, & de la politeſſe des étrangers.

Ce qu'on appelle ici les *Guiriots*, ſont des eſpeces de bouffons, poëtes & muſiciens, ſemblables à nos anciens troubadours. Ils accompagnent leurs inſtrumens de diverſes chanſons, dont le ſujet ordinaire eſt l'antiquité, la nobleſſe, & les exploits de leurs ſouverains. Ils en compoſent ſur toutes les circonſtances qui ſe préſentent; & l'eſpoir de quelques verres d'eau-de-vie leur fait faire cent in-promptus à la gloire des Européens. Un Guiriot, qui n'obtiendroit rien de ceux qu'il a loués, ne manqueroit pas de changer ſes éloges en ſatyres, & d'aller publier dans les villages voiſins ce qu'il pourroit inventer de plus ignominieux. Les ſeigneurs negres ſont ſi ſenſibles aux complimens de leurs poëtes, qu'ils pouſſent la reconnoiſſance juſqu'à ſe dépouiller de leurs habits pour les donner à ces vils flatteurs. Au reſte, ces louanges ne conſiſtent qu'à répéter mille fois qu'un tel eſt un grand homme, un grand ſeigneur, un homme puiſſant, riche & généreux, qui n'épargne ni le tabac, ni l'eau-de-vie. Ces fadeurs ſont

accompagnées de cris, de geſtes & de grimaces encore plus ridicules. Autant on marque à l'extérieur de conſidération à ces muſiciens, autant on a pour eux de mépris intérieurement. On les traite comme nos comédiens; ils jouiſſent, de leur vivant, des privileges de la ſociété; on les admet à la table des grands; &, après leur mort, ils ſont privés de la ſépulture. On ne ſouffre pas même que leurs cadavres ſoient jetés dans le fleuve, de peur, dit-on qu'ils ne corrompent l'eau, & ne faſſent mourir les poiſſons. Leurs femmes ſont mieux parées que celles du roi, & plus déréglées que nos filles de théâtre, perſuadées qu'elles ne peuvent trop ſe dédommager, par la dépravation de leurs mœurs, du peu de conſidération qu'elles retirent de leur profeſſion, & que, dans un état deſtiné au plaiſir du public, elles ne doivent ſe refuſer aucun plaiſir.

Les Mandingues profeſſent le mahométiſme, & ſont très-zélés pour cette religion; mais ils l'obſervent mal, autant par l'ignorance de ceux qui l'enſeignent, que par le libertinage des proſélites. Leurs prêtres, qu'ils nom-

ment *marabouts*, ont un grand ascendant sur leur esprit & sur leur conduite. Chaque village a le sien, qui les rassemble trois fois le jour, & leur fait faire les prieres & les ablutions marquées dans l'alcoran. Ils pratiquent le carême, la circoncision, le bayram & les autres cérémonies prescrites par la loi. Les marabouts passent leur vie à tenir des écoles, & à faire des gris-gris. Ce sont des bandelettes de papier, sur lesquelles ils tracent des caracteres Arabes. Chaque gris-gris a sa vertu particuliere; & les prêtres qui les vendent, en tirent un profit considérable.

Parmi ces negres, ceux qui font profession d'idolatrie, réverent, sous le nom de *Mumbo-Jumbo*, une espece de divinité, que la politique, plutôt que la superstition, leur a fait imaginer. C'est un épouventail pour faire peur à leurs femmes, & les retenir dans le devoir. On leur persuade que Mumbo-Jumbo veille sur leurs démarches, lit dans le fond de leurs cœurs, punit leurs fautes les plus secretes, & prend soin du repos & de l'honneur des maris. Cette figure monstrueuse & terrible est couverte d'une longue

robe d'écorce d'arbre, avec une tocque de paille ſur la tête. Un negre, caché dans le ventre de l'idole, pouſſe des cris horribles, qui la rendent encore plus redoutable; mais c'eſt toujours pendant la nuit, afin que l'obſcurité favoriſe l'impoſture. Dans les querelles de ménage, on s'adreſſe à la divinité; qui ne manque jamais de décider en faveur du mari. La femme eſt amenée devant l'idole, & reçoit, en préſence des prêtres, le châtiment que mérite ſon crime. Tous les negres ne ſont pas inſtruits de la fourberie : ceux qui, par leur prudence ou par leur âge, paroiſſent dignes d'être initiés dans ce myſtere, s'engagent, par ſerment, à ne jamais le révéler. Ils forment entr'eux une eſpece de ſociété ſemblable à celle des francs-maçons, mais où le ſecret eſt mieux gardé. On ne cite qu'un exemple, où il penſa être découvert par la foibleſſe & l'indiſcrétion d'un roi du pays. Ce prince ne put ſe défendre de ſatisfaire, ſur ce point, la curioſité d'une de ſes femmes, dont il étoit fort amoureux. Celle-ci n'eut rien de plus preſſé, que de communiquer à ſes compagnes cette importante découverte;

& bientôt le ſecret fût devenu public, ſi on n'y eût apporté un prompt remede. Pluſieurs ſeigneurs, chefs de la confraire, s'aſſemblerent à la hâte; & perſuadés qu'ils auroient beaucoup de peine à gouverner leurs épouſes, ſi elles perdoient le ſeul frein capable de les contenir, ils réſolurent de ſacrifier le monarque & ſes indiſcrettes confidentes à leur propre tranquillité. Ils allerent trouver ce prince, & prenant le ton d'autorité que donne la religion, le ſommerent de comparoître devant l'idole. Munbo-Jumbo lui reprocha ſon imprudence, lui ordonna de faire venir ſes femmes, les condamna toutes à la mort; & la ſentence fut exécutée ſur le champ. Le ſecret demeura caché par ce coup d'éclat; & la puiſſance du dieu n'en devint que plus redoutable. Il eſt aujourd'hui ſi reſpecté de ces barbares, qu'ils lui obéiſſent avec une aveugle ſoumiſſion. Nul n'oſe ſe couvrir en ſa préſence; & ſon nom eſt employé dans les ſermens les plus ſolemnels.

Par une ſorte de volupté inconnue dans les autres pays, les rois Mandingues ſont toujours accompagnés de

femmes qui les grattent & les chatouillent doucement, pour leur procurer du plaisir. Ils sont si sensibles à ce genre de caresses, que celles qui s'en acquittent le mieux, ont le plus de part aux graces de la cour. Si ces mêmes princes rencontrent un marabourt, ils lui demandent sa bénédiction, & ont les bras croisés sur la poitrine, tandis que le prêtre fait des prieres pour leur salut. Pendant ce temps-là, tout le monde se tient à genoux; & ce contraste singulier de dévotion & de sensualité, ce mêlange de volupté & de religion, n'étonne ni ne scandalise.

Dans plusieurs royaumes, lorsque le roi veut délibérer sur quelque affaire importante, il fait assembler son conseil au milieu d'une forêt. On creuse un grand trou, autour duquel tous les conseillers prennent séance, & baissant la tête vers le fond, écoutent attentivement ce que sa majesté leur propose. Les sentimens se recueillent, & les résolutions se prennent dans la même attitude. Le conseil fini, on rebouche le trou, pour marquer que tout ce qui a été agité, doit y demeurer enseveli. La

moindre indiſcrétion eſt punie du dernier ſupplice ; & cette méthode rend les plus grands deſſeins impénétrables.

Les terres & les arbres de tous ces royaumes appartiennent aux rois en propreté. Perſonne n'oſe faire la moiſſon, ou tirer du vin des palmiers, ſans la permiſſion de ces monarques. Ils l'accordent volontiers à leurs ſujets ; mais ils exigent d'eux en même temps, deux jours de travail dans la ſemaine. Ils mettent auſſi les étrangers à contribution ; & les Portugais, ceux même qui ſont originaires du pays, donnent une ſomme qui ſe leve réguliérement. Les vaiſſeaux qui prennent leurs cargaiſon dans les ports, paient la valeur de cent barres, outre les préſens que le ſouverain regle à ſon gré.

Pour fournir des eſclaves aux Européens, ces princes envoient des gardes autour des villages, avec ordre d'enlever tous les habitans qu'ils peuvent ſurprendre. On enveloppe les enfans dans un ſac, & l'on met un bâillon aux grandes perſonnes, de peur qu'ils ne répandent l'alarme par leurs cris. Si les gardes, envoyés pour ces ſortes d'en-

levemens, ſe trouvent les plus foibles, les habitans les arrêtent, les conduiſent au roi, qui ne manque jamais de déſavouer leur commiſſion; mais pour ne rien perdre de ſes eſpérances, & ſous prétexte de juſtice, il vend ſur le champ les coupables pour l'eſclavage. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ceux même qui ont été pris d'abord, éprouvent le même ſort que les raviſſeurs: comme ſi la violence qu'on leur a faite, devenoit un droit ſur leur liberté. Tous ces malheureux ſont attachés par le cou avec des cordes, à trois ou quatre pieds de diſtance l'un de l'autre. J'en ai vu juſqu'à quarante dans une même ligne. On les charge d'un ſac de bled, d'une dent d'éléphant, & de leur proviſion d'eau, qu'il portent dans des ſacs de peau.

La vente de ces captifs tient un des premiers rangs dans le commerce des Mandingues. On trouve auſſi parmi eux une prodigieuſe quantité de cire. Ils la preſſent d'abord, pour en faire ſortir le miel, dont ils compoſent une liqueur ſemblable à notre hydromel. Ils font enſuite bouillir la cire dans

l'eau, la paſſent au travers d'une toile de crin, & en forment des pains qui peſent environ un quintal. Les ruches des abeilles ſont de paille, & reſſemblent à celles d'Europe.

Les Jalofs, ou Oualofs, comme ils s'appellent eux-mêmes dans le pays, ſont une autre nation de l'Afrique, qui habitent les bords de la Gambra, & ne le cede aux Mandingues, ni pour le nombre, ni pour l'intelligence, ni pour la valeur. Ils ſont noirs comme eux, débauchés, orgueilleux, menteurs, gourmands, voleurs & laſcifs comme eux. Comme eux auſſi, ils vendent leurs enfans, leurs parens, leurs voiſins, leurs amis; & pour cette barbarie, ils ſaiſiſſent ceux qui ne peuvent ſe faire entendre des Européens. Ils les menent aux comptoirs, comme pour y porter des paquets; & feignant que ce ſont des eſclaves achetés, ils les livrent aux marchands Anglois ou Portugais, ſans que ces malheureuſes victimes s'en défient, juſqu'au moment où on les enchaîne. Un vieux negre ayant réſolut de vendre ſon fils, le conduiſit au comptoir, mais l'autre,

qui ſe doutoit de ſon deſſein, ſe hâta de tirer un facteur à l'écart, & vendit lui-même ſon propre pere. Le vieillard, prêt à être emmené dit qu'il étoit le pere du jeune negre; celui-ci proteſta le contraire, & le marché demeura conclu. Mais le fils, retournant en triomphe, rencontra le chef du canton, qui lui prit l'argent qu'il avoit reçu, & le vendit lui-même au même facteur.

Les princes Oualofs ſont les mendians les plus effrontés de toute l'Afrique. D'abord ils commencent par vous demander quelques bagatelles; & s'ils vous trouvent de la facilité à les écouter, ils deviennent ſi importuns, qu'ils vous mettent dans la néceſſité, ou de les ſatisfaire, ou de rompre avec eux. La ſeule méthode, pour s'en défendre, eſt de ne leur rien accorder, s'ils ne l'ont demandé avec de longues inſtances. En général, il ne faut pas eſpérer de raſſaſier jamais leur avidité. S'ils apperçoivent, à l'étranger qui les viſite, quelque choſe qui leur plaiſe, comme un manteau, des bas, des ſouliers, une culotte, &c. ils demandent ſucceſſivement qu'on leur permette

d'en faire l'essai, & entrent par degrés en possession de tout l'habillement.

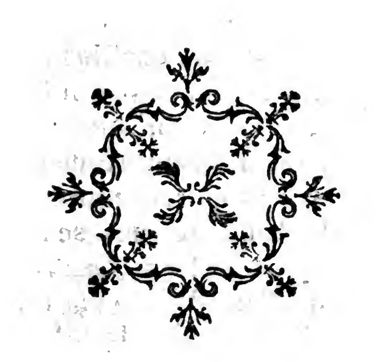
Comme les facteurs Européens ne paroissent devant ces princes, que pour obtenir quelque faveur, ou leur faire quelques plaintes de leurs officiers, ils n'y vont jamais les mains vuides. Leurs présens ordinaires sont dix ou douze pots d'eau-de-vie. Aussi long-temps qu'il en reste, leurs majestés ne cessent pas d'être ivres; & il n'en faut attendre aucune réponse, avant qu'elles n'aient vuidé tout le barril. Lorsque la raison commence à leur revenir, ces princes font eux-mêmes présent aux facteurs, dans leur audience de congé, d'un ou de deux esclaves enlevés de quelque village voisin. Malheur à ceux qui tombent alors entre les mains de leurs gardes, car ils prennent sans choix les premiers venus.

Les Oualofs, ainsi que les Mandingues, ont une singuliere façon d'approcher de leur souverain, & de lui faire leur cour. Ils commencent par fléchir le genou, s'avancent ensuite vers la personne du roi, baissent la main jusqu'à terre, la portent sur

leur tête, touchent la jambe du monarque, & ſe mettent de la pouſſiere ſur le front : c'eſt la plus grande marque de reſpect qu'un ſujet puiſſe donner à ſon maître.

Je ſuis, &c.

Au Sénégal, ce 26 ſeptembre 1753.



LETTRE CLXXXII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

AYANT visité les comptoirs dispersés sur les bords de la Gambra, & parcouru les royaumes voisins, nous descendîmes le fleuve, & vînmes mouiller aux îles du cap Verd. Quoique habitées par des negres, elles sont soumises à la domination Portugaise, & professent la religion chrétienne. On en compte dix ou douze, parmi lesquelles on distingue principalement celle de San-Iago, où résident l'évêque & le gouverneur. Les autres se nomment les îles de Sel, de bonne-vue, de May, de Saint-Philippe, de Saint-Jean, de Saint-Nicolas, de Saint-Vincent, de Saint-Antoine, de Sainte-Lucie, &c. Lorsque les Portugais en firent la découverte, à la fin du quinzieme siecle, ils leur donnerent le nom général d'îles du cap Verd, parce qu'étant situées vis-à-vis de ce cap, elles n'en sont pas absolument très-éloignées. Ils les appel-

lerent auſſi les îles Vertes, ſans doute à cauſe d'une certaine herbe qui croît dans les environs, & y devient ſi épaiſſe qu'elle eſt capable d'arrêter les vaiſſeaux, lorſque le vent n'eſt pas aſſez fort pour leur faire vaincre cet obſtacle. Cette herbe reſſemble au creſſon, ſon fruit à nos groſeilles; & l'on n'imagine pas ce qui peut produire cette verdure, à une ſi grande diſtance des côtes d'Afrique, dans un lieu où l'Océan n'a point de fond.

Je ne connois pas d'endroit où la chaleur ſoit plus grande, & l'air plus mal-ſain, qu'aux îles du cap Verd. Comme il y pleut rarement, la terre eſt ſi brûlante, qu'on ne ſauroit poſer le pied dans les lieux où le ſoleil fait tomber ſes rayons. Le vent de Nord-eſt apporte enſuite une fraîcheur ſoudaine, dont les effets ſont mortels quand on néglige de s'en garantir. Les habitans ont alors la précaution de ſe couvrir la tête d'un bonnet qui leur deſcend ſur les épaules, & le corps d'une robe de coton. Les productions ſont les mêmes que ſur la côte; on y voit auſſi des cannes de ſucre, & les vignes que les Portugais y ont plantées, portent

deux fois l'an. Les chevres & les chevaux s'y sont prodigieusement multipliés; ce qui prouve la bonté & l'abondance des pâturages; mais on a de la peine à les apprivoiser. Les bœufs & les vaches y sont rares; mais on y trouve un si grand nombre d'ânes, que les Anglois en font un commerce particulier pour leurs plantations de l'Amérique.

Les principales richesses des insulaires consistent dans les peaux de chevres, qu'ils préparent à la maniere du levant, & sur-tout dans la vente de leur sel, dont ils pourroient remplir, tous les ans plus de deux mille vaisseaux. La méthode du pays est, que les marchands le reçoivent dans la mine même, & le transportent à peu de distance, dans quelque lieu propre à le faire sécher. Les habitans le chargent ensuite sur des ânes qui le menent au navire; & un seul negre peut conduire jusqu'à quinze de ces animaux. Ce sel sert à conserver la chair de tortue, qui d'ici, où elle est très-commune, est envoyée dans les colonies, où l'on n'en consomme pas moins que de morue dans tous les pays de l'Europe.

Le

Le roi de Portugal avoit donné la plupart des îles du cap Verd aux seigneurs de sa cour, & ne s'étoit réservé que celle de San-Iago, à laquelle on joignit ensuite l'île de Saint-Philippe. Elles furent d'abord régies par un lieutenant, dont l'autorité étoit fort limitée, car le pouvoir principal appartenoit au gouverneur général de toutes ces îles. Dans ces derniers temps, on y a établi un officier, revêtu de la jurisdiction civile, qui ne laisse plus au commandant, que l'administration militaire. Le port de San-Iago est comme la douane Portugaise pour tous les vaisseaux de cette nation, qui font le commerce de la Guinée. Il en coûte peu pour son entretien; car, outre que les fortifications sont médiocres, il n'y a, pour les défendre, que la milice du pays. Ces soldats ont l'air de gens qui meurent de faim, & l'officier qui les commande ne paroît pas être mieux nourri.

San-Iago, la plus grande des îles du cap Verd, a plus de quatre-vingts lieues de circonférence. Ses premiers habitans étoient des Portugais bannis pour crime, qui s'étant mêlés avec des races noires, ont produit des générations de

mulâtres. Si vous demandez au plus vil d'entr'eux, qui il eſt, & comment il ſe nomme, il vous répondra qu'il deſcend d'une des premieres familles de Portugal; que ſes peres ont été bannis par une ſentence injuſte; & le plus modeſte ſe prétend au moins le fils d'un colonel » Malgré cette haute extrac-
» tion, me diſoit notre capitaine, je
» vous conſeille d'être ſur vos gardes;
» car ces gens vous prendroient votre
» chapeau en plein midi; & la fuite les
» déroberoit à vos recherches. Tandis
» que deux ou trois d'entr'eux s'efforcent de partager votre attention par
» leurs diſcours, un autre vous arra-
» che votre mouchoir, votre épée, &c.
» Ils enlevent tout ce qu'ils trouvent,
» & ſe fient à leur agilité; car ils n'ont
» pas moins de légéreté dans les jambes,
» que de ſubtilité dans les mains. Ils
» ſont ſi effrontés, qu'ils vous regardent
» un homme en face dans le temps
» qu'ils lui coupent un morceau de ſon
» habit, ou lui prennent ſa bourſe ».
Ils ont tous la taille haute, mal proportionnée; les femmes ſur-tout ſont d'une laideur affreuſe, ont les levres groſſes, le nez plat, & les inclina-

tions aussi déréglées, que leur visage est hideux. A l'exception du gouverneur, de l'évêque, & de quelques moines ou prêtres envoyés d'Europe, tout le reste est de la même couleur & de la même difformité. L'évêque & les chanoines doivent être Portugais d'origine; mais pour le service des autres îles, on admet les mulâtres & les noirs à l'état ecclésiastique.

Outre la cathédrale, il y a, dans la ville de San-Iago, capitale de l'île, appellée aussi *Ribeira-Grande*, trois maisons religieuses, une de negres & deux de négresses. Le clergé & les couvens de Portugal, qui ont des sujets scandaleux, les envoient à San-Iago; & vous concevez que de pareils prêtres sont une foible ressource pour l'instruction des peuples & la réformation des mœurs. Les negres qui se présentent pour le sacerdoce, reçoivent l'éducation qui convient à cette dignité; si l'on ne parvient pas à les rendre savans, on s'efforce, du moins, de leur inspirer autant de respect pour leur état, que de zele pour les fonctions de leur ministere; & quoique negres, ce ne sont pas les ecclésiastiques les plus igno-

rans ni les plus déréglés du pays. L'évêque, qui est suffragant de l'archevêque de Lisbonne, compte toutes les îles du cap Verd dans son diocese.

L'île de San-Iago n'a jamais cessé d'appartenir au roi de Portugal; & le gouverneur qui y commande au nom de ce prince, étend sa jurisdiction sur tous les domaines de la même puissance dans la haute Guinée. On ne peut acheter ni vivres, ni provisions, sans sa permission; il a seul le droit de vendre des bestiaux, & se les fait toujours payer en argent.

Le landemain de notre arrivée, nous vîmes le rivage couvert de marchands qui nous présentoient des oranges, des limons, des cocos, &c. L'un tenoit une chevre entre ses jambes, l'autre un porc lié à son poignet, celui-ci un singe sur ses genoux, celui-là quelques poules de Guinée, &c. Nos matelots s'empressoient de les échanger contre de vieilles hardes; car rien ne se vend mieux ici que les vieux habits: c'est la marchandise la plus courante, & celle dont les habitans se dégoûtent le moins. J'ai vu ces insulaires courir au port avec leurs fruits, leur volaille, &

ce qu'ils avoient de meilleur, se disputer entr'eux la préférence pour une culotte usée, & pleurer de chagrin de la voir donner à un autre. C'est un spectacle curieux de les voir endosser fiérement les guenilles qu'ils viennent d'acheter ; & tous les jours la même scene se renouvelle. Celui qui peut se procurer un vieux chapeau, garni d'un nœud de ruban, un habit déchiré, une paire de manchettes, des hautes-chosses, avec une longue épée, quoique sans bas & sans souliers, marche d'un air fier, en se contemplant, & ne se donneroit pas pour le premier seigneur de Lisbonne. Leur habillement, comme leur langage, est une mauvaise imitation des Portugais. Leurs moindres paroles sont accompagnées de tant de mouvemens & de gesticulations, que leur pensée se fait entendre avant qu'ils aient achevé de l'exprimer.

Ribeira-Grande, autrement dite San-Iago, est située entre deux montagnes, où coule une riviere qui l'arrose. A l'extrémité de la ville, du côté du nord, sa vallée s'ouvre assez, pour former quantité de vergers & de jardins remplis d'orangers, de citronniers, de can-

nes de sucre, & de diverses sortes d'arbres & de fruits. Outre la capitale, il y a dans l'île trois ou quatre autres villes & plusieurs villages bien peuplés. On apprêhende si fort qu'il ne s'échappe quelque habitant sur les vaisseaux étrangers, qu'on ne souffre même ici aucune barque. On entretien un garde dans cette vue, tant qu'il s'y trouve quelque bâtiment dans les ports.

Je ne dirai qu'un mot des autres îles du cap Verd. Celle de Mai porte ce nom, parce qu'elle fut découverte le premier de ce mois. Elle est renommée par la bonté & la quantité de bon sel. Il vient dans une espece d'étang, où l'on fait entrer l'eau de la mer par des aqueducs dans le temps des marées. Tous les habitans, sans en excepter le gouverneur, sont negres, & leur nombre ne monte guere au-delà de deux cens. L'île de Mai faisoit partie de la dot de Cathérine d'Aragon, lorsqu'elle fut mariée à Henri VIII. On doit présumer que les Anglois n'auroient point abandonné ce pays, s'ils avoient cru qu'il méritât d'être conservé.

L'île de Saint-Philippe, ainsi appellée, parce que les Portugais y abor-

derent le jour de cette fête, se nomme aussi l'île de Feu, parce qu'on y trouve un volcan qui brûle sans cesse, & jette des flammes, qui se font appercevoir de fort loin pendant la nuit. Il en sort des rocs d'une grosseur incroyable, qui s'élance à une hauteur qui ne l'est pas moins. Le bruit qu'ils font dans leur chûte, en roulant sur le penchant de la montagne, se fait entendre à plus d'une lieuë.

A peine compte-t-on deux cens habitans dans l'ile de Saint Jean. Les Portugais dédaignent d'y venir commander en personne, & laissent volontiers prendre aux negres le titre de gouverneur. C'est même aussi un negre qui fait l'office de curé. Il ne sait pas un mot de latin; mais comme il a appris à lire dans le missel, il dit la messe, & administre les sacremens. Le gouverneur juge les différens qui s'élevent parmi le peuple. Il a le pouvoir de faire mettre les coupables dans une prison, qui n'est qu'un parc découvert, comme ceux où l'on enferme les bestiaux en Europe. Ils y restent quelquefois plusieurs jours, sans entreprendre de se mettre en liberté. Il est rare du moins de voir des

rebelles parmi eux ; & lorſqu'il s'en trouve quelques-uns, le commandant eſt en droit de les faire lier juſqu'à ce qu'ils aient ſatisfait à la juſtice, & demandé pardon au public. Son autorité ne s'étend pas plus loin ; & en cas de meurtre, le criminel attend, dans les chaînes, la Sentence du gouverneur de San-Iago ou de la cour de Portugal. Pour les fautes légeres, on ne donne au coupable que ſa cabane pour priſon ; ce qui eſt regardé comme une grande faveur ; car la priſon publique eſt un châtiment auſſi redouté à Saint Jean, que le dernier ſupplice l'eſt en Europe.

Bonaviſta, ou Bonne-Vue, fut ainſi nommée dans le premier tranſport de joie par les Portugais, lorſqu'ils en firent la découverte. Les hommes y ſont vêtus à l'Européenne, n'ayant d'autres habits que ceux qu'ils reçoivent des Anglois, encore ne les portent-ils que les jours de fête ; car, pour l'ordinaire, les deux ſexes ſont preſque nuds. Les jupes des femmes & les culottes des hommes n'ont que la grandeur abſolument néceſſaire pour ſauver la bienſéance.

L'île de Sel n'eſt point habitée ; & on ne la connoît que par l'abondance de cette denrée qu'elle fournit à nos vaiſſeaux. L'île de Saint-Nicolas, la plus grande après San-Iago, n'offre rien de particulier, non plus que Sainte-Lucie, Saint-Vincent & Saint-Antoine, qu'il ſuffit de vous nommer.

De l'île de San-Iago, nous fîmes voile vers le cap Verd ; & nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage. Quoique preſſés d'arriver au Sénégal, nous ne réſiſtâmes point au déſir de voir de plus près la perſpective admirable que préſente cette côte. Elle tire ſon nom de la verdure continuelle de ſes arbres & de ſes boſquets. On découvre de loin deux collines rondes, que les François ont nommées mammelles, à cauſe de leur reſſemblance avec le ſein d'une femme. La largeur du cap a environ une demi-lieue ; il s'avance beaucoup dans la mer, & paſſe pour le plus grand de l'Afrique, après celui de Bonne-Eſpérance. Les habitans, quoique nuds, ne manquent ni de politeſſe ni d'intelligence. Nous nous mîmes dans une chaloupe, le capitaine à notre tête, & touchant au

rivage, nous trouvâmes une centaine de negres qui sembloient s'y être rendus pour nous attendre. L'approche se fit sans défiance de part & d'autre; & suivant l'usage, nous leurs proposâmes de nous donner des otages réciproquement. Cette offre fut acceptée, & s'étant faite de bonne-foi, on parla aussi-tôt de commerce. Nous avions apporté des étoffes de laine, du linge, du fer, du fromage & d'autres marchandises. Les negres promirent de nous donner du musc, de l'or & du poivre.

Frappés de la beauté du pays, de l'excellence de cette rade, & de l'abondance des vivres, nous penchions tous à demeurer quelque temps dans un lieu, où l'on prétend que les matelots acquierent de la force pour résister aux maladies de mer: les negres même racontent là-dessus des choses incroyables. Nous ne parûmes entrer dans leurs idées, que pour faire renouveller notre provision d'eau; car nous jugeâmes bien que l'objet de ces Africains étoit de nous retenir parmi eux, espérant que nous pourrions leur être utiles. Cependant notre départ fut différé de

quelques jours pour satisfaire les gens de l'équipage, sur qui ces discours faisoient impression.

Je profitai de ce délai pour me rendre à Rufisco, ainsi nommée par corruption de *Rio-frisco*, mots Portugais qui signifient riviere fraîche. Cette ville, où les François ont un comptoir, offre un point de vue fort agréable. Sa situation sur une colline plantée d'arbres, le petit ruisseau dont les eaux serpentent sur la droite pour en former une presqu'île, la forêt toujours verte qui s'éleve par derriere en amphithéâtre, présentent un paysage ravissant. Les maisons quoique bâties à la maniere des negres, c'est-à-dire, de roseaux & de feuilles de palmiers, sont grandes & commodes. Les habitans, qui passent pour les meilleurs esclaves de l'Afrique, n'ont pour vêtement qu'un petit morceau d'étoffe, qui couvre ce qu'on ne doit jamais laisser voir; encore ne font-ils pas de difficulté de l'ôter, quand ils entrent dans leurs canots. Les femmes lient leurs cheveux sur la tête, & y attachent de petites planches pour les garantir du soleil. Elles sont si lascives, qu'elles attaquent

les blancs jusques dans les rues ; & nous avions beaucoup de peine à nous débarrasser de leurs poursuites. Les maris eux-mêmes les prostituent pour des bagatelles ; & le plus souvent ils les offrent *gratis* au premier venu. Ces peuples me parurent d'ailleurs fort laborieux. Les uns étoient occupés à battre des feuilles d'aloës pour en séparer la filasse ; les autres la tordoient, & en préparoient des lignes & des filets pour la pêche. Après avoir visité toutes les maisons, je fus très-surpris d'entrer comme dans une seconde ville. C'étoit un assemblage de cases un peu moins grandes, couvertes de sable, & qui semblables à des mausolées, servoient à couvrir les corps morts.

Rufisco est une des principales villes du royaume de Kayor. Les officiers du prince y font leur résidence, soit pour l'administration des affaires, soit pour y recevoir les droits du souverain ; mais on peut appeller de leur tribunal à celui du capitaine général des troupes, qui exerce comme l'office de premier ministre.

Il fait ici une chaleur insupportable, sur-tout du côté de la mer, dont le

calme est ordinairement si profond, qu'on n'y ressent pas le moindre vent. Aussi les hommes & les animaux y peuvent à peine respirer. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'est la puanteur insupportable des poissons morts, qui, jetés sur le rivage, y répandent une mortelle infection. On les y met exprès pour les laisser tomber en pourriture; parce que les negres ne les mangent que dans cet état. Quantité de pêcheurs en fournissent à la ville, & rendent le même service aux villages voisins.

Rufisco, que les François appellent Rufisque, est au fond d'une baie qu'ils ont nommée la baie de France. Elle abonde en poissons de toute espece; & ses environs sont remplis de bestiaux & de volailles qui se donnent à très bas prix. Les troupeaux y sont si nombreux, que les voyant venir à la mer pour se baigner, je m'efforçois inutilement de les compter. Chaque vaisseau donne aux officiers du roi une certaine quantité de marchandises, pour le droit de prendre du bois & de l'eau. Les negres, employés à fournir ces provisions, les apportent sur leur dos jusqu'aux cha-

loupes, & se croient bien payés par quelques verres d'eau-de-vie.

Les Sereres, répandus dans le voisinage de cette ville, &, en général, autour du cap Verd, forment une nation indépendante, qui n'a jamais voulu reconnoître de souverain. Il semble même qu'ils cherchent à se dérober au reste des hommes; car leurs habitations ne se trouvent qu'au milieu des forêts. Ils forment entr'eux différentes républiques; mais, comme les intérêts de toute la nation sont les mêmes, toutes ces républiques se réunissent en une seule, pour résister aux efforts de leurs ennemis communs. Les Sereres ne suivent d'autres loix que celles de la nature. Ils sont nuds, n'ont aucune idée d'un être suprême, ni d'une autre vie. Ils sortent quelquefois de leurs retraites, & vont sur le bord des chemins attaquer les passans pour avoir leurs armes. Leurs voisins les regardent comme des sauvages, & c'est insulter un negre, que de l'appeller Serere. Ils sont cependant laborieux, doux, honnêtes, charitables, généreux même envers les étrangers, cultivent la terre, élevent des troupeaux; tandis que ceux qui les traitent

de barbares, aiment mieux vivre dans la misere & souffrir la faim, que d'assurer leur subsistance par le travail.

Les autres états qui environnent le cap Verd, sont les royaumes de Sin, de Baol & de Kayor, qui formoient autrefois autant de provinces de l'empire des Oualofs. Les gouverneurs se sont révoltés, & ont pris le titre de roi, sans que le souverain pût les faire rentrer dans le devoir.

L'île de Gorée, peu éloignée de la ville de Rufisque, est sous la domination du roi de Kayor, qui prend le titre de *Damel*; & les François y ont un établissement. Son nom lui vient des Hollandois, qui l'ont tiré d'une île de Zélande, avec laquelle ils crurent lui trouver quelque ressemblance. Elle leur fut cédée par un roi du cap Verd; & ils y bâtirent un fort qu'ils nommerent Nassau: mais ne le jugeant pas capable de défendre la rade, ils en éleverent un second, sous le nom de fort d'Orange. Ils en furent chassés par les Anglois, le reprirent ensuite, en augmenterent les fortifications; & ils ne songeoient plus qu'à s'y maintenir, lorsque le comte d'Estrées, à la tête de douze vaisseaux

de guerre, les obligea de se rendre à discrétion. La compagnie Françoise du Sénégal en prit possession, & conclut un traité de commerce avec le roi de Rufisque aux mêmes conditions que les Hollandois. Cent bouches à feu rendent aujourd'hui cette place redoutable; & elle ne peut guere être prise que par famine, si la garnison se tient sur ses gardes & évite les surprises.

L'île de Gorée n'est qu'à une lieue du continent, & sa circonférence n'a pas plus d'un quart de lieue. Une langue de terre basse, & une petite montagne très-escarpée forment toute cette île, que sa situation, parmi une multitude de rocs, rend presque inaccessible. Elle n'a qu'un endroit propre au débarquement; & l'accès même en est très-difficile. Quoiqu'elle soit dans la Zone-Torride, on y respire un air frais & tempéré par les vents de terre & de mer, qui y soufflent continuellement. M. de S. Jean, directeur du comptoir François, l'a fortifiée & embellie de plusieurs bâtimens. Par ses soins on y a découvert des sources d'eau; les jardins ont été plantés d'arbres fruitiers; & en lui procurant tous ces avantages,

il a fait d'une petite terre ſeche & ſtérile, un ſéjour ſûr & charmant.

Le gouvernement de Gorée comprend les royaumes de Kayor, de Sin, de Baol, de Salum, &c, juſqu'à la riviere de Serre-Lionne ; ce qui fait une étendue de plus de trois cens lieues. Les autres comptoirs qui en dépendent, ſitués de diſtance en diſtance, ſont protégés & défendus par les rois, ſur le diſtrict deſquels ils ſont établis. Ils ne ſouffriroient pas qu'une autre nation négociât dans le pays, au préjudice ou contre le gré des François ; & ſi un étranger s'aviſoit de mouiller à leurs rades, ils ſe ſaiſiroient de ſon navire. Ces comptoirs ſont placés dans les villages les plus conſidérables & les plus à portée du commerce ſur les bords de la mer. La France y a des réſidens, qui, à l'aide des interpretes, font le négoce. Les habitans de chaque royaume apportent ce qu'ils ont, ou à échanger, ou à vendre ; & le gouverneur eſt le maître d'établir des magaſins dans tous les lieux qu'il juge convenables.

Le royaume de Kayor, quoique fort ſtérile pour le commerce, eſt néanmoins

très-utile pour la subsistance de la colonie. On y trouve des bœufs, des vaches, des poules, du gibier & du poisson en abondance. La traite des negres, dans celui de Baol, seroit plus considérable, si nos magasins étoient mieux fournis. Ils sont si souvent dépourvu de marchandises, que les souverains du pays sont obligés de trafiquer avec les Mandigues, qui achetent des captifs pour les revendre aux Anglois. Le roi de Salum est, de tous ceux de la côte, le plus puissant, le plus opulent, le mieux placé pour le négoce, mais celui sur lequel on doit le moins compter; parce que ni lui ni ses sujets ne se font aucun scrupule de rompre leurs engagemens.

La compagnie Françoise a trois tarifs pour traiter avec toutes ces nations: l'un sert de regle pour le commerce avec le roi, l'autre avec les grands, le troisieme avec le peuple. Le principal, qui se fait avec le souverain, regarde la traite des esclaves. On apporte beaucoup de soin à les examiner; & les moindres défauts suffisent pour les faire rejeter, ou en diminuer le prix. Deux enfans passent pour un homme, ou trois pour deux, suivant leur âge ou

leurs forces. C'eſt dans le ménagement de cet article, que conſiſte l'habileté des facteurs. Les marchandiſes qui ſe donnent en échange, ſont diſtinguées par différens noms. Le grand *makaton* eſt une boîte d'argent quarrée, avec des anneaux pour y attacher un cordon ou une chaîne. Les negres ont cet ornement en forme de bandouliere, & s'en ſervent pour garder leurs parfums, leur or, leurs bijoux. Les rois ne le portent pas eux-mêmes; ils n'accordent cet honneur qu'à l'Alcoran; mais ils le font porter par un officier qui eſt toujours prêt à leur préſenter ce qu'ils demandent. Quelquefois le makaton ne contient que des cure-dents, ou ne ſert que pour la montre. Le *cornet d'argent* eſt effectivement une ſorte de cornet qui pend auſſi à une chaîne, & que les negres emploient aux mêmes uſages que le makaton. On appelle *mortodes* des eſpeces de perles fauſſes, ou des grains d'argent creux & de figure ovale, dont les femmes ſe font des colliers & des bracelets. Les *bugis* ſont ces petites coquilles dont je vous ai parlé, qui ſervent de monnoie. Vous ſavez auſſi ce qu'on entend par une

barre. La *verroterie* ſont de petits grains de verre de toutes les couleurs, dont il ſe vend ici une quantité incroyable. Ces différens noms déſignent les différens prix : le grand makaton vaut un eſclave ; trente barres valent un grand makaton ; & une certaine quantité de mortodes, de bugis & de verroterie vaut une barre. Les autres effets commerçables, que les Européens donnent en échange pour les captifs, ſont des fuſils, de la poudre, des balles, des couteaux, des tambours, des piſtolets, de l'écarlate, du papier, de l'eau-de-vie, &c.

Les François ont la réputation d'avoir de meilleures marchandiſes, de traiter avec plus de bonne-foi, & d'être plus civils que les autres nations. Les negres les préferent aux Anglois, qui ſont généralement déteſtés dans tous les royaumes voiſins du cap Verd. « Il ſeroit à ſouhaiter, me diſoit avec » une forte d'humeur, un des facteurs » de Gorée, que pour le progrès & » l'avantage de notre commerce, nous » euſſions mieux ſu profiter de l'heureu- » ſe diſpoſition de ces peuples à notre » égard. Mais ceux qui juſqu'à préſent

» ont composé la colonie, ont plus tra-
» vaillé pour leur intérêt propre,
» que pour celui de l'état. L'appas d'une
» fortune précipitée a occupé tous leurs
» soins; & personne n'a rien voulu faire
» d'extraordinaire, soit pour de nou-
» velles découvertes, soit pour de nou-
» veaux établissemens. Chacun s'est
» plongé dans les plaisirs, & s'est éner-
» vé dans la mollesse. De simples em-
» ployés, qui n'avoient que de foibles
» gages, entretenoient des maîtresses,
» & enrichissoient des concubines. Pour
» des succès soutenus il faut de la vigi-
» lance, de l'exactitude, de la probité,
» de l'intelligence, & sur-tout des mé-
» nagemens pour les rois dont on a be-
» soin. Il faut de vrais citoyens, qui,
» contens de leurs appointemens, tra-
» vaillent, non pour eux-mêmes, mais
» pour le bien de la compagnie, & sa-
» chent saisir l'esprit des negres, pour
» se les attacher. Voilà ce qui regarde les
» particuliers. A l'égard de la colonie en
» général, la meilleure voie d'entretenir
» & d'augmenter son commerce, est de
» conserver les forts & la garnison dans
» un état qui ne lui laisse rien à crain-
» dre des ennemis en temps de guerre,

» ni des pirates pendant la paix ; d'a-
» voir ses magasins bien fournis ; de
» n'être jamais sans quelques vaisseaux
» bien armés pour éloigner le bâtimens
» d'interlope ; enfin d'être sans cesse à
» portée de contenir les negres par la
» terreur, & de les forcer à l'observa-
» tion des traités. Il faut s'attacher sur-
» tout à entretenir des jalousies entre les
» rois du pays, & les empêcher d'établir
» de nouveaux droits, de hausser le prix
» des denrées, & de nous ôter la li-
» berté de prendre de l'eau & du bois
» dans leurs ports ».

Les habitans de l'île de Gorée, &, en général, de tous les environs de Rufisque & du cap Verd, sont cruellement tourmentés par des insectes qu'ils appellent des vagvagues. Ce sont des fourmis blanches, grosses comme les nôtres, qui au lieu d'élever des pyramides, restent enfoncées dans la terre, & ne se décelent que par de petites galeries cylindriques de la grosseur d'une plume d'oie, qu'elles élevent sur les corps qu'elles veulent attaquer. Elles s'en servent comme de chemin couvert, pour travailler sans être vues, & devorent, en très-peu de

temps, toutes les matieres auxquelles elles s'attachent. Si elles assiegent un lit, il est presque impossible de les chasser; & si le soir on détruit ces galeries, avant la moitié de la nuit elles les ont élevées jusqu'au chevet. Lorsqu'elles ont rongé les draps & les matelats, elles mordent impitoyablement ceux qui sont dedans, & leur causent les douleurs les plus vives.

Parmi d'autres singularités, je ne dois pas oublier la multitude innombrable de poissons de moyenne taille, qui inonde cette côte. La mer en paroît remplie; & lorsqu'ils sont poursuivis par de plus gros, on les voit par bancs s'approcher du rivage & souvent y échouer. Il y a de ces bancs qui ont plus de 50 toises d'étendue, & où les poissons sont si serrés, qu'ils roulent les uns sur les autres sans pouvoir nager. Aussi-tôt que les habitants les apperçoivent près de terre, ils se jettent à l'eau, portant un panier d'une main, & nageant de l'autre. C'est une chose très-plaisante de les voir, dans cette attitude, pénétrer au milieu de ces fourmilieres, plonger simplement leur panier, le relever, & s'en retourner chargés de leur proie. Il y a

de ces pêches, où avec un grand filet on prend jusqu'à six mille poissons, dont les moindres égalent la grosseur d'une belle carpe. Les negres en emportent chacun leur charge, les matelots en remplissent leur chaloupe, & abandonnent le reste sur la rive.

Comme le peuple les fait secher sur le toit des cabanes, leur vue & leur odeur attirent près des villages les loups, les lions & les tigres, qui rodent sans cesse dans les environs. Malheur aux enfans, aux hommes même, qui se trouvent alors loin de leurs cases. On a remarqué à cette occasion, que le loup & le lion frayent ensemble sans se redouter & sans se nuire. Ce n'est pas que la taille du loup d'Afrique, bien supérieure à celle des nôtres, en impose au roi des animaux; c'est seulement parce que la chair du loup ne le tente point; au lieu qu'il tombe sur le premier cheval, ou le premier enfant qui se trouve en son chemin. Il n'y a point de jours, que ces bêtes carnacieres n'enlevent aux negres un grand nombre de poissons; & quand on leur demande pourquoi ils ne se donnent pas la peine de les retirer pendant

pendant la nuit, ils répondent froidement, qu'il faut laiſſer vivre tout le monde, & que d'ailleurs ce ſeroit pour eux une plus grande peine de les renfermer tous les ſoirs, que d'en aller pêcher d'autres.

Il eſt une ſaiſon dans l'année, où ces poiſſons donnent lieu à des expériences remarquables. Il faut entendre notre facteur rendre compte lui-même de ſes obſervations. « Ma chambre, dit-il, étoit » remplie de baquets pleins d'eau de » mer, où j'avois continuellement des » poiſſons vivans, qui rendoient, pen- » dans la nuit, une lumiere ſemblable à » celle des phoſphores. Les bocaux rem- » plis de coquillages, les poiſſons même » qui étoient étendus morts ſur ma ta- » ble, en donnoient auſſi de leur côté. » Toutes ces lumieres réunies enſemble, » & réfléchies ſur différentes parties de » mon appartement, le faiſoient paroître » enflammé. Je prenois beaucoup de » plaiſir à conſidérer ce ſpectacle ; & ce » qu'il y avoit de plus charmant, c'eſt » que chaque poiſſon rendoit ſa forme » ſenſible par la lumiere qui en ſortoit. » Il en étoit de même des coquillages & » de tous les corps marins que j'avois

» dans ma chambre. Mille poſitions dif-
» férentes, que je pouvois leur donner,
» me permettoient de varier à l'infini
» cette brillante & lumineuſe décora-
» tion ; & les baquets eux-mêmes ſem-
» bloient des fournaiſes ardentes. La
» mer courroucée me préſentoit en
» grand le même phénomene. Ses mon-
» tagnes d'eau ſembloient ſe métamor-
» phoſer en montagnes de feu, & of-
» froient à mes regards un ſpectacle
» merveilleux, plus capable d'exciter
» l'admiration que la crainte ».

Notre François, auſſi bon obſervateur que zélé patriote, m'a fait part de pluſieurs remarques qui doivent naturellement être placées à la ſuite de ce que vous venez de lire. Il m'a cité un autre phénomene qui ne s'eſt point encore préſenté à ma vue, & dont je doute que perſonne ait jamais parlé. « C'étoit,
» dit-il, une eſpece de trombe de feu,
» ſemblable à une colonne de fumée, qui
» tournoit ſur elle-même. Elle étoit ap-
» puyée ſur l'eau par ſa baſe ; & le vent
» d'Eſt la pouſſoit droit à nous. Auſſi-
» tôt que les negres l'eurent apperçue,
» ils forcerent de rames pour l'éviter.
» Ils ſavoient que ſon effet ordinaire eſt

» d'étouffer par sa chaleur ceux qui en
» sont enveloppés, & quelquefois même
» d'embraser les cabanes. Ils furent assez
» heureux pour la laisser à plus de dix-
» huit toises derriere la chaloupe, & se
» féliciterent d'avoir échappé à ce tor-
» rent de feu, que la lumiere du jour
» ne laissoit voir que comme une épaisse
» fumée. Sa chaleur, quoiqu'à une dis-
» tance de plus de cent pieds, étoit si
» vive, qu'elle se faisoit sentir jusqu'à
» nous. Elle nous laissa une odeur ni-
» treuse, qui nous infecta quelque temps,
» & dont la premiere impression fut un
» léger picotement dans le nez, qui oc-
» casiona aux uns l'éternuement, &
» aux autres la difficulté de respirer.

» Dans ce pays-ci, on cueille des
» huîtres sur les arbres, comme on les
» détache ailleurs des rochers. Les
» bords des fleuves, à leur embouchure,
» sont fournis de mangliers qui leur
» prêtent leurs racines pour s'y atta-
» cher, & l'eau n'y perd jamais sa sa-
» lure. Lorsque la mer a baissé, elle laisse
» les huîtres à découvert, & les negres
» ne font que couper la branche où
» elles pendent. Une seule en porte
» quelquefois plus de deux cens; & si

» elle a plusieurs rameaux, elle fait un
» bouquet d'huîtres, qu'un homme au-
» roit beaucoup de peine à traîner.

» C'est quelque chose d'horrible, que
» les désordres que causent les saute-
» relles dans les campagnes du cap Verd.
» Un matin je vis l'air tout à coup obs-
» courci comme par une épaisse nuée.
» C'étoit une quantité prodigieuse de
» ces insectes, élevés au-dessus de la
» terre d'environ vingt-cinq ou trente
» toises, & qui couvroient un espace
» de plusieurs lieues de pays. Ce nuage
» étoit poussé par un vent d'Est assez
» fort, & fut toute la matinée à parcourir
» les environs. Ces animaux porterent
» la désolation par-tout où ils passe-
» rent; & après avoir consommé les
» herbes, les feuilles & les fruits des
» arbres, ils attaquerent jusqu'à leur
» écorce. Les roseaux même de la cou-
» verture des cabanes, tout secs qu'ils
» étoient ne furent point épargnés. J'ai
» pris un grand nombre de ces insec-
» tes, que je fais voir encore dans mon
» cabinet. Ce qui vous surprendra, c'est
» la promptitude avec laquelle la seve
» des arbres répare la perte qu'ils ont
» causée. Quatre jours après ce terrible

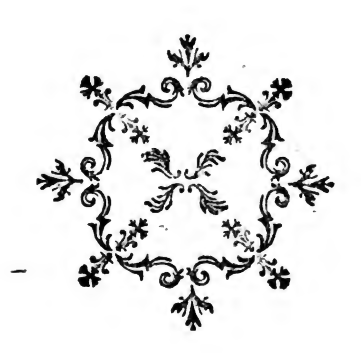
» passage, ces mêmes abres étoient déjà » tous couverts de nouvelles feuilles. » On ne se persuaderoit pas aisément » qu'un animal aussi hideux que la sauterelle, pût servir de nourriture à l'homme; il est pourtant certain que plusieurs peuples de l'Afrique en font » leur aliment. Ils donnent même différentes façons à ce mets dégoûtant : les » uns le pilent & en font une bouillie » avec du lait; les autres le font rôtir » simplement sur des charbons, le mangent & le trouvent délicieux ».

Les habitans du Sénégal ont un si grand respect pour les serpens, qu'ils les laissent croître & multiplier jusques dans leurs cases; quoique souvent ces animaux détruisent leur volaille, & osent, pour ainsi dire, coucher avec eux. Un jour que j'étois assis sur une natte avec quelques négres, une vipere, après avoir fait le tour de la compagnie, s'approcha de moi. Cette familiarité me déplut; & pour en prévenir les accidens, je m'avisai de la tuer d'un coup de baguette. Tout le monde se leva aussi-tôt en jetant les hauts cris; chacun s'éloigna & prit la fuite. Comme la chose devenoit sérieuse, & que le bruit s'en

répandoit dans tout le village, on m'auroit fait un mauvais parti, si le maître du logis, homme d'autorité & de bon sens, n'eût appaisé le tumulte. Les negres s'imaginent que les serpens de la race de celui qu'on a tué, ne manquent jamais de venger sa mort sur quelque parent du meurtrier.

Je suis, &c.

A Rufisque, ce 17 octobre 1753.



LETTRE CLXXXIII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

LA ſaiſon peu favorable pour la navigation, nous fit prendre le parti de nous rendre par terre, de Rufiſque au fort Saint-Louis. Les François ont ouvert cette route pour la commodité de leur commerce, entre la Gambra & le Sénégal, parce que la voie de la mer eſt longue & incertaine. Ce voyage prenoit ſouvent un mois entier, quoique la diſtance, le long des côtes, ne ſoit que d'environ quarante lieues; mais pendant la plus grande partie de l'année, les vents & les courans ſont contraires à la navigation.

Après une marche d'environ douze lieues, nous nous arrêtâmes auprès du lac des Serreres, pour faire rafraîchir notre cortege. Nous y trouvâmes une ſorte de faucon de la groſſeur d'une oie, qui péche avec une adreſſe admirable. Placé ſur un arbre, au bord du lac, quand un poiſſon approche de la ſur-

face de l'eau, le faucon fond ſur lui avec impétuoſité, & l'enleve avec ſes ſerres. J'en tuai un au moment où il prenoit ſon vol, tenant un poiſſon qui peſoit plus de quatre livres. Les negres me regarderent de mauvais œil, parce que cet oiſeau eſt, parmi eux, dans une eſpece de vénération. Ils portent même la ſuperſtition juſqu'à le mettre au nombre de leurs marabouts, c'eſt-à-dire, de leurs prêtres, qu'ils regardent comme des hommes divins, ou peut-être comme des animaux voraces.

Le lendemain nous arrivâmes au village de Makaya, une des réſidences du Damel, qui y tenoit alors ſa cour. Nous trouvâmes à la porte du palais une garde de quarante negres, avec une troupe de guiriots qui, à notre approche, ſe mirent à célébrer nos louanges. Deux officiers ſe préſenterent pour nous recevoir, & nous introduiſirent à l'audience du prince. Il ne nous fut pas aiſé de paſſer par la premiere porte de ce Verſailles du royaume de Kayor. Le guichet étoit ſi bas, que nous fûmes obligés de nous courber, & ſi étroit, que nous n'y entrâmes que de côté. L'enclos contenoit quantité de bâtimens, au

milieu desquels on voyoit une espece de grand salon ouvert de toutes parts. Le Damel, qui étoit assis, se leva à notre arrivée; & nous présentant la main, il nous embrassa avec beaucoup de remerciemens de notre visite. L'ordre fut donné pour nous traiter aux dépens de la cour, & pour renvoyer à Rufisque les chevaux & les chameaux que nous y avions loués. On nous mena ensuite à l'audience des femmes. Le prince en avoit quatre légitimes, suivant la loi de Mahomet; mais ses concubines étoient nombreuses, malgré les remontrances des marabouts, qui prenoient quelquefois la liberté de lui reprocher son intempérance. « La loi, répondoit ce mo» narque, est faite pour vous & pour » le peuple; mais nous autres souve» rains nous sommes au-dessus de tou» tes loix ».

Quoique les negres de cette contrée pratiquent la polygamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux filles d'un même pere. C'est encore une loi dont le Damel se croit dispensé; car il a deux sœurs parmi ses épouses. Les prêtres en murmurent, mais secrétement, parce que ce prince est peu traitable sur ce qui

pourroit troubler ses plaisirs. Comme il possede deux royaumes, il se croit plus puissant que tous les potentats de l'Europe. Il me demandoit comment étoit vêtu le roi de France; combien il avoit de femmes; quelles étoient ses forces de terre & de mer; le nombre de ses gardes, de ses palais, de ses revenus? J'avois beaucoup de peine à lui persuader, que ce monarque a douze mille soldats pour la garde ordinaire de sa maison; qu'il peut mettre en campagne une armée de trois cens mille hommes; entretenir en même temps cent mille matelots, deux cens vaisseaux de guerre & quarante galeres, sans parler d'une quantité incroyable de petits bâtimens; que son revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montoit à plus de trois cens millions. Mais ce qui paroissoit incroyable à ce prince Africain, c'étoit qu'un si grand roi n'eût qu'une femme. « Et comment peut-il » faire, demandoit-il, lorsqu'elle est ou » enceinte ou malade? Il attend, répliquois-je, qu'elle se porte mieux. Bon, » reprenoit-il, il a trop d'esprit pour » être capable de tant de patience ».

Le Damel fit préſent au facteur de Rufiſque, d'une femme qui paroiſſoit d'un état ſupérieur à l'eſclavage : en effet, elle avoit été l'épouſe d'un des grands officiers de la couronne. Son mari la ſoupçonnant de quelque infidélité, auroit pu ſe faire juſtice de ſes propres mains ; mais comme elle étoit d'une famille diſtinguée, il avoit pris le parti de porter ſes plaintes au monarque. Le prince l'ayant jugée coupable, la condamna à la ſervitude, & la donna au facteur. Les parens de cette malheureuſe ſupplierent le François d'accepter en échange une eſclave beaucoup plus jeune, dont il auroit, diſoient-ils, plus de profit à tirer, & qui pourroit lui procurer plus de plaiſir. Le facteur y conſentit ; & la femme fut conduite par la famille hors des états du Damel. Cette rigueur dans la punition, rend les femmes des grands aſſez chaſtes, ou du moins leur cauſe beaucoup plus d'embarras dans leurs intrigues. Comme le droit de les vendre appartient au ſouverain après leur conviction, elles ſont ſûres de ne jamais trouver en lui, qu'un juge inexorable, qui accorde toujours une

prompte justice aux maris offensés & mécontens.

Pour nous donner quelque amusement pendant notre séjour à Makaya, le roi fit la revue de ses troupes en notre présence. Le corps d'armée montoit à douze cens hommes, sous la conduite d'un lieutenant général. Ils étoient armés de sabres, d'arcs & de fleches, & couverts de cottes de maille, qui consistoient en deux morceaux d'étoffes de la forme d'une dalmatique. Le fond étoit de coton blanc, rouge, ou d'autres couleurs, parsemé de caracteres arabes, que les marabouts croient également propres à jeter l'effroi parmi les ennemis, & à garantir ceux qui les portent, de toutes sortes de blessures. Ils en exceptent cependant celles des armes à feu ; parce que leur invention est postérieure au temps de Mahomet. Sous ces cottes de maille, les negres ont une multitude d'amulettes ou de gris-gris ; & celui qui en est le plus chargé, doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Le général s'étant mis à la tête de sa troupe, fit avertir le roi qu'il étoit

prêt à le recevoir. Sa majesté monta à cheval, & prenant sa lance, fit les mêmes mouvemens que si elle eût été prête à combattre. Le général, à la vue de son maître, ôta son turban, & se jetant à genoux, se couvrit trois fois la tête de poussiere. Le prince lui fit porter ses ordres par un de ses guiriots militaires ; & après les avoir reçus dans la même situation, le commandant se couvrit, & les fit exécuter. Ensuite il reprit sa premiere posture, attendant de nouveaux ordres qui ne produisirent que des mouvemens irréguliers ; de sorte qu'il seroit difficile de rallier de pareilles troupes, si leurs rangs étoient rompus. Cet exercice dura trois ou quatre heures ; après quoi le roi retourna dans son palais au bruit des tambours, & précédé de ses musiciens poëtes, qui chantoient ses louanges, comme s'il eût remporté une victoire signalée.

Les femmes du Damel prirent soin de nous fournir des provisions pour continuer notre route. Le prince se charge lui-même de ces détails, quand il jouit de sa raison ; mais sa passion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un

instant sans en boire, il fut ivre tant que durerent deux barrils de cette liqueur, qui avoient précédé notre visite.

La journée suivante fut longue, mais au travers d'un pays parfaitement cultivé. On y voit des plaines entieres couvertes de tabac. L'unique usage que les negres fassent de cette plante, est pour fumer; car ils n'aiment ni à la mâcher, ni à la prendre en poudre.

On arrive le quatrieme jour à Biurt. C'est le séjour des officiers du Damel pour les droits & les taxes. Presque tout le commerce s'y fait par l'entremise des femmes; mais la plupart, sous prétexte d'apporter leurs marchandises, viennent se réjouir avec les matelots.

Du port de cette ville, nous nous rendîmes à l'île Saint-Louis, possédée par les François, vers l'embouchure du Sénégal. Comme c'est de cette riviere fameuse, que tire son nom toute cette partie de la côte d'Afrique, il est à propos d'en donner ici une légere idée. Les Latins l'appelloient *Niger*, à cause de la couleur des peuples qui habitent sur ses bords. Les modernes ont conservé l'expression latine, qui, dans notre langue, pourroit se

rendre par le fleuve Noir. On lui donne aujourd'hui plus communément le nom de Sénégal ; & quoiqu'on n'ait pas une connoissance exacte de toute l'étendue de son cours, on s'accorde néanmoins à le regarder comme un des plus grands fleuves de l'univers. On croit qu'il prend sa source près des frontieres de la haute Ethiopie, & qu'après avoir traversé une partie de la Nigritie, il s'élargit, forme un lac, & en sort par deux ouvertures qui font deux rivieres ; l'une est le Sénégal, & l'autre la Gambra, dont je vous ai parlé. La plupart des villes & des villages sont situés sur la rive gauche ; la droite est peu habitée, parce qu'on y est exposé aux incursions des Maures. Le roi de Maroc y envoie des troupes qui ravagent le pays, & emmenent les habitans en servitude. Mais ce fleuve large, profond & rapide, est une barriere impénétrable, qui garantit l'autre côté du rivage.

Mon dessein étoit de remonter le Sénégal, & de pénétrer dans les terres jusqu'à ses premieres cataractes : j'en fus détourné par la lecture d'un mémoire, où j'ai appris ce que je voulois connoître par moi-même. C'est pro-

prement la description de cette riviere, faite par un homme qui l'a toute parcourue. « Son cours, dit-il, est d'environ neuf cens lieues de l'Est à l'Ou-Est, depuis le lac de Bournou, où l'on dit qu'il prend sa source, jusqu'à deux lieues de la mer. Là, faisant un coude, il tourne tout d'un coup au sud, & coule encore l'espace de soixante milles, pour aller enfin se perdre dans l'Océan. Son embouchure est masquée par une barre formée de l'abondance du sable que le courant y amene, & qui est repoussé par la marée. Cette barre est doublement dangereuse, & parce qu'elle a peu d'eau, & parce que les flots impétueux qui sortent du fleuve au temps des inondations, lui font souvent changer de place. L'entrée du Sénégal seroit inaccessible, si la force de son cours n'avoit ouvert un passage de cent cinquante ou soixante toises de large, sur deux brasses de profondeur. Ce passage ne reçoit que des barques de quarante ou cinquante tonneaux : les gros bâtimens ne peuvent aborder jusqu'à l'île de Saint-Louis. Mais le même inconvénient qui les empêche

» d'y arriver, devient une sûreté pour
» le fort, & rend le commerce des
» François plus tranquille. La compa-
» gnie entretient des canots & des ne-
» gres également adroits & robustes,
» pour décharger ses vaisseaux. Ces gens
» sont tellement familiarisés avec cette
» barre, qu'il est rare d'y voir arriver
» des accidens; mais il faut y garder un
» profond silence, pour ne point in-
» terrompre le commandement, & les
» laisser agir à leur volonté, sans leur
» donner ni ordres, ni conseils.

» Après avoir passé cette digue re-
» doutable, on trouve une riviere d'une
» belle largeur, d'une eau claire &
» unie, & dont le cours est aussi agréa-
» ble, que l'entrée avoit paru diffi-
» cile. Le terrain des deux côtés n'est
» qu'un sable mouvant. Le bord occi-
» dental forme une langue de terre,
» longue de vingt-cinq lieues, & dont
» la plus grande largeur n'en a que deux
» ou trois. Le côté de l'Est est plus
» élevé; mais l'un & l'autre sont éga-
» lement arides, ou ne produisent que
» des plantes fort basses. On ne com-
» mence à trouver des arbres, que deux
» lieues au-dessus; encore ne sont-ce

» que des mangliers; & c'eſt preſque la
» ſeule eſpece qu'on rencontre juſqu'à
» l'île de Saint-Louis, qui porte auſſi
» le nom d'île du Sénégal. Alors cette
» péninſule devient moins ſtérile, &
» préſente des pâturages où la Com-
» pagnie Françoiſe fait nourrir des trou-
» peaux de moutons & de chevres,
» pour la garde deſquels elle entretient
» pluſieurs negres.

» Avant que d'entrer dans la mer,
» le Sénégal ſe diviſe en différentes
» branches, qui forment une infinité
» de petites îles. Les principales ſe
» nomment Bokos, Maghera, Biſe-
» che, Doremur, le Gallet, Buckſar,
» Grielle, Sor, &c. Celle de Saint-
» Louis eſt au milieu du fleuve, à ſept
» ou huit milles de ſon embouchure.
» On lui donne une lieue de circonfé-
» rence, & ſa largeur eſt très-inégale.
» C'eſt le chef-lieu de la compagnie,
» & le directeur général y fait ſa réſi-
» dence. Malgré ſa ſtérilité, cette île
» eſt habitée par plus de trois mille
» negres attirés par les François, au
» ſervice deſquels ils paroiſſent très-
» attachés. Ils y ont bâti des cabanes
» qui occupent plus de la moitié du

» terrain. On les prendroit pour des
» colombiers, dont les murs ſont de ro-
» ſeaux bien joints les uns aux autres,
» & ſoutenus par des poteaux plantés en
» terre. Ces piquets s'élevent à la hau-
» teur de cinq ou ſix pieds, & ſuppor-
» tent une couverture de paille, qui ſe
» termine en pointe. Chaque caſe n'a que
» le rez de chauſſée, & s'étend depuis
» dix juſqu'à quinze pieds de diametre.
» Il n'y a, pour toute ouverture, qu'une
» ſeule porte quarrée, encore eſt-elle
» fort baſſe, & ſouvent avec un ſeuil
» élevé d'un pied au-deſſus de terre :
» de ſorte que pour y entrer, il faut
» incliner le corps & lever la jambe ;
» ce qui fait prendre une attitude auſſi
» gênante que ridicule. Un ſeul lit
» donne ſouvent à coucher à toute une
» famille, y compris les domeſtiques,
» qui ſont pêle-mêle avec les maîtres &
» les enfans. Ces lits conſiſtent en une
» claie poſée ſur des traverſes, ſoute-
» nues par de petites fourches à un pied
» au-deſſus du ſol. Une natte tient lieu
» de paillaſſe, de matelats, &, pour
» l'ordinaire, de draps & de couver-
» ture. Pour des oreillers, ils n'en con-
» noiſſent point ; & leurs meubles ſe

» bornent à quelques pots de terre, à
» des calebasses, &c.

» Quoique les negres, en général,
» gardent peu de symmétrie dans la
» disposition de leurs logements, les
» François de l'île du Sénégal les ont
» accoutumés à observer une certaine
» régularité, qu'ils ont réglée de ma-
» niere, qu'elles forment une petite
» ville percée de rues alignées. Elles
» ne sont point pavées, & heureu-
» sement elles n'en ont pas besoin;
» car on seroit fort embarrassé de
» trouver des pierres dans le pays.
» Les habitans tirent même un parti
» avantageux de leur sable; comme il
» est très-profond, il leur sert de siege.
» C'est leur sopha, leur canapé, leur lit
» de repos. Les chûtes d'ailleurs n'y
» sont point dangereuses; & il est, de
» plus, d'une très-grande propreté,
» même après les plus fortes pluies;
» car il ne faut qu'une heure de beau
» temps pour le sécher. Au reste cette
» ville est la plus belle, la plus grande
» & la plus réguliere de toutes celles
» du pays. Elle n'a pas moins d'un quart
» de lieue de longueur, sur une largeur
» presque égale à celle de l'île, dont

» elle occupe le centre, assez également
» distribuée aux deux côtés du fort qui
» la commande. Ce fort n'a pas de meil-
» leure défense que sa situation natu-
» relle. Son artillerie est de trente pie-
» ces de canon, partagées en plusieurs
» batteries. L'arsenal est fourni d'armes
» & de munitions. A l'égard de la gar-
» nison, elle ne sauroit être fort nom-
» breuse ; car la Compagnie n'emploie
» guere que deux cens hommes dans
» les divers établissemens qu'elle a sur
» cette côte. Ils sont dispersés suivant
» les ordres du gouverneur.

» La partie septentrionale de l'île
» Saint-Louis est couverte de grands
» arbres, qui ont l'apparence d'une fo-
» rêt, & au millieu desquels se trouve
» un étang, & un autre plus petit vers
» le centre de l'île. Le fond sablonneux
» du terroir n'empêche pas qu'il n'y
» croisse assez d'herbe pour engraisser
» les bestiaux : les étangs sont peuplés
» de porcs qui s'y rafraîchissent dans
» la boue. L'île manque d'eau pendant
» une partie de l'année ; on est obligé
» d'ouvrir des puits au milieu du sable,
» pour en tirer une eau saumache, dont
» on ne peut faire usage qu'après l'avoir

» filtrée au travers d'une pierre poreuſe.
» Pour la rafraîchir, on la met dans des
» pots de terre expoſés au vent du nord.
» On admire, avec raiſon, que l'eau
» devienne ſalées dans ces puits, lorſque
» celle de la riviere devient douce, &
» qu'au contraire la riviere commence
» à devenir ſalée, lorſque les puits ceſ-
» ſent de l'être.

» On peut juger de la figure que
» fait, dans le pays, le gouverneur
» de l'île du Sénégal, par la maniere
» dont il reçoit les princes & les rois
» qui viennent lui rendre viſite. Un
» d'entr'eux, nommé *le petit Brak*, en-
» voya un canot pour lui donner avis
» de ſa venue, & le prier de le faire
» prendre dans une chaloupe. Arrivé à
» la porte du fort, il s'aſſit à terre avec
» ſa ſuite, & reſta dans cette place juſ-
» qu'au retour de ſon interprete, qui eut
» ordre de le conduire à la ſalle d'au-
» dience. Il ne ſe fit accompagner que
» de deux officiers & de deux muſiciens
» poëtes, qui, dans ces occaſions, ne
» s'éloignent jamais de leur maître.
» Le directeur étoit aſſis dans un fau-
» teuil, la tête couverte, avec ſes offi-

» ciers autour de lui. En entrant dans la
» salle, le prince negre ôta son bonnet,
» s'approcha du général, mit sa main
» dans la sienne, qu'il leva plusieurs
» fois jusqu'à son front, sans pronon-
» cer un seul mot. Le directeur fit la
» même chose, mais sans se lever &
» sans se découvrir. Le prince s'assit sur
» un tabouret, ayant à ses côtés ses
» deux officiers, & derriere lui ses
» deux guiriots. Il observa pendant
» quelque temps un profond silence, re-
» gardant le directeur avec beaucoup
» d'attention ; & enfin il lui adressa ce
» discours.

» Ayant appris votre arrivée dans
» ce pays, avec la qualité de général
» pour la Compagne Françoise du Sé-
» négal, & n'ayant entendu faire
» que des éloges de votre personne,
» j'ai cru devoir vous prévenir, &
» vous offrir mon amitié. Je me suis
» toujours senti de l'attachement pour
» votre nation ; & je lui ai rendu tous
» les services qui ont dépendu de moi.
» Je promets de persévérer dans les
» mêmes sentimens ; & vous, général
» des François, vous pouvez compter
» en particulier sur mon affection ;

» recevez-en même, dans ce moment, » un témoignage ſincere, en acceptant » cette jeune eſclave dont je vous fais » préſent.

» Le directeur ne répondit à ce com- » pliment, qu'en ordonnant qu'on ap- » portât de l'eau-de-vie ; car ſi la qua- » lité de mahométans rend quelques » negres fort réſervés ſur l'uſage de » cette liqueur, le plus grand nombre » ne regardent le précepte de l'alcoran, » que comme un conſeil qu'on peut » enfreindre ſans ſcrupule. Le prince » vit avec plaiſir arriver ſa bouteille. » Un de ſes officiers remplit un verre, » en fit l'eſſai, & le préſenta joyeuſe- » ment à ſon maître. Celui ci ſe leva, » but à la ſanté du général, & rendit » le verre à l'officier, avec un reſte » de liqueur; ce qui paſſe pour une » faveur parmi les negres. Après le pre- » mier coup, le prince alluma ſa pipe » & ſe mit à fumer, tandis que les mu- » ſiciens poëtes chantoient ſes louan- » ges. Ils accompagnoient leurs voix du » ſon des inſtrumens ; & le concert finit » par des vœux pour la ſanté de leur » ſouverain. Ce dernier, quoique dans » un âge avancé, avoit l'air noble &

» majeſtueux.

» majeſtueux. Son viſage étoit maigre
» & ridé ; mais il avoit de la vivacité
» dans les yeux, & le ſon de la voix
» fort agréable.

» Le roi de Hoval, dont les états
» occupent la partie la plus ſepten-
» trionale de la Guinée, prend auſſi le
» titre de *Brak*, qui ſignifie roi des rois.
» C'eſt purement un nom de majeſté,
» comme celui de Damel, roi de Kayor,
» de *Siratik*, roi des Foulis, & plus an-
» ciennement celui de Pharaon & de
» Céſar, rois & empereurs d'Egypte &
» de Rome. Le grand Brak, car c'eſt
» ainſi qu'on le diſtingue de celui dont
» on vient de parler, fait ſa réſidence à
» Ingherbel, au nord du Sénégal. Le
» même directeur lui dépêcha un inter-
» prete, avec un préſent de quelques fla-
» cons d'eau-de-vie, pour le prier de re-
» cevoir ſa viſite. Le député revint le
» lendemain, & dit au général, que le
» monarque ayant commencé par s'en-
» ivrer à l'arrivée du préſent, ne ſeroit
» pas en état de le voir d'un jour ou
» deux. Le directeur lui donna le temps
» de recouvrer ſa raiſon ; & l'étant venu
» trouver le lendemain, il lui propoſa
» de renouveller le traité de commerce

» & d'amitié, qui le lioit à la compagnie.
» Cette propoſition fut ſuivie de deux
» demandes : la premiere, qu'il plût à
» ſa majeſté de ſe priver du plaiſir de
» boire pendant la négociation, pour
» éviter tous les déſordres capables de
» troubler leur bonne intelligence : la ſe-
» conde, que ce prince n'exigeât cette
» année aucun préſent, parce qu'il n'y
» avoit dans les magaſins que les mar-
» chandiſes néceſſaires pour le com-
» merce. Le roi promit l'un & l'autre;
» mais oubliant ſa parole, pendant la
» conférence même, il demanda ſi ſou-
» vent de l'eau-de-vie, que le général
» François ſe crut obligé d'en faire ap-
» porter; & pour cette fois ſeulement, le
» prince en but avec modération. Il étoit
» accompagné d'une de ſes femmes &
» de ſes trois filles, & aſſis ſans façon
» ſur une caiſſe, la jambe étendue ſur
» les genoux de la reine, aſſiſe comme lui
» ſur le même ballot. Une de ſes filles,
» qui ſe mit entre ſes jambes, lui tenoit
» la cuiſſe accollée d'un bras. Les deux
» autres jouant à terre auprès de leur
» mere, faiſoient quantité de ſingeries
» pour divertir ſa majeſté. Leur ſituation
» auroit fait le ſujet d'une peinture fort
» groteſque.

» Le même jour, le gouverneur reçut
» la visite des deux sœurs du monarque.
» L'aînée avoit épousé un seigneur ne-
» gre ; la cadette étoit encore à marier.
» Elles étoient toutes deux jolies & bien
» faites, comme le sont presque toutes
» les femmes du Sénégal. Elles avoient
» à leur suite deux esclaves & un gui-
» riot, dont les cheveux étoient char-
» gés de gris-gris dans un grand nombre
» de petites boîtes d'argent de diffé-
» rentes formes. Après une longue con-
» versation, où ces princesses marque-
» rent beaucoup d'esprit & de bon
» sens, elles chanterent un air du pays,
» & firent danser leur musicien. Le
» directeur leur fit présent à chacune
» d'une lunette d'approche, & les salua,
» à leur départ, d'une décharge d'artil-
» lerie.

» A son arrivée, on lui avoit pré-
» senté une jeune négresse d'une jolie
» figure, qui lui offrit diverses sortes
» de services, tels qu'elle étoit accou-
» tumée d'en rendre aux autres Fran-
» çois. Elle avoit soin, disoit-elle, de
» leur laver les pieds, de les peigner,
» de les frotter, &, lorsqu'ils reve-
» noient fatigués du travail, de les ser-

» vir dans l'intérieur de leur chambre.
» Le gouverneur admirant la délica-
» teſſe de ſes facteurs, reçut cette fille
» pour blanchir ſon linge, & la diſ-
» penſa du reſte de ſes offres; ce qui
» ne parut pas lui faire beaucoup de
» plaiſir.

» Dans une viſite que rendit au gé-
» néral François la principale épouſe du
» monarque, accompagnée des dames
» de ſa cour, elles étoient toutes mon-
» tées ſur des ânes, avec un cortege de
» dix ou douze femmes à pieds, & d'au-
» tant d'hommes, parmi leſquels étoient
» deux muſiciens. Le directeur condui-
» ſit la ſultane dans ſa chambre, où elle
» s'aſſit ſur le lit avec trois de ſes dames
» d'honneur. Les autres prirent les pla-
» ces que le haſard leur offrit; & le
» fauteuil demeura au général. Après les
» premieres civilités, les femmes ôte-
» rent une partie de leurs habits, qui
» les laiſſerent preſque nues. C'eſt une
» politeſſe dont on honore les per-
» ſonnes de diſtinction. La ſultane n'é-
» toit pas d'une beauté ſinguliere; mais
» elle avoit le viſage agréable & la
» taille fine. Elle ſe fit apporter des
» pipes pour elle & pour ſa ſuite; mais

» remarquant que l'étranger ne fumoit
» pas, elle offrit de les renvoyer, si la
» fumée l'incommodoit. Il répondit
» qu'il ne s'en dispensoit que par respect
» pour une princesse de son rang ; &
» comme elle voulut le forcer de re-
» cevoir sa pipe, il s'en fit apporter
» une. La conversation fut animée ; &
» le François n'eut pas peu d'embarras
» à répondre à toutes les questions
» qu'on lui faisoit par la bouche de son
» interprete. Elles roulerent sur les
» femmes de son pays, sur leur beauté,
» leur habillement, leurs galanteries,
» & sur la maniere dont elles vivent
» avec leurs maris. Le bonheur d'avoir
» chacun le sien, est l'article sur lequel
» on insista davantage, & qui parut
» faire le plus d'envie aux dames Afri-
» caines.

» A l'heure du dîner, le général, qui
» savoit qu'elles ne mangent jamais en
» présence des hommes, prit volon-
» tairement le parti de se retirer. Il les
» fit traiter suivant leurs usages, leur
» envoya quelques mets de sa table, &
» en particulier plusieurs pieces de pâ-
» tisserie Françoise. La sultane y fut si
» sensible, qu'elle but à sa santé, & le

» fit prier de venir boire à la ſienne.
» Il paſſa auſſi-tôt dans la chambre des
» dames, & acheva de dîner à leur
» table. Il leur ſevit du café, qu'elles
» trouverent délicieux ; & à leur départ,
» il reconduiſit la ſultane, & l'aida à re-
» monter ſur ſon âne.

» En allant prendre congé du grand
» Brak, le directeur François le trouva
» occupé à juger un procès qui paroiſ-
» ſoit l'embarraſſer. Un marabout s'étant
» engagé, avec un ſeigneur negre, à
» lui donner un gris-gris qui le rendroit
» invulnérable pendant la guerre, avoit
» reçu, pour une faveur ſi précieuſe,
» un cheval d'une beauté rare ; mais ce
» merveilleux amulette n'avoit point
» empêché que le negre n'eût été tué
» dès le commencement du combat. Ses
» héritiers, qui n'avoient point ignoré le
» marché, redemandoient le cheval au
» marabout. Le Brak voyant arriver le
» gouverneur de l'île Saint-Louis, lui
» demanda ſon opinion. Il parut clair
» à ce dernier, que le gris-gris ayant
» été ſans vertu, le cheval devoit être
» reſtitué, & ſon jugement ſervit de
» ſentence.

» Dans les états du grand Brak, ſur

» la rive droite du Sénégal, eſt un can-
» ton appellé le Déſert. C'eſt une plaine
» vaſte & ſtérile, bornée par des mon-
» tagnes de ſable rouge, & qui n'a pour
» arbres que quelques buiſſons, ſans au-
» cune autre ſorte de verdure. Les fac-
» teurs Européens & les Maures s'y
» rendent de toutes parts pour y faire
» le commerce de la gomme. Quoique
» peu importante en apparence, cette
» marchandiſe eſt devenue un objet de
» négoce très-conſidérable; premiére-
» ment, parce qu'elle ſe donne ici à
» bon marché, & ſe vend fort cher
» hors de l'Afrique; en ſecond lieu,
» parce qu'elle occupe une grande par-
» tie des manufactures de l'Europe, &
» fournit à l'entretien d'une infinité de
» perſonnes. On l'appelle gomme du
» Sénégal, ou gomme arabique, parce
» qu'avant que les François euſſent des
» comptoirs dans ce pays, elle ne ve-
» noit que de l'Arabie. On en reçoit
» même encore du Levant; & l'on pré-
» tend qu'elle vaut mieux que celle
» d'Afrique, par la raiſon, ſans doute,
» qu'elle eſt plus chere; car au fond,
» elles ſont toutes deux de la même
» bonté. L'artifice conſiſte à mettre à

» part la plus belle, c'eſt-à-dire, la plus
» nette, la plus claire, la plus ſeche,
» celle qui eſt en plus gros morceaux,
» & à la faire paſſer hardiment pour la
» véritable gomme arabique : du reſte,
» ce ſont les mêmes qualités, les mê-
» mes vertus : on les emploie aux mêmes
» uſages, & l'on en retire la même
» utilité. On lui attribue pluſieurs pro-
» priétés excellentes, comme de guérir
» la colique, en faiſant diſſoudre cette
» drogue dans du lait, d'arrêter les diſ-
» ſenteries, d'épaiſſir les humeurs ſé-
» reuſes, & de les empêcher de ſe mê-
» ler avec le ſang. Elle ſert de nourriture
» aux Negres qui habitent le long du Ni-
» ger, & aux Maures qui la vendent
» aux Européens. Elle eſt leur unique
» ſubſiſtance pendant toute la route. Ils
» ne prennent point d'autres proviſions,
» non par néceſſité, & faute d'autres
» alimens, mais par goût. Tous la man-
» gent avec plaiſir ; ou ils la croquent
» comme du ſucre, ou ils la font amol-
» lir dans de l'eau, & l'avalent. Elle leur
» donne de la force & de la ſanté. La
» gomme la plus fraîche, c'eſt-à-dire,
» celle qui a été cueillie nouvellement,
» s'ouvre en deux comme un abricot

» mûr. Le dedans en eſt tendre, & lui
» reſſemble aſſez par le goût. L'arbre
» qui le porte eſt une ſorte d'acacia,
» aſſez petit, & toujours verd. Sa ſeve
» eſt ſi active, qu'elle paſſe au travers
» de l'écorce ; le ſoleil l'épaiſſit, & en
» forme la gomme. La récolte s'en fait
» deux fois l'année, au mois de mars
» & au mois de décembre. La derniere
» eſt la plus abondante & la plus eſti-
» mée. Elle ſe recueille après les pluies,
» lorſque l'arbre eſt rempli d'une ſeve
» que le ſoleil perfectionne, ſans lui
» donner trop de dureté. C'eſt ce qui
» ne ſe rencontre pas dans celle du
» mois de mars, parce qu'elle n'a eu que
» des chaleurs brûlantes, qui la deſſe-
» chent. La gomme ſe meſure, pour
» la vente, dans un vaiſſeau qui en con-
» tient près de deux cens livres, & vaut
» environ cent ſous de notre monnoie.
» On trouve, dans les environs du Sé-
» négal, trois forêts compoſées de gom-
» miers, qui donnent lieu à un fort grand
» commerce.

» Au nord de ce même fleuve, eſt
» ſitué le lac de Kayor, à cinquante
» lieues de l'île Saint-Louis. Il eſt for-
» mé par les inondations qui le rem-

» pliſſent régulièrement toutes les an-
» nées ; & lorſque les eaux ſe retirent,
» il reſte à ſec dans la plus grande partie
» de ſon étendue. Les Maures & les
» Negres qui habitent ſes bords, y font
» leurs plantations de millet & de riz ;
» & la récolte eſt toujours très-abon-
» dante. Ils y nourriſſent de nombreux
» beſtiaux, & menent une vie fort ai-
» ſée. Ces beſtiaux ſont infeſtés par cer-
» tains oiſeaux de proie, qui, s'atta-
» chant ſur leur dos, leur mangeroient
» la chair, ſi l'on ne prenoit ſoin de les
» en délivrer. Le lac de Kayor commu-
» nique au Sénégal par un canal très-
» profond, ſur lequel ſont ſitués les vil-
» lages d'Ingrin & de Queda, gouver-
» nés par des ſeigneurs Negres. Tout ce
» pays eſt agréable & bien cultivé. Le
» riz & le maïs y fourniſſent de riches
» moiſſons. Les pompions, eſpeces de
» melons d'eau très-eſtimés, n'y ſont
» pas moins abondans. Les melons de
» France & d'Eſpagne y croiſſent par-
» faitement. Les Negres en ramaſſent
» la graine, la rôtiſſent dans des poëles
» de fer, & en font un mets dont ils
» ſont très-friands. La fertilité de cette
» terre n'empêche pas que le pays ne

» ſoit ſouvent déſolé par la famine ; » ce qui vient autant de la pareſſe des » habitans, que du ravage des ſauterelles qui dévorent, dans certaines » années, toutes les plantes & tous les » fruits ».

J'interromps ici, Madame, la lecture de mon mémoire, pour y revenir dans la lettre ſuivante.

Je ſuis, &c.

Au fort Saint-Louis, dans l'île de Sénégal, ce 25 octobre 1753.

LETTRE CLXXXIV.

SUITE DU SÉNÉGAL.

» LE lac & le canal de Kayor sépa-
» rent les étais du Siratik, roi des
» Foulis, de ceux du grand Brak,
» souverain de Hoval. Le gouver-
» neur de l'île de Saint-Louis fut
» reçu à la cour du Siratik, comme
» à celle des rois voisins. Un prince,
» parent du monarque, vint au de-
» vant de lui à la tête de trente che-
» vaux. Dès qu'il l'eut apperçu, il
» s'avança au grand galop, secouant
» sa lance, comme s'il eût voulu en
» frapper le Général. Celui-ci l'aborda
» de la même maniere, c'est-à-dire,
» avec le pistolet en joue; mais lorsf-
» qu'ils furent près l'un de l'autre,
» ils mirent pied à terre, & s'embras-
» serent: ensuite étant remonté à che-
» val, le prince conduisit son hôte
» dans une maison qu'il avoit fait pré-
» parer. On lui servit un souper à la
» maniere du pays, & par civilité, il

» goûta de tous les mets Africains.

» Après le repas, on vint l'avertir » que tout étoit disposé pour un bal » dont on vouloit lui donner le diver» tissement : c'est ce que les negres » appellent le *folgar*. Les jeunes gens » s'assemblent dans une place, au mi» lieu de laquelle on allume un grand » feu. Les vieillards, assis autour d'eux, » s'entretiennent agréablement, tandis » que la jeunesse danse ; & cette con» versation, qui se nomme le *karder*, » est un de leurs plus grands amuse» mens. C'est dans ces cercles, où ils » s'expriment en termes nobles & choi» sis, qu'on remarque la beauté de leur » imagination, l'étendue de leur mé» moire, & les progrès qu'ils feroient » dans les sciences, si leurs talens natu» rels étoient cultivés par l'étude : ce » qu'il ne faut entendre néanmoins que » des personnes de distinction, tels que » les seigneurs, les officiers & les mar» chands ; car les paysans, les ouvriers » & le peuple ne sont ni moins igno» rans, ni moins grossiers, que dans les » autres contrées de l'Afrique.

» Mais pour revenir au folgar, les » garçons & les filles sont disposés sur

» deux lignes vis-à-vis l'une de l'autre.
» Dès que le bruit des inſtrumens com-
» mence à ſe faire entendre, toute la
» troupe entonne une chanſon : en
» même temps un danſeur ſortant de ſa
» ligne, s'avance vers la négreſſe qui ſe
» trouve placée directement en face de
» lui. Il s'arrête à quelque diſtance, lui
» tourne le dos ; & dans cet état, il
» attend le ſignal du tambour. Au pre-
» mier coup de baguette, il s'approche
» de la fille, & forme avec elle une
» danſe très-laſcive. Chaque acteur
» fait, à ſon tour, le même exercice :
» ils ſe réuniſſent enſuite, & ſe con-
» fondent avec la même indécence, les
» mêmes attitudes, les mêmes geſtes.

» Dans ces ſortes de bals, les per-
» ſonnes de la premiere diſtinction
» viennent quelquefois danſer avec
» leurs chevaux. Rien n'eſt plus diver-
» tiſſant, que de voir ces ſuperbes cour-
» ſiers, oubliant pour ce moment leur
» ardeur, ſe conformer au deſſein de
» la fête. Ils levent leurs pieds, & en
» frappent la terre légérement & en
» cadence. Tous les mouvemens de
» leurs corps s'accordent, avec une
» juſteſſe admirable, au ſon des inſtru-

» mens ; & rien ne ressemble davantage
» à une danse bien conduite & bien
» mesurée, que leur démarche fiere &
» réguliere. Il semble que la fête soit
» pour eux, tant ils paroissent y prendre
» part & sont sensibles aux applaudisse-
» mens. Les cavaliers eux-mêmes n'a-
» joutent pas peu d'agrément à tous ces
» jeux. Ils guident leurs chevaux, &
» leurs font imiter tout ce qu'ils veulent
» représenter, en feignant, par leur
» contenance & leurs attitudes, un
» combat, une lutte, une chasse, &c.

» En approchant de Gumel, demeure
» ordinaire du Siratik, le gouverneur
» François reçut une députation de ce
» monarque, qui le complimenta sur son
» arrivée. Le palais du roi est composé
» d'un grand nombre de cabanes, en-
» vironées d'un enclos de roseaux
» entrelacés, & défendues par une haie.
» Le directeur trouva le prince assis
» sur un lit, avec quelques-unes de
» ses femmes, d'autres étoient à terre
» sur des nattes. Le roi se leva, fit
» quelques pas au devant de l'étranger,
» & le plaça à côté de lui.

» On parla de renouveller l'alliance

» qui ſubſiſtoit depuis un temps immé-
» morial entre la nation des Foulis & la
» compagnie Françoiſe du Sénégal. Le
» directeur inſiſta ſur les avantages mu-
» tuels de cette union ; & pour con-
» cluſion, aſſura le Siratik de ſes ſen-
» timens particuliers de reſpect & de
» zele. Pendant que l'interprete expli-
» quoit ce diſcours, le prince exprimant
» la ſatisfaction ſur ſon viſage, prit plu-
» ſieurs fois la main du gouverneur, &
» la preſſa contre ſa poitrine. Ses fem-
» mes & ſes courtiſans diſoient & ré-
» pétoient avec la même joie : les Fran-
» çois ſont une bonne nation ; ils ſont
» nos amis. Je vous permets, ajouta
» le monarque, de bâtir des comptoirs
» dans toute l'étendue de mes états, d'y
» élever des forts pour votre ſureté, de
» vous réclamer de moi dans toutes les
» occaſions, & de compter toujours ſur
» ma protection & ſur mon amitié.

» Pour ſentir tout le prix d'une pareille
» faveur, il faut obſerver que, quoique
» les rois negres aiment paſſionnément
» le commerce des Européens, & parti-
« culiérement celui des François, parce
» que ces derniers ont pour eux plus de
» politeſſe & de complaiſance que les

„ autres nations, cependant ils n'en „ craignent pas moins de leur voi „ former des établiſſemens dans leurs „ états. Ils ne ſauroient oublier la ty- „ rannie avec laquelle ils ont été traités „ par les Portugais & les Hollandois ; „ & cette défiance pour leur liberté, „ les diſpoſe à regarder avec horreur, „ tout ce qui a l'apparence de forte- „ reſſe. D'un autre côté, les Euro- „ péens qui ont reconnu, par une lon- „ gue expérience, l'avidité des princes „ du pays, & la mauvaiſe foi des ha- „ bitans, n'abandonnent pas volontiers „ leurs marchandiſes aux inſultes & au „ pillage.

„ Une des reines ayant obſervé que, „ pendant l'audience du Siratik, le „ directeur regardoit avec beaucoup „ d'attention une jeune princeſſe de „ dix-ſept ans, s'imagina qu'il avoit „ pris de l'amour pour elle, & propoſa „ au roi de la lui donner en mariage : „ le prince y conſentit ; mais le Fran- „ çois s'en excuſa, ſur ce qu'étant déjà „ marié, ſa religion ne lui permettoit „ pas d'avoir pluſieurs femmes. Cette „ réponſe fit naître quantité de réfle- „ xions & de diſcours entre les dames

» negres ſur le bonheur de celles d'Eu-
» rope. Elles demanderent au directeur
» comment il pouvoit vivre ſi long-
» temps ſans la ſienne ; ce qu'il penſoit
» de ſa fidélité durant une ſi lougue ab-
» ſence ; & ſi lui-même ne ſe trouvoit
» pas quelquefois dans le cas d'en man-
» quer ? Il les ſatisfit ſur toutes ces queſ-
» tions, & principalement ſur la der-
» niere, en diſant que l'occaſion n'étoit
» pas toujours auſſi dangereuſe que
» celle où il ſe trouvoit, quand il avoit
» le bonheur de les voir. Cette galan-
» terie Françoiſe lui valut un regard
» tendre de la part de la jeune prin-
» ceſſe, & un ſourire gracieux de
» toutes les autres.

» Le roi partit le lendemain avec ſa
» cour, pour ſe rendre à un autre pa-
» lais. Le directeur vit paſſer ce cor-
» tege, qui commençoit par un corps
» de cent ſoixante chevaux. Les reines
» & les princeſſes venoient après cette
» avant-garde, montées ſur des cha-
» meaux, & renfermées dans de grands
» paniers d'oſier, où l'on ne leur
» voyoit que la tête. Chaque chameau
» portoit deux femmes, ſous la con-
» duite de deux écuyers qui tenoient

» les paniers pour les empêcher de
» tourner. Les dames ſuivantes étoient
» ſur des ânes, & marchoient, au-
» tant qu'il étoit poſſible, à côté de
» leurs maîtreſſe, pour les amuſer par
» leur entretien, allumer leurs pipes, &
» leur rendre d'autres ſervices. Cette
» troupe galante ſalua le général
» avec beacoup de politeſſe, & lui
» ſouhaita un heureux voyage. Elle
» étoit ſuivie d'un long train de cha-
» meaux, d'ânes & de bœufs chargés
» du bagage de la cour. Un corps de
» trois cens chevaux fermoit cette pre-
» miere partie du convoi. A peu de
» diſtance, les tambours, les trom-
» pettes & les timbales du roi ſe firent
» entendre à la tête d'un autre corps
» de cavalerie. Le monarque ſuivoit
» ſeul à cheval, vêtu d'un ſurtout d'é-
» carlate, avec le ceinturon, l'épée &
» le chapeau à la Françoiſe. En appro-
» chant du directeur, qui le reçut la
» tête découverte, il mit auſſi le cha-
» peau à la main; & après quelques
» complimens, ils prirent congé l'un
» de l'autre. Le prince étoit ſuivi de
» quatre ou cinq cens chevaux qui mar-
» choient ſur quatre de front. Les pre-

„ miers rangs étoient composés des „ principaux seigneurs de la cour. Outre „ le sabre & la lance, chacun avoit son „ arc & son carquois passés en sautoir „ sur le dos, avec une écharpe de plu- „ sieurs couleurs à la ceinture. Toute „ cette noblesse salua civilement le di- „ recteur, qui lui rendit quelques fan- „ fares de sa musique, avec une dé- „ charge de la mousqueterie. Les équi- „ pages du roi suivoient en bon ordre ; „ & cette longue marche étoit fermée „ par deux cens chevaux qui formoient „ l'arriere-garde.

„ Le Siratik peut mettre en cam- „ pagne une armée nombreuse, parce „ que ses gouverneurs de province sont „ obligés de lui fournir la quantité de „ troupes qu'il demande. Pour le rem- „ boursement de leur dépense, ils ont „ le droit de faire esclaves tous les ne- „ gres qu'ils rencontrent dans l'étendue „ de leur gouvernement : privilege dont „ le roi lui-même ne jouit qu'à l'égard „ de ceux qui se sont rendus coupables „ de quelques crimes.

„ Selon les loix établies dans la plupart „ des états Africains, la couronne ne „ passe pas du pere au fils, mais au

„ frere, & à son défaut, au neveu
„ du monarque par sa sœur, la voie des
„ femmes étant regardée comme la
„ plus sûre. Les reines soutiennent la
„ grandeur de leur rang avec une di-
„ gnité singuliere. Il est de l'étiquette de
„ cette cour Africaine, que ces prin-
„ cesses ne tournent jamais la tête pour
„ marquer de l'attention à ce qui se
„ fait autour d'elles. Mais cette fierté se
„ change en familiarité vis-à-vis des
„ Européens, & en caresses avec les
„ François.

„ Le royaume des Foulis occupe
„ près de deux cens lieues, de l'orient
„ à l'occident, sur les deux bords du
„ Sénégal; mais ses dimensions sont
„ moins connues du nord au sud, parce
„ que les étrangers ont presque borné,
„ jusqu'à présent, leur négoce aux rives
„ de ce fleuve, sans avoir cherché à pé-
„ nétrer dans les terres. Le pays est fort
„ peuplé, le terroir fertile; & si les ha-
„ bitans avoient plus d'industrie, ils
„ pourroient tirer de leurs productions
„ le fonds d'un commerce fort avan-
„ tageux. Les lieux principaux qui se trou-
„ vent dans sa longueur, en remontant
„ le Sénégal, sont la petite île de Mé-

» nage, où les negres, après les inonda-
» tions font leurs plantations de tabac,
» de riz, de millet & de légumes, qui leur
» produisent de riches récoltes, le lac de
» Pania-Fouli, formé, comme celui de
» Kayor, par les débordemens de la
» riviere; le terrier Rouge, lieu célebre
» par le trafic des gommes, dont les
» échanges se font comme au désert;
» l'île d'Ivoire ou de Morfil, qui oc-
» cupe un espace de plus de quarante
» lieues, & tire son nom de la quan-
» tité de dents d'éléphans, que les
» François y achetent; l'île de Bilbas,
» qui, quoique moins grande que celle
» d'Ivoire, dont elle n'est séparée que
» par un petit bras du Sénégal, lui res-
» semble par le terroir, les productions
» & le commerce; & enfin la ville d'A-
» gnan, séjour ordinaire du Siratik,
» & la capitale de son royaume.

» Depuis le terrier Rouge, jusqu'à
» l'île de Bilbas, les deux côtés du
» fleuve présentent une charmante
» perspective. Ses rives sont couver-
» tes de grands arbres chargés de
» verdure, & peuplés d'une variété
» infinie d'oiseaux, de singes, d'écu-
» reuils, dont les mouvemens & les

„ tours comiques offrent un ſpectacle
„ amuſant. Les oiſeaux, pour éviter la
„ pourſuite des ſinges qui craignent
„ l'eau, font leurs nids à l'extrémité des
„ branches ſuſpendues ſur la riviere.
„ Rien n'eſt ſi plaiſant, que de voir
„ ces quadrupedes deſcendre du haut
„ des arbres, pour admirer de plus près
„ les barques à leur paſſage. Ils les con-
„ ſiderent quelque temps, paroiſſent
„ s'entretenir de ce qu'ils ont vu, &
„ abandonnent la place à ceux qui arri-
„ vent après eux. Pluſieurs deviennent
„ familiers juſqu'à jeter des branches
„ ſeches aux paſſans, qui leur répon-
„ dent à coups de fuſils. On en tue
„ quelques-uns; d'autres ſont bleſſés;
„ le reſte tombe dans une étrange conſ-
„ ternation. Une partie pouſſe des cris
„ affreux; une autre ramaſſe des pierres
„ pour les jeter à leurs ennemis; d'au-
„ tres ſe vuident le ventre dans leurs
„ mains, & s'efforcent d'envoyer ce
„ préſent aux ſpectateurs. Comme ces
„ animaux ſont fort nuiſibles aux plan-
„ tations, les negres leur font continuel-
„ lement la guerre, & ne peuvent con-
„ cevoir ce qui peut déterminer les Eu-
„ ropéens à les acheter, n'étant propres
„ qu'à faire du mal. Pluſieurs d'entr'eux

» en ont pris occasion d'apporter des
» rats à vendre aux comptoirs François,
» persuadés qu'ils ne devoient pas être
» de moindre prix que les singes, puisqu'ils ne sont ni moins pernicieux ni
» moins nuisibles.

» Le gouverneur ne quitta le royaume des Foulis, qu'après avoir rendu
» une derniere visite au monarque
» dans sa capitale. Ce prince étoit
» avancé en âge; & son esprit s'affoiblissoit avec le corps. Il tomba tout
» d'un coup dans un excès de dévotion, qui lui fit abandonner les rênes
» du gouvernement. Il se retira parmi
» les marabouts, pour se perfectionner,
» disoit-il, dans la mahométisme. Il devint si passionné pour l'alcoran, qu'il
» le portoit constamment à son cou,
» dans un gros in-folio qui contenoit
» le texte avec la glose; & quoiqu'il
» soutînt à peine cet énorme fardeau,
» il ne voulut jamais permettre qu'on
» en diminuât le poids. Un pélérinage à la Mecque étoit à ses yeux
» un titre de sainteté; & la fin de sa
» vie, comme celle de tous les princes foibles & dévots, fut le regne
» des prêtres, de la superstition & de
» l'hypocrisie.

Lorsque

» Lorsque le Siratik rend la justice à » ses peuples, il se fait accompagner de » douze vieillards qui écoutent les par- » ties séparément, & rapportent au mo- » narque ce qu'ils ont entendu. Le prin- » ce, sur l'avis de ses conseillers, pro- » nonce le jugement; & la sentence est » exécutée sur le champ. A ces audien- » ces, il n'y a ni avocat ni procureur; » chacun plaide sa propre cause; & dans » les affaires civiles, le roi prend un » tiers des dommages & intérêts. Le » meurtre & la trahison sont les seuls » crimes qu'on punisse de mort. Un dé- » biteur insolvable est vendu avec toute » sa famille, jusqu'à l'entiere satisfaction » du créancier; & le roi retire une par- » tie du prix de la vente.

» Les Foulis n'ont pas la peau d'un » si beau noir que les autres negres; la » plupart sont d'une couleur fort basa- » née; ce qui vient de leurs fréquentes » alliances avec les Maures. Ils ne sont » ni si hauts, ni si robustes que les » Oualofs: leur taille est médiocre, » quoique bien prise. Avec un air déli- » cat, ils ne laissent pas d'être propres » au travail. Ils cultivent les terres avec » soin, & nourrissent un grand nombre

» de bestiaux. Leurs chevres & leurs
» moutons sont d'une qualité parfaite,
» leurs bœufs fort gros ; & la compa-
» gnie n'a pas de meilleurs cuirs, ni à
» meilleur marché, que ceux qu'elle tire
» de cette contrée. Le pays est rempli
» de toutes sortes d'animaux, depuis le
» lapin jusqu'à l'éléphant ; aussi ces peu-
» ples sont-ils fort adonnés à la chasse ;
» & ils l'exercent avec beaucoup d'a-
» dresse. Ils ont l'esprit plus vif que
» les Oualofs, & les manieres plus
» civiles ; mais ils ne sont ni moins
» voleurs, ni moins frippons. Leur dou-
» ceur naturelle les fait aimer de tous
» leurs voisins ; & ceux qui les insultent,
» se déshonorent eux-mêmes. Chez
» eux, un homme ne tombe jamais
» dans le besoin ; ils assistent avec huma-
» nité les infirmes & les vieillards. Les
» querelles sont rares parmi eux ; & il
» se passe des années entieres, sans qu'on
» entende dire qu'un particulier en ait
» insulté un autre. Cette douceur ne
» vient cependant pas d'un défaut de
» courage ; car il y a peu de nations aussi
» braves dans toute l'Afrique. Leur in-
» clination pour la danse leur est com-
» mune avec tous les negres ; quoi-

» que mahométans, ils ont une égale passion pour l'eau-de-vie, & donneroient » un bœuf gras pour une pinte de cette » liqueur; mais il faut prende garde » de ne pas leur présenter une bouteille » à moitié remplie; car, soit simplicité, » orgueil ou superstition, ils préferent » un petit vase plein, à un barril auquel » il ne manqueroit qu'un pouce de sa » mesure. Ils sont curieux dans le choix » des étoffes; les femmes sur-tout ne » trouvent rien de trop beau dans les » toiles que leur vendent les François » ou les Maures. La soie ne s'y est pas » encore introduite, quoiqu'elles la » reçussent avec joie. Elles sont douces, » polies engageantes, & aussi propres » qu'aucune autre femme du monde, » à tirer parti de la foiblesse des hom- » mes.

» En remontant le Sénégal, & marchant vers l'orient, on rencontre le » royaume de Galam, qui confine aux » états du Siratik. Nos François qui faisoient cette route, s'arrêterent quel- » que temps sur les frontieres de ces » deux royaumes, où ils exerçoient un » singulier genre de commerce. Les » femmes de ce lieu s'étant imaginé que

» l'eau qu'on pompoit dans les barques,
» guériſſoit différentes ſortes de mala-
» dies, apportoient du lait en échange
» pour ce prétendu remede. Un chirur-
» gien, nommé Ferrand, s'étoit rendu le
» directeur de ce trafic, & le conduiſoit
» ſi habilement, qu'un jour ne pouvant
» s'accorder avec une de ces femmes
» pour la quantité de lait qu'il exigeoit,
» il remit gravement ſon eau dans la
» pompe, comme s'il eût appréhendé
» de perdre la moindre goutte de cette
» précieuſe & divine liqueur. Ce même
» homme avoit apporté, de l'embou-
» chure du Sénégal, de petites écailles
» plates qu'il donnoit aux negres, pour
» les récompenſer de quelques ſervices.
» Comme ceux-ci y attachoient beau-
» coup de prix, qu'ils les tailloient en
» rond comme des médailles ; qu'ils y
» gravoient des caracteres pour leur
» ſervir de gris-gris, il réſolut d'en par-
» tager le profit avec les marabouts, &
» en fit, pour ainſi dire, un commerce
» ſacré, dont il ne tiroit pas un médio-
» cre avantage.

» Betel eſt le dernier village du
» royaume des Foulis, & Childé la
» premiere place de celui de Galam,

» Ce canton eſt le pays de toute l'Afri-
» que, où la volaile eſt en plus grande
» abondance. Les poulets y valent mieux
» que les meilleurs chapons de l'Euro-
» pe ; & le meilleur chapon s'y donne
» pour une feuille de papier.

» A l'oppoſite de Ghildé, eſt la ville de
» Tuabo, réſidence ordinaire du roi de
» Galam, & renommée pour quelques
» carrieres de très-beau marbre. Entre
» Tuabo & Dramanet, la riviere de Fa-
» lemé, après un cours dont la longueur
» n'eſt pas encore bien connue, vient ſe
» rendre dans le Sénégal, du côté du ſud.
» Elle forme une île immenſe, qui ren-
» ferme les contrées de Bambouk, de
» Makonna, de Jaka, de Gadda, & di-
» vers autres lieux dont les Européens
» n'ont point acquis la connoiſſance.

» Les richeſſes du royaume de Bam-
» bouk excitoient, depuis long-temps,
» toute l'ardeur des compagnies Fran-
» çoiſes. Elles n'avoient pas eu de di-
» recteur général, qui n'eût recomman-
» dé à ſes agens d'employer tous leurs
» ſoins pour la découverte d'un pays,
» d'où venoit l'or qu'ils recevoient des
» ſujets du Siratik. Ce n'étoit pas une
» entrepriſe aiſée, les habitans compre-

» noient également, qu'il n'étoit pas de
» leur intérêt d'introduire chez eux des
» étrangers, dont le principal ſoin ſeroit
» peut-être de les chaſſer de leurs poſ-
» ſeſſions. La premiere démarche, & la
» plus indiſpenſable, étoit de s'établir
» d'abord dans le royaume de Galam.
» Les François obtinrent la permiſſion
» de bâtir un fort à Dramanet, & le
» nommerent Saint-Joſeph; mais ayant
» été attaqué & détruit par les negres,
» ils en conſtruiſirent un autre, ſous le
» même nom, à Mankanet, & un troi-
» ſieme, nommé Saint-Pierre, près de
» Kaniura, ſur la riviere de Falemé. Ce
» dernier eſt d'autant plus important,
» qu'il commande l'entrée du royau-
» me de Bambouk, ſi fertile en mines
» d'or.

» C'eſt à un facteur, nommé Com-
» pagnon, qu'on a vu depuis archi-
» tecte à Paris, que les François doi-
» vent la découverte de cette riche
» contrée. Il fut le premier Européen
» qui y pénétra, & acquit aſſez de con-
» noiſſance des lieux, pour y retourner
» pluſieurs fois Dans l'eſpace de dix-
» huit mois qu'il mit à voyager dans ce
» pays il le viſita de tant de côtés dif-

» férens, qu'il paroît n'avoir laiſſé au-
» cun endroit à parcourir. Il porta ſes
» obſervations ſur tous les objets qui ſe
» préſenterent dans ſa route, autant
» pour ſatisfaire ſa curioſité, que pour
» répondre aux vues de la compagnie
» qui l'employoit.

» Les états de Bambouk ne ſont ſou-
» mis à aucun roi, quoiqu'on leur donne
» le titre de royaume. Les habitans
» n'ont, pour les gouverner, que les
» chefs du village, qui, ſous le nom
» de *farim*, exercent un pouvoir ſouve-
» rain. Tous ces chefs ſont indépen-
» dans l'un de l'autre, mais leur devoir
» & leur intérêt les obligent de ſe réunir
» pour la défenſe commune. Le pays eſt
» fort peuplé, comme on peut en juger
» par le grand nombre de villages ſi-
» tués à l'Eſt de la riviere. On y trouve
» des merles blancs & des pigeons
» verds, deux ſinguliarités particu-
» lieres à cette contrée. Entre les au-
» tres curioſités naturelles, on parle
» d'un arbre qui produit une certaine
» graiſſe appellée beurre de Bambouk.
» Les negres s'en ſervent pour aſſai-
» ſonner leurs légumes. Les Européens
» ne la trouvent pas différente du lard,

» à la réſerve d'une petite âcreté qui » n'eſt pas même déſagréable. Le fruit » qui renferme cette graiſſe, eſt rond, » gros comme une noix, & couvert » d'une coque, avec une peau ſeche & » brillante. Après en avoir ſéparé une » partie qui tient de la nature du ſuif, » on pele le reſte, & on le met dans « l'eau chaude, d'où l'on enleve le » beurre qui ſurnage. On compte, dans » ce même pays, ſix mines principales, » d'où l'on tire de l'or. Tous les ruiſ- » ſeaux en charrient avec leur ſable; il » enrichiroit les habitans, s'ils avoient, » ou plus d'induſtrie, ou moins de pa- » reſſe.

» La ville de Dramet, où les Fran- » çois avoient bâti un fort dans le » royaume de Galam, ſur le Sénégal, » n'a pas moins de quatre mille habi- » tans; ce ſont les négocians les plus » juſtes & les plus habiles que l'on con- » noiſſe parmi les negres. Leur com- » merce s'étend juſqu'à Tombut, qui, » ſuivant leur calcul, eſt cinq cens » lieues plus loin dans les terres. Ils en » tirent de l'or & des eſclaves, & font » quelque trafic avec les François du Sé- » négal; mais ils portent la plus grande

» partie de leurs marchandiſes aux An-
» glois de la riviere de Gambra. Leur
» méthode conſtante eſt d'en faire ré-
» gler le prix par deux ou trois de leurs
» principaux négocians ; & ce tarif de-
» vient une loi pour tous les autres.
» Un eſclave mâle, entre dix-huit &
» trente ans, ſe donnoit autrefois pour
» vingt livres de notre monnoie, une
» once d'or pour douze francs, & le
» morfil pour quatre ſols la livre. On
» appelle morfil les dents d'éléphant,
» dans l'état qu'elles ſe traitent avec les
» negres ſur les côtes d'Afrique, c'eſt-
» à-dire, avant qu'elles aient reçu une
» façon de l'art.

» L'étendue du royaume de Galam eſt
» d'environ quarante-cinq lieues. Il ſe
» termine aux cataractes de Félu, où
» le Sénégal, ayant comme forcé le
» paſſage entre deux montagnes, ſe
» précipite au travers des rochers,
» avec un bruit épouvantable, de la
» hauteur de quarante braſſes. Les
» monts qui préparent cette chûte,
» commencent à une demi-lieue du
» village, & rendent le pays preſque
» innacceſſible. Les cataractes de Go-

„ vine, éloignées de celles de Félu
„ d'environ quarante lieues, présentent
„ encore plus de difficulté ; non que
„ le canal n'ait assez de largeur, mais
„ il est rempli de rocs, au travers desquels
„ il semble que l'eau se soit ouvert
„ un passage, en charriant toute
„ la terre des environs. Elle court ainsi
„ par cent boyaux fort rapides, &
„ dont aucun ne paroît navigable.

„ Les peuples de Galam sont inquiets,
„ turbulens, & capables de détrôner
„ leur roi sous les moindres prétextes.
„ Les principaux seigneurs sont autant
„ de petits souverains, qui ne connoissent
„ d'autre autorité que celle qu'ils
„ ont usurpée. Le royaume de Casson
„ borne cette région à l'Orient. Le
„ prince fait sa résidence dans une
„ grande île, ou plutôt une péninsule
„ formée par deux rivieres au nord du
„ Sénégal. Ce roi passe pour un monarque
„ riche & puissant, qui n'est pas
„ moins respecté de ses voisins que de
„ ses sujets. On connoît peu les limites
„ de ses états ; mais on prétend que le
„ roi de Galam est son tributaire. On
„ y trouve des mines d'or, d'argent
„ & de cuivre ; & l'on assure que ces

» métaux paroissent presque sur la sur-
» face de la terre ».

Ici finit la relation, d'où j'ai tiré les morceaux qui m'ont paru les plus dignes de votre curiosité. L'auteur, qui n'a point pénétré jusqu'à la source du Sénégal, doute qu'aucun Européen y soit parvenu. Il juge que ce fleuve a la même qualité que le Nil, c'est-à-dire ses accroissemens & ses décroissemens qui fertilisent le terrain; & après quelques autres réflexions de ce genre, il rapporte les usages qui l'ont le plus frappé pendant sa route. Il dit, par exemple, que certains negres mahométans « font aux filles l'opération,
» suivante, qui leur tient lieu de cir-
» concision. Lorsqu'elles ont atteint
» l'âge de douze ans, on leur intro-
» duit un bâton couvert de four-
» mis, qui leur rongent la chair; & de
» peur que ces insectes rassasiés ne se
» relâchent de leur activité, on a
» soin de les renouveller plusieurs fois.
» Ces pauvres filles sont ainsi tourmen-
» tées, jusqu'à ce que l'action des four-
» mis ait produit l'effet qu'on en at-
» tend.

» Ces mêmes peuples reconnoissent,

„ sous le nom d'*Horey*, un esprit infer-
„ nal, qui, selon toute apparence,
„ n'est autre chose qu'un negre dégui-
„ sé, aposté par les marabouts. A s'en
„ tenir aux discours de ces bonnes
„ gens, les cérémonies de la circonci-
„ sion ne manquent jamais d'être ac-
„ compagnées des mugissemens de cet
„ horrible démon. Ce bruit ressemble
„ au son le plus bas de la voix humaine,
„ & rien n'inspire tant de frayeur à la
„ jeunesse. Dès qu'il commence, les
„ Negres préparent des alimens pour le
„ diable, & les lui portent dans quelque
„ antre voisin. Ce qu'on lui présente
„ est dévoré sur le champ; & si la
„ provision ne suffit pas, il trouve le
„ moyen d'enlever un jeune homme
„ qui n'ait pas encore été circoncis, &
„ garde sa proie dans son estomac,
„ jusqu'à ce qu'il ait reçu plus de nour-
„ riture. Après même sa délivrance
„ la victime demeure muette autant de
„ jours qu'elle en a passé dans le ventre
„ du diable. Je vis un exemple de cette
„ prévention populaire dans une ville
„ des Foulis. Un jeune negre d'environ
„ quinze ans, étoit sorti, disoit-on, du
„ corps d'Horey la nuit précédente,

» & tous mes efforts ne purent le faire
» parler, quoique je lui présentasse le
» bout d'un fusil, que ces peuples crai-
» gnent beaucoup. Quelques jours
» après, il paru librement au milieu de
» nous, & nous raconta des choses
» étonantes, qu'il tiroit apparemment
» de son imagination. Enfin, tous les
» negres parlent avec effroi de ce
» monstre; & l'on est surpris de la
» confiance avec laquelle ils assurent
» qu'ils ont été non-seulement enle-
» vés, mais avalés par cet esprit
» malin & goulu.

» Les marabouts, qui les entretien-
» nent dans cette opinion, passent les
» premieres années du sacerdoce dans
» la pratique des plus grandes austérités.
» Il est vrai qu'ils s'en dédommagent en-
» suite, & se livrent sans retenue à tou-
» tes sortes de débauches. On les voit
» couverts de haillons, & le plus sou-
» vent à moitié nuds. Ils courent les
» rues comme des fous; & les hon-
» nêtes femmes qui se rencontrent sur
» leur passage, sont ordinairement les
» victimes de leur brutalité. Les spec-
» tateurs, loin de s'opposer à cette
» violence, croient qu'une femme

» ainſi traitée, acquiert un degré par-
» ticulier de ſainteté, & s'empreſſent
» de baiſer ſes habits. Le mari, quoi-
» que très-mécontent, eſt obligé de
» faire bonne mine, & de donner un
» feſtin au marabout, pour reconnoître
» l'inſigne faveur qu'il a bien voulu
» faire à ſon épouſe. Ces prêtres ne con-
» tractent des alliances qu'avec les fa-
» milles ſacerdotales; & tous les en-
» fans mâles ſont deſtinés à remplir les
» mêmes fonctions que leurs peres.
» Une des principales, c'eſt d'inſtruire
» la jeuneſſe; & leurs écoles ſont
» quelquefois très-nombreuſes. La
» plupart d'entr'eux poſſedent de
» grandes richeſſes; parce qu'outre le
» produit de leurs gris-gris, ils font
» encore un trafic conſidérable. Le peu-
» ple a pour eux une vénération ſi pro-
» fonde, qu'il prend leurs rêveries pour
» des prédictions, pour des révéla-
» tions faites par Mahomet, à qui ils
» ſe vantent de parler en ſecret. Le reſ-
» pect des grands ne le cede point à celui
» du peuple. Si les perſonnes de la plus
» haute diſtinction rencontrent un ma-
» rabout, ils forment un cercle autour
» de lui, & ſe mettent à genoux pour
» faire la priere & recevoir ſa béné-

» diction. Le même usage s'exerce dans » la chambre du roi ; & en général, ces » gens ont une si haute idée de la sainteté de leurs prêtres, qu'ils sont persuadés que ceux qui les offensent, » n'ont pas plus de trois jours à vivre.

» L'instruction des enfans par les » marabouts se fait une heure ou » deux avant le jour. Les leçons sont » écrites sur de petites planches ; & » lorsqu'ils les savent lire, ils les ap» prennent par cœur. Il est aisé à un » étranger de reconnoître leurs éco» les, au bruit qu'ils font en répétant » les instructions de leurs maîtres » avec toute la force de leur voix. » Ce n'est pas seulement dans les éco» les que ces derniers communiquent » leurs sciences ; ils se répandent dans » les villages, pour prêcher leur doc» trine à ceux qui veulent la rece» voir. Le pays leur est toujours ou» vert ; & dans les guerres même les » plus sanglantes, ils ont la liberté » de passer d'un royaume à l'autre. » Mais ils ne se rendent jamais à charge » sur la route : ils portent avec eux leurs » provisions : & lorsqu'elles sont épui» sées, quelques feuilles de papier four-

» nissent long-temps à leur subsistance.
» Ils en composent des gris-gris, qui
» leur procurent bientôt de nouveaux
» alimens.

» Dans la partie de l'Afrique qu'ar-
» rosent la Gambra & le Sénégal, les
» principales langues sont celles des
» Mandingues, des Oualofs & des Fou-
» lis. La premiere est la plus commune
» sur la Gambra; & avec cette clef, on
» peut voyager sans embarras, depuis
» son embouchure, jusqu'à l'endroit où
» cette riviere se joint au Niger, s'il est
» vrai, comme on le croit, qu'elle
» soit une des principales branches de
» ce fleuve. Outre cet idiome com-
» mun, les Mandingues ont un jargon
» mystérieux, entiérement ignoré des
» femmes, & dont les hommes ne
» font usage qu'à l'occasion du Mumbo-
» Jumbo. Une corruption du portu-
» gais est devenue le langage ordinaire
» du commerce entre lès Européens &
» les Negres : peut-être ne seroit-il
» pas entendu à Lisbonne : cependant
» les Anglois l'apprennent facilement;
» & leurs interpretes n'en emploient
» jamais d'autre.

» Les negres du Sénégal sont maho-

» métans, convertis par les Maures:
» mais cette religion ne consiste parmi
» eux, que dans la croyance de l'unité
» de Dieu, & dans quelques pratiques
» particulieres. Ils reconnoissent la mis-
» sion de Mahomet, sans invoquer le
» nom de ce prophete. Ils ont même
» quelques traditions confuses de la
» personne de Jesus-Christ, & ils en
» parlent comme d'un homme qui a fait
» de grands miracles. Mais ce qu'ils ra-
» content de sa puissance & de sa sain-
» teté, est un tissu de fables sans ordre
» & sans vraisemblance. Ils croient la
» prédestination, & mettent toutes
» leurs infortunes sur le compte de la
» providence. C'est Dieu qui l'a voulu
» ainsi, disent-ils; nous ne pouvons
» nous opposer à ses volontés. S'ils
» commettent quelque larcin, c'est
» Dieu qui leur a envoyé ce qu'ils ont
» volé. S'ils perdent leur pere, leur
» mere, leurs freres, leurs enfans,
» c'est Dieu qui en avoit besoin &
» qui les retire de ce monde. Ils mêlent,
» ainsi les horreurs du mahométisme
» avec les vérités du christianisme. Ils
» n'ont ni temples, ni mosquées, ni
» églises. S'ils ont des assemblées reli-

„ gieuſes, elles ſe tiennent en plein
„ champ, à l'ombre de quelques grands
„ arbres. Ils tracent un cercle à côté
„ de leur demeure, au milieu duquel
„ ils font toutes les contorſions que
„ leur imagination leur ſuggere. Ils ſont
„ en général très-ſuperſtitieux : lorſ-
„ qu'ils ont un voyage à faire, ils
„ égorgent un poulet ; & ce qu'ils ob-
„ ſervent ſur ſes entrailles, leur ſert de
„ regle pour avancer ou différer leur
„ départ.

„ Ces negres appellent *couſcou* une
„ ſorte de mets dont ils font leur
„ nourriture la plus ordinaire. C'eſt
„ une compoſition de farine de mil,
„ qu'ils préparent de la maniere ſui-
„ vante. Ils commencent par piler le
„ grain, & le paſſent dans un tamis pour
„ en ôter le ſon. Ils en font enſuite
„ une pâte qu'ils mettent ſur le feu
„ dans un pot de terre, & la remuent
„ ſans ceſſe, pour empêcher qu'elle
„ ne cuiſe en pain. A force de mou-
„ vement, elle ſe diviſe en petites
„ boules ſeches & dures, comme des
„ dragées, & ſe garde long-temps
„ lorſqu'on a ſoin de la préſerver de
„ l'humidité. Pour en faire uſage, on

» l'arrose d'eau chaude ou de bouil-
» lon, qui l'amollit & la fait enfler
» comme le riz. Cette nourriture est
» saine, légere, de facile digestion, &
» sur-tout très-rafraîchissante. Le *sanglet*
» n'est que le gruau du mil, qui, em-
» ployé comme le gruau du froment,
» fait à peu près les mêmes effets.

» On ne trouve nulle part des tama-
» rins si beaux ni en si grand nombre,
» que sur la rive méridionale du Séné-
» gal. Toutes les côtes d'Afrique en sont
» parsemées; mais l'espece en est plus
» petite, & la qualité très-inférieure à
» celui-ci. Cet arbre, dont le fruit a tou-
» jours été recommandable dans la mé-
» decine, est, pour l'ordinaire, de la
» grandeur du noyer, mais plus toufu.
» Ses branches s'étendent réguliére-
» ment de tous côtés, & sont divi-
» sées en plusieurs rameaux chargés de
» feuilles, qui donnent de l'ombre &
» de la fraîcheur. Les fleurs naissent
» par bouquets longs de cinq à six
» pouces : ils ne contiennent cependant
» que neuf ou dix fleurs, parce qu'elles
» sont à quelque distance l'une de
» l'autre. Elles sortent de l'extrémité
» des branches, & se changent en un

» fruit ſemblable, par ſa grandeur &
» ſa figure, à des gouſſes de feves.
» C'eſt la pulpe & les ſemences ſépa-
» rées de la peau extérieure, & ré-
» duites en pâte, que l'on apporte en
» Europe. Les Africains en compoſent
» une liqueur avec de l'eau, du ſucre
» & du miel, ou en font des confections
» qu'ils conſervent pour ſe déſaltérer.
» Les feuilles ſimplement ſéchées ont la
» même vertu ; les negres en mettent
» dans leur riz, leur couſcou, & en gé-
» néral dans preſque tous leurs ali-
» mens. Le tamarin, délayé dans beau-
» coup d'eau, donne une boiſſon auſſi
» agréable que celle du limon ».

Le mémoire dont vous venez de lire l'extrait, m'a épargné les embarras d'une longue route ; & toutes mes courſes pendant mon ſéjour au Fort-Louis, ſe ſont bornées à de ſimples promenades aux environs de l'île. Le village de Sor eſt la premiere habitation qui ſe préſente au bord oriental du fleuve. L'île dans laquelle il eſt ſitué, a une lieu de longeur, & eſt partagée par de petites rivieres qu'on nomme Marigots. Ses ſables, qui ſont, en général, aſſez fertiles, forment, dans

son centre, plusieurs collines d'une pente douce, couvertes de gomiers, ou d'autres arbres épineux & d'un accès très-difficile. Pour arriver dans le village, il me fallut traverser plusieurs rivieres. J'avois un expédient, lorsqu'elles n'étoient pas trop profondes : c'étoit de me faire porter par des negres. L'un d'eux me prêtoit ses épaules ; & comme ses habits l'embarrassoient peu, il étoit bientôt dans l'eau jusqu'à la poitrine, & me passoit dans uninstant & en courant. Ces gens sont accoutumés à marcher dans l'eau comme sur la terre ; & ils en connoissent toutes les routes. Aussi n'avois-je point d'autre monture, passez-moi cette expression, lorsqu'il s'agissoit de traverser une riviere, un étang, ou un lac de moyenne profondeur.

Le bout de mes pieds, malgré toute mon attention, avoient touché les flots ; mais ils ne furent par long-temps à se sécher sur les sables brûlans qui couvrent ces bords. Mes souliers se racornissoient, se coupoient, & tomboient en poudre. La seule réflexion de la chaleur du sol me faisoit lever toute la peau du visage. La nature a placé, sous les pieds des negres, une peau si épaisse,

qu'elle les dispense de l'usage des souliers, & leur servent de défense contre les corps les plus durs.

Parmi les diverses plantes qui attirerent mon attention sur la rive du Sénégal, je vis cette espece de potirons, particuliers aux pays chauds, appellés giromons. Ils ne le cedent point à ceux des climats froids par la grosseur; & leur goût sucré a quelque chose de plus fin & de plus délicat. On y trouve aussi cette grande sensitive épineuse, que les negres appellent *guerakiao*, c'est-à-dire, bonjour, parce que, quand on la touche, ou qu'on lui parle de près, elle incline ses feuilles, comme pour souhaiter le bonjour, & témoigner qu'elle est sensible à la politesse qu'on lui fait.

Je vous ai parlé d'un arbre de la Côte d'Or, dont la grandeur surpasse tout ce que j'avois vu en ce genre; mais il n'approche pas de celui qu'on nomme ici le pain de singe. J'en ai mesuré le tronc avec une ficelle, & lui ai trouvé soixante & dix-huit pieds de circonférence, c'est-à-dire, plus de vingt-cinq de diametre. Sa hauteur n'est point extraordinaire, & n'a guere que

soixante pieds. Du haut du tronc partent plusieurs branches, dont quelques-unes s'étendent horizontalement, & touchent la terre par leurs extrémités. Elles ont depuis quarante-cinq, jusqu'à cinquante pieds de longueur; & chacune d'elles feroit un des plus gros chênes de l'Europe. Enfin tout l'ensemble paroît moins former un arbre, qu'une forêt. Une racine, qui avoit été découverte par les eaux d'une riviere, me parut avoir plus de cent dix pieds de long, sans compter la partie qui restoit encore cachée en terre. Plusieurs de ces arbres portent des noms d'Européens, dont les caracteres sont gravés profondément dans l'écorce. Un de ces noms date du quinzieme siecle; & les lettres ont environ six pouces de longueur; les pains de singe sont peut-être les plus anciens arbres du globe terrestre. Si l'Afrique, en produisant l'autruche & l'éléphant, peut se flatter d'avoir enfanté les géants des oiseaux & des quadrupedes, elle ne se dément point à l'égard des végétaux, en tirant de son sein le plus grand arbre de l'univers.

L'autruche, dont je viens de parler, est le principal oiseau du pays. Il y

eſt ſi commun, qu'on en rencontre ſouvent des troupes nombreuſes ſur le bord des rivieres. Elles ont ordinairement ſept à huit pieds de haut; mais leur corps, quoiqu'aſſez gros, a peu de proportion avec leur grandeur. Elles ſont montées ſur de très-hautes jambes, ont le col fort long, la tête extrêmement petite, & couverte d'une ſorte de duvet. Les yeux reſſemblent à ceux de l'homme, leur bec eſt court & pointu, & leurs ailes, trop petites pour voler, ſuffiſent pour les aider à courir avec une vîteſſe étonnante, ſurtout lorſqu'elles ont le vent en arriere. Quand il leur eſt contraire, elles n'ont de reſſource que dans leurs jambes. Leurs plumes ſont molles, douces, lanugineuſes, cotonnées & fort touffues. Celles des mâles ſont plus blanches, plus longues & plus épaiſſes que celles des femelles. Cet oiſeau a les cuiſſes groſſes & charnues, couvertes d'une peau dure, épaiſſe, ridée, & les pieds de la forme de ceux du bœuf; mais la corne eſt diſtinguée en article, & armée de griffes, qui lui ſervent à lever ce qu'il veut prendre. Sa queue eſt ſerrée, ronde, compoſée de pennes

pennes blanches dans le mâle, brunes dans la femelle. Ses plumes ſont fort recherchées pour les caſques. Si quelqu'un le pourſuit, il prend des pierres qu'il jette derriere lui avec beaucoup de force. Il dévore indifféremment tout ce qu'on lui préſente, cuir, herbe, pain, viande, poil, &c. Il ne digere cependant point le fer, ni les autres corps durs qu'il avale; mais il les rend tout entiers par l'anus. Le cuivre ſe change en poiſon dans ſon eſtomac. On a ouvert des ventricules d'autruches, dans leſquels on a trouvé juſqu'à ſoixante liards conſumés preſque aux trois quarts par leur frottement mutuel; le fer, les pierres & les os étoient teints de verd-de-gris.

Cet animal multiplie prodigieuſement, parce qu'il fait pluſieurs pontes chaque année; & chaque ponte eſt de quinze ou ſeize œufs, dont la groſſeur eſt proportionnée à celle de l'oiſeau qu'ils doivent produire. Il y a de ces œufs qui contiennent une pinte de liqueur, d'autres qui peſent juſqu'à quinze livres, & ſuffiſent pour raſſaſier ſept ou huit perſonnes. Ils ont le goût des œufs d'oie. La coque en eſt blanche, unie & fort dure, quoique

d'une épaiſſeur médiocre. Les Turcs & les Perſans les ſuſpendent à la voûte de leurs moſquées. On en fait des taſſes & des ornemens pour les cabinets des curieux. Les autruches les dépoſent dans le ſable, où l'on a cru long-temps qu'elles les abandonnoient, laiſſant à la chaleur du ſoleil, diſoit-on, le ſoin de les faire éclorre. Il eſt cependant très-certain qu'elles les couvent au Sénégal, mais ſeulement pendant la nuit; ce qui les juſtifie de l'indifférence dont on les accuſe. Ainſi ce qu'on leur reprochoit comme une ſorte d'imbécillité, tourne à leur honneur; puiſqu'au lieu d'être continuellement ſur leurs œufs, elles ne les couvent que lorſqu'il eſt néceſſaire. On a eſſayé en vain d'en faire éclorre au ſoleil ſur une couche.

La chaſſe de cet animal eſt un des grands plaiſirs que prennent les ſeigneurs Africains. Ils arrivent dans la plaine, montés ſur des chevaux barbes, harpés comme des levriers. Ils partent: ils pourſuivent les autruches, qui fuient avec une rapidité ſurprenante. Elles tâchent de gagner les montagnes à la faveur de leurs ailes; mais on a l'atten-

tion de les pouſſer toujours contre le vent. Dès qu'elles commencent à ſe fatiguer, le chaſſeur fond ſur elles au grand galop, & les acheve à coups de fleches & de lances. Quelquefois on les attrape toutes vivantes ; & après les avoir apprivoiſées, on les vend aux marchands, qui les envoient en Europe, où leurs plumes ſervent d'ornement pour les dais, les chapeaux, les caſques, l'impériale des lits, les habillemens de théâtre, &c. Elles s'apprêtent, ſe blanchiſſent & ſe teignent de diverſes couleurs.

Les Arabes n'eſtiment pas ſeulement l'autruche pour ſes plumes, qui ſont, comme je l'ai dit, une marchandiſe très-recherchée, & dont ils font un grand commerce, mais encore pour ſa chair, qui, toute dure qu'elle eſt, paſſe parmi eux pour un mets délicat. On raconte qu'Héliogabale fit ſervir un jour ſur ſa table les têtes de ſix cens de ces oiſeaux, pour en manger les cervelles.

On trouve dans les eaux douces du Sénégal, un poiſſon que les François nomment le *trembleur*, à cauſe de la propriété ſinguliere qu'a cet animal, d'exciter un tremblement très-doulou-

reux dans les membres de ceux qui le touchent. Son effet, peu différent de la commotion électrique, se communique de même par le simple attouchement avec un bâton, de maniere qu'on laisse tomber, dans le moment, tout ce qu'on tenoit à la main. Le corps de ce poisson est rond, sans écaille, & glissant comme celui de l'anguille, mais beaucoup plus épais relativement à sa longueur. Sa chair, quoique d'un assez bon goût, n'est pas d'un usage également sain pour tout le monde.

Le requin est un autre poisson très-commun le long des côtes, & jusques dans les rivieres du Sénégal. C'est le plus grand, le plus redoutable des chiens de mer, & l'animal aquatique le plus hardi, le plus vorace, le plus ennemi de l'homme. Il a environ vingt-cinq pieds de longueur sur quatre de diametre. Sa gueule s'étend jusqu'au milieu du cou, & est armée à chaque mâchoire de trois rangées de dents, si serrées & si dures, que rien ne peut leur résister. On en a pris qui avoient dans l'estomac des corps humains ; & c'est, dit-on, ce qui a d'abord fait donner à ce poisson le nom de *requiem*, d'où est

venu ensuite celui de requin. Plusieurs personnes croient aussi que c'est le véritable monstre, dans le ventre duquel le prophete Jonas fut trois jours enseveli; & elles ajoutent que si on lui tient le gosier ouvert avec un baillon, les chiens y entrent aisément, & mangent ce qu'il a dans l'estomac. Les os de sa mâchoire ont un ressort si singulier, qu'il peut ouvrir sa gueule suivant la grosseur de sa proie, & lui donner une largeur extraordinaire. Toute sorte de chair l'accommode; il semble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un negre, & celle-ci moins que celle d'un chien.

Ce monstre, que la nature semble n'avoir produit que pour dévorer, attaque tout ce qu'il trouve; & sans la difficulté qu'il a de mordre, il dépeupleroit tout l'Océan; mais heureusement sa gueule meurtriere est tellement éloignée du bout de son museau, qu'il ne peut saisir sa proie avec avantage. Les vaisseaux qui naviguent sur ces côtes, en sont toujours environnés; & si quelque matelot a le malheur de tomber dans la mer, il est mangé sur le champ par ces terribles animaux. Lorf-

qu'on y jette un homme mort, on les voit dans l'inſtant le mettre en pieces & en faire une prompte curée. Leur avidité eſt ſi grande, qu'ils ſe battent comme des furieux; & levant la moitié de leurs corps hors de l'eau, ils s'élancent les uns contre les autres avec une violence qui fait retentir l'air de leurs coups.

Il ne faut pas beaucoup d'adreſſe pour prendre ce poiſſon. Comme il eſt extrêmement goulu, il ſe jette avidement ſur tout ce qu'on lui préſente. Ordinairement c'eſt un gros hameçon couvert d'une piece de lard, & attaché à une chaîne de fer qui aboutit à une corde. Lorſque le requin n'eſt point affamé, il s'approche de l'appât, l'examine, tourne autour, & paroît le dédaigner. Il s'en éloigne un peu, revient, ſemble vouloir l'engloutir, & le quitte. Lorſqu'on a pris aſſez de plaiſir à le voir, on tire la corde, comme ſi on vouloit r'avoir l'hameçon. Alors ſon appétit ſe réveille, & il ſe jette tout de bon ſur le morceau de lard, & l'avale.

Quand il ſe ſent pris & retenu, c'eſt un autre amuſement de voir les mou-

vemens qu'il se donne pour se décrocher. Tantôt avec ses mâchoires il essaie de couper la chaîne ; tantôt il s'élance en avant, & fait des bonds furieux pour rompre la corde. On en voit qui s'efforcent avec violence de vomir ce qu'ils ont pris, & semblent vouloir jeter toutes leurs entrailles par la gueule. Lorsqu'ils se sont bien debattus, on tire la chaîne jusqu'à leur mettre la tête hors de l'eau ; & avec une corde on fait un nœud coulant, qui leur serre le milieu du corps. Il est aisé alors de les enlever dans le bâtiment, où l'on acheve de leur ôter la vie. Il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir ; car après l'avoir coupé en morceaux, on voit encore remuer toutes les parties. Quand il est pris & tiré à bord, aucun matelot n'est assez hardi pour en approcher sans précaution. Outre ses morsûres, qui enlevent toujours quelques membres, les coups de sa queue sont si terribles, qu'ils brisent les bras ou les jambes de tous ceux qu'il attrape.

La chair de ce poisson est coriace, maigre, gluante & de mauvais goût. Le seul endroit supportable est le

ventre ; on le fait mariner vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle qui ait des petits, on les lui ôte ; & après les avoir fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair assez bonne. Nos matelots ne dédaignent pas celle du requin même, & les negres en font leur nourriture ordinaire. Ils la gardent jusqu'à ce qu'elle commence à sentir mauvais ; & dans cet état, elle passe parmi eux pour un manger exquis : aussi s'en fait-il un commerce considérable dans la Guinée, & spécialement sur la Côte d'Or. La graisse de ce poisson se conserve long-temps, se seche & se durcit comme le lard de cochon ; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On enchâsse dans de l'argent les dents de requin les plus grosses & les plus unies, pour en faire des hochets, qu'on donne aux enfans pour aider leurs dents à percer. Enfin la peau de chien de mer est d'usage chez plusieurs artisans, pour couvrir des étuis, polir le bois, &c. On a observé que cet animal est presque toujours environné de petits poissons qui partagent

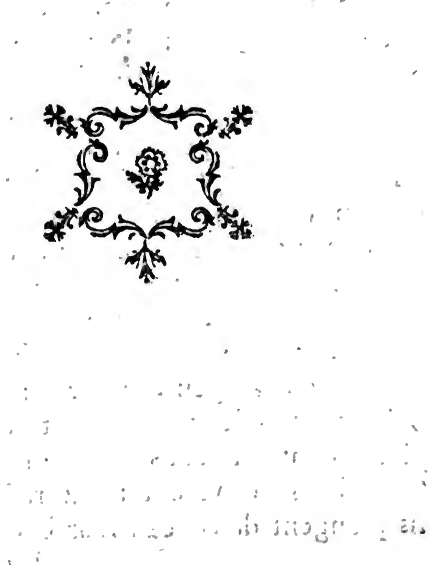
ſa proie lorſqu'il s'en eſt emparé. Ils entrent librement dans la gueule même du monſtre, qui, choſe étonnante, les laiſſe ſortir, dit-on, ſans leur faire de mal.

Une autre ſingularité du Sénégal ſont les pélicans, autrement dits les grands goſiers, qui ſe promenent gravement ſur les eaux comme les cygnes. Après l'autruche, ce ſont les plus grands oiſeaux du pays. Sous leur bec, qui a environ un pied & demi de longueur, eſt attaché un ſac qui contient plus de dix pintes d'eau, & dont l'uſage eſt uniquement pour la pêche. C'eſt une eſpece d'épervier, que la nature a donné à cet oiſeau, pour lui faciliter les moyens de ſatisfaire à ſes grands beſoins. Elle ne pouvoit le placer dans un animal qui ſût mieux s'en ſervir; & l'on peut dire qu'il entend la pêche dans la perfection. Les pélicans nagent ordinairement par compagnie ſur les hauts fonds, & forment un grand cercle, qu'ils reſſerrent en ſe rapprochant peu à peu, pour amener le poiſſon que le mouvement de leurs pieds contient dans ce petit eſpace. Quand ils le voient aſſez raſſemblé, ils plongent dans l'eau leur bec ouvert,

& le renferment avec une vîtesse comparable à celle d'un pêcheur qui jette & retire son filet. Pour verser l'eau dont leur sac est rempli, ils ne font que pencher leur bec de côté, en l'entr'ouvrant légérement. Elle échappe aussi-tôt, & laisse à sec les poissons, qu'ils vont manger paisiblement à terre.

Je suis, &c.

Au Sénégal, ce 1 novembre 1753.



LETTRE CLXXXV.

LES CANARIES.

VOus apprendrez, Madame, tout à la fois, & mon départ de l'Afrique, & mon arrivée en Europe. Des bords du Sénégal jusqu'aux rives du Tage, on compte environ 700 lieues de côte; mais par la route que nous prîmes, nous fîmes au moins le double du chemin. Après avoir relâché au fort d'Arguin, nous allâmes mouiller successivement aux Canaries, à Madere, aux Açores; & au bout de cinq semaines de navigation, nous arrivâmes heureusement au port de Lisbonne. Jamais je n'ai vu autant de monde souffrir du mal de mer que durant ce dernier voyage.

Vous n'ignorez pas que cette maladie est une espece d'abattement & de défaillance, qui cause des vomissemens plus ou moins fréquens, suivant la diversité des tempéramens. Il y a des gens qui ne l'ont jamais connue.

D'autres n'en reſſentent les effets que pendant les premiers jours, & en ſont quittes pour de légers étourdiſſemens. Dans quelques-uns ce même mal ne paroît que lorſque la mer eſt fort agitée, & que le mouvement du vaiſſeau eſt très-violent; d'autres enfin en ſont incommodés dans les plus courtes traverſées comme dans les plus longues, dans les calmes comme dans les gros temps. Les conſtitutions fortes & les tempéramens foibles l'éprouvent également : il n'y a que telle ou telle diſpoſition, celle des enfans, par exemple, ou des perſonnes affoiblies par des maladies, qui en ſoit exempte. Ceux qui ne reſtent pas aſſez long-temps en mer pour donner lieu au vomiſſement, vomiſſent quelquefois deux ou trois heures après qu'ils ſont deſcendus. Il eſt très-rare que ce mal donne la fievre; il dérange ſeulement l'eſtomac, ſans ôter l'appétit. On remarque que les femmes y réſiſtent plus que les hommes, & ceux qui ont la vue baſſe & courte, plus que de ceux qui l'ont forte & longue. Enfin, on a obſervé que les perſonnes que la mer a le plus incommodées, ſe portent toujours infiniment mieux ſur

terre, que celles qui ont paru les plus vigoureuses durant la navigation.

Nous étions souvent distraits dans notre route, par les divertissemens que nous donnoient les poissons volans. La mer en étoit, pour ainsi dire, toute couverte : leur grosseur est égale à celle du merlan. Ils ont deux nageoires, presque aussi longues que tout le corps, qui leur servent d'ailes pour voler au-dessus de l'eau. Les dorades & les bonites, autres animaux aquatiques qui en sont très-friands, leur faisoient une guerre continuelle ; & l'on voyoit, à chaque instant, des nuées de poissons qui voloient au-dessus de l'eau pour éviter ces cruels persécuteurs. Comme ils ne se soutiennent en l'air qu'autant que leurs ailes sont humides, leur volée étoit courte ; & la plupart de ceux qui s'élevoient par-dessus le navire, y retomboient sur le champ, ce qui nous procuroit une nourriture aussi abondante que délicate.

La nuit nous fournissoit d'autres amusemens. Dès que le soleil, en se plongeant sous l'horizon, avoit ramené les ténebres, la mer nous prêtoit aussitôt sa lumiere. La proue du navire, en

faisant bouillonner ses eaux, sembloit les mettre en feu. Nous voguions ainsi dans un cercle lumineux, qui, nous environnant comme une gloire, nous suivit jusqu'à l'île d'Arguin.

Cette île, qui donne son nom au golfe où elle est située, n'a pas plus de cinq lieues de tour. Elle est accessible par-tout pour les chaloupes ; mais les gros vaisseaux ne sauroient y aborder. Les bâtimens qui ne prennent que dix à douze pieds d'eau, peuvent en approcher à la portée du fusil. L'île d'Arguin, que les Arabes appellent île de Ghir, fut découverte, au milieu du quinzieme siecle, par les Portugais, qui y bâtirent un fort sur la pointe d'un roc, vers le Nord-Ouest. Ce fort a environ 20 toises de face ; & ses murs, qui sont de brique, n'ont pas moins de quatre pieds d'épaisseur, sur trente ou quarante de haut. Du côté de la terre, il y a deux tours unies par une courtine, au milieu de laquelle se trouve la porte. Le reste de l'enceinte est baigné par l'Océan, & percé d'un grand nombre d'embrasures. Dans le corps de la place, on voit une citerne & un magasin qui sont à l'épreuve de la bombe.

Les Portugais jouirent de ce fort & du commerce des environs pendant l'espace de deux siecles ; mais les Hollandois, profitant de leur foiblesse, s'emparerent de cet établissement, & en augmenterent les fortifications. Ils le conserverent près de vingt ans, avec l'avantage d'un négoce considérable, sur-tout celui de la gomme, qu'ils pousserent à un prix excessif, dans l'intention de ruiner le nôtre au Sénégal. Cette raison obligea les François d'assiéger le fort & de s'en rendre maîtres. La paix de Nimegue leur en laissa la propriété ; mais depuis cette époque, il a été pris, rendu & repris par les François & les Hollandois, & est enfin resté à la compagnie des Indes, de même que le château & le comptoir de Portendic, situés sur la même côte, à moitié chemin d'Arguin au Sénégal.

Après avoir doublé le cap Blanc, nous voguâmes, sans nous arrêter, jusqu'aux Canaries, connues des anciens sous le nom des îles Fortunées, à cause de la bonté de l'air & de la fertilité du terroir. Je me suis rappellé, en abordant à l'île de Fer, que le cardinal de Richelieu ayant fait assembler plu-

ſieurs aſtronomes à l'arſenal de Paris, pour examiner en quel endroit devoit être placé notre premier méridien, il fut décidé qu'il paſſeroit par cette île, comme la plus occidentale des Canaries. En conſéquence, Louis XIII donna une déclaration qui défend aux François de le placer ailleurs, & leur enjoint de compter de-là le premier degré de longitude en tirant à l'Orient. C'eſt tout ce que cette petite terre peut offrir de curieux à un François; car je regarde comme une fable ce qu'on m'a raconté d'un arbre du pays, qui, pendant le jour, eſt continuellement environné de nuages, & la nuit, fournit de l'eau comme une fontaine pour les beſoins des hommes & des beſtiaux. Près du bourg qui s'appelle comme l'île, eſt un volcan qui s'ouvre quelquefois, & y fait de grands ravages.

On prétend que les Canaries ont tiré leur nom d'une certaine eſpece de cannes qui croiſſent en grand nombre ſur une même racine. Pour peu qu'on les preſſe avec la main, elles rendent un ſuc couleur de lait, qui paſſe pour un poiſon très-ſubtil. Il paroît que les premiers habitans de ces terres iſolées étoient

une colonie d'Egyptiens, dont ils avoient apporté les mœurs & la religion; mais ils tomberent insensiblement dans la plus affreuse barbarie. Ils n'avoient cependant rien de cette cruauté qu'on reproche aux barbares. Ils regardoient l'effusion du sang avec horreur; & la haine ne leur faisoit point imaginer de vengeance plus rigoureuse contre leurs ennemis, que de les employer à garder les chevres & à les nettoyer, exercice qui passoit chez eux pour le plus méprisable. Les Guanches, c'est le nom qu'on donnoit alors à ce peuple, étoient grands, robustes, & si agiles, qu'ils descendoient du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Ils se servoient pour cela d'une pique longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuyoient pour s'élancer d'un endroit à l'autre. Leur habit étoit de peau de chevre; leur nourriture, une pâte composée d'orge pilé, d'eau & de miel. Ils se servoient de pierres dans les combats, & les lançoient avec autant de force que d'adresse. Leurs maisons étoient des cavernes taillées dans le roc, ou formées par la nature. Ils avoient des rois, & leur étoient très-

ſoumis. Ceux qui ſe marioient leur renouvelloient le ſerment d'obéiſſance pour eux & pour leurs enfans, & leur cédoient les premiers droits ſur la virginité de leurs femmes. Lorſqu'un nouveau monarque montoit ſur le trône, les jeunes gens étoient dans l'uſage de lui offrir non-ſeulement leur fidélité & leurs ſervices, mais encore le ſacrifice de leur vie; & il s'en trouvoit qui paſſoient de l'offre à l'exécution. Ils ſe rendoient, avec un nombreux cortege, ſur le bord d'une profonde vallée; & après quantité de cérémonies, ils ſe précipitoient à la vue de tout le monde. Le même uſage obligeoit le prince de marquer une conſidération particuliere pour les parens du mort, & de les diſtinguer par des honneurs & des bienfaits.

Ces peuples reconnoiſſoient un Etre ſuprême, auquel ils faiſoient des ſacrifices. Ils avoient quelque idée de la punition future des crimes, & regardoient le volcan du pic de Ténériffe comme l'enfer des méchans. Ils avoient retenu de leurs ancêtres le ſecret d'embaumer les morts de maniere qu'ils ne ſe corrompoient jamais; ils les pla-

çoient dans de grandes caves creusées sous des rochers. On voit encore aujourd'hui de ces cavernes sépulcrales, où les corps sont presque entiers, quoiqu'ils y soient renfermés depuis plusieurs siecles. On distingue également dans les deux sexes, les yeux, les oreilles, le nez, les dents, les levres, la barbe, & jusqu'aux parties naturelles. Parmi ces especes de momies, les unes sont debout, les autres couchées sur des lits de bois si durs, qu'il n'y a pas de fer qui puisse le percer. Ces cadavres sont aussi légers que la paille ; les nerfs, les tendons, & même les veines & les arteres, paroissent comme autant de petites cordes. Si l'on s'en rapporte aux descendans de ces anciens Guanches, il y avoit parmi leurs ancêtres une tribu particuliere, qui possédoit seule l'art d'embaumer les corps, & le conservoit comme un mystere sacré, qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même tribu composoit le sacerdoce, & les prêtres ne se mêloient point par des alliances avec les autres ordres de citoyens. Mais après la conquête de ces îles, la plupart furent détruits par

leurs vainqueurs, & leur ſecret périt avec eux. On ſait ſeulement, par une ſorte de tradition, que dans cette opération il entroit du beurre mêlé avec de la graiſſe d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chevres. On la faiſoit bouillir avec une eſpece de lavande qui croît en abondance entre les rochers; on y joignoit de la ſauge ſauvage & d'autres ſimples dont le mélange compoſoit le baume le plus exquis. Après cette préparation, on commençoit par vuider le corps de ſes inteſtins: on le lavoit enſuite avec une leſſive faite d'écorce de pins ſéchée au ſoleil. Cette purification étoit répétée pluſieurs fois; enſuite on faiſoit l'onction en dedans & en dehors à pluſieurs repriſes, avec l'attention de la laiſſer ſécher à chaque fois. On la continuoit juſqu'à ce que le baume eût entiérement pénétré le cadavre, & que la chair ſe retirant, on vît paroître tous les muſcles. On s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération, lorſque le corps étoit devenu extrêmement léger. Alors on le couſoit dans des peaux de chevres; & la couture en étoit ſi unie, ſi égale, qu'on en admire encore aujourd'hui

l'adreſſe & la propreté. Chaque enveloppe eſt exactement proportionnée à la grandeur du mort.

Les îles Canaries furent long-temps inconnues aux modernes ; les Caſtillans n'en firent la découverte que vers la fin du quatorzieme ſiecle, & ne s'y établirent même pas. Ce ne fut que vingt ans après, que deux gentilshommes François, nommés Betancourt, obtinrent du roi d'Eſpagne la permiſſion de les conquérir. Ils en ſoumirent quatre à leur obéiſſance ; & dans la ſuite, ils les céderent au roi de Portugal, qui leur donna en échange quelques terres dans l'île de Madere. Enfin, toutes les Canaries furent annexées à la couronne d'Eſpagne, par un traité fait entre les Portugais & les Caſtillans. Le premier fruit que les Eſpagnols en retirerent, fut une certaine herbe nommée *orchel*, qu'ils tranſporterent à Cadix pour les uſages de la teinture. Les peaux de chevres, le ſuif & le fromage, faiſoient le reſte du commerce. Dans ces commencemens, les Canariens ne ſe montrerent pas fort dociles aux vérités du chriſtianiſme ; les miſſionnaires les y amenerent par de-

grès. Leurs habitations étoient de ſimples villages, ſans fortifications & ſans défenſe dans les plaines, mais ſi bien retranchées dans les montagnes, qu'il falloit un ſiege pour les forcer.

On compte douze îles parmi les Canaries; mais il n'y en a que ſept qui ſoient un peu conſidérables; les autres ne ſont, à proprement parler, que des îlots. La grande Canarie, ſituée au milieu de toutes les autres qui en ont pris le nom, eſt la plus riche, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus étendue, car elle n'a pas plus de quarante lieues de circuit. On y trouve quatre villes, dont la principale porte le nom de l'île, & en eſt la capitale: on l'appelle auſſi la ville de Palme. Ses maiſons ſont belles, & ont deux étages, avec une plate-forme au ſommet. Il y a un château; mais il eſt peu capable de réſiſtance. Palme contient environ douze mille habitans: elle eſt le ſiege du conſeil ſouverain des ſept îles, de l'inquiſition, de l'évêque & du gouverneur; mais ces deux derniers, ainſi que tous les gens de qualité, ſont plus communément leur réſidence dans l'île de Téneriffe. Outre la cathédrale, dont

le chapitre est composé de huit dignitaires, de seize chanoines & de douze prébendés, il y a des dominicains, des récolets, des cordeliers, des jésuites, & des religieuses qui suivent la regle de saint Bernard. Les François y ont un consul. Les autres villes sont Telde, Galder & Guia, autour desquelles on voit de nombreuses manufactures de sucre, qu'on prendroit pour autant de villages, par la multitude des personnes qui y travaillent.

L'île de Ténériffe, la plus grande des Canaries, & en même temps la plus fertile & la plus cultivée, est remplie & environnée de montagnes inaccessibles. Dans là gorge de ces montagnes, on trouve les plus belles forêts d'orangers, de cédras, de citronniers, de figuiers, de grenadiers & d'arbres qui produisent toutes sortes de fruits. Les vallées portent les plus beaux bleds de la terre ; & les côteaux, plantés de vignes, donnent ces excellens vins, qui, sous le nom de Canarie & de Malvoisie, ont acquis la plus grande célébrité. Le premier est tiré d'un gros raisin, qui rend une liqueur forte & capiteuse : c'est cependant là le vin d'ordinaire. On fait l'autre avec un petit raisin, dont le grain

rond & doux fournit une liqueur divine, qui mérite d'être transportée dans toutes les parties du monde. On attribue communément la qualité de ces vins à la nature du terroir; mais la culture & la façon qu'on donne aux vignes, y a, pour le moins, une aussi grande part. On choisit les collines exposées au midi; on en cultive la partie la plus basse; & sur le terrain destiné au vignoble, on éleve de petits murs à hauteur d'appui, à la distance de quatre ou cinq pieds les uns des autres. Ces murs servent à plusieurs fins; car, premiérement, en arrêtant les terres, ils empêchent les vignes d'être déchaussées. En second lieu, ils retiennent les eaux de pluie; & enfin, en augmentant la réflexion des rayons du soleil, ils procurent aux ceps une plus grande chaleur. Le revers de ces côteaux, c'est-à-dire, le côté qui regarde le nord, est aride, inculte, & ne présente à la vue qu'une suite de rochers nuds & d'un gris d'ardoise.

Au milieu de l'île s'éleve une montagne, dont la hauteur perpendiculaire a plus d'une lieue, & ne cause pas moins d'admiration de près que dans l'éloignement.

gnement. Elle étend sa base presque jusqu'à la mer, d'où l'on compte deux journées & demie de chemin jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paroisse se terminer en pointe fort aigue comme un pain de sucre, avec lequel elle a beaucoup de ressemblance, elle est plate néanmoins à l'extrémité; & sa cime forme une plaine de plus d'un arpent. Le centre de cet espace est un gouffre, d'où il s'élance de grosses pierres avec de la flamme & de la fumée. On peut y monter, pendant un trajet de sept lieues, sur des mules ou sur des ânes; mais il faut continuer le voyage à pied avec de grandes difficultés. Le dos de la montagne, dans les quatre premieres lieues, est orné des meilleurs arbres, & le terrain arrosé de petits ruisseaux qui sortent de leurs sources, & descendent jusqu'à la mer. Quand on est au milieu du chemin, le froid devient insupportable, & ne finit qu'à deux lieues du sommet, où la chaleur n'est pas moins grande qu'au fond de la vallée. Le temps le plus commode pour ce voyage, est la fin de l'été, parce qu'on évite les torrens que cause la fonte des neiges. Il ne tombe point

de pluie ſur la cime de la montagne ; le ciel y eſt clair & ſerein, & le vent ne s'y fait jamais ſentir. Quoique l'île ſoit remplie de rochers, elle paroît, du haut du mont, comme une belle & vaſte plaine ; mais ce qu'on prend pour la terre, n'eſt, au fond, que les nuées qu'on voit fort bas au-deſſous de ſoi. Toute la partie ſupérieure de la montagne eſt ſtérile, ſans aucune apparence d'arbre ou de buiſſon. Si l'on jette une pierre dans le gouffre d'où ſort le volcan, elle y retentit comme dans un vaiſſeau de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau de fer ; auſſi les Eſpagnols lui ont-ils donné le nom de *chaudron du diable*. L'ouverture n'a pas moins de cent pieds de diametre, & s'étend vers le fond l'eſpace d'environ mille toiſes. Sa forme eſt celle d'un entonnoir : ſes bords ſont couverts de petites pierres tendres, mêlées de ſoufre & de ſable. On nous aſſura que des voyageurs ayant eu le courage de deſcendre juſqu'au fond de l'abîme, n'y avoient trouvé qu'une eſpece de ſoufre clair, qui reſſembloit à du ſel. La terre ſe pétrit comme de la pâte ; & ſi on l'alonge en

forme de chandelle, on eſt ſurpris de la voir brûler comme du ſoufre. Tel eſt le fameux pic de Ténériffe, qui, ſuivant l'opinion commune, eſt la plus haute montagne du monde, & celle dont la pointe eſt la partie du globe terreſtre la plus éloignée de ſon centre. Nous commençâmes à l'appercevoir à plus de vingt lieues en mer; & de ſon ſommet, on découvre toutes les Canaries.

Laguna, capitale de l'île, eſt aſſiſe au pied du pic : ſon nom lui vient d'un lac, ſur le bord duquel elle eſt ſituée. Elle eſt partagée en deux paroiſſes, & continent pluſieurs couvens d'hommes & de filles. La plupart des maiſons ſont de pierres, & couvertes de tuiles : preſque toutes ſont ornées de parterres & de terraſſes, où l'on voit régner de belles allées d'orangers & de limonniers. Les rues n'en ſont pas plus régulieres; mais au milieu de la ville eſt une grande place environnée de beaux bâtimens. On y a conſtruit un aqueduc qui fournit de très-bonne eau. Enfin, ſi l'on conſidere dans cette capitale, ſa ſituation, l'étendue de la vue du côté de la mer, ſes jardins, ſes

allées d'arbres, ses bosquets, sa plaine, son lac & la douceur des vents dont elle est rafraîchie, elle doit passer pour une habitation délicieuse. Les autres villes se nomment Santa Cruz, Oratava, Rialejo, & Garachico.

L'heureuse température de l'île de Téneriffe, & l'excellence de ses pâturages contribuent infiniment à la bonté de ses bestiaux. On y voit des troupeaux de bœufs & de chevreaux dont la chair est d'un goût exquis ; mais les moutons y sont moins communs. On y éleve toutes sortes de volailles; mais le gibier, sur-tout en oiseaux, y est fort rare ; & l'on remarque que le serin, qui en France devient blanc, est ici d'un gris presque aussi foncé que celui de la linotte; ce qui provient, sans doute, du plus grand froid de notre climat. Ceux qui naissent en France, n'ont ni le son si doux, ni le chant si agréable.

L'arbre qui produit le sang de dragon, est propre aussi à l'île de Téneriffe. On appelle ainsi une substance résineuse, seche, friable, rarement transparente, d'un rouge foncé, & qui est sans goût & sans odeur, excepté quand

on la brûle. On en fait usage en médecine; & les droguistes en distinguent de plusieurs especes. Celle des Canaries découle d'un arbre qui croît sur les hauteurs, & dont les rameaux sont toujours verds. Son tronc, qui est raboteux, se fend en plusieurs endroits, & répand, dans le temps de la canicule, une liqueur qui se condense en forme de larmes de sang

Cette île a plusieurs ports : celui d'Oratava est le plus célebre pour le commerce. Les Anglois y ont un consul & plusieurs marchands. La meilleure eau se trouve à Santa-Cruz, & les bâtimens d'Oratava même y envoient leurs chaloupes. Nous nous amusâmes à pêcher du maquereau dans la rade. Ce poisson y étoit si abondant, qu'il sembloit que tous ceux de la mer voisine s'y fussent rassemblés. On n'avoit qu'à jeter la ligne, & l'on étoit sûr de retirer un poisson, souvent même sans le secours de l'amorce. Les gens du pays font cette pêche d'une maniere encore plus avantageuse. Dès que la nuit est venue, & que la mer est tranquille, ils se munissent de flambeaux, & se dispersent avec leurs barques autour

de la rade, à une lieue à la ronde. Arrivés dans les quartiers qui leur paroissent les plus poissonneux, ils s'arrêtent, & voient les maquereaux rassemblés autour de la lumiere. Ils donnent un coup de filet qu'ils vuident aussi-tôt dans leurs barques, & vont ainsi toujours pêchant, jusqu'à ce qu'ils aient fait leur provision. Tant que la pêche dure, on ne voit à chaque instant que des canots chargés, qui viennent vendre leur poisson, & le donnent à très-bon compte. Le maquereau des Canaries n'est pas de la même espece que celui qu'on mange en Europe. Il est moins large & plus petit ; sa chair blanche & ferme, quoique inférieure à celle des nôtres, ne laisse pas d'être d'assez bon goût.

L'île de Gomera a une petite ville, avec un port nommé de même. Les vaisseaux des Indes s'y arrêtent volontiers pour y prendre des rafraîchissemens. Elle appartient au duc de Gomera ; mais ses vassaux appellent de ses jugemens aux officiers royaux qui font leur résidence à Canarie.

Les vins de Palme rendent célebres l'île & la ville de ce nom. Elle n'est pas

moins fertile en beſtiaux & en fruits.

Lancerota a le titre de comté, & n'a d'ailleurs preſque rien qui la faſſe remarquer. Fuerta-Ventura a ſouffert beaucoup d'un volcan qui s'ouvrit en 1730 ſur une des montagnes de l'île de ce nom, & étouffa pluſieurs de ſes habitans. Lancerota n'eſt renommée que pour ſes chevaux ; la grande Canarie, Palme & Ténériffe pour ſes vins ; Fuerta-Ventura pour ſes oiſeaux de mer, & Gomera pour ſes daims. Ces îles ſont une ſource féconde de commodités & d'agrémens : mais l'eau y eſt d'une bonté médiocre.

Les Eſpagnols, poſſeſſeurs des Canaries, n'y trouverent ni vin ni bled à leur arrivée. Ils y ſemerent du grain, & planterent de la vigne. Elle y fut envoyée, les uns diſent des bords du Rhin, les autres de l'île de Candie, & peut-être de ces deux endroits à la fois, ſous le regne de Charles-Quint. Ces ceps ainſi tranſplantés, y produiſent, dit-on, de meilleur vin & plus abondamment qu'à Candie même. On prétend que dans une ſeule année, il en eſt venu juſqu'à quinze mille muids en Angleterre : le tranſport & la navi-

gation ne font qu'augmenter sa bonté.

Je crois vous avoir parlé autrefois de la découverte de l'île de Madere, que quelques-uns placent parmi les Canaries, quoiqu'elle en soit éloignée de soixante lieues: nous mîmes deux jours & demi à faire ce trajet. Madere, qui passe pour le plus charmant séjour de l'univers, produit un revenu considérable au roi de Portugal. L'air y est d'une douceur admirable : tous les fruits d'Europe y réussissent parfaitement ; & ceux du pays y sont plus estimés que les mêmes especes qui croissent dans d'autres climats. Cependant, quoique cette terre soit très-fertile, elle ne fournit point assez de bled pour la nourriture de ses habitans ; ils sont obligés de s'en procurer d'ailleurs. Mais l'abondance & la bonté de leurs vins & de leur sucre les en dédommagent. Le vin de Madere a cette propriété, qu'il se perfectionne, ou, s'il a souffert quelque altération, qu'il se répare à la chaleur du soleil ; mais il faut, pour cette opération, que la bonde soit ouverte, & qu'il puisse recevoir l'air. Le revenu d'un vignoble se partage avec égalité entre le propriétaire & ceux qui le

cultivent. Les jésuites possedent les cantons où l'on fait le meilleur vin. Ils en distinguent de deux sortes, qu'ils appellent *tinto* & *malvoisie*. On assure que le premier tire son nom d'une teinture rouge qu'on lui donne ; mais les propriétaires s'obstinent à le nier, & soutiennent que cette couleur lui est naturelle. On compte, qu'années communes, l'île de Madere donne trente à trente-six mille muids de vin. Les habitans en consomment le tiers ; le reste se transporte aux Indes orientales, dans les îles, ou en Europe.

Lorsque les premiers Portugais firent la découverte de Madere, ils ne trouverent qu'une forêt vaste & déserte. Ils y mirent le feu ; & l'on prétend que l'incendie dura sept ans. Ensuite ils partagerent entr'eux les divers cantons de l'île, se mirent à nettoyer la terre ; & dans peu d'années, ils firent de ce pays sauvage un jardin de délices. Cette colonie ne montoit alors qu'à 800 hommes ; ils s'y sont tellement multipliés, qu'elle est en état, dit-on, d'en mettre aujourd'hui plus de dix mille sous les armes. Ils changerent en cités leurs principales habitations ; & Funchal,

ainſi appellée à cauſe de la quantité de fenouil qui croît dans les environs, en fut nommée la capitale. Manchico & Santa-Cruz ſont les noms des autres villes. L'île entiere a trente-ſix paroiſſes, quatre-vingt-deux hermitages, quatre hôpitaux, quantité de châteaux & de maiſons de plaiſance.

Funchal, ſituée fort près de la mer, eſt défendue par une forteresſe & quelques autres fortifications. Ses rues ſont mal percées, & ſes maiſons aſſez ſimples, n'ayant qu'un étage & des fenêtres ſans vîtres, qui ſe ferment le ſoir avec des volets de bois. Il y a un évêque ſuffragant de Lisbonne; ſa cathédrale, ſous l'invocation de la ſainte Vierge, eſt bâtie à la moderne; ſon clergé eſt riche & nombreux. Les autres égliſes ſont belles & bien entretenues, ſur tout celle des jéſuites, qui y ont un college. On compte dix mille habitans, dont le dixieme au moins ſont des religieux ou des religieuſes qui vivent entre eux avec beaucoup de liberté. Le reſte eſt un mêlange de Portugais, de negres & de mulâtres: les Portugais forment le plus petit nombre. Le commerce les rend d'ailleurs tous égaux;

& ils ne font pas de difficulté de s'allier par des mariages. Ils sont habillés de noir; & tous, jusqu'aux domestiques, portent l'épée, même en servant à table. Le gouverneur réside dans la forteresse.

La ville est rafraîche par quantité de petits ruisseaux qui descendent des montagnes; & l'on ne voit pas, sans admiration, une extrême fertilité dans les lieux même les plus élevés. Ils sont aussi cultivés que nos plaines de France; & le bled n'y croît pas avec moins de facilité. La campagne est remplie de jardins, de vignobles & de maisons agréables. Les bosquets & les allées d'orangers parfument l'air, jettent de la variété dans cette perspective, & la rendent encore plus riante. Le chant des oiseaux y fait entendre une mélodie continuelle. La mer & les vaisseaux forment un autre point de vue dans l'éloignement. Enfin, de quelque côté qu'on tourne les yeux, on trouve sans cesse de nouveaux charmes dans cette admirable diversité d'objets dont on est environné.

Pendant l'été, les pauvres n'ont guere d'autre nourriture que le pain & le raisin. Sans cette sobriété, il leur se-

roit difficile d'éviter la fievre dans le fort de cette saison ; & les plaisirs des sens, auxquels ils s'abandonnent sans réserve, joints à l'excès de la chaleur, mineroient bien-tôt les plus forts tempéramens. Aussi les Portugais, même les plus riches, s'imposent-ils, à cet égard, des regles dont ils ne s'écartent presque jamais ; & cette affectation de tempérance est portée si loin, que quiconque oseroit uriner dans les rues, s'exposeroit aux reproches d'ivrognerie. L'incontinence regne à Madere dans toutes les conditions. Le meurtre même y est dans une sorte de considération ; & pour jouir d'une certaine renommée, il faut avoir trempé ses mains dans le sang de son ennemi. La source de ce détestable usage est la protection que l'église accorde aux meurtriers, qui trouvent un asyle inviolable dans les moindres chapelles. C'est assez qu'un criminel puisse seulement toucher le coin de l'autel, pour braver toutes les rigueurs de la justice.

On n'accorde ici aucune sorte de sépulture aux hérétiques ; leur partage est d'être jetés dans la mer. Un Anglois, mourut il y a quelques années : les mar-

chands de ſa nation voulant l'enterrer avec décence, & le ſauver de la rigueur du clergé, prirent le parti de le tranſporter dans des rochers, eſpérant qu'il y ſeroit à couvert des recherches eccléſiaſtiques. Mais ils furent trahis dans leur marche; & les Portugais s'étant rendus en foule au lieu de la ſépulture, exhumerent le corps, & l'expoſerent aux inſultes publiques, après quoi ils le jetterent dans l'Océan. Il n'y a pas de lieu qui leur paroiſſe aſſez vil, pour y enterrer un homme qui ne croit point à l'égliſe ; on appréhende que ſon cadavre n'infecte toute l'étendue d'un canton catholique.

Le troiſieme jour après notre depart de Madere, nous apperçumes les îles Açores. On découvrit une terre fort haute & embrumée, qu'on reconnut pour l'île du Pic, & à côté, celle de Fayal. Nous nous portâmes ſur cette derniere à toutes voiles, & je voudrois pouvoir vous peindre le point de vue charment, ſous lequel elle ſe préſente. Elle paroît comme une montagne creuſée en demi-cercle, & partagée en quatre ou cinq ſommets couverts d'arbres, qui, par une pente douce, deſ-

cendent jusqu'à la mer. La ville, située au pied du mont, fait le tour du port. Elle est environnée de jardins disposés les uns sur les autres dans une espece d'amphithéâtre, dont l'irrégularité même offre aux yeux la perspective la plus agréable. Au fond de la rade est une espece de forteresse, dont les murs sont baignés par l'Océan.

On compte à Fayal cinq mille habitans, tous Portugais, & la plupart ecclésiastiques, moines, ou religieuses : jamais on n'a tant vu de couvens dans une seule ville. Outre les églises, qui sont, pour la plupart, très-bien bâties, on voit encore plusieurs beaux édifices, & entre autres le college des jésuites, qui sont les seigneurs temporels de l'île. Les maisons bourgeoises sont fort propres, toutes boisées & parquetées; d'où vous pouvez conclure que le bois n'est pas rare dans le pays.

L'île de Fayal est sous un beau ciel : l'air y est excellent, & conserve, pendant l'hiver, une température suffisante, pour qu'on puisse se passer de feu. Aussi personne ne se chauffe ; & l'on ne voit aucune cheminée dans les maisons. Pendant l'été, on est continuellement ra-

fraîchi par des vents qui rendent la chaleur très-supportable. L'humidité des montagnes entretient la fertilité. Leur cime est couverte d'arbres qui ne quittent jamais la verdure. Le plus commun est l'arbousier, que les Portugais appellent *fayal*, d'où est venu le nom de l'île. Sur les collines on cultive diverses sortes de légumes, qui servent de nourriture aux domestiques. Les campagnes ressemblent à autant de jardins séparés par des murs à hauteur d'appui, où croissent les mêmes fruits qu'en Europe. Il ne dépendroit que des habitans de les orner, car les fleurs ne leur manquent pas. On ne voit ailleurs ni plus de troupeaux, ni plus de volailles.

La montagne la plus élevée de l'île de Fayal se trouve à peu près vers son centre, à deux lieues & demie de la ville. Elle vomissoit autrefois des torrens de flammes avec des matieres embrasées, & causoit des tremblemens de terre assez fréquens. La derniere éruption laissa, à la bouche du volcan, un grand bassin, environné d'un mur très-élevé. Ce mur paroît fait avec tant de régularité, qu'on le prendroit pour un travail de

l'art, si l'on ne savoit très-surement, qu'il doit son origine aux feux souterrains. Les eaux de pluie ont depuis rempli ce bassin, & en ont formé une espece de lac, ou, pour mieux dire, un réservoir de la plus belle eau, qui fait l'étonnement & l'admiration des voyageurs.

L'île du Pic n'est qu'à deux petites lieues du port de Fayal, & prend son nom d'une montagne presque aussi haute que celle de Ténériffe. C'est la seule qu'il y ait dans toute l'île, où les habitans de Fayal ont leurs maisons de campagne, leurs fermes & leurs vignes. Ils y vont tous les ans faire leurs vendanges; mais leurs vins, quoique excellens, sont moins estimés que ceux de Canarie & de Madere. Leur malvoisie est moins liquoreuse; & le vin d'ordinaire est d'une force qui porte à la tête. Aussi-tôt que ces vins sont faits, on les transporte à Fayal, dont ils prennent le nom, quoique cette île n'en produise point, & qu'ils viennent tous de l'île du Pic.

Tercere, la plus considérable des Açores, est bordée de rochers escarpés; & l'on n'y arrive commodément,

que par la rade d'Angra, qui en eſt la capitale : ce nom portugais ſignifie une anſe propre à recevoir des vaiſſeaux. Ce port, fait en forme de croiſſant, & aſſez mauvais par lui-même, eſt défendu par une triple batterie preſque à fleur-d'eau, par un fort bâti ſur un rocher, & par d'autres ouvrages de fortifications.

La ville d'Angra eſt le ſiege d'un évêque ſuffragant de Lisbonne, le ſéjour du gouverneur, la réſidence du conſeil ſouverain, & celle du tribunal de l'inquiſition, dont la juriſdiction s'étend ſur toutes les Açores. On y compte auſſi beaucoup de paroiſſes & un plus grand nombre de couvens, beaucoup de prêtres, & encore plus de moines & de religieuſes, qui abſorbent le peu de richeſſes de cette île. Les habitans y ſont preſque tous pauvres, & n'ont d'autre commerce que celui du bled, ou d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. J'obſerverai, en paſſant, qu'un roi de Portugal ayant accordé la nobleſſe à pluſieurs familles bourgeoiſes, riches & puiſſantes dans le pays, pour ſe les attacher davantage, elles ont négligé le commerce & la

culture des terres, comme peu dignes de leur nouveau rang, & sont tombées dans la pauvreté. Elles ne se mésallient jamais; & quand elles n'ont pas le moyen de marier leurs enfans selon leur naissance, elles leur persuadent ou les forcent d'entrer dans des monasteres. Mais cette pauvreté ne les a point empêchées d'orner leur capitale. Les églises sont dans le goût de la grande architecture, par les perrons, les plates-formes & les corridors qui en préparent l'entrée, & annoncent un grand édifice. Quoique la ville ne soit pas dans un plan bien égal, ni percée réguliérement, elle est cependant agréable par la propreté extérieure des maisons, & la beauté des fontaines distribuées dans tous les quartiers. Un ruisseau qui la traverse, sert à faire aller plusieurs moulins, fournit de l'eau à plusieurs parterres; & ce mélange de terre, de mer, d'édifices & de verdure, forme l'aspect le plus riant & le plus varié.

Les autres Açores se nomment Saint-Michel, Sainte-Marie, Saint-George, la Gracieuse, Flores & Corvo. Les Flamands se vantent d'y

être arrivés les premiers, & d'y avoir formé des établissemens. Pour conserver ce droit vrai ou prétendu, ils ne les marquent dans leurs cartes, que sous le nom d'îles Flamandes. Mais les Portugais en ont un plus réel, par la possession dont ils jouissent depuis plus de trois siecles. Ils les nommerent Açores, à cause de la grande quantité de vautours qu'on y apperçut en les découvrant. On les appelle aussi les Terceres, du nom de la principale de ces îles, ainsi nommée, parce qu'elle est la troisieme qu'on rencontre en venant de Portugal. Celle de Saint-Michel est célebre par la fameuse bataille navale que le marquis de Santa-Cruz y gagna sur Don Antoine, qui disputoit la couronne de Portugal au roi d'Espagne.

Les Açores étoient sans habitans naturels lorsque les Portugais y arriverent. On rencontra dans celle de Fayal des familles Flamandes, qu'un naufrage ou quelque autre accident y avoit apparemment jetées. Les Portugais avoient d'abord placé leur premier méridien à Flores & à Corvo, sur ce qu'ils crurent avoir observé que l'aiguille aimantée ne varioit point par

leur travers; mais on assure aujourd'hui que cette observation est fausse ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils le placent présentement au pic des Açores.

On trouva, dans l'île de Corvo, une statue équestre, faite d'une espece de terre cuite, & montée sur un roc qui lui servoit de piedestal. Le cavalier, qui avoit la tête nue, & étoit couvert d'un manteau, tenoit de la main gauche la bride du cheval, & montroit, de la droite, l'Occident, comme pour faire entendre qu'on découvriroit des terres de ce côté là. Il y avoit sur le bas du roc, quelques lettres gravées qui ne furent point entendues, & qu'on n'a pas eu soin de conserver; mais il paroît clairement que le signe de la main regardoit l'Amérique.

A peine eûmes-nous fait quarante lieues, en quittant les Açores pour nous rendre à Lisbonne, qu'un vent furieux de Sud-Est s'empara de la mer, & nous fit éprouver une tempête dont je ne puis vous peindre la violence. Concevez ce que c'est que la position d'un fragile bâtiment exposé à être le jouet d'une mer courroucée ; tantôt élevé sur une montagne d'eau, tantôt plongé dans les abîmes; battu en flanc

par une lame, appesanti par une autre qui, en tombant, sembloit devoir le submerger. Le vent devint impétueux, inégal, bisarre; & nous fûmes obligés d'essuyer tous ses caprices. Il sautoit de rumb en rumb, & parcouroit si rapidement tous les points de l'horison, qu'il paroissoit souffler en même temps des quatre coins du monde: puis s'élevant en tourbillon, il retomboit avec furie, comme s'il se fût précipité du ciel, & forçoit les vagues de s'abaisser sous le poids. Un instant après, il enlevoit notre vaisseau en l'air, pour le faire retomber dans le plus terrible désordre. Le navire n'étoit pas moins tourmenté par les secousses violentes qu'il recevoit hors des flots, où le vent faisoit le bruit du tonnerre. Quoique fort près les uns des autres, nous étions obligés de nous approcher encore, & de crier de toutes nos forces pour nous faire entendre. Toutes les voiles qui se trouverent déployées, furent déchirées. Notre grand mât s'étant rompu à trois brasses au-dessus du pont, tomba dans la mer. Le roulis étoit si terrible, que l'eau passoit sur le plat-bord, & couloit dans le fond de cale. Toutes les

pompes jouoient ſans relâche ; & l'eau ne laiſſant pas de croître toujours, les matelots s'écrierent : « nous périſſons ; » nous coulons à bas ; ciel ayez pitié de » nous ». Ce cri funeſte fit ceſſer toutes les manœuvres ; & chacun ſe mit en prieres comme au dernier moment de ſa vie. Les vents qui s'étoient combattus juſqu'alors, ſe réunirent pour pouſſer les vagues juſqu'aux nues. Ce changement fit relever un peu le navire ; & l'on reprit courage, en voyant qu'il prenoit beaucoup moins d'eau. Telle fut notre poſition pendant l'eſpace de plus de quatre heures. Figurez-vous notre inquiétude, & l'embarras d'un pilote qui cherche vainement ſa route dans le ciel, au milieu des brouillards & des flots conjurés contre lui. Nous errâmes dans cet état juſques ſur la côte de Portugal, où une bonace dont nous ſûmes profiter, nous permit de chercher un aſyle dans le port de Lisbonne.

Vous ſerez ſans doute étonnée, Madame, que l'immenſe partie de l'Afrique, que je viens de parcourir, ne préſente aucun monument d'antiquité ; & que les lieux même connus de temps immémorial, n'aient rien

à cet égard, qui ſatisfaſſe la curioſité d'un voyageur. C'eſt ſans doute à l'orgueil des Romains, qu'on doit imputer cette perte : ayant ſubjugué l'Afrique, ils firent brûler tous les livres, effacerent toutes les inſcriptions, afin que la poſtérité ne parlât que d'eux, & qu'il ne fût queſtion, dans les ſiecles à venir, que du nom Romain. Les habitans conſerverent, à la vérité, la langue de leurs ancêtres; mais ils furent obligés de l'écrire en caracteres latins. Les ouvrages des Ariens périrent de même : les Califes s'étant rendus maîtres du pays, firent une recherche exacte des livres d'hiſtoire & de ſcience, & les livrerent aux flammes, de peur que ſi on en liſoit d'autres que ceux de leur ſecte, on fût moins diſpoſé à croire à leur prophete.

Les anciens Africains adoroient les aſtres, le feu & le ſoleil. Vous avez vu que la reine de Saba, revenant de Jéruſalem, leur apporta la religion judaïque. Ils reçurent les lumieres de l'évangile par l'eunuque de la reine de Candace, qui fut lui même converti par ſaint Philippe. Ils ſouffrirent de grandes perſécutions ſous le regne des

empereurs païens, & ſous la domination des Vandales. On y trouve aujourd'hui des catholiques, des juifs, des ſchiſmatiques, des mahométans & des idolâtres. Cette région, qui ne produit preſque plus que des barbares, a été la patrie d'Annibal, d'Aſtrubal, de Terence, de Tertulien, de ſaint Cyprien, de ſaint Athanaſe, de ſaint Auguſtin, de ſaint Fulgence, &c.

Les Romains ayant détruit Carthage, envoyerent pluſieurs colonies en Afrique; & par la ſuite des temps, elles ſe confondirent avec les naturels du pays. Les Vandales s'y établirent ſous la conduite de Genſeric, & y exercerent d'horribles cruautés contre les prêtres & les orthodoxes. Béliſaire, général de l'armée de Juſtinien, les en chaſſa, & fit priſonnier leur roi Gelimer. Les Sarraſins s'en emparerent ſous l'empire de Conſtant. Les Turcs en conquirent une partie; & de tous ces différens peuples, il s'eſt formé un mélange où chacun a peine à reconnoître ſon origine. Les villes même changerent de nom en changeant de maîtres: on détruiſit les anciennes; on en bâtit de nouvelles: de là cette confuſion,

fusion, ces fréquentes contradictions dans les géographes.

Les anciens n'ont connu que la plus petite partie de l'Afrique, savoir, la Barbarie, la Numidie, l'Ethiopie & l'Egypte: ils ont cru le reste inhabitable, à cause de la chaleur excessive du climat. Ses montagnes les plus célebres sont Atlas, Serrelionne, le Pic de Ténériffe; ses caps les plus renommés, Bonne-Espérance, Guardafou, le cap Verd; ses plus grandes rivieres, le Niger, le Nil, le Zambesé; la Gambra, &c.

Je suis, &c.

A Lisbonne, ce 4 février 1754.



LETTRE CLXXXVI.

LE PORTUGAL.

AVANT que d'arriver à Lisbonne, nous vîmes, ſur notre gauche, la petite ville de Caſcaïs, enſuite le bourg, le monaſtere & le fort de Belem, ſitués ſur les bords du Tage.

Caſcaïs, capitale d'un marquiſat de ce nom, appartient à des ſeigneurs qui deſcendent, dit-on, d'un ancien roi de Caſtille. Quand un vaiſſeau paſſe devant cette place, les gens de l'équipage ne manquent guere de raconter l'hiſtoire ſuivante, arrivée à un des ancêtres du poſſeſſeur actuel de cette terre.

L'uſage eſt, lorſqu'on célebre un Auto-da-fé, que les principaux ſeigneurs, en qualité de familiers du ſaint office, accompagnent au bûcher les malheureuſes victimes de cet affreux tribunal. Ils les tiennent au milieu d'eux, tandis que les moines les accablent d'exhortations, de prieres & d'injures. Avant que d'aller au ſupplice,

on les mene dans l'église des dominicains; & là, en présence du peuple, on leur lit tout haut l'aveu qu'on les a forcés de faire de leurs fautes. Il arriva qu'un juif fort riche, qui avoit une maison de campagne dans le voisinage du marquis de Cascaïs, fut mis à l'inquisition. Ce seigneur vivoit intimement avec son voisin, & faisoit grand cas de certaines figues qui venoient en abondance dans le jardin de ce juif. Celui-ci lui en envoyoit tous les matins plein une corbeille qui ne servoit qu'à cet usage; mais comme la haine de cette nation contre les chrétiens n'a point de bornes, ce misérable avoit l'insolence & la malice de faire passer chacune de ces figues par l'endroit de son corps le plus mal-propre & le plus mal-honnête. Trahi par son propre domestique, il avoua le fait, qui fut lu publiquement dans le procès. Le marquis, qui, suivant l'usage, accompagnoit le coupable, entendit cette déposition; & poussant le juif d'un coup de coude: « infame, lui dit-il, en colere, est-il donc » vrai que tu m'as joué cet indigne tour? » Oui, monseigneur, répondit le cou- » pable; & comme votre excellence

» avoit trouvé bon le premier envoi
» embaumé du même parfum, j'ai con-
» tinué de la ſervir ſuivant ſon goût ».
Les figues du marquis de Caſcaës ont paſſé en proverbe; & ce ſeigneur en eſt, dit-on, mort de honte & de chagrin.

Ce marquiſat, un des lieux les plus agréables du Portugal, eſt ſitué au pied d'une hauteur appellée anciennement le promontoire de la Lune, aujourd'hui la montagne de Cintra. Sur l'un de ſes côtés, eſt une petite ville qui porte le même nom; au ſommet, on voit un monaſtere de religieux Hiéronimites, & une égliſe où l'on fait force pélerinages & force neuvaines. Les bâtimens ſont taillés dans le roc, ainſi que l'hôtellerie deſtinée à recevoir les pélerins. Du haut de ce mont, on découvre une vue admirable : d'un côté c'eſt l'Océan, de l'autre le Tage; & dans les environs on apperçoit de riches & belles campagnes, qui forment un charmant & délicieux payſage. On trouve, vers cette même cime, de gros amas de cailloux qui ont juſqu'à dix pieds de diametre, & ſont entaſſés les uns ſur les autres ſans aucune liaiſon. On penſe qu'ils ont ſervi de fon-

dement à une ancienne forteresse des Maures, dont on remarque encore quelques vestiges. Les Portugais croient qu'il y a des esprits préposés à la garde des trésors cachés dans ces ruines; & le plus hardi n'entreprendroit pas d'y pénétrer, pour la couronne de Portugal. Mais le plus beau monument d'antiquité qu'il y ait dans cette enceinte, est un réservoir de cinquante pieds de long, de dix de profondeur, & dont l'eau, toujours claire, n'augmente ni ne diminue dans aucun temps.

Au bas de la montagne, du côté qui regarde la mer, est une grande & belle vallée, qui fournit presque toute la ville de Lisbonne de fruits, de bled & de vin excellent. On y marche toujours à l'ombre; & quand on s'y repose sous quelque arbre, on se trouve bien-tôt tout couvert de fleurs. C'est entre cette vallée & la cime du mont, que sont bâtis la ville & le château de Cintra. Les eaux y coulent en abondance, & tirent vraisemblablement leur source du réservoir dont j'ai parlé. Il y a des canaux qui les conduisent dans tous les appartemens, & les élevent aussi haut, & en aussi grande quantité qu'on le

juge à propos. On reſpire à Cintra le meilleur air de tout le royaume, & l'on y jouit d'une fraîcheur qui rend ce ſéjour auſſi fréquenté qu'il eſt riant & agréable ; mais depuis que ce lieu a ſervi de priſon à un roi de Portugal, les princes de la maiſon royale ont peu de plaiſir à l'habiter. Ce roi captif, qui ſe nommoit Alphonſe, fut à la fois imbécille & impuiſſant.

Au-deſſus de Caſcaïs, le Tage ſe jette dans l'Océan par une embouchure large d'environ une lieue, & ſéparée en deux paſſes par des rochers cachés ſous l'eau. Ces paſſes ſont gardées par des forts ; de ſorte que les vaiſſeaux, obligés de ſe rapprocher de terre, ne peuvent entrer ni ſortir, ſans ſe préſenter ſous le canon. Elles ne ſont pas également larges : celle du nord eſt la plus étroite, & par conſéquent la plus dangereuſe. Il eſt preſque impoſſible d'y paſſer, ſans être conduit par des pilotes. Ils viennent s'offrir aux navires lorſqu'ils arrivent. Les forts ſe nomment Saint-Julien & Saint-Laurent. Le premier eſt conſtruit ſur un rocher, le ſecond ſur des pilotis dans un banc de ſable. L'un eſt compoſé de baſtions &

de redans, revêtus de pierres de taille; l'autre n'eſt qu'une eſpece de plate-forme au milieu de la mer. Dans celui-ci il n'y a que cent cinquante hommes de garniſon; le fort de Saint Julien en a près de trois cens, & quarante pieces de canon. La difficulté de ce paſſage n'a pas empêché MM. de Forbin & Dugué-Trouin d'offrir à Louis XIV d'aller brûler le palais du roi de Portugal, & la flotte Angloiſe, qui ſe croyoit à couvert de toute inſulte. Il eſt vrai qu'il y avoit alors peu d'ordre dans ces forts, & que les gouverneurs faiſant leur ſéjour ordinaire dans la capitale, on pouvoit exécuter un coup de main avant qu'on ſe fût mis en devoir de le prévenir.

En remontant le Tage, depuis ces deux forts juſqu'à Lisbonne, le premier objet qui ſe préſente eſt le château de Belem. Une groſſe tour qui avance dans le fleuve, oblige les vaiſſeaux qui partent ou qui arrivent, de montrer leur paſſe-port, & de ſaluer la forteréſſe d'un coup de canon. Les étages inférieurs de cette tour ſervent de magaſins; le haut, comme notre Baſtille, eſt la priſon où l'on enferme les criminels d'état.

Le monaſtere de Belem, occupé par des religieux de ſaint Jérome, fut fondé par don Emmanuel, pour être la ſépulture des rois de Portugal. L'égliſe, dédiée à la ſainte Vierge ſous le titre de la Naiſſance du Sauveur, a reçu le nom de Bethléem, d'où s'eſt formé par la ſuite celui de Belem, que le bourg & le fort ont pris également. L'égliſe & le couvent, bâtis l'un & l'autre de pierres de taille, ſont deux édifices où reſpirent une grandeur & une magnificence royales. Le premier eſt un vaſte bâtiment, dont le pavé, les côtés, & la voûte conſtruite dans le goût Arabe, ſont compoſés de marbre & de jaſpe. On y voit les tombeaux de pluſieurs princes, portés par des figures d'éléphans, avec des ornemens & des emblêmes relatifs à la qualité & au rang des perſonnes auguſtes qui y repoſent.

Le monaſtere, vaſte & ſpacieux, peut contenir juſqu'à deux cens moines. Une partie des cellules ont la vue ſur le fleuve; les autres donnent ſur des vergers de citronniers, d'orangers, & d'autres arbres rares & précieux. Le dortoir a l'air d'un ſallon de maiſon

royale. La richesse des revenus répond à la beauté des édifices : des jardins chargés de fleurs & de fruits, un parc qui abonde en gibier, des étangs remplis de poissons, de nombreux troupeaux & de grandes cours environnent ces superbes bâtimens.

On voit, dans le même lieu, une maison fondée pour d'anciens officiers & de pauvres gentilshommes. C'est l'image de notre hôtel royal des Invalides : on y entretient, dans une retraite honorable, de vieux militaires, qui, ayant passé leur jeunesse & mangé leur bien au service, ont à peine de quoi vivre dans un âge avancé.

Le bourg de Belem joint la ville de Lisbonne, & pourroit, en quelque façon, en être considéré comme un des fauxbourgs. Un court trajet nous rendit dans cette capitale, au-dessus de laquelle le Tage est navigable jusqu'à quinze lieues. Il entre dans la mer à six milles au-dessous ; & dans cet espace on jouit d'une vue admirable. Les bateaux qui traversent sans cesse cette riviere, des vaisseaux de toute grandeur & de toutes les nations, l'arrivée ou le départ de la flotte du Brésil.

cette grande ouverture du fleuve au-delà de la rade, une belle & vaste campagne couverte de bourgs & de villages, le château de Belem, & sur-tout le superbe aspect de Lisbonne, bâtie en amphithéâtre sur sept collines; tous ces objets forment un coup d'œil ravissant jusques dans le centre même de la métropole. La perspective en est si agréable, que cette ville gagneroit dans l'idée de ceux qui se contenteroient de l'appercevoir sans y aborder. Je doute qu'il y ait une plus belle vue dans le monde, si l'on en excepte peut-être celle de Constantinople du côté de la mer.

Arrivé à Lisbonne, mon premier soin fut de me loger, non à l'auberge, elles y sont détestables; mais dans un appartement que, suivant l'usage du pays, je fus obligé de faire meubler. C'étoit dans le quartier de Saint-Paul, un des principaux de la ville, & celui qu'habitent les étrangers. On voit aux fenêtres des morceaux de papier, qui indiquent que telle maison est à louer; & moyennant quelques meubles qu'on trouve toujours à acheter, on est arrangé & établi en vingt-quatre heures

Cette dépenſe ſe regagne bientôt ſur celle qu'on feroit à l'auberge ; outre qu'on y vit plus chérement, on y a encore le déſagrément d'eſſuyer les mauvaiſes façons d'un gargotier François, coquin, voleur & banqueroutier, qui ne manque jamais de trahir ſes hôtes, en fourniſſant contre eux des éclairciſſemens ſur les affaires qui les amenent. Les Portugais n'ont point d'auberges ; les Hollandois ſont chers & mal-propres. On s'accommoderoit aſſez des François, s'ils étoient plus honnêtes gens.

Dès qu'on a meublé un appartement, on prend un de ces petits garçons de Galice, qui ſont l'office de décroteurs, de marmitons, de pourvoyeurs, & on les envoie au marché chercher les proviſions. J'en avois un qui ſavoit un peu de cuiſine, & j'eus la ſatisfaction de vivre à mon aiſe chez moi, à l'abri de la curioſité importune de mes compatriotes, qui, dès qu'un étranger arrive, le ſuivent par-tout, tâchent de gagner ſa confiance, & ne le quittent pas qu'ils ne l'aient dévaliſé, ou qu'ils ne croient pas pouvoir en faire leur dupe. Pour quelques riches François établis à Lis-

bonne, combien d'aventuriers, de chevaliers d'induſtrie, auxquels il ne faut ſe fier qu'avec précaution ! L'eſſentiel, pour un nouveau venu, eſt de bien débuter. S'il eſt négociant, il fréquentera de bonnes maiſons, & ſur-tout ne découvrira pas d'abord la nature de ſon commerce. Si, comme moi, il ne voyage que par curioſité, il doit ſe loger, ſe donner une chaiſe, louer des mules, ou en acheter. Avec ce petit équipage, il ira rendre viſite au miniſtre, qui ſe fera un plaiſir de le préſenter à ſa majeſté. En peu de jours il fait des connoiſſances, forme des liaiſons, & peut vivre agréablement, pourvu qu'il ait ſoin d'éviter les lieux de débauche; il ne manqueroit pas d'être gratifié de certains préſens qui le feroient repentir de ſon imprudence. Il eſt vrai que les bains d'*aſcaldas* ſont ſouverains contre cette maladie. C'eſt preſque la ſeule qui ſoit à craindre dans ce pays, ſur tout quand on ſait s'obſerver ſur la nourriture, qu'on boit peu de vin, & qu'on ne mange le ſoir ni viande, ni figues, ni melon. Ces fruits, alors très-pernicieux, ne ſont malfaiſans ni le matin, ni à dîner.

Les fatigues d'une longue route m'ayant obligé de prendre quelques jours de repos, j'employai ce temps à étudier l'hiſtoire du pays, en attendant que je fuſſe à portée d'en connoître les habitans.

Ce royaume, que les anciens nommoient Luſitanie, s'étend le long de la rive occidentale de l'Eſpagne, & a cent lieues de long, ſur environ trente de largeur. Il fut autrefois partagé en différens peuples, qui, ſous divers noms, formoient autant de petites républiques, dépendantes d'un gouvernement général. Les Carthaginois en firent la conquête. Après eux, il paſſa ſous la domination des Romains, & leur donna de l'inquiétude par ſon indocilité & ſes révoltes. Ce ne fut que ſous le regne d'Auguſte, qu'il fut entiérement ſoumis à ces maîtres du monde. Les Alains s'en emparerent du temps de l'empereur Honorius; les Sueves ſuccéderent aux Alains, & les Goths aux Sueves, lorſque le Portugal devint une province d'Eſpagne. Il tomba enſuite au pouvoir des Maures. Alphonſe VI, roi de Caſtille, le reprit, & le donna, avec le titre de comté, à Henri, prince du ſang de Bourgogne, de la famille de

Hugues Capet. On croit que, ſous ſon regne, la Luſitanie changea de nom & prit celui de Portugal, de Porto & de Cale, deux villes qu'Henri fit rebâtir, & réunit en une ſeule. Il eſt à remarquer que, lorſque ce nom s'étendit à tout le royaume, la nouvelle ville perdit la moitié du ſien, & ne retint que celui de Porto, qu'elle a toujours conſervé depuis.

Après la mort d'Henri, Alphonſe Henriquez, ſon fils, lui ſuccéda ſous la régence de ſa mere. Cette princeſſe épouſa le comte de Traſtamare, & remplit l'état de diviſions & de troubles; mais dès que le jeune prince fut en âge de gouverner, il rétablit la tranquillité. Ayant remporté une victoire ſignalée ſur les Maures, il fut proclamé roi par ſon armée ſur le champ de bataille; & c'eſt à compter de cette époque, que le Portugal a fait un royaume particulier en Eſpagne. Ce n'étoit auparavant, comme je viens de le dire, qu'un comté relevant des rois de Caſtille : il fut, peu de temps après, affranchi de cet hommage. En mémoire de la victoire d'Alphonſe, & des drapeaux de cinq rois qu'il prit dans le combat,

ce prince mit cinq écus dans ſes armes : ce ſont encore aujourd'hui celles de Portugal.

L'ordre de Chriſt fut fondé par Denis I, au commencement du quinzieme ſiecle. Le roi & la plupart des ſeigneurs en ſont décorés, ce qui n'empêche pas qu'on ne le donne auſſi à des officiers ſubalternes, à des marchands, à des commis, à des chirurgiens, à des peintres, comme en France notre ordre de ſaint Michel. Le roi communique volontiers cet honneur, pour ſe débarraſſer de ceux qui lui demandent des récompenſes ou des graces. Il tire d'ailleurs de gros droits pour les proviſions, ſans même faire la dépenſe de la croix, qui eſt ordinairement fournie par le parrein. Les chevaliers la portent pendue au cou avec un ruban rouge, & une autre croix ſur leur habit en broderie de ſoie. Denis leur donna les terres qui appartenoient aux Templiers, pour payer les penſions attachées aux dignités de l'ordre.

Ce fut ſous Alphonſe IV, fils de ce monarque, que vécut, dans le même ſiecle, cette célebre Inès de Caſtro, dont les malheurs & la paſſion que

conçut pour elle le prince don Pedre, ont fourni au poëte Lamotte le sujet d'une tragédie.

L'événement le plus remarquable du regne de Jean I, fils naturel, & l'un des successeurs de don Pedre, est la découverte de l'île de Madere. Alphonse V, son petit-fils, institua l'ordre de l'épée. Il avoit entendu dire qu'une épée, que les Maures gardoient dans la ville de Fez, devoit être la conquête d'un prince chrétien. Persuadé que cette gloire lui étoit réservée, il créa vingt-sept chevaliers, dont le nombre répondoit aux années de son âge. Ce prince, qui s'étoit engagé dans une croisade contre les infideles, avoit fait battre une monnoie, à laquelle on donna le nom de crusade, pour être distribuée aux soldats qui servoient dans cette guerre.

Le regne d'Emmanuel fut appellé le regne d'or, à cause des riches découvertes que firent les Portugais dans les Indes orientales vers la fin du quinzieme siecle & au commencement du suivant. Ce même prince chassa les Juifs de ses états; mais son fils Jean III, qui lui succéda, eut un plus grand

reproche à se faire : ce fut d'y avoir établi ce tribunal d'intolérance & de sang, qu'Isabelle & Ferdinant avoient déjà eu la cruauté de fonder dans toute l'Espagne.

Ce regne est encore marqué par une époque terrible. En 1531, un affreux tremblement de terre renversa la ville de Lisbonne, & fit périr plus de trente mille habitans ensevelis sous les ruines de plus de deux mille maisons. Le roi, la reine, toute la cour, sauvés à peine des débris de la capitale, chercherent un asyle en pleine campagne, & resterent plusieurs jours sous des tentes. Les eaux du Tage enflées subitement par le refoulement de celles de la mer, inonderent la moitié du royaume; & l'infortunée Lisbonne submergée ressembloit à une île de ruines. Des pluies extraordinaires, des inondations terribles, la mer franchissant ses limites, des vapeurs empestées, des brouillards épais, des vents infects, accompagnés de poussiere; des bruits souterreins & aëriens, pareils à la décharge d'une nombreuse artillerie; des sifflemens, des hurlemens même dans l'athmosphere; des météores de feu qui la parcouroient

avec un fracas redoutable ; des fleuves bouillonnans qui s'élevoient tout à coup, & retomboient avec précipitation ; d'autres qui disparoissoient, revenoient quelques momens après, se perdoient de nouveau, & se montroient alternativement à plusieurs reprises ; des rivieres, dont une partie remontoit vers sa source, l'autre suivoit son cours, & laissoit un intervalle vuide qu'on pouvoit passer à pied sec ; des lacs qui rendoient un son lugubre ; quelques-uns qui, sans aucun vent extérieur, s'élançoient subitement dans les terres ; d'anciennes fontaines qu'on ne retrouva plus, & de nouvelles qui jaillirent en abondance ; des portes qui s'ouvroient toutes seules ; des cloches qui sonnoient d'elles-mêmes ; d'immenses forêts déracinées ; la masse énorme des montagnes ébranlée jusques dans ses fondemens, tombant sur des villages entiers, les écrasant de son poids, les ensevelissant sous ses ruines ; des précipices comblés ; des villes détruites & remplacées par des étangs ; des îles englouties, & d'autres qu'on voit pour la premiere fois sortir du sein des eaux ; des hommes éperdus,

qui, ne ſachant à quoi attribuer leur balancement, ſe croient frappés d'apoplexie; les animaux eux-mêmes conſternés; toute la nature en alarmes: tel eſt l'effrayant tableau qui frappa d'épouvante les habitans du Portugal ſous le regne de Jean III, vers le milieu du ſeizieme ſiecle.

Son petit-fils, don Sébaſtien, ſuccéda à ſon aïeul. Une témérité déplacée lui fit porter la guerre en Afrique; & il y fut tué par les Maures, ſans laiſſer de poſtérité. C'eſt ici le lieu, Madame, de vous faire le récit d'une hiſtoire qui fit grand bruit en Europe au ſujet de ce jeune monarque. On prétendit qu'il n'étoit pas mort; que lorſqu'il vit la bataille perdue, il s'étoit retiré vers la mer, & avoit formé la réſolution de courir le monde avec quelques ſeigneurs Portugais; que, las de ſes courſes, il s'étoit réfugié chez un hermite; que de-là il avoit paſſé en Sicile, dans le deſſein de ſe préſenter au Souverain Pontife; mais qu'ayant été volé par ſes gens, il étoit arrivé à Veniſe en demandant l'aumône. Les Vénitiens, à la réquiſition de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, le firent jeter dans

un cachot. Il y fut interrogé, & il persista constamment à soutenir qu'il étoit don Sébastien, roi du Portugal. Il fut reconnu pour tel par plusieurs de ses sujets; & sans rien prononcer sur un point de cette importance, la république se contenta de le faire évader. Il se retira à Florence, où ayant été demandé au Grand-Duc de la part du roi d'Espagne, il fut transféré à Naples, & enfermé dans une étroite prison. On le menaça de le laisser mourir de faim, s'il ne cessoit de jouer le personnage de roi. « Faites de moi, répondit-il, ce » que vous voudrez; je suis don Sébas» tien, roi de Portugal; je prie Dieu » de me secourir, & de ne pas per» mettre que la crainte me fasse trahir » la vérité. Je suis ce même prince qui » passa en Afrique pour combattre les » infideles, & qui, pour ses péchés, » eut le malheur de perdre une bataille » qui a causé tant de changemens dans » la chrétienté. C'est la vérité, je ne sais » point mentir ».

Le comte de Lemnos, viceroi de Naples, voulut aussi lui parler. Il le fit amener dans son palais; & comme ce seigneur étoit sans chapeau:

« Couvrez-vous, comte de Lemnos, » lui dit le prétendu monarque. D'où » avez-vous le pouvoir de me comman- » der, demanda l'Espagnol ? Ce pou- » voir, répondit l'autre, est né avec » moi. Pourquoi faites-vous semblant de » ne me pas connoître ? Ne sais-je pas » qui vous êtes ? Souvenez-vous que le » roi d'Espagne vous a deux fois en- » voyé vers moi ». Alors il rapporta des choses si secretes, qui s'étoient passées dans ces deux voyages, que le vice-roi en eut, dit-on, l'esprit frappé jusqu'à sa mort.

Don Sébastien, ou plutôt cet aventurier, passa une année en prison, uniquement occupé à prier, à jeûner, à fréquenter les sacremens; & pendant ce temps-là, les Espagnols en parloient de diverses manieres. Les uns disoient que c'étoit le fils d'un cabaretier; les autres, un moine que les Portugais avoient engagé à jouer ce personnage. Les officiers de justice l'interrogerent; & sur ses réponses, il fut condamné à être mené par les rues, & de là aux galeres. Il étoit monté sur un âne; & trois trompettes marchoient devant lui, avec un crieur qui répétoit souvent à

haute voix : « cet homme eſt un Calabrois qui a l'impudence de ſe dire don Sébaſtien, roi de Portugal. Je le ſuis auſſi, diſoit ce malheureux ; je ſuis entre les mains de mes ennemis ; qu'ils faſſent de mon corps ce qu'ils voudront ; je recommande mon ame à Dieu qui l'a créée, & qui ſait la vérité ». On le fit enſuite monter ſur la galere royale, où il fut habillé en forçat, & expoſé à la curioſité du peuple.

La galere alla de Naples à Barcelonne, où le duc de Medina Sidonia voulut le voir. Ce malheureux lui demanda des nouvelles d'une épée qu'il diſoit lui avoir donnée avant que de s'embarquer pour l'Afrique. Le duc lui répondit qu'à la vérité don Sébaſtien lui avoit fait préſent d'uue épée qu'il avoit encore. « Je vous prie, répliqua le forçat, de me la montrer ; je la reconnoîtrai bien, quoiqu'il y ait vingt ans que vous l'avez ». Le duc la fit apporter parmi pluſieurs autres ; & le prétendu monarque la reconnut. Il raconta à la ducheſſe ce qui s'étoit paſſé de plus ſecret, lorſqu'il l'avoit vue à Cadix ; & il ajouta : « je me ſouviens

» de vous avoir donné une bague ; l'a-
» vez-vous encore » ? La duchesse lui dit qu'elle en avoit reçu une de don Sébastien. « Montrez-la-moi ; je vous
» y ferai appercevoir un secret que vous
» ignorez ». On lui présenta un grand nombre de bagues ; il en choisit une ; & pour preuve qu'il ne se trompoit pas, « faites-en, continua-t-il, ôter la pierre ;
» vous y trouverez gravés au-dessous,
» mon nom & mon chiffre ». Le duc & la duchesse étoient dans le plus grand étonnement, & ne pouvant cacher, dit-on, leur sensibilité, se retirerent les larmes aux yeux. Les Espagnols, dans la crainte que cet homme ne leur échappât, le renfermerent dans le château de Saint-Lucar ; & jamais depuis on n'en a entendu parler.

Le cardinal Henri, oncle du véritable don Sébastien, étoit monté sur le trône de Portugal, malgré son grand âge, ses refus, sa prêtrise, & les prétentions qui s'éleverent de la part d'une infinité de concurrens. Henri avoit été successivement archevêque de Brague, de Lisbonne, d'Evora, grand inquisiteur, & enfin cardinal. Son regne ne dura que deux ans ; & avant sa mort, ses sujets l'ayant

pressé de se nommer un successeur, il avoit choisi Philippe II, roi d'Espagne.

Ce choix déplut aux Portugais; & ils élurent don Antoine, fils naturel d'un frere de Henri. Philippe, a qui le duc d'Albe avoit déja fait un grand nombre de partisans, mit dans ses interêts les principaux du royaume, & remporta sur son rival une victoire signalée, qui obligea Antoine à lui céder le trône. Ce dernier fit quelques tentatives pour y remonter, à l'aide des François & des Anglois; mais elles furent inutiles; & il se retira à Paris, où il mourut en 1595. Son cœur fut porté à l'*Ave-Maria*, & son corps enterré aux Cordeliers.

Avant que de se fixer en France, don Antoine s'étoit réfugié aux Açores avec une flotte de soixante vaisseaux, dont il avoit confié le commandement à Philippe Strozzi. Ce fut là que se donna, à la vue de l'île de Saint-Michel, la célebre bataille dont j'ai déjà eu occasion de vous parler. Le marquis de Santa-Cruz, qui commandoit les Espagnols, gagna une victoire qui lui eût fait infiniment plus d'honneur, s'il

s'il n'en eût terni l'éclat par une cruauté indigne d'un général. Il eut l'inhumanité de faire jeter à la mer Strozzi lui-même qui avoit été blessé dans le combat, & de livrer aux bourreaux tous les François tombés entre ses mains.

Nous avons une histoire secrette de don Antoine de Portugal, écrite, ou plutôt retouchée par Madame de Saint-Onge, qui l'avoit, dit-elle, trouvée dans les papiers de son grand-pere. Ce dernier se nommoit Vasconcellos, & étoit le frere d'un gentilhomme de ce nom, qui s'étant attaché à don Antoine, eut part à ses malheurs, le suivit en France, & mourut près de Lagni. Son frere, don Gomez Vasconcellos, âgé d'environ soixante ans, épousa une jeune personne, dont il eut une fille qui se fit connoître par plusieurs romans. Il la maria avec le sieur Gillot de Beaucour, dont est née Madame de Saint-Onge, qui du côté de l'esprit & des productions littéraires, ne le cédoit point à Madame Gillot. Elle a laissé des comédies & des opéra qui lui ont fait une sorte de réputation.

Mais pour revenir à son histoire de

don Antoine, on y apprend que don Louis, connétable de Portugal, ſecond fils d'Emmanuel, avoit eu dans ſa jeuneſſe une maîtreſſe nommée *Violente*, que ſa paſſion lui fit épouſer ſecrettement. Elle lui donna un fils; & peu de temps après l'avoir mis au monde, elle alla, par délicateſſe, finir ſes jours dans un couvent. Don Louis tint ſon mariage ſecret; & l'enfant fut élevé avec ſoin, ſeulement comme ſon fils naturel, de crainte qu'en le faiſant connoître pour légitime, il ne causât un jour quelques troubles dans l'état, & pour plus grande précaution, il le fit entrer dans les ordres. Avant ſa mort, don Louis déclara par ſon teſtament, ſon mariage de conſcience : mais il paroît qu'on ne jugea pas à propos de le rendre public; car les Portugais ſont toujours perſuadés que don Antoine n'étoit qu'un fils naturel. Ce jeune prince ſe fit relever de ſes vœux, ſe ſignala par pluſieurs expéditions; & après avoir diſputé la victoire à Philippe ſon rival, il fut enfin obligé de lui céder la couronne.

La conquête du Portugal rendit le roi d'Eſpagne maître abſolu des Indes

orientales & occidentales, qui lui produiſirent des richeſſes immenſes : mais il ſut les épuiſer dans les guerres qu'il eut à ſoutenir avec la France, l'Angleterre & les Pays-Bas. Celle de la Hollande ſeule, qui ne fut terminée que par le traité de Munſter, lui a, dit-on, coûté plus de quinze cens millions de ducats.

Occupés de leurs affaires d'Europe, les Eſpagnols négligerent d'envoyer des troupes, pour conſerver les conquêtes des Portugais en Aſie, en Afrique & en Amérique. Les Hollandois leur en enleverent la plus grande partie ; & la réunion des deux couronnes fut infiniment préjudiciable à celle d'Eſpagne.

Les Portugais avoient pour les Caſtillans une haine ſi immodérée, que les prêtres même & les moines ſe déchaînoient en chaire contr'eux, & faiſoient hautement dans les égliſes, cette priere très-peu chrétienne : « Daignez, Seigneur, exterminer cette » nation déteſtable, & nous affranchir » pour jamais de ſon odieuſe domina» tion ». Cette haine ſe manifeſta encore plus par la célebre révolution

qui, ſous le regne de Philippe IV, mit ſur le trône le duc de Bragance, deſcendant, par les femmes, du roi Emmanuel. Vous en avez lu les détails dans l'hiſtoire de l'abbé de Vertot. Deux ou trois perſonnes ſeulement périrent dans cette expédition ; & en moins de huit jours, tout le royaume fut purgé de Caſtillans. Au premier coup-d'œil, le ſuccès de cette entrepriſe paroît un miracle du ſecret, ſi l'on conſidere le nombre & les diverſes qualités des perſonnes à qui on fut obligé de le confier ; mais, dans le fond, ce n'étoit qu'une ſuite naturelle des ſentimens d'averſion, que chaque Portugais avoit conçus depuis long-temps contre les Eſpagnols : ſentimens que les guerres fréquentes de ces peuples firent naître entr'eux dès le commencement de la monarchie, & que la concurrence dans la découverte des Indes, & de fréquens démêlés dans le commerce, avoient entretenus & fortifiés.

Cette conſpiration préparée pendant trois ans, avec ce ſecret impénétrable, éclata en un moment : le viceroi fut maſſacré, la garde déſarmée, l'indolent & trop heureux duc de Bragance pro-

clamé presque malgré lui, & élevé, sous le nom de Jean IV, sur le trône de ses peres. Les provinces & tous les établissemens Portugais dans l'ancien & le nouveau monde, suivirent, sans effusion de sang, l'exemple de la capitale. Un Espagnol, témoin des transports de Lisbonne, & des réjouissances qui se firent à cette occasion, s'écria en soupirant : « Est-il possible qu'un si » beau royaume ne coûte qu'un feu de » joie à l'ennemi de mon maître » !

La maniere dont le duc d'Olivarès annonça à Philippe IV la perte du Portugal, fait voir comme on flatte les rois dans leurs malheurs, & comme on leur déguise les tristes vérités. « Je viens, lui » dit-il, vous apprendre une heureuse » nouvelle : Votre Majesté a gagné tous » les biens du duc de Bragance : il s'est » avisé de se faire proclamer roi ; & la » confiscation de ses terres vous est ac- » quise par son crime ».

Je suis, &c.

A Lisbonne, ce 9 mars 1754.

LETTRE CLXXXVII.

SUITE DU PORTUGAL.

AVANT que d'arriver à Lisbonne combien ne m'avoit-on pas fait de portraits infideles de la nation Portugaise ? Vous verrez, me disoit-on, un peuple en proie à la superstition la plus grossiere, n'ayant d'Européen que le nom, & gouverné par des usages Asiatiques. J'avois lu dans des relations souvent fausses, toujours exagérées, que les sujets du roi d'Angleterre possédoient seuls, avec les mines du Bresil, la plus grande partie des biens du royaume, & que les Portugais n'étoient, tout au plus, que les économes de leurs propres richesses. Depuis long-temps, ajoute-t-on, le grand systême des Anglois, pour subjuguer les nations qui doivent servir à leur agrandissement, est de les tenir dans la dépendance du nécessaire physique, en détruisant leur agriculture & leur commerce. La méthode qu'ils emploient à cet effet, est de leur offrir la premiere subsistance à meilleur prix qu'ils ne pourroient l'avoir

dans leur continent. Le Portugal donna d'abord dans le piege ; il reçut ſes grains de l'Angleterre ; & il devint dès-lors ſon eſclave naturel ; car nous dépendons toujours de ceux qui nous font vivre. A compter de ce moment, il aggrava ſes chaînes à chaque inſtant, par la continuelle diminution de ſon agriculture. Bientôt ſes terres ſe trouverent ſans valeur : ſes récoltes ſe faiſoient dans la Grande-Bretagne, & y portoient tout l'argent de l'état.

En même temps que les Anglois ſont les nourriciers du Portugal, ils veulent encore en être les facteurs. Aucune affaire ne ſe traite que par leur canal : ils ont tout envahi ; les Portugais ne ſont plus que les témoins oiſifs du grand commerce qui ſe fait dans ce royaume. Les cargaiſons des flottes ſont à l'Angleterre : les richeſſes qu'elles rapportent à leur retour lui appartiennent.

Cette inaction du Portugal remonte plus haut, mais vient toujours des Anglois. Dans un traité qui s'étoit fait du temps de Comwel, il étoit ſtipulé que l'Angleterre fourniroit le vêtement aux Portugais ; & dès-lors il ne fut plus queſtion d'arts dans ce

pays. Insensiblement les anciennes manufactures se détruisirent; l'industrie se relâcha, & bien-tôt elle fut anéantie. Les Anglois tenoient cette monarchie par l'habillement comme par la nourriture : c'étoient comme deux ancres que ces insulaires avoient jetées dans ce royaume, pour le rendre entiérement dépendant. Aussi cet état n'a-t-il plus par lui-même aucune voix délibérative : toutes ses résolutions sont dictées par le cabinet de Londres : les démarches de ses ministres dans les cours étrangeres lui sont, en quelque façon, prescrites par ceux de la Grande-Bretagne : il n'a plus ni armée de terre ni armée de mer. « Reposez-vous sur nous, » lui disent les Anglois : fiez-vous à nos » armées navales : ne faites point la » guerre ; nous la ferons pour vous & » pour nous. Qu'avez-vous besoin de » manufactures ? Nous vous donnerons » le produit des nôtres à meilleur mar- » ché, que vous ne pourrez le fabriquer » vous-mêmes ».

L'épuisement des finances du Portugal, est une suite nécessaire de cette léthargie. Il n'y a aujourd'hui pour toute richesse dans le royaume, que

quinze millions tournois en efpeces : encore la plus grande partie de cette fomme n'exifte-t-elle qu'en une monnoie d'argent, remplie d'alliage, que les étrangers ne peuvent point enlever ; car fans cela, il ne refteroit pas un fou dans toute l'étendue de cette monarchie.

Le compte de cet épuifement univerfel eft bien clair : les mines d'or produifent annuellement environ foixante millions ; & l'Etat en reçoit pour foixante-dix en marchandifes étrangeres : il fe rend donc tous les ans débiteur de dix millions. Depuis la découverte des mines d'or, il eft forti du Bréfil plus de deux millards quatre cens millions. Ce capital immenfe a paffé prefque en entier en Angleterre : & c'eft fur cette nouvelle richeffe, qu'elle a fondé le coloffe de cette grandeur qui furprend aujourd'hui toutes les nations.

On demandoit à un Anglois, ce qu'étoient devenues ces fommes exorbitantes ; car il eft certain qu'elles n'exiftent plus dans la Grande - Bretagne. « C'eft précifément parce qu'elles » n'exiftent plus, répondit-il, que no- » tre royaume eft aujourd'hui fi flo- » riffant. Elles nous ont procuré les

» moyens de fournir de grands subsides,
» d'acheter des alliances, d'entretenir de
» nombreuses armées, de former une ma-
» rine redoutable; en un mot, de jouer un
» des plus grands rôles dans l'Europe ».

Vous jugez bien, Madame, que ce discours, qu'on met si indiscretement dans la bouche d'un Anglois, n'est que pour appuyer l'opinion, aussi téméraire que ridicule, de ceux qui ont imaginé ce faux systême de politique.

Mon premier soin, après quelques jours de repos, fut de visiter la ville de Lisbonne, & de prendre une connoissance générale de cette capitale (1). Sa situation sur sept montagnes au bord du Tage, a donné lieu à ces allusions de Rome à Lisbonne, que l'on rencontre si fréquemment dans les auteurs Espagnols & Portugais. Au commencement de ce siecle, cette derniere ville, lorsqu'on y créa un patriarche, fut divisée en deux parties, sous les noms d'orientale & d'occidentale. La premiere

(1) On prie le lecteur d'observer qu'on parle ici de la ville de Lisbonne, telle qu'elle étoit en 1754, c'est-à-dire, avant le dernier tremblement de terre qui a détruit cette capitale.

comprend le diſtrict de l'archevêque; la ſeconde eſt plus immédiatement ſous la juriſdiction patriarchale. Depuis ce partage, on eſt obligé, m'a-t on dit, ſous peine de nullité, de marquer dans tous les actes, la partie de la ville, dans laquelle ces mêmes actes ont été paſſés. Les négocians exacts la diſtinguent également ſur leurs lettres de change, & obſervent cette formalité juſques dans les lettres ordinaires.

Le ſiege du patriarche ſe tient dans la chapelle du roi. Les chanoines y ſont croſſés, mîtrés, comme les évêques. On y célebre le culte divin avec autant de dignité que de magnificence; le prélat cherche à imiter en tout la pompe, l'éclat & la majeſté du ſouverain pontife. Les ſeuls cardinaux manquent aux cérémonies de cette égliſe. Je ne finirois pas, ſi je voulois rapporter tout ce que le feu roi a fait pour l'établiſſement de cette nouvelle dignité. Les ornemens précieux & l'argenterie conſacrés au ſervice divin, ont emporté les richeſſes de pluſieurs flottes du Bréſil; cet entretien coûte déjà plus que toutes les troupes du royaume.

Le patriarche a aboli une partie des

ſuperſtitions qui ſe pratiquoient en Portugal avant ſon érection, & a réduit preſque toutes les proceſſions à celle de la Fête-Dieu, la plus ſuperbe, peut-être, qui ſoit dans le monde chrétien. Les rues ſont tapiſſées des étoffes les plus précieuſes. On étale tout ce que la magnificence la plus ſomptueuſe peut imaginer de plus éclatant; & lorſqu'on loue une maiſon, on a ſoin de ſtipuler dans le bail, que le propriétaire ſera tenu de l'orner le jour de la Fête-Dieu. Ces mêmes rues ſont couvertes de damas, pour les garantir du ſoleil. Une colonnade très-riche occupe toute l'étendue de la place du palais; rien n'eſt oublié de tout ce qui peut contribuer à ſolemniſer, avec éclat, ce jour conſacré à l'honneur du corps de Jeſus-Chriſt.

La ſtatue de ſaint George, montée ſur une grande haquenée blanche, ouvre la marche à trois heures du matin, au ſon des timbales, des trompettes & des cors de chaſſe de la cour. Tous les chevaux du roi, richement harnachés, ſuivent le ſaint; tous les religieux s'y trouvent en corps; tous les chevaliers des ordres en habits de cérémonie; tous les tribunaux ſupérieurs & infé-

rieurs; la cour enfin, & tout ce qu'il y a de grands dans le royaume aſſiſtent à cette proceſſion. Les femmes paroiſſent aux fenêtres, ſans coëffe & ſans voile, & ne négligent rien, par les ornemens dont elles ſe parent, pour attirer ſur elles les regards des ſpectateurs. Il eſt permis ce jour-là, ſans exciter la jalouſie des maris, & ſans craindre d'accident, de les conſidérer avec attention. Les moines ſur-tout ſont ceux qui ſe font le plus remarquer. Les femmes les couvrent de fleurs qu'elles leur jettent des fenêtres.

Les hommes doivent éviter de ſe montrer aux croiſées pendant le proceſſion, ou ſe couvrir avec ſoin, pour n'être pas remarqués. Il eſt ordinairement plus de trois heures après midi, lorſque tout le monde eſt rentré dans l'égliſe. Il faut être alors très-circonſpect à regarder les femmes; car les maris ſe tiennent cachés pour épier juſques aux moindres mouvemens; & malheur à qui leur donne ſujet d'exercer les vengeances uſitées dans ce pays contre une épouſe ſoupçonnée ou un amant téméraire. On doit éviter auſſi de ſe promener dans les rues après la proceſſion: les

polissons se tiennent aux fenêtres avec des seringues pleines d'huile, qui abîment les habits. Mais cette digression me fait perdre de vue mon objet principal.

La ville de Lisbonne est considérable par sa grandeur, son antiquité, la vaste étendue de son port, & la beauté de ses édifices. On y compte environ trente mille maisons, quarante églises paroissiales, non compris celles des monasteres, vingt-six portes du côté du Tage, dix-sept qui donnent sur la campagne, vingt couvens d'hommes & dix-huit de femmes, où sont renfermés quinze cens moines & deux mille religieuses. Tous ces couvens sont grands, bien bâtis, richement ornés, & curieux à voir.

Parmi les églises, les plus considérables sont la cathédrale, celle des Dominicains, Notre-Dame de Lorette, la Miséricorde, saint Paul, & saint Roch. La cathédrale, située sur une hauteur, est un bâtiment antique, sombre, mais magnifique. Dans une châsse fort riche, placée auprès du grand-autel, reposent les reliques de saint Vincent, auquel l'église est dédiée. On raconte que ce saint ayant été martyrisé auprès du cap qui porte son nom, & son corps ayant

été abandonné aux animaux de proie, avec défenſe de l'enterrer, il arriva des corbeaux qui le garderent juſqu'à ce que de bonnes ames vînſſent l'inhumer. Lorſque les Maures furent chaſſés de Lisbonne, on déterra ce corps; on le tranſporta pompeuſement dans la cathédrale; & pour conſerver la mémoire du bon office que lui avoient rendu les corbeaux, on en nourrit continuellemeut deux dans l'enceinte de cette métropole. On les y voit voler ſans qu'ils en ſortent jamais; & il y a des troncs deſtinés à recevoir les aumônes pour fournir à leur entretien.

L'égliſe des dominicains paſſe pour la plus belle de Lisbonne. On y remarque trois chapelles toutes brillantes de dorure depuis le pavé juſqu'à la voûte. Dans l'une eſt la généalogie de Notre-Seigneur en bas relief, dans l'autre celle de ſaint Dominique, & dans celle du milieu un grand crucifix entouré d'une grille d'argent. La plaie du côté eſt ouverte; & le ſaint Sacrement y eſt continuellement expoſé. La chapelle eſt éclairée par ſix grands cierges de cire blanche, & une multitude de lampes d'argent perpétuellement allumées. Sur le portail, on voit

les noms & les têtes de tous ceux qui ont été brûlés par ordre de l'inquiſition. Le couvent répond à la magnificence de l'égliſe. Les religieux y ſont commodément logés, & plus grandement peut-être, qu'il ne convient à des moines.

Près de là eſt le palais du grand inquiſiteur, où ſe tient le tribunal ſuprême du ſaint office. Les Portugais l'appellent la ſainte maiſon ; & c'eſt de ce lieu redoutable, que partent ces jugemens terribles, contre leſquels l'innocence même oſe à peine réclamer. Ce conſeil eſt ſouverain ; & tous les autres tribunaux de l'inquiſition, ſoit du Portugal, ſoit des Indes, quoique ſouverains auſſi eux-mêmes, doivent lui rendre compte de leurs procédures toutes les fois qu'il l'exige.

Les Pourtugais ſont peu d'accord ſur la maniere dont s'eſt établi parmi eux ce fameux tribunal. J'entendois, il y a quelques jours, pluſieurs ſavans diſſerter ſur cette matiere, & lui aſſigner chacun une origine différente ; mais le tout ſe réduiſoit à deux opinions que je ſoumets à votre jugement. La premiere me parut être une de ces fables, auxquelles la crédulité des hommes ſert de peſſe-port : la voici telle qu'elle m'a

été présentée. « Un jeune homme de
» Cordoue, appellé Pierre Saavedra,
» possédoit non seulement une belle
» écriture, mais aussi le talent funeste
» d'imiter toutes sortes de caracteres.
» Il pensa à l'employer à l'agrandis-
» sement de sa fortune; & regardant
» comme au-dessous de lui les profits
» médiocres, il conçut de grandes vues,
» & forma de vastes projets. En con-
» trefaisant des billets, des quittances
» de finance, des cédules sur le trésor
» royal, il en tira de fortes sommes,
» avec lesquelles il alla jusqu'à se pro-
» curer l'ordre de saint Jacques, & une
» commanderie de trois mille ducats.
» Ces premiers succès le porterent à
» de plus grandes témérités; & la ren-
» contre qu'il fit d'un religieux chargé
» d'un brevet apostolique pour le roi
» de Portugal, le conduisit au préci-
» pice. Il imagina d'imiter le caractere,
» la formule & le style d'un bref, &
» de prendre la qualité de nonce en-
» voyé en Portugal, pour y établir
» l'inquisition. Ayant fabriqué ses dé-
» pêches & ramassé tout l'argent qu'il
» avoit recueilli de ses précédentes
» friponneriers, il se fit un équipage

» convenable, & entra en Portugal, » comme un légat de la cour de Rome. » Ses mesures étoient si bien prises, & » il sut si bien jouer le rôle de prélat, » qu'il fut reçu & traité comme ministre » du saint-siege. Cette comédie dura » six moins, pendant lesquels il établit » un tribunal d'inquisition en Portugal; » mais tout ce manege ayant été décou- » vert, quoique le tribunal continuât » de subsister, on n'en saisit pas moins » l'artisan de cette fourberie, qui fut » condamné aux galeres».

Telle est l'histoire de la prétendue origine de l'inquisition dans ce royaume par Saavedra; & ce qui paroît avoir donné cours à cette fable, c'est la comédie d'un bel-esprit de la cour, intitulée le *Faux Nonce*. Elle fut faite d'après une relation tirée d'un manuscrit de la bibliotheque de l'Escurial; « mais ce » manuscrit doit être regardé avec d'au- » tant plus de raison comme une piece » apocryphe, me dit un de nos savans, » que les bulles apostoliques qui ont été » expédiées pour l'établissement du » saint office dans ce pays, se conser- » vent encore dans les bureaux de la » cour, & dans les archives de la su-

» prême inquiſition ». Je rapporterai ici ce que ce même ſavant me dit ſur cette matiere, en prenant les choſes dès leur origine.

« Lorſque les juifs furent chaſſés d'Eſ-
» pagne, l'an 1482, le roi de Portugal
» les toléra dans ſon royaume; mais
» comme ils y profeſſoient leur religion,
» contre les défenſes expreſſes de la
» cour, ſa majeſté pria le ſouverain
» pontife de lui envoyer des inquiſiteurs
» pour rechercher & punir les coupa-
» bles. C'eſt ſous le regne de Jean III,
» qu'arriva de Rome la bulle d'érection
» du ſaint tribunal; & don Diegue de
» Sylva, franciſcain, évêque de Ceuta,
» & confeſſeur du roi, occupa le pre-
» mier la charge éminente de grand in-
» quiſiteur ».

L'égliſe de la Miſéricorde eſt une des plus belles de cette capitale. Elle eſt entretenue par une confrairie de ce nom, compoſée de ce qu'il y a de plus diſtingué à Lisbonne. On y reçoit auſſi toutes les perſonnes d'une condition honnête; & depuis le bourgeois juſqu'au grand ſeigneur, juſqu'aux princes, juſqu'au roi lui-même, nul ne dédaigne d'y être admis. Tous les ans les con-

freres élisent entr'eux un président, appellé le *pourvoyeur*, dont l'emploi, quoique très-onéreux, est néanmoins fort brigué. Quiconque en est pourvu, n'en est pas quitte, s'il veut l'exercer avec honneur, pour cent mille francs spendant l'année de son administration. Les autres officiers se renouvellent aussi tous les ans le jour de la Visitation de la sainte Vierge, qu'ils ont choisi pour leur fête. Cette illustre & pieuse confrairie se dévoue uniquement au secours des malheureux, prend soin des affaires des veuves & des orphelins, administre leurs biens, fait élever de pauvres filles, parmi lesquelles beaucoup d'honnêtes gens viennent prendre des épouses : c'est le moyen de se procurer des protecteurs. On contient ces filles dans la plus grande régularité, car si l'on remarque le moindre déréglement dans leurs mœurs, on les abandonne. Les confreres se font aussi un devoir d'assister les prisonniers, s'emploient à procurer leur délivrance; & lorsqu'ils sont condamnés à mort, ils les accompagnent au supplice, les consolent, les exhortent à finir chrétiennement, & pourvoient à leur sé-

pulture. Leur charité s'étend auſſi ſur les morts, qu'ils enterrent à face découverte & en habit de franciſcain ; ils font dire tous les ans plus de dix mille meſſes dans leur égliſe, ou pour les confreres décédés, ou pour le ſalut de ceux dont ils prenoient ſoin pendant leur vie, & qui ſubſiſtoient par leurs charités. Cet utile établiſſement s'eſt étendu dans les autres villes du royaume, & dans tous les pays ſoumis à la couronne de Portugal.

La petite & riche égliſe de ſaint Antoine de Padoue, patron de Lisbonne ſa patrie, eſt placée auprès de le cathédrale, dans l'endroit même où l'on dit qu'étoit la maiſon du ſaint religieux. Celle de la Mere de Dieu ſe vante, comme mille autres, de poſſéder le ſaint ſuaire, qu'elle montre tous les ans le jour du vendredi ſaint. La reine, épouſe de Jean V, en a fondé une, où ſe voit le tombeau de cette princeſſe, qui a voulu y être enterrée.

Non loin de là eſt une égliſe de religieuſes, où derniérement il ſe paſſa une ſcene qui prouve combien la philoſophie, qui a déjà diſſipé tant de ténebres en Europe, eſt encore éloignée d'éclairer le Portugal. La prééminence

entre S. Jean Baptiſte & S. Jean l'Evangéliſte forme un ſchiſme qui diviſe tous les monaſteres de filles. Il n'eſt permis à aucune d'elles de reſter neutre, ou d'avoir une vénération égale pour les deux ſaints : auſſi-tôt qu'elles ont pris le voile, elles doivent ſe décider, & ſe faire Baptiſtes ou Evangéliſtes. Lorſque la fête de l'un ou de l'autre eſt arrivée, celles qui lui ſont dévouées la ſolemniſent avec la plus grande magnificence; muſique, illumination, feux d'artifices, décorations, rien n'eſt oublié. On a ſoin ſur-tout d'avoir un prédicateur éloquent, qui ſache exalter en termes emphatiques le ſaint du jour, & qui prouve ſpécialement combien il eſt ſupérieur à ſon rival. La faction oppoſée n'a garde de ſe trouver alors à l'égliſe où ſe fait la fête; ce qui eſt regardé comme une eſpece de proteſtation contre tout ce qui ſe dit en faveur du ſaint qu'on célebre au préjudice de l'autre. Mais voici quelque choſe de plus ſérieux : les religieuſes du couvent dont je viens de vous parler, ſe diſputant ſur le mérite de nos ſaints, la querelle s'échauffa; & des paroles on en vint aux coups. Ces

héroïnes ſe battirent tant qu'elles eurent de force ; & enfin le zele des Evangéliſtes n'étant pas encore ſatisfait, elles oſerent s'en prendre au patron même du parti contraire. Elles ſaiſirent donc une image de ſaint Jean-Baptiſte, la fouetterent, la foulerent aux pieds, l'enterrerent dans le jardin, & danſerent ſur la place.

Si des égliſes de Lisbonne on paſſe aux maiſons religieuſes, celle des Jéſuites attire la principale attention. Ces Peres jouiſſent d'une grande conſidération en Portugal. On les regarde comme des apôtres ; & ils ſouffrent modeſtement qu'on leur en donne le nom, qu'on leur en rende les honneurs. Ils ont auſſi des gens de lettres parmi eux, quoiqu'en petit nombre ; & l'on ne peut les taxer d'ignorance, comme preſque tous les religieux du pays, dont ils different encore par une vie plus réglées, des mœurs plus pures.

Le couvent des Franciſcains eſt un vaſte bâtiment, dans lequel vivent plus de deux cens moines. Près de la ſacriſtie eſt une chapelle de marbre, qui ſert de ſepulture aux archevêques. Les Carmes ont dans leur monaſtere un

puits qui se montre par curiosité. La pierre qui borde le dessus, est de jaspe & toute d'une piece. Les cloîtres sont garnis de fayance peinte en bleu, représentant diverses figures de grandeur naturelle. On y voit entr'autres, celle de ce moine qui, fatigué d'une trop longue abstinence, faisoit cuire, dans sa cellule, un œuf à la lumiere d'une chandelle. Le supérieur le voyant par le trou de la serrure, occupé de sa petite cuisine, entra brusquement & l'en reprit avec aigreur. De quoi l'autre s'excusant, dit que c'étoit le diable qui l'avoit tenté, & lui avoit inspiré cette ruse. Aussi-tôt le diable lui-même, qui étoit caché sous la table, parut en disant : « Tu en as menti, chien de » moine, ce tour là n'est pas de mon » invention; c'est toi qui viens de me » l'apprendre ». Ce tableau est presque entiérement effacé.

Parmi les autres édifices qui embellissent cette capitale, le palais royal est le premier qui s'offre à la vue, quand on arrive par la Tage. Sa face principale regne sur la largeur d'une grande place, & se termine par un pavillon

pavillon d'où l'on découvre tout le port. Le roi peut voir de ſes fenêtres les navires qui entrent ou qui ſortent; & rien n'eſt ſi beau que cette multitude infinie de bâtimens qui vont & viennent ſans ceſſe ſur le fleuve. Le port, qui a plus de quatre lieues de longueur, à compter depuis Caſcais juſqu'au-deſſus de Lisbonne, eſt ſûr & commode; les vaiſſeaux mouillent le long de la ville, dans un fond de dix-huit braſſes d'eau, continuellement à l'abri des vents. D'un côté, ils ſont couverts par les collines ſur leſquelles eſt ſituée cette capitale; de l'autre, par les bords oppoſés du Tage, partout fort élevés.

Les appartemens du palais ſont vaſtes & richement meublés; mais le bâtiment eſt irrégulier, & n'a en dehors aucune beauté remarquable. C'eſt un édifice quarré, fait en dôme, avec quatre pavillons, deux plate forme ornées de baluſtres, deux galeries, & des balcons à toutes les fenêtres. On y voit pluſieurs pieces magnifiques, entr'autres la ſalle des gardes, où ſe tient l'aſſemblée des états, celles du conſeil de guerre & des autres tribunaux. La cha-

pelle occupe un des côtés du palais; & dans le haut, eſt la bibliotheque, enrichie de très-bons livres, rangés dans des cabinets de bois de noyer. Elle a été conſidérablement augmentée par le feu roi, qui faiſoit acheter, dans différentes villes de l'Europe, une infinité de choſes rares & précieuſes, tableaux, ſtatues, livres & manuſcrits. Mais il ſemble, par le peu de ſoin qu'on en avoit alors, que ce prince étoit plus curieux de la réputation qu'il s'étoit faite en les acquérant, que jaloux de les conſerver. Je dirai en paſſant, que ce monarque fut accuſé de trop d'amour, & pour l'égliſe & pour les femmes; mais eſt-il vraiſemblable, comme on l'a écrit, qu'il s'amuſât à dire la meſſe? A l'égard de ſes maîtreſſes, on raconte qu'une d'elles lui demandant une grace, il répondit: « ce que vous déſirez » ne dépend pas de votre amant, mais » du roi, ſur lequel votre amant a peu » de crédit ».

On trouve, en entrant dans le palais, une tour quarrée, environnée de portiques où ſont étalés toutes ſortes d'ouvrages rares, qui viennent de l'étranger. De là on entre dans les appartemens

qui ſont remplis de tant de meubles, qu'on les prendroit pour des magaſins de marchands. Dès que le jour tombe, on met dans chaque chambre un gros chandelier d'argent, & un flambeau de cire dans chaque chandelier. Les ſalles, qui ont plus de cinquante pieds de long, n'ont de clarté que par cette lumiere, & rien n'eſt plus triſte que cette ſombre & lugubre illumination. Les appartemens pourroient être parfaitement éclairés avec ce qu'elle coûte ; car ce flambeau peſe plus que ne feroient trente bougies. On ne brûle, chaque jour, tout au plus qu'une livre de ces gros cierges ; ce qui reſte ſe partage entre les officiers de la chambre ; un marchand vient enlever tous les matins, & payer comptant, la cire qui n'eſt pas conſumée. On aſſure que c'eſt le plus fort & le plus clair de leurs gages. Je ne conſeillerois donc à perſonne de vouloir réformer cet abus; on trouveroit bien-tôt le moyen de ſe débarraſſer de cet importun réformateur.

L'hôtel de la douane, ſans être magnifique, eſt commodément placé ſur le bord du Tage, dans le voiſinage du

palais. Il eſt compoſé de pluſieurs magaſins voûtés, où, moyennant un certain droit, on porte toutes les marchandiſes qui ſortent ou qui entrent, pour y être plombées. C'eſt un opéra que d'en obtenir quelque expédition, tant il faut de formalités & de ſignatures pour les en retirer. Il y a cependant un avantage pour les négocians, c'eſt de pouvoir les y laiſſer long-temps, & ne les ſortir qu'à meſure qu'ils en ont beſoin, ſans être tenus à aucun paiement; auſſi la plupart ne les redemandent-ils qu'après les avoir vendues, & ſur la facture de leurs correſpondans. La ferme de cette douane eſt un des plus forts revenus de ſa majeſté Portugaiſe. Les dorures, les galons, & en général, tout ce qui eſt or ou argent filé, y ſont ſaiſis comme effets prohibés. Les livres, de quelque genre & en quelque langue qu'ils puiſſent être, ſont d'abord portés à l'inquiſition pour y être examinés; & malheur à ceux qui ne ſont pas marqués au bon coin.

Outre cette douane, il y a la maiſon des eſclaves, où, de vingt negres qu'on amene d'Afrique, il en faut laiſſer quatre pour les droits de ſa ma-

jesté. Ces misérables se vendent & s'achetent dans les marchés, comme les bœufs & les chevaux. Ils rapportent chaque jour deux réaux de profit à leur maître, & sont de plus obligés de se nourrir. La grande diversité de couleur qu'on voit ici sur les visages, fait que pour signifier qu'on est une honnête femme, ou un homme d'honneur, on se contente de dire simplement : « je suis » blanche, ou je suis blanc ». Au reste, la plupart des Portugais sont basanés : c'est l'effet du climat, & encore plus de leurs mariages avec les noirs, fort ordinaires parmi le peuple. La noblesse, moins sujette à ce mélange, conserve entr'elle un plus beau sang.

Pour revenir aux édifices publics de Lisbonne, presque tous ceux dont je viens de parler, sont situés ou ont vue sur quelque grande place. Celle du palois occupe, le long du Tage, une immense étendue de terrain, & est bordée d'une muraille à hauteur d'appui, qui regne dans tout cet espace. De ce lieu très-fréquenté, on découvre, d'un côté, les vaisseaux qui sont à l'ancre, & de l'autre, le palais du roi. Des

édifices non moins vastes se présentent à l'extrémité opposée ; & l'on voit d'assez belles maisons dans l'enfoncement. C'est sur cette place, que se donnent les spectacles de l'Auto-da-Fé & du combat des taureaux ; c'est là que, de ses fenêtres, le roi peut voir, avec toute sa cour, brûler des hommes & égorger des animaux.

Non loin de là, est le marché qu'on appelle la Riviere : on y vend le poisson, le gibier, la volaille, & toutes les denrées, excepté la viande de boucherie. Les curieux ont remarqué qu'il entroit tous les jours, par la seule porte de Saint-Antoine, quinze cens bêtes chargées de farine & de fruits, plus de mille par la porte de Saint-Vincent, douze cens par celle de l'Espérance, & plus de neuf cens par la porte de Sainte-Croix.

Les boucheries sont dans le voisinage. On tue annuellement onze mille bœufs, cent mille brebis, quinze ou vingt mille, tant chevres que boucs, dont les Portugais aiment la chair, l'odeur & le goût. L'impôt qu'on leve sur tout ce bétail, ne s'afferme que

cent mille écus par an. La viande eſt, en général, aſſez bonne, mais ſi mal coupée, que la vue en eſt dégoûtante.

A l'un des côtés de la place royale, eſt l'hôtel-de-ville, où s'aſſemblent les magiſtrats municipaux & les officiers de la police. On y diſtribue tout le bled qui ſe conſomme dans Lisbonne; & lorſqu'il n'y eſt point abondant, on a ſoin d'obſerver l'égalité dans le partage, afin que perſonne n'ait à ſe plaindre.

Il y a d'autres places dans les divers quartiers de cette capitale. Une des plus ſpacieuſes, qu'on nomme le Rouſſio, & ſur laquelle ſont bâtis quelques beaux palais, eſt formée en façon d'amphithéâtre. Les ſamedis on y tient une eſpece de foire; & en même temps on y voit des boutiques portatives, comme celles du Pont-Neuf à Paris, où l'on étale pluſieurs ſortes de marchandiſes.

Des ſept collines qui partagent la ville de Lisbonne, les plus conſidérables ſont Saint-George & Sainte-Catherine. Les autres ſe nomment Saint-Vincent, Saint-André, Sainte-Anne, Saint-Roch & les Saintes-Plaies.

La plus haute eſt celle de Saint-George. C'eſt là qu'eſt bâtie la citadelle, fermée d'une enceinte qui en fait comme une ville particuliere. On y trouve des rues, des égliſes, des jardins, & une place d'armes. Ce château commande Lisbonne, la tient en reſpect, & peut le foudroyor en cas de révolte. Il n'y a point ici d'autres fortifications. On avoit commencé quelques ouvrages, lorſqu'on craignoit l'invaſion des Eſpagnols, dont on venoit de ſecouer le joug; mais quand on eut fait la paix avec eux, on abandonna ces travaux. On n'y voit donc que la forterelle dont je viens de parler : le reſte de la ville eſt environné d'une ſimple enceinte de vieilles murailles, flanquées de ſoixante & dix tours élevées autrefois par les Maures. Derriere le château eſt placée l'égliſe des auguſtins; on y remarque une croix d'or, garnie de pierreries, qui ſe porte en proceſſion dans les grandes fêtes.

La ville de Lisbonne eſt incommode, tant à cauſe des hauts & des bas, des monts & des vallées où elle eſt ſituée, que parce que les rues y ſont étroites & mal-propres : on ne les nettoie guere

que le jour de la Fête-Dieu. Les maisons n'ont point de latrines : ce sont des négresses, qui, tous les matins, emportent les ordures ; ou, lorsqu'on voit un orage se former, on vuide les pots par les fenêtres, ce qui rend les rues peu sûres, sur-tout pendant la nuit ; car outre le désagrément de recevoir une pareille offrande, on court risque encore d'être assommé par le vase même, qu'on jette souvent avec ce qu'il y a dedans. Ces jours derniers, un Anglois étant sorti tard du palais, fut régalée de ce parfum par une des dames d'honneur de la reine.

Le climat de Lisbonne est d'une douceur charmante, le ciel clair & sans nuages, & l'eau d'une bonté & d'un goût merveilleux. Aussi les habitans y vivent-ils fort long-temps ; & les vieillards y conservent une vigueur peu commune dans les autres pays. On y fait, en général, assez bonne chere avec l'excellente volaille d'Almentéjo, les délicieuses perdrix & les lievres de Sétubal, les jambons succulens de Lamégo, & la viande de boucherie de la province d'Algarve, tous pays renommés pour ces sortes de productions & de denrées.

Pour achever de remplir cette lettre, je vous envoie le précis d'une converſation que j'ai eue ce matin avec un médecin Portugais. Elle n'a, à la vérité, aucun rapport avec les matieres précédentes; mais je craindrois de l'oublier, ſi je différois de vous en faire le récit. Il étoit queſtion de l'état des ſciences & de la littérature dans ce royaume, & voici, en ſubſtance, ce que me diſoit ce médecin.

« L'univerſité de Coïmbre a fait » infiniment d'honneur à notre na- » tion, & a fourni des profeſſeurs en » théologie, en philoſophie, en juriſ- » prudence, en médecine, à preſque » toutes les univerſités du monde. » Il eſt vrai que depuis long-temps elle » ne produit plus de ces hommes que » l'Europe invitoit à venir l'éclairer. » Comme par-tout la nouvelle philo- » ſophie a porté des coups mortels à » la ſuperſtition & à l'ignorance, les » profeſſeurs de Coïmbre, craignant » qu'elle ne nuisît à leurs intérêts, ſe » ſont efforcés de l'éloigner. Il y a envi- » ron trente ans, qu'un de nos gentils- » hommes, nommé Mendoça, doué » d'un eſprit naturellement philoſo-

» phique, revint à Lisbonne, après
» avoir long-temps voyagé & acquis
» beaucoup de lumieres. Mais ce ſa-
» vant s'étant aviſé de vouloir décré-
» diter Ariſtote, les jéſuites ſe déclare-
» rent contre lui, & s'efforcerent de
» le faire paſſer pour un homme qui
» avoit perdu la raiſon.

» Le droit & la médecine ſont les
» ſciences auxquelles les Portugais s'ap-
» pliquent le plus, à cauſes des charges
» lucratives que procure la qualité
» de docteur dans ces deux facul-
» tés; mais parmi cent de ces doc-
» teurs, à peine s'en trouve-t-il dix qui
» aient quelques connoiſſances. Les au-
» tres ſont des ignorans, à qui la vanité
» tient lieu de ſcience & de mérite. Sou-
» vent, comme ils appartiennent à des
» familles en crédit, on les préfere aux
» véritables ſavans, qui ſe trouvant
» pauvres & ſans appui, reſtent preſ-
» que toujours dans l'obſcurité. C'eſt
» une choſe conſtante en Portugal, que
» dans l'étude du droit & de la méde-
» cine, les juifs réuſſiſſent mieux que
» les chrétiens; mais comme ils ne
» peuvent prétendre aux charges de
» judicature, ils ſe ſont preſque tous

» médecins ou avocats ; & excellent
» tellement dans ces deux professions,
» qu'ils supplantent ordinairement les
» chrétiens même les plus habiles.
» Aussi, dans les affaires importantes,
» ce sont les juifs qui ont toute la
» confiance. Ils ne tardent pas à s'y
» enrichir ; mais lorsqu'ils sont parve-
» nus à une certaine opulence, ils
» quittent le pays, & vont s'établir
» en Hollande ou en Angleterre, pour
» y jouir tranquillement du fruit de leurs
» travaux. Ceux qui, par intérêt ou par
» amour de la patrie, s'obstinent à de-
» meurer en Portugal, y deviennent
» tôt ou tard les victimes de la supers-
» tition & du fanatisme.

» Il n'y a pas trente ans, que nos
» Portugais auroient lapidé un homme
» qui auroit osé soutenir le mouvement
» de la terre. Il y a moins de temps
» encore, que lorsque nos archevê-
» ques faisoient la visite de leur diocese,
» le peuple assemblé pour les recevoir,
» chantoit devant eux un cantique,
» dont le refrain étoit : Bénite soit la
» très-sainte Trinité, sœur de la Vierge
» Marie.

» On ne sauroit refuser à mes com-

» patriotes un don qu'ils tiennent de » la nature, celui de l'éloquence ; » mais si nous avons de bons pré» dicateurs, combien d'autres des» honorent la chaire, par le genre » sauvage & grotesque, que notre » ignorance les force d'adopter ? Un » Portugais, chargé de faire le pané» gyrique de saint François d'Assise, » est obligé de prouver que François » est le plus grand de tous les saints, » qu'il égale, & surpasse même Jesus-» Christ. Mais si ce même orateur prê» che le lendemain la fête de saint Jean » de Dieu, à moins que de vouloir » être sifflé de son auditoire, le même » peut-être que celui de la veille, il se » trouve dans la nécessité de prouver, » que le saint du jour l'emporte sur tous » les autres bienheureux.

» Comme notre langue a naturelle» ment beaucoup de dignité, elle en » est d'autant plus propre au genre » historique, & fournit abondamment » au récit des grands événemens & » des belles actions. Il y a une aca» démie d'histoire, établie à Lisbonne » par le feu roi ; mais ses membres n'ont » publié jusqu'ici aucune production qui

» ſoit connue hors du Portugal. Les pre-
» miers académiciens, nommés par le
» prince pour réformer notre ancienne
» hiſtoire & compoſer la nouvelle,
» étoient certainement les ſujets les
» plus capables que ſa majeſté pût choi-
» ſir, pour remplir la deviſe, *reſtituet*
» *omnia*, qu'elle avoit donnée elle-
» même à l'académie; mais le moyen
» d'en venir à bout? Ils n'oſoient rom-
» pre en viſiere aux inquiſiteurs acadé-
» miciens; & comme ils étoient encore
» moins d'humeur à leur ſacrifier la
» vérité, le corps d'hiſtoire générale
» du royaume a été retardé juſqu'ici,
» & peut-être ne paroîtra-t-il jamais.

» Le poëme épique du Camoëns,
» ſi connu dans le monde ſavant,
» prouve le mérite de notre langue,
» & ſon aptitude pour la poéſie, lorſ-
» qu'elle eſt employée par d'habiles
» mains. Les Portugaiſes ſont poëtes
» naturellement, & ne ſauroient ſe
» paſſer de quelques académies parti-
» culieres, pour donner de l'exercice
» à leur verve. On ſe ſouvient encore
» des noms de celles que différentes per-
» ſonnes avoient établies à Lisbonne:
» les *Singulares*, les *Generoſos*, les *Ano-*

» *nymos*, les *Inſtantaneos*, les *Appli-*
» *cados*, les *Eſtudioſos*, & mille autres,
» qui toutes ont diſparu, ſans que le
» public en ait tiré aucun avantage.
» Leurs membres n'étoient occupés
» qu'à ſe donner des éloges récipro-
» ques, ou à ſe déchirer par des ſatires.

» Malgré le penchant naturel des
» Portugais pour la poéſie, ils n'ont
» preſque point d'ouvrages de théâtre.
» Auſſi ne joue-t-on guere ici que des
» pieces Eſpagnoles. Les ſeuls poëtes
» dramatique que nous ayons, ſont
» Mello, Gomez, Mattos, Fragoſo
» & Cordeyro, dont nous faiſons
» aſſez de cas. La ſcene, ſans encou-
» ragement, a long-temps langui parmi
» nous; & ce n'a été que par ordre du
» roi régnant, que l'on a établi un
» opéra à Lisbonne. On prétend que,
» pour la régularité & la magnificence,
» ce théâtre ne le cede point aux plus
» belles ſalles de ſpectacles de l'Europe :
» mais nous manquons de bonnes
» pieces, bien différens, m'a-t-on dit,
» de vous autres François, qui avez
» des pieces excellentes & point de
» théâtres. Le nôtre paſſe conſtamment
» pour un des plus grands & des plus

» beaux édifices de ce genre (*) ; mais
» on y joue ſi rarement, qu'en compa-
» rant le nombre des repréſentations
» avec l'argent qu'il a coûté ; il n'y en
» a pas une qui, juſqu'à préſent, ne
» revienne à un million. Un de nos
» poëtes, qui entend votre langue &
» écrit aſſez bien dans la nôtre, avoit
» entrepris d'y faire jouer une de vos
» tragédies, dont le ſujet eſt tiré de
» notre hiſtoire. En traduiſant *Inès*,
» il en avoit changé la diſpoſition, &
» la ramenoit à la vérité des faits, telle
» qu'elle ſe trouve conſacrée dans les
» annales Luſitaniennes. La fin tragique
» d'Inès de Caſtro eſt un des événemens
» les plus intéreſſans de l'hiſtoire de
» Portugal. Comme vous devez avoir
» vu ſouvent cette amante infortunée
» reparoître ſur votre théâtre, peut-
» être ne ſerez-vous pas fâché de ſa-
» voir ſes aventures : quand ce ne ſe-
» roit que pour obſerver en quoi l'au-
» teur François s'eſt écarté, dans ſa tra-
» gédie, de la vérité hiſtorique.

(*) Il a été totalement renverſé par le dernier tremblement de terre.

» Don Pedre, infant de Portugal,
» après la mort de Conſtance ſa pre-
» miere femme, devint amoureux
» d'Inès, fille d'un ſeigneur Caſtillan.
» Il l'épouſa en ſecret, & en eut plu-
» ſieurs enfans. Les ſeigneurs Portu-
» gais, jaloux du crédit que les parens
» d'Inès avoient à la cour, repréſente-
» rent au roi Alphonſe, pere de don
» Pedre, qu'il étoit à crandre que
» cette nouvelle épouſe n'entreprît de
» faire régner ſes enfans au préjudice
» de ceux de Conſtance. Sur cet avis,
» Alphonſe mande l'infant, pour ſavoir
» de lui s'il eſt vrai qu'il ſoit marié,
» comme on le lui aſſure. L'infant ſou-
» tient conſtamment qu'Inès n'eſt que ſa
» maîtreſſe : le roi le preſſe de la quit-
» ter & de ſe remarier. Don Pedre
» allegue différens prétextes. Alphonſe
» veut ſuivre le conſeil qu'on lui a
» donné de faire mourir Inès. Celle-ci
» en eſt inſtruite ; elle ſe flatte que la
» voix de ſes enfans, petits-fils du roi,
» pourra le toucher. Elle va avec eux
» ſe proſterner à ſes pieds ; & verſant
» un torrent de larmes, elle le ſupplie
» d'avoir pitié d'elle, & des fruits mal-
» heureux de ſon mariage & de ſon

» amour. Le roi est attendri ; mais les » courtisans reviennent à la charge, & » déterminent ce foible monarque à » prononcer l'arrêt funeste. Ils se char» gent même de l'exécution, & poi» gnardent Inès dans un couvent où » elle s'étoit retirée.

» Don Pedre attendit la mort d'Al» phonse, qui arriva cinq ans après, » pour se venger des infames meur» tiers de sa chere Inès. Pierre Coello » eut le cœur arraché par le sein, & » Alvar Conçalès par les épaules. Don » Pedre assista lui-même à cette bar» bare exécution, & furieux de voir » que la violence des tourmens ne leur » arrachoit pas un soupir, il prit un » fouet, & en frappa Coello au visage. » Coello regarda le roi avec des yeux » enflammés de colere, & fit à ce » prince les reproches les plus san» glans ; mais don Pedre aveuglé par » la vengeance, dit à un de ses offi» ciers : apportez du vinaigre & de » l'ail à ce lapin écorché ».

Je suis, &c.

A Lisbonne, ce 20 mars 1754.

LETTRE CLXXXVIII.

SUITE DU PORTUGAL.

JUSQU'ICI, Madame, je n'ai presque fait mention que des rues, des maisons, des palais, des places, des églises, des couvens de Lisbonne ; il faut dire aussi un mot des loix, des mœurs, des usages de ses habitans.

A juger d'eux par ce que j'ai vu depuis le peu de temps que je les connois, je les crois jaloux, vindicatifs, dissimulés, vains, railleurs, & surtout présomptueux sans sujet, n'ayant si l'on excepte les gens de condition, que des connoissances très-bornées, & une éducation très-médiocre. A peine ont-ils l'usage de la lecture ; & tous leurs voyages se réduisent à quelques courses qu'ils font au Brésil, en Afrique & aux Indes orientales, d'où ils rapportent des mœurs encore plus grossieres que celles de leur pays. Ces défauts sont balancés par quelques bonnes qualités : ils ont, avec beaucoup de vivacité & de pénétration, un

amour ſingulier pour leur prince, & paroiſſent tellement attachés à leurs uſages, que tout ce qui eſt étranger leur déplaît & les révolte. Ils ſont fidelles, ſecrets, amis généreux, ſobres, charitables, adonnés aux pratiques de la religion, mais plus ſuperſtitieux que dévots. Tout eſt prodige, tout eſt miracle parmi eux; & le ciel, ſi on les en croit, ne manque jamais de ſe déclarer en leur faveur d'une façon particuliere. Ils aiment à s'habiller magnifiquement, & principalement les femmes, dont les unes ſe mettent à la Françoiſe, les autres en Amazones, ou dans une diverſité d'autres goûts riches & galans. La bonté du climat & la douceur de la vie rendent les Portugais pareſſeux. Ils travaillent peu, & ſe bornent à une fortune médiocre. J'ajouterois, pour dernier trait de leur caractere, leur haine implacable & leur ſouverain mépris pour les Eſpagnols, ſi la double alliance qui unit ces deux puiſſances depuis environ un demi-ſiecle, ne rendoit aujourd'hui ce ſentiment moins général.

Il eſt peu de nations qui aient pouſſé

le commerce plus loin, ni qui l'aient ſoutenu avec plus de réputation que les Portugais. Devenus ſujets du roi d'Eſpagne, ils eurent de redoutables ennemis dans les Hollandois, qui travailloient à ſecouer le joug des Caſtillans, lorſque le Portugal commençoit à le porter. Vous avez vu comment le Bréſil leur fut enlevé; comment ils perdirent leurs conquêtes aux Indes orientales; & comment, après pluſieurs années de ſervitude, ils rentrerent dans leurs premiers droits. Mais le coup fatal à leur commerce étoit frappé; & quoiqu'ils aient repris cette partie de l'Amérique, celui des grandes Indes ne s'eſt jamais bien relevé. Celui même qui s'exerce aujourd'hui à Lisbonne, eſt médiocre en comparaiſon de l'immenſe négoce qui ſe faiſoit dans cette capitale, lorſque toutes les richeſſes du ſein Perſique, de l'Arabie, des états du Mogol, des côtes de l'Inde, de la Chine, du Japon, &c, venoient ſe raſſembler à Goa, & arrivoient à Lisbonne ſur des flottes nombreuſes, pour y être diſtribuées chez toutes les nations de l'Europe. Le commerce, tel qu'il eſt préſentement, ſe fait, comme

je vous l'ai dit, presque tout par les étrangers : on y voit des marchands François, catholiques & protestans, & plusieurs maisons Angloises & Hollandoises. Les catholiques vivent sous la protection de la France ; les calvinistes, sous celle de la Hollande & de l'Angleterre.

L'autorité du souverain est absolue en Portugal : le roi se sert de l'inquisition, comme du plus sûr instrument de la politique. Ce tribunal ne fait rien sans l'aveu du monarque. Tout son pouvoir se borne à réprimer les blasphêmes, la polygamie, le péché contre nature, & sur tout à inquiéter les juifs, pour en tirer beaucoup d'argent. Le feu roi, Jean V, a mis des bornes à sa puissance, & cette réforme n'est pas une des actions les moins glorieuses de son regne. La mémoire de ce prince est encore gravée dans le cœur de ses peuples ; & ce qu'on raconte de son administration, pourra vous faire connoître une partie de ce qui se passe à la cour de Lisbonne.

Ce monarque avoit confié son autorité à un ministre qui, sous le nom de secrétaire d'état, donnoit tous les jours

audience au public. Les personnes de distinction se tenoient dans les deux salles qui précédoient son cabinet ; & là chacun pouvoit lui parler aussi long-temps que ses affaires l'exigeoient. On ouvroit ensuite la porte qui communique au passage du palais, dont toutes les avenues étoient remplies de monde. Les uns retenoient le ministre par son manteau, les autres par la manche de son habit, ou par sa grande épée à la Portugaise. Il répondoit à tous d'une maniere gracieuse, prévenoit les personnes de considération qu'il appercevoit sur son chemin ; & tiraillé de tous côtés, il se rendoit enfin chez le roi. Cette marche pénible duroit quelquefois une heure entiere ; & le ministre ne commençoit à respirer, que lorsqu'il arrivoit à la salle des gentils-hommes. C'est dans ce lieu que la noblesse, qui avoit à lui parler, l'attendoit debout ; car il n'y a ni chaises, ni tabourets, ni aucune espece de sieges dans les appartemens de sa majesté. Personne ne peut s'y asseoir, pas même le secértaire d'état, qui écrit à genoux, en présence de son maître.

Lorsque ce ministre avoit fini son

travail, il retournoit chez lui avec le même cortege, disant à chacun ce que le prince avoit décidé à son sujet. Il parloit aux uns à haute voix, aux autres en particulier ; & comme il étoit impossible que tout le monde fût satisfait, il arrivoit quelquefois que des gens emportés & violens, & surtout des femmes mécontentes, le chargeoient d'injures atroces. Il y en avoit même qui portoient la fureur jusqu'à le menacer de l'assassiner. « Ne vous en » avisez pas, répondoit-il en souriant ; » car le roi vous feroit pendre : & » d'ailleurs vous perdriez un homme » qui ne cherche qu'à vous obliger » lorsqu'il dépend de lui de le faire ». Ces mêmes personnes, touchées de repentir, se jettoient à ses pieds ; il les embrassoit comme ses enfans, & obtenoit du prince une partie de leurs demandes.

Le monarque donnoit lui-même ses audiences trois fois par semaine ; le samedi à la noblesse, qui avoit alors l'honneur de parler debout à sa majesté ; les autres jours, tout le monde indifféremment étoit admis. Il étoit permis à chaque particulier d'approcher du

du trône, de remettre ſon placet au ſouverain, & de l'entretenir de ſes affaires. L'audience commençoit par les hommes & finiſſoit par les femmes. Le prince, aſſis ſous un dais, s'appuyoit contre une table, ſur laquelle étoit une corbeille pleine de pieces d'or dont ſa majeſté gratifioit ceux qui ſe trouvoient dans le beſoin. L'huiſſier de la chambre faiſoit entrer, dix à dix, les perſonnes qui ſe préſentoient; & le roi voulant faire exécuter promptement ſes ordres, appelloit un des grands du royaume, qu'il chargeoit de la commiſſion. Il en uſoit ainſi, pour l'ordinaire, lorſqu'il s'agiſſoit de châtier des maris, dont les femmes venoient ſe plaindre; lorſqu'il étoit queſtion de punir des enfans rebelles ou de prévenir un enlevement. Ces audiences faiſoient trembler les maris pervers, les fils ingrats, les amans audacieux, les filles paſſionnées, &, en général, tous ceux dont la conduite étoit répréhenſible. Les miniſtres eux-mêmes n'étoient pas exempts de crainte; car le roi n'ignorant rien de ce qui ſe paſſoit dans ſon royaume, parce que chacun avoit la liberté de l'en infor-

mer, les contenoit dans le devoir.

Les mémoires qu'on préſentoit au monarque, étoient renfermés dans un ſac de velours ou de maroquin, qui ne s'ouvroit que lorſqu'il plaiſoit à ſa majeſté d'en ordonner l'examen en ſa préſence. S'il s'agiſſoit d'une affaire ſecrette, elle mettoit dans ſa poche le placet qu'elle liſoit en particulier, & faiſoit enſuite ſavoir ſes volontés à la perſonne intéreſſée.

Les dames portugaiſes, quand elles alloient à l'audience, avoient des eſpeces de mantes ou de domino, qui empêchoient qu'on ne les reconnût. Mais lorſqu'elles étoient aux pieds du roi, &, pour ainſi dire, entre ſes genoux, elles ſe découvroient, & laiſſoient voir des beautés, auxquelles le galant monarque ne paroiſſoit pas inſenſible. Cependant il conſervoit une gravité majeſtueuſe, accompagnée d'un air de bonté, qui donnoit de l'aſſurance à la ſuppliante. Les étrangers, dans la ſeule intention de le voir de plus près, venoient ſouvent à ces audiences où on lui parle à genoux; & quoique la plupart n'euſſent rien ni de particulier ni d'eſſentiel à lui dire, ils n'en étoient pas moins bien reçus.

On dit, mais je ne garantis pas le fait, que si un seigneur Portugais avoit commis quelque violence, la noblesse y étant fort sujette avant le regne de ce prince, sa majesté le faisoit appeller dans sa chambre, & ordonnoit qu'on lui donnât la bastonnade. Cette punition, en usage parmi les Maures, avertissoit le coupable, qu'à la premiere rechûte il devoit s'attendre à être exilé dans quelques château des côtes de Mosambique ou de Guinée, des indes orientales ou du Bresil. Là, ces seigneurs étoient obligés de servir en qualité de simples soldats; & c'est l'unique moyen que ce prince crut devoir employer, pour réprimer l'audace de sa noblesse. Les uns enlevoient de force les effets des marchands, & ne les payoient qu'à coup de bâton ou de poignard; les autres ravissoient leurs filles & leurs femmes, sans aucun respect, ni pour la décence, ni pour le sacrement. Aujourd'hui que ces abus n'ont plus lieu; qu'un créancier peut demander ce qui lui est dû, sans craindre d'être ni assassiné ni maltraité, les filles sont plus en sûreté, & les maris plus tranquilles.

Ce prince qui ſavoit ainſi ſe faire reſpecter des grands, étoit également chéri & adoré de ſon peuple. Il diſoit, en parlant des premiers : « mon » grand-pere les craignoit ; mon pere » les aimoit ; & moi, je ne les aime » ni ne les crains ». Avant ſon avénement à la couronne, la police étoit ſi mal obſervée dans les rues de Lisbonne, qu'on n'y étoit point en ſûreté de ſa vie pendant la nuit. Aujourd'hui on y marche avec beaucoup plus de ſécurité ; & l'on y eſt tout au plus expoſé à perdre ſon chapeau, que le voleur porte impudemment ſur la place pour le vendre le lendemain, ſans même ſe donner la peine de le déguiſer.

Ayant appris qu'on ſe préparoit à donner au peuple le divertiſſement de l'Auto-da-Fé, je me rendis à cette fête, que les Portugais voient avec tant de plaiſir. Il eſt libre aux femmes ce jour-là, comme à la Fête-Dieu, de paroître aux fenêtres, ornées de toute leur parure. J'eus la permiſſion d'entrer dans le palais du Saint-Office, où je vis bien des choſes propres à rectifier

les fausses idées des étrangers sur l'état actuel de ce tribunal.

Le roi étant arrivé, la procession dirigea sa marche vers l'église de saint Dominique, où se lit le procès des criminels. J'admirai la bonté de ce prince, qui voulut bien parler lui-même aux coupables, & les exhorter au repentir. Parmi ces malheureux, étoit un prêtre du Brésil, qui ayant embrassé le judaïsme, s'étoit fait circoncir, contre les loix de l'état. Sa majesté le pressa de se convertir, &, par son retour au christianisme, de se soustraire au supplice qu'il alloit subir dans les flammes. Elle employa les expressions les plus touchantes pour vaincre l'obstination de ce prêtre apostat; elle l'assura de sa protection, & lui promit une pension pour le faire subsister, si revenu à lui-même, il reprenoit ses premiers sentimens de religion, & rentroit dans le giron de l'église. Tous les assistans furent attendris des bontés du monarque pour ce misérable, qui aima mieux se laisser brûler, que de renoncer à son crime. Quoiqu'âgé de plus de soixante ans, il ne témoigna ni crainte ni foiblesse, & ne daigna pas

répondre un mot aux remontrances des moines, qui lui crioient de se convertir. Avant que de le brûler, on lui arracha la peau des doigts qui avoient touché la sainte hostie. Il souffrit ce tourment & celui du feu, sans dire autre chose, sinon qu'il étoit bien honteux, bien infame, de traiter ainsi un homme qui mouroit pour soutenir l'existence d'un seul Dieu. Il sembla d'abord vouloir éloigner les flammes avec son mouchoir, mais le mouchoir ayant prit feu, ce malheureux perdit connoissance, & fut bientôt réduit en cendres. Les juifs tirerent avantage de cette constance; & les prêtres catholiques en parurent humiliés.

Le roi parla à d'autres criminels avec les mêmes expressions de bonté & de douceur: ils reconnurent leurs fautes, & implorerent la clémence de sa majesté qui leur fit grace. Pour l'ordinaire, les juifs ne s'avouent coupables, que lorsque dans l'église de saint Dominique, à la lecture des pieces du procès, ils voient leurs femmes ou leurs enfans dans le nombre de ceux qui ont confessé d'avoir judaïsé. Comme ils ont assisté avec eux à ces cérémonies illi-

cites, ils ne doutent pas qu'on n'ait des preuves ſuffiſantes pour les convaincre ; & alors ils demandent grace publiquement au Saint-Office.

Ce jour là, les rues ſont bordées de ſoldats, tant pour la ſûreté publique, que pour prévenir les déſordres que les juifs cachés pourroient cauſer dans la ville. Il importe ſur-tout aux étrangers de ne proférer aucune parole qui puiſſe ſcandaliſer la ſuperſtition des Portugais. Ils doivent être bien ſûrs des gens avec qui ils ſe trouvent ; car, à la vue de cet appareil, le peuple de Lisbonne n'eſt pas moins animé pour la gloire de l'inquiſition, que l'étoient anciennement les Bacchantes pour l'honneur de leur dieu. Un Anglois, un Hollandois, qui paſſeroit au travers de la foule, ſeroit accablé d'injures par la populace. » Voyez-le, diroit-elle, ce mécréant, cet hérétique ! Il mériteroit bien » d'être auſſi lui-même affublé de la fatale cimare ». Enſuite elle donne mille malédictions aux malheureux qu'on va brûler ; & ſi elle s'apperçoit que quelque ſpectateur en ait l'air affligé, » ſans » doute, lui dit-elle, que vous plaignez » votre frere, votre ami que l'on con-

» duit à l'échafaud ». Puis pénétrée de zele à la vue des criminels expirans, elle s'écrie, les mains jointes, & les yeux dévotement tournés vers le ciel : « Dieu ! » quelle grande clémence ! Bénies ſoient » à jamais les bontés du Saint Office » ! Pour ne pas s'expoſer aux inſultes de cette canaille, il convient de ſe mettre ſeul à une fenêtre, & d'avoir entre les mains la feuille imprimée qui contient les noms, les crimes, la ſentence & le ſupplice de ceux qu'on va exécuter. En s'occupant de cette lecture, on ne craint point de commettre d'indiſcrétion par des queſtions ou inutiles ou dangereuſes.

Une des fautes que punit l'inquiſition avec le plus de ſévérité, eſt l'exercice de la religion judaïque, défendu par les loix du pays. Il y a pourtant beaucoup de juifs en Portugal ; mais ils s'y tiennent cachés, & ne ſe font connoître entr'eux, que par des ſignes de convention, comme, chez nous, les Francs-Maçons.

Quand on dit que l'inquiſition s'empare du bien de ceux qui ont le malheur d'entrer dans ſes cachots, ce propos a beſoin d'éclairciſſement ; & voici

comment il doit s'entendre. Les crimes du reſſort de ce tribunal, ſont en même temps une violation des loix fondamentales de l'état, & les perſonnes qui s'en rendent coupables, encourent la confiſcation de leurs biens, comme en France, quand on eſt condamné à des peines capitales. C'eſt au roi qu'appartiennent ces biens confiſqués; mais l'inquiſition prend, ſur cet argent, l'entretien des priſonniers, ſouvent très-nombreux, & dont elle a le plus grand ſoin. Ce qui reſte, entre dans les coffres de ſa majeſté, à moins qu'elle ne juge à propos d'en gratifier ſes officiers, ſes miniſtres, ou ſes favoris.

Les réjouiſſances de l'Auto-da-Fé, les proceſſions de la Fête-Dieu, les maſcarades du carême tiennent ici lieu de carnaval: on n'en connoît point d'autre à Lisbonne. Les femmes ont la liberté, pendant la ſemaine ſainte, de courir la nuit, couvertes de mantes noires, tandis que les galans, déguiſés ſous le même habillement, ſe mêlant avec elles dans la foule, cauſent des peines cruelles aux maris. En vain ces derniers font accompagner leurs épouſes par des

négreſſes qui veillent ſur leur conduite : la fidélité de ces eſclaves n'eſt point à l'épreuve de la ſéduction : elles ſont même les premieres à prévenir leurs maîtreſſes, à ſervir leurs amours, à leur faciliter des rendez-vous dans les maiſons de leurs amans.

Le commerce des femmes eſt auſſi gênant que difficile en Portugal. On eſt perſuadé qu'un homme ne peut ſe trouver ſeul avec elles, ſans leur faire violence. Pour être admis à leur ſociété, il faut témoigner autant d'éloignement pour la galanterie, que d'indifférence pour elles ; ſe faire une bonne réputation ſur cet article délicat ; & lorſqu'il paroît qu'on ne les aime ni qu'on ne les recherche, c'eſt alors qu'on peut entretenir avec elles des liaiſons. Il eſt vrai qu'on paie cher la curioſité de les voir, par le cérémonial ridicule qu'on eſt obligé d'obſerver. Si l'on obtient la permiſſion d'entrer dans leur appatement, on les trouve à terre aſſiſes ſur une natte, à l'extrémité de laquelle les hommes leur parlent à quinze pieds de diſtance. Les moines ont ſeuls le droit de ſe mettre ſur des chaiſes à côté d'elles, tandis qu'un honnête homme, un homme du monde n'oſe en ap-

procher. Souvent un religieux, ſous prétexte de confeſſion, s'introduit dans la maiſon de ſes pénitentes, & s'enferme avec elles, du conſentement du mari, pour être plus à portée, dans un cas preſſant, de leur adminiſtrer les ſecours ſpirituels.

Comment concilier cet excès de confiance pour les moines, avec ce qu'on dit de leur incontinence ? Pourvu qu'ils abandonnent, au profit du couvent, leur portion ordinaire de nourriture, on leur permet, dit-on, de s'abſenter du monaſtere, de courir les aventures, & de coucher même ſans façon dans les lieux de débauche. On raconte que don Pedre, prédéceſſeur du feu roi, viſitant ces maiſons de plaiſir, trouva parmi une troupe de négreſſes nues, un religieux qui paſſoit pour un ſaint. Le monarque indigné de voir, en pareille compagnie, un homme de ſa réputation & de ſon caractere, lui fit couper le nez & les oreilles, & le renvoya dans ſon couvent. Le lendemain, ce prince ſe rendit lui-même au monaſtere, où tous les moines, rangés en haie, vinrent, ſelon l'uſage, recevoir ſa majeſté. Le roi n'y voyant pas le ſaint en queſtion, en

demanda des nouvelles au Supérieur, fit l'éloge de son mérite & de sa vertu, & témoigna le plus grand empressement de le voir. Le supérieur allégua divers prétextes, pour excuser l'absence de son religieux. Le roi insista, il fallut obéir. Le moine parut tout défiguré; & le Prince, après avoir joui cruellement de sa confusion, lui fit, en présence de toute la communauté qui l'écoutoit à genoux, une sévere réprimande.

Après la fête de l'Auto-da-Fé, dont vous avez vu les Portugais si amoureux, leur divertissement principal est le combat du taureau. Il y a peu de villes dans le royaume, qui n'aient une place destinée à ce spectacle; & il n'est pas, jusqu'aux paysans, qui, dans les villages même, n'en fassent leur amusement.

Lorsque la Cour a ordonné la célébration de cette fête à Lisbonne, on la publie avec éclat; & dès ce moment, une réjouissance universelle regne dans toute la ville. On entend de tous côtés des concerts de musique; & ce temps est tellement consacré à la joie, qu'on se livre alors à mille bouffonneries, on

va même jusqu'à se dire des injures atroces, qui, dans toute autre occasion, seroient repoussées par le poignard.

La veille de ce jour si désiré, tout le monde se promene dans la place royale pour voir les préparatifs du combat. La façade du palais est bordée d'un amphithéâtre ; & au-dessus on construit des balcons qui répondent aux fenêtres, par lesquelles on y entre des appartemens. Celui du roi occupe le centre sous un dais superbe ; & les personnes que sa majesté juge à propos d'admettre auprès d'elle, trouvent des places à ces fenêtres. On loue fort cher celles de l'amphithéâtre, & l'argent qu'on en retire, sert à payer les dépenses de la fête. Les galans de Lisbonne font les derniers efforts pour y placer leurs maîtresses, leur offrir la collation ; & tel qui n'a chez lui ni pain ni argent, engage tout ce qu'il possede pour ne pas manquer à son amour.

Outre ces premieres places, on voit un monde infini aux portes des maisons, aux fenêtres, & sur les échafauds dressés dans les rues voisines. Les divers rangs de balcons qui, de tous côtés, environnent l'Arene, sont tendus de magnifiques pieces de soie, & occupés par ce qu'il y

a de plus grand & de plus diſtingué en Portugal. A la droite de celui du roi, ſont les membres des divers conſeils; on les reconnoît à leurs armes brodées en or ſur des tapis. De l'autre côté, on apperçoit le corps de ville & les magiſtrats, chacun ſelon ſon rang & ſa dignité. Les ambaſſadeurs ſont en face de ſa majeſté. Le reſte des loges eſt loué à divers particuliers à un prix exceſſif. La vue de tant de monde raſſemblé, celle des dames ſur tout, ornées de leurs pierreries, a quelque choſe de frappant. Comme elles ſont très-curieuſes de fleurs & de dorure, & qu'elles ſe coëffent toutes en cheveux, il ſeroit difficile de rien imaginer de plus galant ni de plus riche. Elles paroiſſent à découvert, chargées de ce qu'elles ont de plus brillant, & n'oublient rien de ce qui peut relever l'éclat de leur beauté & de leur parure.

Dès que le roi ſe montre à ſon balcon, & que la fête commence, les hallebardiers s'avancent dans le milieu de la place pour écarter le peuple, & le faire ranger ſur les échafauds. Ils vont enſuite ſe mettre ſur une même ligne au-deſſous de la loge du roi ; & alors on voit paroître deux compagnies de jeunes gens

en uniforme de taffetas rouge, portant des vaſes remplis d'eau, dont ils arroſent le lieu du combat. Après eux, arrive le corps de juſtice, accompagné de ſes alguaſils, pour empêcher qu'il ne s'y commette du déſordre. Ceux-ci ſe rangent fort ſerrés les uns contre les autres; car n'ayant de leur côté ni échafauds ni barrieres, ſi un taureau vient à eux, il ne leur eſt pas permis de reculer : toute leur reſſource eſt dans la pointe de leurs hallebardes, qu'ils préſentent à l'animal en fureur; & s'ils le tuent, on leur en abandonnent le profit.

Les Tauréadores, c'eſt-à-dire, les cavaliers qui doivent entrer en lice avec les taureaux, arrivent les derniers au ſon d'une muſique guerriere, & ſuivis de gens à livrée, qui portent leurs lances. Ces hommes de pied ne quittent jamais leur chevalier; ils ſe tiennent à ſes côtés, & en ſont la principale défenſe. On commence par ſaluer le roi & toute l'aſſemblée; on demande la permiſſion de combattre; & l'ayant obtenue, chaque cavalier va galemment faire ſa révérance aux femmes de ſa connoiſſance. Il faut être gentilhomme, pour avoir droit de combattre à cheval : cet honneur du moins s'accorde rarement aux roturiers.

Quelquefois la fête commence par une maſcarade compoſée de figures giganteſques, qu'on fait danſer indécemment au milieu de l'arene. Elles ſont remplacées par des rois negres, dont la ſuite nombreuſe en hommes & en femmes, forme d'autres danſes également laſcives & burleſques. On fait paroître enſuite des figures d'enfans, qui, à meſure qu'on les renverſe, ſe redreſſent d'elles-mêmes. On lâche contr'elles un taureau furieux, dont la colere redouble, en les voyant ſe relever ainſi, lorſqu'il croit les avoir terraſſées.

A cette ſcene, ſuccede celle des pyramides rangées en forme de parterre, contre leſquelles l'animal ſe déchaîne avec la même furie. Elles ſont remplies d'oiſeaux, de lievres, de chats & de lapins, qui ne ſavent où ſe retirer. Le taureau mugit de rage, de ne trouver que des objets, qui, quoique ſi peu dignes de ſon courroux, lui échappent, lorſqu'il veut les pourſuivre. Il court, bondit & exhale un épais brouillard de ſes narines. Les valets l'excitant par leurs cris & leurs ſifflemens, achevent de le rendre furieux, en lui lançant des dards garnis de bandelettes de papier, ſemblables aux thyr-

ses des Bacchantes. Plusieurs de ces dards sont remplis de poudres, & éclatent comme une fusée, dès qu'ils sont attachés au corps de l'animal : rien ne le tourmente ni ne l'irrite davantage. Les cavaliers saisissent ce moment pour courir à lui ; mais ils n'y vont pas tous à la fois : c'est le premier auquel il s'adresse, qui commence l'attaque. Les autres se retirent sans sortir de l'arene, & attendent que la bête vienne à eux pour la combattre. Ils ne doivent se servir d'autres armes que de la lance, & ne peuvent prendre l'épée ou le sabre, que lorsqu'ils ont été ou blessés ou renversés de cheval ; qu'ils ont perdu ou leur manteau ou leur chapeau : ils sont alors engagés d'honneur à venger cet affront, & autorisés à mettre l'épée à la main.

Le grand art de ce duel consiste à porter la lance si adroitement sur le taureau, que le fer reste dans la chair de l'animal, & le tronc dans la main du cavalier. Celui-ci pique ensuite des deux pour passer outre ; parce que le taureau ne se retourne jamais pour aller à lui. Si on se sert de l'épée pour le combattre, on la lui enfonce entre les cornes : ce coup qui le terrasse & le renverse, est suivi

des acclamations de toute l'aſſemblée; & le vainqueur remporte le prix. Mais toutes ces choſes ne ſe paſſent guere ſans qu'il y ait quelque homme de tué ou de bleſſé ; & le moindre mal qui arrive, eſt la perte du cheval.

Dès que le taureau eſt mis à mort, on l'enleve ; il eſt tranſporté par des mulets hors de la place ; & on le livre à la populace qui ſe le partage. Pour en faire ſortir un autre d'une loge voiſine, on tient une échelle derriere la porte ; & l'homme qui l'ouvre monte ſur le toit pour ſauver ſa vie ; car l'animal a l'inſtinct de le chercher derriere cette même porte, dans le deſſein de le tuer, s'il pouvoit l'attraper. Cet homme ſe retire au galop ; & comme il ne lui eſt pas permis de ſe défendre, toute ſa reſſource eſt dans la légéreté de ſon cheval.

Le ſecond taureau, mis en liberté, va bientôt trouver un autre adverſaire dans la foule des combattans. Ceux-ci ne font d'abord que badiner, en lui préſantant le bout de leur manteau. Ils ſavent avec adreſſe, & preſque ſans ſortir de leur place, eſquiver les coups de l'animal furieux. Le taureau ferme les yeux en frappant : le cavalier fait

un demi-pas à côté en effaçant le corps; & l'un & l'autre recommencent ſept à huit fois le même manege. Alors, ſur un ſignal que donnent les trompettes, le cavalier quitte le dard pour prendre l'épée; & attaquant la bête en face, il la met à mort. Les trompettes ſonnent pour la troiſieme fois. Quatre mules caparaçonnées entrent & enlevent le taureau de la lice. On tue ainſi, dans le même jour, juſqu'à trentre de ces animaux; & pluſieurs ne combattent que quelques minutes.

Quelquefois le taureau ſaute ſur l'amphithéâtre; mais ceux qui occupent les premiers rangs, ayant leurs épées nues à la main, l'obligent de ſe retirer; & ſouvent il eſt tué avant que d'être rentré dans l'arene. Lorſqu'un Tauréadore eſt vivement pourſuivi, il ſaute au-delà de la barriere par le moyen d'une planche ſaillante, qui lui ſert à appuyer le pied. On lâche contre l'animal des chiens vigoureux, qui le ſaiſiſſent par le cou & par les oreilles: alors pluſieurs aſſiſtans ſortant de l'amphithéâtre avec leurs épées, s'efforcent de lui percer le cœur. Ils ne courent aucun danger, parce qu'ils ſe mettent à l'abri des coups de cornes,

en lui préſentant leur manteau, contre lequel le taureau dirige toute ſa fureur. D'ailleurs ces hommes ſont en ſi grand nombre, qu'ils ſe donnent promptement du ſecours, en détournant l'animal, lorſqu'ils le voient acharné contre la même perſonne. Il y a beaucoup plus à craindre pour les cavaliers, parce que leurs chevaux ſont trop vifs pour ſe laiſſer gouverner. Il ne leur eſt donc pas aiſé d'éviter la rencontre de l'ennemi ; & ils ſeroient à tout moment en danger d'être renverſés, s'ils n'étoient ſecourus par les piétons.

On combat encore par le moyen d'une groſſe lance, maſſive & peſante, dont le bout eſt ſolidement fixé en terre, & la pointe penchée vers la porte d'où doit ſortir le taureau. Le combattant ſe tient à côté ou derriere cette lance, & court ſouvent beaucoup de riſque, car ſi l'animal évite de s'enferrer, il y a tout à craindre pour la vie des cavaliers. Mais ces hommes ſont ſi adroits, que rarement la bête manque de recevoir le fer, ou dans le cou, ou dans les épaules.

Ces combats, qui tiennent de nos anciens tournois, ſont, ſans contredit, un des plus beaux ſpectacles du monde,

ſoit qu'on en conſidere ſimplement le coup d'œil, ſoit par l'intérêt mêlé de crainte & de joie, qu'inſpirent l'intrépidité, le courage, l'adreſſe & l'agilité des acteurs. Les Eſpagnols ont une telle paſſion pour cette fête cruelle, qu'il n'y a pas une femme qui ne vendît ſon ménage, pour avoir de quoi payer ſa place dans les balcons ou ſur les échafauds. On eſt même étonné de voir des dames de la premiere qualité, repaître de ces ſcenes ſanglantes, de beaux yeux qui ſemblent faits pour de plus douces cruautés.

On ne peut nier que ce combat ne ſoit un reſte de la barbarie des Sarraſins ou des Maures, ou peut-être même des Romains, peu digne de l'approbation d'un ſpectateur dans le ſilence du cabinet, ou d'une ame tendre & portée à la compaſſion. Les ſouverains pontifes n'ont jamais pu venir à bout d'interdire ce plaiſir barbare aux Portugais & aux Eſpagnols : ils ont ſeulement imaginé l'expédient d'attacher, ce jour-là, des indulgences à quelques égliſes, pour ceux qui s'expoſent au danger d'être tués dans cette fête meurtriere. « Après tout, me » diſoit un Anglois, on ne doit pas exami-

» ner à la rigueur ces fortes de ſpecta-
» cles, de peur que trop de philoſophie
» ne nous rende puſillanimes. Il eſt cer-
» tain degré de férocité néceſſaire à la
» nature humaine ; & s'il eſt important
» qu'il ſoit renfermé dans de juſtes bor-
» nes, il ne faut point le proſcrire en-
» tiérement, pour ne pas perdre cette
» fermeté qui fait le caractere de l'hom-
» me courageux. Les combats de tau-
» reaux ſont préciſément dans le degré
» que je demande, & ils n'ont rien
» d'aſſez féroce en eux-mêmes, pour
» qu'on doive s'en interdire l'uſage. Ils
» retracent les exploits de l'ancienne
» chevalerie ; ils excitent l'ame des
» ſpectateurs aux grandes & belles
» actions ; ils peuvent produire tous les
» bons effets des combats en champs
» clos, ſans l'horreur qui les accompa-
» gnoit, & ſans l'effuſion du ſang hu-
» main, dont la ſcene étoit abreuvée.
» Ce ſpectacle nous accoutume à mépri-
» ſer le danger, il nous apprend que la
» meilleure voie de le ſurmonter ſans
» effroi, eſt d'aller au-devant, & de le
» voir venir avec fermeté. On y apprend
» encore à porter un prompt ſecours à
» ceux qui y ſont expoſés, & à payer

» courageusement de sa personne, pour
» les mettre à l'abri du péril. En un mot,
» quoique cette fête ne soit point absolu-
» ment conforme aux loix de la nature &
» de l'humanité, on peut dire néanmoins
» qu'elle exige, dans les combattans, des
» qualités dont on se fait honneur ».

Je suis, &c.

A Lisbonne, ce 4 avril 1754.



LETTRE CLXXXIX.

SUITE DU PORTUGAL.

JE n'étois par tellement occupé des curioſités de la capitale, que je ne parcouruſſe auſſi quelquefois les provinces ; & ſouvent mes courſes s'étendoient juſqu'aux extrémités du royaume. Ces voyages ſe faiſoient tantôt par terre, tantôt par mer ; & j'ai viſité ainſi les principales villes du Portugal.

La province la plus ſeptentrionale, où ſe trouvent Braga & Porto, eſt renfermée entre deux rivieres, ſavoir, le Mino & la Douro. Le terroir y eſt ſi fertile, l'air ſi ſain, que les habitans y jouiſſent à la fois d'une ſanté parfaite, & d'une extrême abondance. Les femmes y conçoivent juſqu'à l'âge de cinquante ans ; & il n'eſt pas rare de voir vingt-cinq enfans dans une famille. Auſſi le pays eſt-il très-peuplé ; & dans un eſpace qui n'a que ſeize lieues en quarré, on compte quinze cens paroiſſes, ſix ports de mer, cent trente maiſons religieuſes, deux cents

cents ponts de pierre, & plus de cinq mille fontaines qui ne tariſſent jamais. Ce qui contribue à cette fécondité, eſt la quantité conſidérable de rivieres dont la province eſt arroſée. Comme elle eſt frontiere de la Galice, les Portugais ont eu ſoin de la munir de villes fortes, pour la garantir des incurſions de leurs voiſins.

Une de ces villes, nommée Monçaon, a pour armes une muraille, ſur laquelle eſt aſſiſe une femme avec deux pains à ſes côtés. On raconte que cette place, étant aſſiégée par les Eſpagnols, ſe trouva tellement preſſée par la faim, qu'elle ſe diſpoſoit à capituler; mais une femme fit cuire quelques pains, du peu de farine qui reſtoit aux aſſiégés, & du haut des murs, les jeta à l'armée des ennemis. Ils crurent que l'abondance étoit dans la ville; & en conſéquence ils leverent le ſiege.

L'ancienne & fameuſe cité de Porto ou Oporto, qui, comme je l'ai dit, a donné ſon nom à tout le royaume, eſt, après Lisbonne, la plus conſidérable du Portugal. Sa ſituation ſur la pente d'une montagne, dont le pied eſt mouillé par le Douro, oblige de toujours monter &

descendre. Du reste, la ville est belle, & même assez propre, contre l'ordinaire de toutes celles du pays, sans en excepter la capitale, dont les rues, toujours pleines d'immondices, sont encore infectées par une multitude de chiens qui couchent dehors, & ne cessent d'aboyer pendant toute la nuit. On compte à Lisbonne seule, plus de quatre-vingt mille de ces animaux ; & cette capitale n'est éclairée que par des lampes qui brûlent devant quelques Madones, ou images de la Vierge. Les maisons, aussi mal-propres qu'incommodes, sont remplies de cousins, de punaises & autres insectes nés dans la fange, & qui rendent le séjour des villes insupportable. La légéreté des toits & des murailles ne garantit les habitans ni des vents du nord, ni de la rigueur de l'hiver.

Il réside à Porto un tribunal de justice, le premier du royaume après celui de Lisbonne. Il est composé d'un président, d'un chancelier, d'un certain nombre de conseillers & autres magistrats. Cette Cour fait, pour ainsi dire, partie de celle de la capitale, appellée *Desembargo do Paço*, dont elle releve,

Ses arrêts sont sujets à revision; & elle ne juge pas toujours en dernier ressort.

La cathédrale a un chapitre de vingt chanoines; & le diocese contient près de quatre cens paroisses. C'est de ce siege, que fut tiré Don Thomas d'Alméida, pour venir le premier occuper cette fameuse Chaire Patriarchale, cette prélature par excellence, pour laquelle le feu roi se donna tant de mouvemens, fit faire à Rome tant de démarches, dépensa de si grandes sommes; qu'il sollicita avec tant d'instance; qu'il eut tant de peine à obtenir. Il lui composa un district, un archevêché particulier, avec des revenus considérables à prendre sur celui de Lisbonne. On vit alors, ce qui est contre les canons, & ne s'étoit peut-être jamais vu, deux dioceses indépendans l'un de l'autre, dans une même ville. Sans doute que l'impatient monarque ne pouvant ni attendre la mort de l'ancien archevêque, ni le renvoyer, prit le parti de diviser sa jurisdiction, pour jouir plutôt de l'établissement qu'il désiroit. On s'étoit flatté que l'expédition des bulles s'accorderoit gratuitement, en considération du zele

que Sa Majesté Portugaise montroit alors pour l'intérêt de la chrétienté, en faisant la guerre contre les Turcs. La cour de Rome en modéra le prix, & se contenta, pour cette fois, de soixante-quinze mille livres. Ces bulles furent reçues à Lisbonne avec des transports de joie & des rejouissances, qui durerent plusieurs jours.

Vous savez que le nom de *Patriarche* ne se donnoit autrefois qu'aux évêques qui occupoient les grands sieges indépendans de l'église romaine, tels que ceux de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jérusalem. Ces Prélats tenoient le premier rang dans la hiérarchie ecclésiastique; & en remontant par degrés, depuis la mître jusqu'à la thiarre, le simple évêque ne présidoit que sur le territoire de sa ville; le métropolitain commandoit à la province, le primat aux métropolitains, & le patriarche aux primats. Quelques personnes croient que les Apôtres ont établi ces distinctions; d'autres, qu'elles n'étoient pas même encore connues au concile de Nicée. Quoi qu'il en soit, l'autorité des patriarches s'étant accrue par degrés, toutes les grandes affaires furent por-

tées devant eux, & leurs arrêts exécutés avec le même respect que ceux des souverains.

Il paroît que Jean V étoit bien pénétré de l'importance & de l'étendue de leur jurisdiction, par la vénération qu'il tâcha d'inspirer aux peuples pour cette éminente & suprême dignité. Il fit faire au prélat des équipages magnifiques, & voulut que sa marche eût toujours l'air d'un triomphe. La croix patriarchale étoit portée par un cavalier qui montoit un cheval superbe. Le patriarche qui le suivoit, occupoit une litiere entourée de vingt valets-de-pieds. Ensuite venoient quatre carrosses d'une grandeur & d'une richesse extraordinaire, attelés de six mules, & conduits par des hommes vêtus magnifiquement. Le premier étoit vuide; c'étoit la voiture d'honneur. Les trois autres contenoient les officiers du pontife. Les chanoines, choisis parmi la premiere noblesse, & richement fondés, marchoient en litiere, suivis chacun de six domestiques. Aux processions de la Fête-Dieu, un clerc portoit devant eux un chapeau verd, & un ecclésiastique la queue de leur robe. Le roi & les

infans venoient après eux, ensuite les grands officiers de la couronne, & six cens chevaliers de l'ordre de Christ, avec leurs habits de cérémonie. Lorsque le patriarche officioit, Sa Majesté ne manquoit jamais d'assister à sa messe, où dix-huit de ces chanoines l'accompagnoient à l'autel. Je vous ai déja parlé de son habillement semblable à celui des cardinaux. Ce prélat a tous les honneurs de la cour, & jouit de la préséance sur les grands, sur les archevêques du royaume, même sur le primat. Ce dernier étoit en possession de faire porter devant lui la croix archiépiscopale dans Lisbonne. Le nouveau pontife lui disputa cette prérogative, ainsi que plusieurs autres droits honorifiques; ce qui fit entr'eux un grand procès, qui, sans doute, se termina à l'avantage du patriarche, comme chef de la religion, & prélat favorisé de la cour.

Cette place pourroit devenir un jour très-préjudiciable au saint-siege, en occasionant un schisme que les Anglois ne manqueroient pas d'appuyer de toutes leurs forces. En effet, la nation Portugaise se croiroit d'autant plus fondée à se passer du pape & des car-

dinaux, que le patriarche & les chanoines ayant déjà les mêmes habits, quand ils officient, on leur ſuppoſeroit bien-tôt la même dignité & le même pouvoir. Alors il ſeroit à craindre que le chef de la religion en Portugal ne prît ſur lui, du conſentement du roi & de la nation, d'accorder toutes les graces, les immunités, les permiſſions, les diſpenſes qui viennent de Rome, & procurent au ſouverain pontife un argent immenſe, qui, par ce moyen, ne ſortiroit plus du royaume.

Sur la rive gauche du fleuve, il regne à Porto un magnifique quai, où l'on attache les navires : & chaque habitant a le plaiſir de voir le ſien devant ſa maiſon. Il y a des accadémies où les jeunes gens peuvent apprendre leurs exercices, & un arſenal où l'on équipe les vaiſſeaux de guerre qu'on y conſtruit tous les ans. La marine Portugaiſe étoit, ſous le dernier regne, dans l'état le plus miſérable. Cinq ou ſix vaiſſeaux délabrés, & autant de frégates, ſans officiers, ſans matelots, ſans ſoldats, conſtituoient les forces navales de ce royaume. En peu d'années, le fameux miniſtre Sébaſtien-Joſeph Carvalho,

dont le caractere inébranlable, inflexible & févere, influe fur tous les objets de l'adminiftration, mit la marine fur le pied des autres parties du gouvernement. Il appella des étrangers, François, Anglois, Suédois, Hollandois, Danois, pour enfeigner la navigation aux Portugais : car ces derniers, qui, depuis trois fiecles, faifoient fur mer des voyages dont le bruit avoit élevé leur réputation au-deffus de celle des Phéniciens & des Carthaginois, connoiffoient à peine encore l'art de naviger.

Leur marine eft aujourd'hui compofée de dix vaiffeaux de ligne & de vingt frégates; mais ils n'ont prefque point de navires marchands. Le commerce maritime, malgré tous les efforts de M. de Carvalho, eft encore entre les mains des Anglois. Il fe fait, à la vérité, par des compagnies fur les vaiffeaux de Sa Majefté; mais les Portugais ne font que des prête-noms; & peut-être cette nation aime-t-elle mieux traiter avec les étrangers, comme vous allez vous-même en juger.

Le roi avoit accordé à une compagnie le privilege exclufif de vendre tous les vins de Porto, qui paffent

pour les meilleurs du Portugal. Cette compagnie, qui vouloit les avoir au prix le plus bas, refusoit de les acheter dans la saison convenable, & ne les prenoit qu'à crédit; de sorte que les propriétaires, privés du débouché de leurs vins, que les Anglois achetoient auparavant & payoient comptant, se trouvoient dans l'impossibilité de faire travailler à leurs vignes. Cet odieux monopole lassa enfin les habitans de Porto, & excita une émeute qui commença par les femmes & par les enfans. On entendit de toutes parts des cris de « vive » le roi, vive le peuple, & meure la » compagnie ». On sonna le tocsin; & dans ce moment, les hommes allerent en foule chez le directeur de la compagnie, qui fit tirer sur eux quelques coups de fusil. Cette populace, encore plus aigrie, enfonça les portes du magasin; & malgré une escouade de sbirres qui étoient accourus au secours, elle brûla les meubles, & déchira les livres de compte. Le gouverneur assembla les troupes de la garnison; mais une grêle de pierres les obligea de crier, comme tout le monde : *meure la compagnie*. Cette condescendance n'appaisa pas la

sédition ; pour y mettre fin, les Cordeliers porterent en procession le Saint-Sacrement ; & tout se calma. En attendant la décision de la Cour, chacun vend son vin à qui il veut, & à celui qui le paie le mieux : liberté dont il seroit aussi injuste que dangereux de vouloir dépouiller les peuples.

L'objet du ministre, en formant ces compagnies, étoit de diminuer le commerce, & conséquemment le pouvoir des Anglois, d'exciter l'ardeur de sa nation, & de la tirer de l'espece de servitude où ils la retiennent. C'est à quoi il s'est principalement appliqué depuis qu'il est en place ; mais cette même nation ne paroît avoir ni le zele, ni l'activité nécessaires pour seconder ces intentions louables & patriotiques. Les Portugais se laissent accabler volontairement par la misere, plutôt que de sortir de cet état d'indolence, qui, dans le plus beau pays du monde, les réduit à un nécessaire presque insuffisant, & leur fait trouver la faim & la maladie dans le climat le plus sain & le plus heureux. On parle actuellement de fonder, pour la province de Para & du Maragon, une compagnie composée

des ſeuls Portugais, à la tête de laquelle doit être le miniſtre lui-même; mais il faudroit commencer par réformer la pareſſe nationale, pour donner une conſiſtance ſolide à cet établiſſement. Il faudroit un ſiecle d'un gouvernement pareil à celui de M. de Carvalho, pour mettre ce royaume dans l'état de puiſſance, dont l'a privé juſqu'à préſent la nonchalance de ſes habitans.

Parmi pluſieurs beaux édifices de la ville de Porto, on diſtingue principalement l'égliſe & le monaſtere des chanoines réguliers de ſaint Auguſtin. On y voit un grand nombre d'autres couvens d'hommes & de femmes, entre autres une abbaye de Bénédictines, qui contient plus de cent trente religieuſes. Ici, comme dans tout le Portugal, ces établiſſemens ſont ſi multipliés, qu'un des projets du gouvernement actuel, eſt de les réduire à la moitié, d'en raſſembler deux en un, de les aſtreindre à des regles auſteres, d'empêcher qu'on ne reçoive aucun novice, garçon ou fille, avant l'âge de vingt-cinq ans.

Il régnoit autrefois dans ces maiſons beaucoup moins de régularité qu'aujourd'hui. Il ne faut pas croire néan-

moins que les religieuses aient jamais mérité le nom odieux de courtisannes cloîtrées, que les Anglois leur donnoient anciennement. Ils ne cessent de parler encore du célebre monastere d'Olivelas près de Lisbonne; mais tout homme censé doit regarder ce qu'ils en racontent comme une de ces plaisanteries que se permet la différence de religion. Un d'entr'eux vouloit me persuader, que c'est de ce monastere tendre, galant & voluptueux, que sont sorties ces fameuses *Lettres Portugaises*, dont nous avons en France une traduction; qu'elles ne sont point un jeu de l'imagination, comme nous le croyions vous & moi; que cet ouvrage qui respire l'amour le plus ardent, le plus généreux, qui le peint dans toutes ses nuances, dans tous ses détails, où l'on retrouve ses orages, ses inquiétudes, ses retours, ses résolutions d'un moment, la délicatesse de ses craintes, l'héroïsme de ses sacrifices, a été réellement écrit par une religieuse passionnée à un amant infidele.

Oporto, moins fortifié par l'art que par la nature, est tellement inaccessible du côté de la mer, que les Portugais

n'ont pas jugé nécessaire de le munir avec beaucoup de soin. De vieilles murailles, flanquées de méchantes tours, avec quelques bastions, en font toute la défense.

La ville de Guimaraens, au nord-est de celle dont je viens de parler, a été long-temps la demeure des rois de Portugal; & on la regarde comme le berceau de la monarchie. On croit qu'elle a été fondée plus de cinq cens ans avant Jesus-Christ; & vers le commencement du quinzieme siecle, on l'augmenta de plus de moitié. La réputation d'un monastere de l'ordre de saint Benoît y attirant une infinité de pélerins, les religieux firent construire des maisons pour les loger. Le nombre s'accrut insensiblement; & il se forma un grand bourg, qui dans la suite devint une ville assez importante, pour être le séjour de ses souverains. Ils y établirent une chambre des comptes, une salle d'audience, des prisons, & une tour, pour y déposer les archives, qui depuis ont été transportées à Lisbonne. Tous ces édifices subsistent encore; & leur grandeur, jointe à d'autres monumens également remar-

quables, fait de l'ancien & du nouveau Guimaraens une des premieres cités du royaume. On y compte cinq paroiſſes, huit couvens, cinq hôpitaux, quinze places, cinquante ſept rues, huit portes, quatre ponts, & environ deux mille familles. Le monaſtere a été changé en une collégiale deſſervie par vingt-cinq ou trente chanoines, ſous le titre d'égliſe royale & collégiale de Notre-Dame d'Olivéira. Si l'on en croit la tradition, elle occupe l'emplacement d'un ancien temple de Cerès, qui fut détruit par l'apôtre ſaint Jacques. On dit que ſur le piedeſtal de la déeſſe, il fit mettre l'image de Notre-Dame. Ce récit eſt appuyé ſur une inſcription trouvée dans le mur même. Dans la ſuite, ce lieu fut dédié au ſaint apôtre; mais on y conſerva la ſtatue de la Vierge. Pour la ſouſtraire à la fureur des Sueves, des Alains, & autres barbares qui jadis inonderent cette contrée, un évêque la cacha dans une montagne voiſine, d'où, après la perſécution, elle fut remiſe en ſon ancienne place. Elle la quitta une ſeconde fois, & fut dépoſée dans l'égliſe qu'elle occupe actuellement. Cette égliſe a toujours été

ſi chere aux rois de Portugal, qu'ils ont exempté de toutes ſortes d'impôts, non-ſeulement les prêtres qui la deſſervent, mais les domeſtiques mêmes, & juſqu'aux locataires qui habitent les maiſons des chanoines.

Quelques années avant mon arrivée à Guimaraens, il s'y étoit paſſé une aventure qui vous fera connoître juſqu'où les Portugais pouſſent la jalouſie. Un officier de judicature ayant vu ſon épouſe recevoir le ſalut d'un étranger, monta chez lui, prit un clou & un marteau, enfonça le clou dans le cou de celle qu'il croyoit infidelle, l'attacha contre la porte de ſa chambre, & alla tranquillement raconter au pere de ſa femme la belle action qu'il venoit de commettre. Il remit en même temps à ſon beau-pere la clef de la maiſon, afin qu'il pût délivrer ſa fille s'il le jugeoit à propos, ou qu'il en fût encore temps. Le pere effrayé courut à ſon ſecours. Comme elle n'avoit pas perdu beaucoup de ſang, il la fit panſer; & elle guérit de ſa bleſſure, proteſtant que toute ſa faute conſiſtoit à avoir rendu le ſalut à un homme qu'elle voyoit pour la premiere fois. Le pere en

parla au mari, qui ayant déja réfléchi ſur ſon injuſte & cruel procédé, avoua qu'elle ne lui avoit jamais donné lieu de ſoupçonner ſa fidélité. Il verſa des larmes de douleur, & alla ſe jeter aux pieds de ſa femme. Celle-ci le reçut avec bonté, & lui accorda ſon pardon. Ils ont depuis toujours été bien enſemble, & ſont encore vivans l'un & l'autre.

La juſtice ſe mêle peu de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des ménages pour cauſe de jalouſie, un amant même tue ſans façon ſa maîtreſſe, ſans qu'on ſe mette en peine de rechercher le coupable. Il ne ſe fait pas plus de ſcrupule de donner la mort à ſon rival, ſur-tout ſi ce rival eſt un étranger; de pareils crimes reſtent preſque toujours impunis. Pour éviter ces accidens, les femmes vivent dans une ſolitude ſi auſtere, qu'il eſt paſſé en proverbe, qu'elles ne vont que trois fois dans leur vie à la paroiſſe, ſavoir, pour y être baptiſées, mariées & enterrées. Au ſurplus, leur induſtrie trouve aſſez de moyens de tromper les maris jaloux, & de ſe venger de l'eſclavage où l'on tient ici le beau ſexe. En général, les Portu-

gaiſes ſont ſpirituelles & inſtruites, mais galantes & coquettes.

Lorſque les Sueves eurent envahi cette contrée, l'ancienne ville de Braga devint le ſiege de leur monarchie : elle eſt aujourd'hui celui d'un archevêché, de qui elle dépend pour le temporel & pour le ſpirituel. Le prélat, pour marquer cette double puiſſance, marche la croſſe à la main & l'épée au côté. Il jouit de plus de quarante mille ducats de revenu, & diſpute à l'archevêque de Tolede le titre de primat d'Eſpagne. Il s'appuie ſur ce que cette derniere ville ayant été dépouillée de cette dignité par l'invaſion des Maures, la primatie fut transférée à l'égliſe de Braga. Les Eſpagnols reprirent Tolede ; & l'archevêque voulant rentrer dans ſes droits, trouva des difficultés de la part du nouveau primat. Cette diſpute a été ſouvent renouvellée, & ſpécialement au concile de Trente; mais les papes n'ayant jamais voulu la décider, les évêques d'Eſpagne reconnoiſſent l'archevêque de Tolede, & les Portugais celui de Braga.

On compte dans ce dernier ſiege, une ſuite de cent quatorze prélats,

dont plusieurs sont connus par leurs écrits & par leur mérite. Celui qui occupe aujourd'hui cette place, est un des fils naturels du feu roi. Il ne va point à la cour, non plus que tous les autres évêques Pourtugais.

Dans une bataille donnée autrefois entre les habitans de cette ville, & ceux de Porto, les femmes de Braga eurent la plus grande part à la victoire. Pour conserver la mémoire de cet événement, les vainqueurs imposerent aux citoyens de Porto, pour une des conditions de paix, qu'à l'avenir aucun homme ne pourroit entrer dans les emplois de leur ville sans l'agrément d'une femme de Braga.

Ce diocese contient douze cens paroisses, & environ cent cinquante maisons religieuses, la plupart très-bien fondées, ou dont le vulgaire favorise la paresse, par d'abondantes aumônes. On y compte, entr'autres, neuf abbayes de Bénédictins, dont la principale, & même la premiere de cet ordre en Portugal, est celle de saint Martin de Tibaens, à trois lieues de cette ville. Sur une invitation très-

preſſante de l'abbé, qui eſt en même temps général de ſa congrégation, je me déterminai à aller paſſer deux jours dans ce monaſtere. On m'y fit voir une bibliotheque aſſez nombreuſe, où ſont raſſemblés, par ordre des matieres, les auteurs Portugais qui ſe ſont diſtingués dans tous les genres de ſciences & de littérature. A la tête de chaque ouvrage, on trouve des détails ſur la naiſſance, l'âge, la vie, le mérite de ces écrivains. J'ai cru que ces notes pourroient vous être d'autant plus agréables, que de toutes les parties qui compoſent l'Europe ſavante, la littérature Portugaiſe eſt peut-être celle qui nous eſt la moins connue. Les journaux qui multiplient les aîles de la renommée, n'étant point établis dans ce royaume, n'ont pu nous en rien apprendre; & la Luſiade du Camoëns eſt preſque le ſeul ouvrage qui nous ait donné l'idée de la poéſie Luſitanienne. Il en eſt pour nous, de ce pays, par rapport aux lettres, comme de ces continens que nos voyageurs ſe ſont contentés de reconnoître de loin, & qu'ils ont négligés. Comme je ne vous ſuppoſe pas la même indifférence pour

les écrivains du Portugal, j'en citerai de différentes classes, la plupart du seizieme & du dix-septieme siecle.

La théologie offre un Antoine de Senna, à qui l'on doit la connoissance de deux commentaires de saint Thomas, qui n'avoient point encore paru, l'un sur la Genese, l'autre sur les Machabées : un Barthelemy Quental, qui fonda ici la premiere maison des prêtres de l'Oratoire; ses sermons sont remplis d'onction & de zele : un Antoine des Chagas, qui, ayant mené une vie licentieuse avant de se faire Capucin, & publié un poëme libertin avant de composer ses œuvres spirituelles, déploroit le danger de ses vers pour les oreilles chastes, recherchant les exemplaires pour les brûler, & offrant de se fustiger à l'intention de ceux qui les lui rapportoient : un Jean de Saint-Thomas, de l'ordre de saint Dominique, qui, se voyant nommé confesseur du roi, dit à ses freres : « ce » fardeau est au-dessus de mes forces ; » c'en est fait de moi ; je suis mort ». Il tint parole, & mourut peu de jours après : sa logique fut imprimée à Rome, sa philosophie à Madrid, sa théologie

à Lyon, ſon explication de la doctrine chrétienne à Valens, ſa pratique pour aider à bien mourir à Sarragoſſe, ſon traité de la confeſſion générale à Lisbonne: un François Ferreiro, Dominicain, qui, de retour de Paris, où il fit ſon cours de théologie, fut précepteur de l'infant Don Antoine, puis prédicateur du roi, enſuite envoyé au concile de Trente, prêchant tous les jeudis devant cette auguſte aſſemblée. Un jour, en montant en chaire, il fit demander en quelle langue on déſiroit qu'il prononçât ſon ſermon : ce qui ſurprit tout le monde. Il travailla à la réformation du breviaire romain, à la compoſition du cathéchiſme du concile, fut confeſſeur de ſaint Charles Borromée, & enfin celui de Jean III, roi de Portugal. Ses ouvrages ſont un commentaire ſur Iſaïe, un autre du livre de Job, & une bible hébraïque. Fradique Eſpinoſa, de l'ordre de Cîteaux, a compoſé la « clef du paradis » & l'échelle du bonheur, formée de » trois cens cinquante aphoriſmes, qui » ſervent d'échelons pour monter juſ» qu'au comble de la perfection évan» gélique ». Grégoire Coronal a fait

un traité de l'église, & un autre, contre Machiavel, du meilleur état d'une république; François Almeyda, un écrit contre le Pere Quesnel, & un morceau sur les rits ecclésiastiques. Les autres théologiens ou auteurs ascétiques que vante le Portugal, sont Jean de Silveira, George Cardoso, Balthazard Quedes, Jean Vincent, & Antoine des Reys, Oratorien, qui a traduit de l'italien en portugais, la vie de la sainte Vierge dans le ventre de sa mere, & celle de Jesus-Christ dans le sein de la Vierge. Aujourd'hui le goût d'une meilleure érudition & d'une saine critique commence à se répandre sur la théologie. Cette science respectable, long-temps réduite aux vaines subtilités de l'école, commence enfin à vouloir sortir du chaos où elle étoit plongée.

La jurisprudence nomme Ferdinand Paez, auteur d'un ouvrage curieux, où l'on examine « si la grande » quantité d'enfans peut dispenser des » emplois publics un pere ou un tu- » teur? » Les deux Gouvea, dont l'un, après avoir enseigné le droit dans plusieurs villes de France, alla mourir à Turin, estimé de Cujas, & accusé

d'impiété par Calvin ; l'autre, qui professa le droit à l'université de Coïmbre, a laissé un écrit, pour prouver « la justice de la proclamation de Jean de Bragance au trône de Portugal », & un discours sur « la perfidie des Allemands, dans la détention de l'infant don Edouard ». Antoine Homem occupa une chaire dans la même université, où ses cahiers se conservent encore manuscrits. Accusé & convaincu de judaïsme, il fut condamné à mort. Sa maison de Coïmbre, sa patrie, où il possédoit un canonicat, fut démolie ; & l'on y éleva un monument encore subsistant, qui porte le nom de professeur malheureux, *præceptor infelix*. Costa, Barbosa, Velasco, Lopez, Macedo, Correa, Soares, Payra, Gil, Aboïm, Leam, Filipe, sont encore des noms célebres dans la jurisprudence portugaise. Ceux qui se distinguent aujourd'hui à l'université de Coïmbre, sont MM. Scara, Azevedo, & Ferreira, également versés & dans le droit romain, & dans la science des ordonnances.

La médecine compte parmi ses docteurs, François Sanchez, qui a donné

une Somme Anatomique, un Traité ſur la Durée de la vie humaine, & un Cours de médecine; Philippe Montalvo, qui a écrit ſur la vue, ſur les maladies de la tête, & ſur la ſanté; Fernant Mandez, qui a laiſſé des Leçons de médecine, ſous le titre de l'*art d'Apollon*, & a inventé un remede très-connu, ſous celui de l'*Eau d'Angleterre*; Fonſéca Henriquez, qui a fait un traité ſur l'uſage du mercure, un autre ſur la pleuréſie, un troiſieme ſur l'état de l'enfant avant ſa naiſſance, & ſur la façon de l'élever; une autre enfin ſur la guériſon des maladies vénériennes; Ferdinand Cardoſo, qui a publié à Madrid un écrit ſur les accouchemens à treize ou quatorze mois; il a quitté le Portugal pour aller profeſſer le judaïſme à Veniſe; Caſtro Sarmento, de la ſociété royale de Londres, auteur d'une diſſertation ſur l'inoculation, d'un traité des foſſiles, d'une hiſtoire du regne minéral, & d'un mémoire ſur les opérations de chirurgie; Xavier Leytam, qui fut ſept ans Jéſuite, ſe maria enſuite, eut huit enfans, exerça la médecine avec ſuccès à Lisbonne; devenu veuf ſe fit prêtre, & s'acquitta avec édification

édification des devoirs de ſon miniſtere. Ses ouvrages ſont une diſſertation ſur les fievres inconnues aux anciens, un traité ſur les maladies des princes, un diſcours ſur l'exiſtence du pélican, & un autre ſur les jardins de Sémiramis. On cite encore un Henriquez, un Vieyra, un Carvalho, un Ramirès, un Fragoſo, &c. En général, les médecins Portugais ne paſſent pas pour les plus ſavans de l'Europe. L'anatomie & la chirurgie, deux ſciences qui ſe doivent leur perfection l'une à l'autre, ſont ici très-peu cultivées. Il y a cependant deux chaires d'anatomie, fondées, l'une à Lisbonne, l'autre à Coïmbre. La botanique eſt ſi négligée, que les apothicaires même n'ont qu'une connoiſſance fort légere des plantes & de leurs propriétés. On n'en connoît qu'un, que l'on puiſſe nommer avec honneur; c'eſt Barthelemi da Fonſeca, lequel poſſede un herbier qui ſe feroit diſtinguer dans tout autre pays.

La philoſophie moderne doit ſa premiere origine aux Portugais, s'il eſt vrai que Deſcartes ait puiſé ſon ſyſtême de l'ame des bêtes dans un ouvrage de Gomez Pariera. Cordeiro, célebre Jéſuite de Lisbonne, fut auſſi un des précur-

ſeurs de ce grand philoſophe, par ſon dégoût pour le péripatétiſme, dans lequel il commença à mêler de nouvelles vues. Les progrès de la bonne phyſique ont été plus tardifs. Le médecin Leitao, & Alexandre de Guſman, un des favoris du feu roi, ſont les premiers qui l'introduiſirent en Portugal. Deſcartes, Newton & Leibnitz y ont aujourd'hui quelques partiſans, ſur-tout parmi les Théatins & les Peres de l'Oratoire. On vante les récréations philoſophiques du Pere Almeida, & le cabinet de phyſique des Chanoines réguliers de ſaint Auguſtin. Je ne dois pas omettre M. Verney, qui a donné en latin une excellente logique à l'uſage de ſes compatriotes. Il avoit déjà publié un traité des études & une introduction à la philoſophie, qui ne peuvent manquer d'être adoptés dans les écoles de ſon pays, comme ils le ſont déjà dans la plupart de celles d'Italie. M. Louis Antoine Verney, archidiacre d'Evora, établi à Rome, où il ſe diſtingue par ſes lumieres, eſt un philoſophe Portugais, dont l'abſence ne doit point empêcher que ſon mérite ne tourne à la gloire de ſa patrie.

La navigation & la géographie offrent

le célebre Magellan, dont il reste un Routier des navigations; Gomès de Saint-Estevan, qui a écrit ses voyages d'Europe; François Dos-Santos, qui a donné l'art de construire les vaisseaux, avec des estampes qui représentent la coupe & toutes les parties d'un navire; Ferreira Reyman, auteur d'un Routier des Indes très-estimé; François Alvarès, auquel on doit une description historique de l'Ethiopie; Jean-Baptiste Lavanha, qui a laissé un état des vingt-deux provinces d'Espagne, & un ouvrage sur le gouvernement nautique; Carvalho da Costa, qui a fait la géographie Portugaise & un abrégé de géographie, la Voie astronomique, & une Méthode d'astronomie; Gaspard Barreyros, Franciscain, dont on a conservé une dissertation sur le pays d'Ophir, d'où Salomon tiroit ses trésors; Laurent de Gusmam, qui apprend les différentes manieres de vuider, sans l'aide des gens de l'équipage, les bâtimens qui font eau; Mendez Pinto, qui fut successivement laquais, matelot, marchand, missionnaires, & alla se marier & mourir en Espagne, laissant une histoire très-fabuleuse de ses aventures, traduite en plusieurs langues.

L'hiſtoire vante Bernard de Brito, moine Bernardin, qui a écrit, avec autant de pureté que de nobleſſe & de préciſion, l'hiſtoire de ſon pays & celle de ſon ordre; Jean Dos-Santos, miſſionnaire Dominicain, dont on a une aſſez bonne hiſtoire d'Ethiopie; André de Réſendé, qui, entre plus de cinquante ouvrages de différens genres, en a laiſſé pluſieurs ſur les antiquités de ſa nation; Jacques de Couto, qui a continué l'hiſtoire des Indes, commencée par Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal; Damien Goès, qui, parmi une infinité de diverſes productions, a fait un mémoire ſur l'ambaſſade du Prêtre-Jean, & une deſcription du ſiege de Louvain; Lopez de Caſtanhéda, auteur d'une relation de la découverte & de la conquête des Indes, où il avoit voyagé; il eſt mort bedeau de l'univerſité de Coïmbre; Freyre Maſcarenhas, qui a parcouru tous les pays & parloit toutes les langues de l'Europe, étoit de toutes les académies de Portugal, & a écrit ſur tous les événemens de ſon temps, la paix de Riſwich, la ſucceſſion à la couronne d'Eſpagne, la bataille d'Oudenarde, la mort de Louis XIV, la naiſſance, les alliances, le décès

des princes & des perſonnes conſidérables, les actions, les ſieges, les batailles, les traités de paix, les détrônemens, les aſſaſſinats, les tremblemens de terre, &c. Il a vu tout ce qu'il a écrit, & a écrit tout ce qu'il a vu. Il eſt le premier qui, en 1715, introduiſit les gazettes en Portugal; mais ſous le gouvernement actuel, il n'exiſte plus ici aucune gazette. Un autre Maſcarenhas, évêque, & fils du marquis de Montalvo, a laiſſé plus de quarante ouvrages manuſcrits, ſur toutes ſortes de ſujets, & principalement ſur des matieres hiſtoriques & eccléſiaſtiques. L'hiſtoire généalogique de la maiſon royale, par le Pere Gaëtan de Souſa, Théatin, eſt deſtinée à ſubſiſter auſſi long-temps, que la grandeur & l'éclat de l'auguſte maiſon qui en fait le ſujet.

L'hiſtoire particuliere offre plus d'un bon ouvrage; mais cet éloge convient ſur-tout à la Vie de l'Infant Don Louis, par M. le comte de Vimioſon, dont le ſtyle aiſé, noble & délicat n'a pu manquer d'obtenir tous les ſuffrages. Les Portugais commencent à ſe dégoûter de ces narrations emphatiques, de ces pointes, de ces jeux de mots, de ces comparai-

ſons forcées, qui pris autrefois pour de l'eſprit, faiſoient illuſion aux ignorans. Ils ont auſſi moins de confiance aux anciennes ſuperſtitions, & n'ajoutent plus tant de foi aux incidens ſurnaturels.

La grammaire fournit un Jérôme Cardoſo, qui ouvrit à Lisbonne une école célebre. Etant devenu aveugle, ſa fille prit ſa place, & continua à donner ſes leçons. Ce grammairien a publié pluſieurs ouvrages de ſon métier, entr'autres, une réfutation de Deſpautere, un dictionnaire latin & portugais, le premier qui ait paru dans ce pays. On parle auſſi d'un Pere Alvarès, Jéſuite, qui a travaillé ſur la grammaire; mais les défauts de ſa méthode ont excité le zele d'Antoine-Felix de Mendez, qui, dans un ouvrage ſur le même ſujet, s'eſt élevé au premier rang. Ferreira da Coſta ſe diſtingua par ſes compoſitions latines, de même que Joſeph Caëtano, qui s'eſt fait une aſſez bonne réputation en ce genre. La congrégation de l'Oratoire paſſe ici pour être très-verſée dans cette ſcience, ſur laquelle ces meſſieurs ont publié des ouvrages eſtimés.

L'éloquence profane & ſacrée languit encore en Portugal; & malgré les

préceptes de Cipriano Soarès, ſavant Jéſuite, qui a écrit ſur la rhétorique, le goût des méthaphores, des antitheſes, & des hyperboles orientales, a continué de régner dans la chaire & au barreau. Cependant la capitale a quelques bons auteurs, qui, s'étant formés par l'imitation des François, connoiſſent les grands reſſorts du ſentiment & de la perſuaſion. Le Pere Caetan de Bem, M. Pégado de Silva, le Pere de Saint-Antoine, & le Jéſuite Vieira, ont pris pour modeles nos bons prédicateurs. Ce dernier a donné un recueil de ſermons pour le carême, qui le fait comparer à Bourdaloue. C'étoit d'ailleurs l'homme du Portugal qui ſavoit le mieux ſa langue. Il fut mis deux fois à l'Inquiſition pour ſa liberté de prêcher. On parle avec éloge des oraiſons funebres & des panégyriques de Gama, & des ſermons du Pere Quental, dont je viens déjà de faire mention.

La poéſie épique s'honore de la *Luſiade* de Camoëns, de l'*Ulijſée*, de Perriera de Caſtro; de la *fondation de Lisbonne*, par Antoine de Souſa; du poëme de *Macchabée*, par Michel Sylveira; de celui d'*Alphonſe*, par Vaſconcellos; du *Portugal reconquis*, de Don Menezès;

& de la *Henriade*, par ſon fils, le comte d'Ericeira. D'autres poëtes, comme Baccellar, Monte-Mayor, Ribeiro, Emmanuel & Rodrigue Lobo, ſe ſont diſtingués dans le genre paſtoral. Je ne dois pas oublier Sa da Miranda, dont les églogues lui ont mérité le nom de Virgile Portugais, comme à Rodrigue Lobo celui de Théocrite. Mirenda eſt le premier qui ait montré la ſatyre aux gens de ſa nation : il l'introduiſit à la cour ſous les habillemens de la comédie. Don Fernand de Soto-Mayor, qui avoit épouſé une petite-fille de ce poëte, faiſoit tant de cas de ſes manuſcrits, qu'il les prit pour une ſomme conſidérable de la dot de ſa femme. On connoît, de Joſeph Freyre, une Centurie d'épigrammes; de Flavio Jacobo, deux volumes de diſtiques moraux; de Diegue d'Andrade, un poëme ſur les victoires des Indiens; d'Henri de Gomez, un poëme héroïque de Samſon; d'Antoine des Reys, la fable de Poliphême, & une grande partie des métamorphoſes d'Ovide en vers burleſques. Le ſavetier Bandora fut à la fois le Noſtradamus & le maître Adam des Portugais. Poëte & prophete, c'en étoit trop pour ne pas devenir l'objet de l'at-

tention du Saint-Office. Auſſi étoit-il un des criminels qui furent jugés à l'Auto-da-Fé de 1641 ; mais il en fut quitte pour quelques mois de priſon. On aſſure qu'il avoit prédit dans ſes vers, la révolution qui a mis ſur le trône la maiſon de Bragance. Ce pays ſe glorifie encore des poéſies du Pere Caétano de Lima, Euſtache d'Alméida, & de MM. Pereira da Coſta, Felix Mendez, Villar Mayor, Texeira, &c.

Le théâtre Portugais met au rang de ſes auteurs dramatiques, un Dias Baltheſar, de l'île de Madere, qui a fait de ces anciens drames appellés *Auto*, dont la plupart roulent ſur des ſujets pieux, comme en France nos anciens *Myſteres* ; un Henri de Gomez, auteur de vingt-deux comédies, dont on ne connoît plus guere que quelques titres originaux, tels que ceux-ci : " tromper pour régner ; les » ſoupçons n'offuſque pas le ſoleil ; ce » qui ſe paſſe à minuit ; le ſoleil arrêté, » &c. ,, Gil Vicente, qu'on regarde comme le Plaute du Portugal, a ſervi de modele à Lopé de Vega & à Quevedo. Eraſme apprit exprès le portugais, pour lire ſes comédies. On a recueilli en quatre volumes, & l'on joue tous les jours à

Lisbonne, les pieces d'Antoine-Joſeph, qui a été brûlé pour crime de judaïſme. A la troiſieme rechûte, il aima mieux mourir que de ſe rétracter. On aſſure qu'en allant au ſupplice, il dit aux Inquiſiteurs : " J'obſerve une religion, que vous
» ſavez vous-même avoir été chérie de
» Dieu; je penſe que Dieu l'aime enco-
» re; & vous penſez qu'il ne l'aime plus;
» & parce que vous le jugez ainſi, vous
» condamnez au feu ceux qui croient
» que Dieu aime toujours ce qu'il a aimé.
» Vous reprochez aux *Mahométans* d'a-
» voir établi leur religion par le fer; vous
» avez raiſon; mais n'établiſſez pas la
» vôtre par le feu, ſans quoi vous vous
» privez de l'avantage que vous avez ſur
» les Mahométans. Vous prouvez que
» votre religion eſt divine, en diſant
» qu'elle s'eſt accrue par la perſécution
» des païens & le ſang des martyrs;
» mais aujourd'hui vous prenez le rôle
» des Dioclétiens; & vous nous faites
» prendre le vôtre. Vous voulez que nous
» ſoyons chrétiens, & vous ne voulez
» pas l'être. Soyez au moins des hom-
» mes; & traitez-nous comme vous fe-
» riez, ſi vous n'aviez point une religion
» pour vous conduire, & une révélation

» pour vous éclairer. Si le ciel vous a » aſſez aimés pour vous faire voir la vé» rité, vous êtes les enfans chéris ; mais » eſt-ce aux enfans qui ont l'héritage de » leur pere, de haïr ceux qui ne l'ont » pas ? Le caractere de la vérité eſt de » triompher ſur les cœurs & ſur les » eſprits ; n'eſt-ce pas avouer ſon im» puiſſance, que de la faire recevoir par » les ſupplices? Si quelqu'un, dans la » poſtérité, oſe jamais dire que dans le » ſiecle où nous vivons, les peuples » d'Europe étoient policés, on vous ci» tera pour prouver qu'ils étoient barba» res „.

La bibliographie ſe fait honneur du travail de Cardoſo, du Pere da Cruz, de Barreto, de Brito & de Freitas, dont les uns ont fourni des recherches, les autres ont laiſſé des mémoires que le ſavant Diego Barboſa, de Lisbonne, a employés pour compoſer, en deux ou trois volumes in-folio, une Bibliotheque hiſtorique, critique & chronologique, de tous les écrivains de ſon pays. Il y a quelque temps qu'on imprima à Lisbonne un journal littéraire dans le goût de ceux de Paris & de Londres ; mais l'indiſcrétion de l'auteur, & ſon penchant décidé pour la

ſatyre, lui attirerent un juſte châtiment; & ſon privilege fut ſupprimé.

La littérature Portugaiſe nomme encore les Macédo, les Moraès, les Oſorio, les Mello, les Menezès, &c. Le fameux Pere Macédo, Jéſuite, né à Coïmbre, quitta la ſociété, pour entrer dans l'ordre de ſaint Antoine, & enſuite dans celui des Cordeliers. Il accompagna en France, en Italie, en Angleterre, divers ambaſſadeurs, & mourut à quatre-vingts ans, laiſſant en différens endroits de l'Europe, une quantité incroyable d'ouvrages de tous les genres. Il ſoutint à Veniſe des theſes de *omni ſcibili*, parloit toutes les langues anciennes & modernes, étoit poëte, orateur, hiſtorien, philoſophe, littérateur, théologien; aucun écrivain en Portugal n'a joui d'une plus grande réputation. Il a prononcé en public ſoixante diſcours latin, cinquante-trois panégyriques, trente-deux oraiſons funebres. Il a compoſé quarante-huit poëmes, cent vingt-trois élégies, cent cinquante épitaphes, deux cens douze épîtres dédicatoires, & plus de deux mille épigrammes. Parmi d'autres ouvrages, je remarque une deſcription poétique de la ſainte baume, des vers ſur la ſtatue équeſtre de

Louis XIII, une description de la maison de campagne de l'archevêque d'Aix, la tragi-comédie d'Orphée, représentée devant Louis XIV, un parallele de Scot & de saint Thomas, un discors académique, où l'on examine " qui pourroit être » le plus flatté, à la représentation d'une » piece de théâtre, ou un sourd qui la ver» roit, ou un aveugle qui l'entendroit ? „

Le nom de Macédo est heureux pour la littérature Portugaise ; car, outre celui dont je viens de parler, il y a encore Edouard & Antoine, dont les ouvrages formeroient un nombreux catalogue. Edouard, entr'autres productions, a donné en portugais l'*Aristipe* de Balzac; & Antoine, parmi divers écrits, a traité, sous le titre singulier d'*Eva & Ave*, les deux états du monde tombé en *Eva*, & relevé en *Ave*.

Moraès, né à Bragance au commencement du seizieme siecle, est auteur de *Palmerin*, roman de chevalerie, dont Cervantes rend un jugement si avantageux, lorsqu'il fait dire au curé, dans Don Quichotte, qu'il mérite d'être conservé aussi précieusement, que l'étoient les œuvres d'Homere dans la cassette de Darius. Moraès a encore fait le roman de

Primaleon, fils de Palmerin. Cet auteur eſt mort aſſaſſiné à la porte d'Evora.

Jerôme Oſorio, appellé le Ciceron Portugais, étudiant la philoſophie à Paris, y fit connoiſſance, & contracta une amitié intime avec le célebre Ignace de Loyola, depuis fondateur de la ſociété des Jéſuites, & aujourd'hui ſaint Ignace. On eſtime ſes traités de la nobleſſe civile & chrétienne, traduits en françois par la Guillotiere; celui de la gloire, pour réparer la perte d'un ouvrage de l'orateur romain ſur le même ſujet, & où l'auteur Portugais a parfaitement imité le ſtyle de ſon modele. Ses autres écrits ſont un traité de l'inſtitution d'un prince, une paraphraſe de Job, une hiſtoire du roi Emmanuel, des diſcours ſur la juſtice & ſur la ſageſſe, & une traduction en vers grecs des lamentations de Jérémie, qu'il fit n'étant encore qu'écolier.

Pluſieurs écrivains du nom de Mello, tiennent un rang diſtingué dans la littérature Portugaiſe. Emmanuel, de l'ordre de Chriſt, eſt un des plus féconds auteurs qu'ait produit cette nation. Habile politique, bon philoſophe, hiſtorien élégant, poëte ingénieux, Mello écrivit dans tous les genres: & l'on compte près de cent

ouvrages forti de sa Plume. On estime particuliérement sa politique militaire, son histoire des mouvemens de la Catalogne, ses Regles de conduite pour les gens mariés. On a aussi de lui quatre dialogues, intitulés : » les Horloges parlan» tes, l'Ecritoire avare, la Visite des » fontaines, & l'Hôpital des lettres ». Parmi ses manuscrits, se trouve une description du Brésil, sous le titre de Paradis des Mulâtres, de Purgatoire des Blancs & d'Enfer des Negres.

Des deux Menezès, grand-pere & petit-fils, comtes d'Ericeïra, le premier a écrit la vie de Jean I, une partie de l'histoire des Portugais, celle de Tanger, &c. le second, à qui son aïeul avoit appris le latin, sa mere le françois, son pere l'italien, sa grand-mere l'espagnol, a composé plus de cent ouvrages ; parmi lesquels on compte quarante huit paralleles d'hommes, & douze de femmes illustres de Portugal, un mémoire sur la valeur des monnoies de cette monarchie, un recueil d'œuvres poétiques, & une dissertation sur le nombre de vingt-deux, a l'occasion de vingt-deux sortes de monnoies romaines, trouvées à Lisbonne le 22 octobre, & présentées au roi le

jour que ce prince eut vingt-deux ans.

Auriez-vous cru, Madame, que la littérature Lusitaine, que vous ne connoissiez guere que par le Camoëns, ou par quelques histoires de voyages, fût si féconde en écrivains ? Dominés par les Maures, les Portugais ont long-temps vécu dans la servitude, l'ignorance & la barbarie. La valeur leur fit enfin secouer le joug ; mais, accoutumés à manier les armes, ils avoient contracté un instinct belliqueux, qui les rendoit impatiens du repos. Ils porterent la guerre en Afrique, en Asie, en Amérique ; & franchissant l'espace des mers, ils étonnerent l'univers par leurs découvertes ; mais ces voyages immenses leur firent négliger les lettres : l'épée étoit dans la main de ceux qui auroient pu manier les pinceaux de Calliope ; & Mars seul fut leur Apollon. On vit enfin briller quelques rayons de lumiere dans l'université de Coïmbre ; & le Portugal changea de face. Descartes ensuite leur apprit à penser, & les dégagea des entraves où d'anciens préjugés les retenoient. Déjà les sciences sont au-delà de leur orient ; & dans le détail que je viens de faire de tous les genres de litté-

rature, vous pouvez prendre une juste idée de leur état actuel. Le regne présent annonce des jours encore plus lumineux. Ce prince honore de sa protection les sciences & les beaux arts, & excite l'émulation par des récompenses. Les plus distingués parmi les jeunes Fidalgos, forment entr'eux de petites sociétés littéraires, où on lit tous nos bons ouvrages. Le théâtre de M. de Voltaire, la Henriade, l'Esprit des loix, l'Art de la guerre du roi de Prusse, sont continuellement entre les mains de cette noblesse studieuse, qui, pour se les rendre plus familiers, s'applique elle-même à les traduire. Elle sait accorder la profession des armes avec ces exercices de l'esprit; & je connois des Seigneurs Portugais, qui, au milieu des soins militaires, n'ont jamais interrompu leur commerce avec les muses. Plusieurs parlent, avec élégance, le latin, le françois, l'italien, l'anglois & l'espagnol; possedent l'histoire, les mathématiques & la physique. La délicatesse même du sexe, & les dissipations du plaisir, n'ôtent point aux Dames de la cour leur portion de cet heureux goût. Je ne nommerai que la duchesse Anne de Lorraine, dame d'honneur de la reine, qui

ſait toutes les langues, & joignant ſes ſciences aux beaux arts, peint dans une perfection qui feroit admirer un artiſte.

Je ſuis, &c.

A Brague, ce 25 avril 1754.



LETTRE CXC.

SUITE DU PORTUGAL.

LA province de Beira eſt voiſine de celle dont je viens de parler. Ses villes principales ſont Lamégo, Aveiro & Coïmbre. Aveiro a, dit-on, ce privilege ſingulier, qu'il n'eſt permis à aucun étranger d'y paſſer la nuit, ſans la permiſſion du magiſtrat. On y voit un couvent de religieuſes, où l'on ne reçoit que des filles de condition, & iſſues de vieux chrétiens, c'eſt-à-dire, de ceux qui ne ſont ni de race Maure, ni de race Juive. La terre d'Aveiro eſt une des plus conſidérables du Portugal. Après la révolution qui mit le duc de Bragance ſur le trône, ce prince l'enleva à ſon véritable poſſeſſeur, parce qu'inviolablement attaché au parti du roi d'Eſpagne, il ne voulut jamais reconnoître d'autre ſouverain.

Coïmbre ou Conimbre eſt une aſſez grande ville, ſituée à ſix ou ſept lieues de la mer, à l'extrémité d'une plaine, & ſur une hauteur dont la pente s'étend

jusqu'à la riviere de Mondégo. L'aspect en est beau; & l'on s'en forme de loin une plus grande idée qu'elle ne mérite. On juge pourtant, lorsqu'on y entre, qu'ayant servi de résidence aux souverains, elle a été abandonnée par ses maîtres. Le peu d'édifices anciens qui y restent, sont moins dans le goût moresque que gothique. Coïmbre est le siege d'un évêché, d'un tribunal de l'Inquisition, & d'une université autrefois très-célebre, la mere des savans en Portugal, mais où l'on ne connoît guere que la philosophie d'Aristote, hérissée de tous les sophismes théologiques, de toutes les subtilités de l'école & de la pédanterie. On y compte sept chaires de théologie, dix de droit civil, sept de droit canon, sept de médecine, une de mathématiques, une de musique; & plus de quatre mille écoliers qui passent leur vie dans la dissipation & l'ignorance. Leur grande occupation est de faire des cure-dents de buis. Le latin qu'ou parle dans toutes ces écoles, est un jargon moitié Italien, moitié Portugais. L'Inquisition conserve ici une partie de son ancienne autorité; & ses

officiers y ſont encore très-puiſſans, quoique ce tribunal ſoit moins une chambre ardente, comme autrefois, qu'une juriſdiction de police, conduite par la politique, & dirigée par le gouvernement. Je vis un laquais qui portoit ſur lui un piſtolet & un poignard, ce que perſonne n'oſe faire même à Lisbonne. On me répondit qu'un valet du grand Inquiſiteur pourroit faire plus mal encore, ſans qu'on y trouvât à redire; mais que je ne verrois perſonne qui oſât l'imiter.

La ville de Coïmbre a reçu beaucoup de privileges des rois de Portugal, dont ſept y ont pris naiſſance, & pluſieurs y ſont enterrés. On y voit un grand nombre d'égliſes, de monaſteres, & autres monumens ſomptueux, tels que la cathédrale, un pont ſuperbe & un magnifique aqueduc. La maiſon des Jéſuites, compoſée de ſeize corps-de-logis, eſt une des plus belles de leur ſociété. Elle peut contenir trois cens religieux, & occupe la principale rue de la ville.

On montre encore ici un ancien édifice, où l'on dit qu'on battoit monnoie, lorſque les rois tenoient leur cour à Coïmbre. La premiere qui fut frappée

en Portugal, se fit à Porto, & avoit sur le revers les armes de cette ville, qui sont des tours baignées par un fleuve. Comme il n'y avoit alors dans le royaume, aucun ouvrier capable de ce travail, on en appella des pays étrangers; & on leur accorda de grands privileges. La cour des monnoies est aujourd'hui fixée à Lisbonne. C'est-là qu'elle est gouvernée par un tribunal, où préside le trésorier assisté de deux juges de la balance, & de deux greffiers de la dépense & de la recette. Il y a un fondeur, un affineur, un essayeur, & une infinité d'officiers subalternes qui sont nommés par le trésorier. Cette cour releve du tribunal des finances; & le Vedor, ou intendant qui a le département des Indes, y préside de droit lorsqu'il s'y trouve.

Il seroit difficile de marquer avec certitude, l'origine des monnoies de Portugal, & lequel de ses rois en a fait frapper le premier. On sait qu'anciennement on comptoit par *livres*; & l'on avoit des pieces d'argent & de cuivre de très-petite valeur. Aujourd'hui les Portugais comptent par *reis*, qui ne valent pas un denier de France, &

dont cent quatre vingt ſont une livre. La plus ancienne monnoie connue de ce royaume, eſt une piece d'or, qui vaudroit cinq cens reis, & dont ſoixante peſeroient un marc. Elle eſt du douzieme ſiecle, & repréſente d'un côté, Sanche I, à cheval & armé; de l'autre, une croix avec quatre étoiles, entourée de ces mots, par abréviation : *in nomine Patris*, *& Filii*, *& Spiritus Sancti*, *amen*. Cette monnoie a eu cours juſqu'au quatorzieme ſiecle; du moins n'en trouve-t-on point d'autre depuis Sanche I, juſqu'à Alphonſe IV.

Ce dernier en fit battre en argent à Lisbonne & à Porto; car on en voit marquées d'une L, & d'autres d'un P, pour faire connoître de quelle ville elles ſont ſorties. L'effigie du prince n'y paroît point; mais au-deſſus de ſon nom eſt une couronne avec cette légende, qui eſt la même pour le revers : *Sit nomen Domini benedictum*. Ce ſont les plus anciennes pieces d'argent qui ſoient connues en Portugal; & évaluées ſur le pied actuel, elles pourroient valoir quarante reis.

Mon intention n'eſt pas de vous

parler de toutes celles qui ont été frappées ſous les regnes ſuivans; mais je ne dois pas omettre que lorſqu'Alphonſe V eut accepté la croiſade, & fait vœu de paſſer avec ſon armée dans le terre ſainte, il fit battre, en or le plus fin, une monnoie particuliere pour les Croiſés, à laquelle il donna deux grains de plus que n'avoient les autres ducats de la chrétienté, afin qu'elle pût avoir un libre cours dans toutes ſa route. On la nomma *Cruſado*, à cauſe de ſa deſtination pour l'uſage des Croiſés. On y voyoit ſur un des champs, une croix de ſaint George entourée de lettres, qui ſignifioient: *Adjutorium noſtrum in nomine Domini*, & ſur l'autre, l'écu royal couronné, & placé ſur la croix d'Avis, avec cette légende: *Cruſatus Alphonſi quinti Regis.*

On a auſſi frappé dans la ſuite des Cruſades d'argent; & ce nom eſt encore aujourd'hui un des plus uſités dans la monnoie de Portugal. Il n'y a point de cette derniere ſorte de Cruſades au-deſſous de quatre cens quatre-vingts reis. L'ancienne monnoie d'or conſiſte en trois ſortes de pieces, dont les plus fortes ſont de vingt deux & demi au marc, & valent

valent quatre mille huit cens reis ; les autres ſont des moitiés & des quarts. On en a fait de plus modernes, qui valent, par gradation, depuis quatre cens quatre-vingt reis, juſqu'à ſix ou ſept mille. Les plus baſſes, qui ſont celles que l'on nomme cruſades, ſont la dixieme partie de l'ancienne monnoie d'or. Au reſte, toute celle qui ſe fabrique en argent ſans alliage, eſt ſi rare en Portugal, que le plus riche négociant en raſſembleroit à peine pour cinquante piſtoles. Vous n'en ſerez point étonnée, quand je vous dirai que ces eſpeces, valant, à proportion de l'or, dix pour cent moins que dans les autres pays, les étrangers les enlevent par préférence, & qu'elles manquent à la circulation. Le gouvernement y ſupplée par de petites pieces d'or, & quantité de monnoie de cuivre. On prétend que ce qui l'empêche de proportionner, comme dans les autres royaumes, la valeur de l'argent à celle de l'or, eſt la crainte que ce changement n'en apporte auſſi dans le prix des marchandiſes & des denrées. Il eſt défendu, ſous peine de la vie, de faire venir du Bréſil de la poudre d'or, parce que les étrangers,

qui ne manqueroient pas de l'enlever, priveroient le roi du profit considérable qu'il trouve sur la fabrication de la monnoie.

Croiriez-vous, Madame, qu'on est aussi mal-proprement logé à Coïmbre, qu'on pourroit l'être dans le plus mauvais cabaret de village. Les hommes y mangent comme les animaux, sans se servir de leurs mains. On donne à chacun, sur une assiette, sa portion de légume en pyramide ; & tous y portent la bouche & mordent dedans. Nous n'avions ni cuillers ni fourchettes dans notre auberge. La table étoit seulement ornée d'un couteau qu'on se jetoit l'un à l'autre après s'en être servi.

En entrant dans la ville, j'avois vu plusieurs femmes assises au soleil, tenant la tête de leurs maris sur leurs genoux, & occupées d'une recherche assez malpropre. La récolte étoit abondante, & ces sales créatures, pour marquer plus d'amour à leurs époux, croquoient cette vermine, comme le mets le plus exquis. Ceux-ci, à leur tour, rendoient le même service à leurs femmes. Les uns & les autres ne témoignent aucune peine d'avoir la tête pleine de poux.

Le ſexe ſe charge de poudre & de friſure, qui ſervent de pâture & de retraite à ces animaux. Il a pourtant beaucoup de ſoin de ſes cheveux, & va toujours la tête découverte, même dans les rues. On l'y accoutume dès l'enfance ; & les hommes y ſont tellement habitués, qu'en hiver même, dès qu'ils ſont rentrés, ils quittent la perruque, ne mettent point de bonnet, & n'en ſont jamais incommodés. C'eſt apparemment l'effet du climat, encore plus que de l'habitude ; car une Françoiſe m'a dit que pendant les premieres années de ſon établiſſement à Lisbonne, étant accablée de fluxions, on lui conſeilla d'aller nue tête ; & ce fut le ſeul remede qui la guérit.

Pour revenir à la mal-propreté des auberges, l'uſage eſt, avant de mettre la viande dans la marmite, de la couper par morceaux, & de la ſervir comme une eſpece de hachi. On fait rôtir un gigot, ſans poële ni lechefrite : on l'arroſe avec de l'huile qui coulant dans les cendres, fait prendre à la viande un goût & une odeur déteſtables. Ce n'eſt pas tout : on donne au rôti de grands coups de couteau, qui en ſont

ſortir tout le jus, & le rendent auſſi ſec que du parchemin. Un voyageur trouve peu de lits dans les cabarets ; on ſe contente de fournir autant de matelats qu'on en veut payer ; & d'affreux marmitons, qui ont toujours les pieds nuds, viennent vous ſervir à table & dans vos chambres.

L'hôteſſe, quelque laide qu'elle ſoit, ſe montre rarement aux étrangers, pour ne pas donner de jalouſie au mari ; elle aime pourtant à ſe faire voir, pour peu qu'elle en trouve l'occaſion. Les Portugaiſes ont, en général, avec aſſez d'embonpoint, une belle carnation, de beaux yeux, de beaux cheveux, de belles dents. Leur habillement n'eſt pas avantageux ; elles ſe rendent la gorge trop abondante, trop en avant, & trop ſerrée. Autrefois elles avoient toujours, par-deſſus leur vêtement, une grande jupe noire, retrouſſée ſur la tête, de façon que leur viſage & leur taille ne pouvoient être vus que de ceux, à qui elles vouloient bien accorder cette faveur ; ce qu'elles faiſoient, en ouvrant cette eſpece de manteau d'une maniere, en apparence, fort ingénue, comme ſi effectivement

elles ne penſoient qu'à ſe procurer un peu d'air. Quelques perſonnes s'en ſervent encore, mais pour l'égliſe ſeulement. L'habit des hommes eſt celui des Européens, mais taillé & porté de mauvaiſe grace, avec une longue épée qu'ils ont ſous le manteau dans lequel ils s'enveloppent. Les perſonnes de la cour portent preſque tous des uniformes. Les bourgeois & le peuple ſont d'une malpropreté qui ſent le judaïſme. Il y a quelques femmes de condition, habillées & coëffées à la Françoiſe; mais, pour l'ordinaire, elles ſont toujours en cheveux. Leurs ſouliers ſont fort hauts & fort larges; & preſque toutes ont le pied gros, & marchent mal: auſſi marchent-elles peu. Elles ſont continuellement aſſiſes ſur leurs talons; & jamais elles ne ſe promenent. On les tient tellement renfermées, qu'on voit communément juſqu'à de ſimples marchands, avoir chez eux des chapelles où ils font dire la meſſe, pour leur ôter tout prétexte de ſortir. Les plus pauvres ne ſont guere moins contraintes; ce qui n'empêche pas que les unes & les autres, ne ſe mettent très-proprement.

A quelques lieues de Coïmbre, est une fontaine merveilleuse, qui, quoiqu'elle n'ait, dit-on, qu'un pied de profondeur, engloutit tout ce qu'on y jette. Les Portugais prétendent qu'un arbre, un bœuf, un cheval qui y tomberoient par hasard, enfonceroient insensiblement, sans qu'on pût ni les en retirer, ni savoir ce qu'ils deviennent; mais les Portugais, dans leurs récits, comme dans leurs histoires, sont toujours chargés de miracles, de fanfaronades & de merveilleux.

Une autre singularité encore plus remarquable, & que je voulus voir dans la même province, est le fameux lac de la montagne de Strelle. Si l'on s'en rapporte encore aux Portugais, quoiqu'il soit à plus de douze lieues de l'Océan, & dans nn endroit fort élevé, on y apperçoit de temps en temps, des débris de navires; & toutes les fois que la mer est en mouvement, la même agitation se fait remarquer dans le lac. Les habitans ont la simplicité de croire que les diables y ont établi leur domicile, & que tout homme en péché mortel, qui a la hardiesse d'en

approcher, ne peut manquer d'y être englouti. Avant que de tenter l'aventure, nous fîmes halte pour laisser reposer nos chevaux; nous marchâmes ensuite pendant une heure; & nous arrivâmes à une petite croix, où mes guides recommanderent leur ame à Dieu de tout leur cœur. La terre résonnoit sourdement sous nos pieds, comme si nous avions été sur une voûte. J'y appuyai mon oreille; & je crus entendre rouler un torrent avec un horrible fracas. Nous fîmes plusieurs questions à nos conducteurs, qui nous conjurerent au nom de Jesus-Christ & de sa sainte Mere, de ne pas tenter Dieu, en approchant de trop près de la demeure du diable.

En moins de trois heures, nous parvînmes au haut de la montagne; & après avoir marché long-temps dans de grandes prairies qui sont au sommet, nous arrivâmes enfin sur les bords du lac. Il paroissoit frissonner dans le milieu; il s'en élevoit même de petits bouillonnemens, qui n'empêcherent pas un jeune étranger que nous avions avec nous, de s'y baigner. S'étant avancé à quelque distance du rivage,

il se sentit attiré par les eaux ; d'où l'on peut conjecturer qu'en même temps qu'elles s'élevent du sein de la terre pour former ce lac, elles y rentrent par une autre ouverture. Le baigneur n'eut à combattre aucun des diables dont on nous avoit menacés ; nul d'entr'eux ne se présenta pour l'entraîner dans leurs abîmes ; & dès que nos guides le virent sortir sain & sauve, ils coururent l'embrasser, en répétant mille fois ces paroles d'admiration : *il santo ! il santo !*

Nous descendîmes la montagne par un autre chemin ; & nous arrivâmes dans un lieu où se forment des amas naturels de neige, que le vent pousse dans les profondeurs. On la couvre d'herbe & de terre pour la garantir du soleil ; & c'est-là que Lisbonne fait, pour l'été, sa provision de glace. On la transporte pendant la nuit sur des mulets jusqu'aux bords du Tage ; ensuite on l'embarque jusqu'à la ville, où elle se vend douze ou quinze sols la livre. On n'a pas trouvé de lieu plus propre à en fournir la capitale ; ce qui prouve le peu d'industrie des habitans, qui ayant des montagnes aux environs

de Lisbonne, où en hiver il tombe toujours beaucoup de neige, n'ont pas encore imaginé d'avoir des glacieres.

Du haut de la Strelle, on découvre le bourg de Cavilhaon, où l'on entretenoit divers métiers de draps, de ferges & de bas, que la politique actuelle de ce royaume rend inutiles. Caufant derniérement fur cette matiere avec un feigneur Portugais, il me dit : " Les étrangers qui viennent » en foule préfenter au roi des mémoires pour rendre ce pays fertile, » & y établir des manufactures, ignorent que ces entreprifes ne con» viennent ni au bien de l'état, ni à » la tranquillité des habitans. Dieu » nous a rendus maîtres de l'or que nous » trouvons fans peine au Bréfil; fi ce » métal étoit dans le Portugal; nous » aurions toutes les manufactures qu'on » a en France & en Angleterre, parce » que nos richeffes nous mettroient en » état de conftruire des places fortes, » & d'entretenir des troupes pour les » garder; mais comme tout notre or » eft en Amérique, en nous prenant » une de nos villes maritimes, on nous » mettroit hors d'état de jouir de nos

» tréſors. Nous n'avons rien à craindre,
» tant que les Anglois trouveront à
» débiter chez nous le produit de leurs
» terres & de leur induſtrie. Ils nous
» protégeront même, & verſeront
» juſqu'à la derniere goutte de leur
» ſang, pour nous défendre contre
» les ennemis qui oſeroient nous
» attaquer. Nous leur procurons plus
» de profit que les autres nations en-
» ſemble; & ils ſont les ſeuls qui faſ-
» ſent valoir nos vins & nos den-
» rées. S'ils n'emportent pas tout notre
» or, c'eſt de peur que les autres puiſ-
» ſances ne ſe réuniſſent pour nous
» enlever le Bréſil. Ils ne ſeroient pas
» aſſez forts pour nous défendre; &
» l'Eſpagne ne manqueroit pas de ſe
» mettre de la partie pour nous ſub-
» juguer.

» C'eſt pour la même raiſon,
» que nous ne faiſons pas travailler
» aux mines d'argent & de cuivre des
» Parties ſeptentrionales du royaume:
» nous craignons d'exciter la jalouſie de
» nos voiſins; nos richeſſes du Bréſil
» leur ſont déjà aſſez d'envie; en tra-
» vaillant à nos mines d'étain & de
» plomb, nous ruinerions le commerce

» d'Angleterre. Il faut auſſi ménager
» la Suede, qui nous apporte du cuivre;
» & il n'y a pas juſqu'aux Hollandois,
» autrefois nos ennemis, de qui nous
» ne ſoyons bien-aiſes d'acheter diver-
» ſes marchandiſes, entr'autres le ſal-
» pêtre, quoique les ſeules immondices
» de Lisbonne en fourniroient abon-
» damment.

» Nous ſentons parfaitement les avan-
» tages que nous pourrions retirer des
» projets qu'on nous propoſe; mais
» encore une fois, la raiſon d'état ne
» le permet pas; & notre puiſſance eſt
» ſi peu redoutable, que nous ne
» devons chercher qu'à vivre en paix
» avec toutes les nations, ou à nous
» comporter de maniere que, ſi les unes
» conſpirent notre perte, les autres
» ſoient engagées, par leur propre
» intérêt, à travailler à notre conſer-
» vation.

» C'eſt ſur ce ſyſtême heureux de ſa-
» geſſe & de politique, que ſont fon-
» dés notre tranquilité, notre bonheur,
» & l'abondance du néceſſaire. Les
» Anglois nous apportent du bled, de
» la viande ſalée, de la merluche, de
» l'étain, du plomb, du charbon de

» terre, des draps, des serges, des
» étamines, des droguets, des bayettes,
» étoffe particuliere de leur pays, dont
» nous faisons un très grand usage ; les
» Hollandois des toiles fines, des toiles
» ordinaires, des toiles à voiles, des
» épiceries, des cordages, du lin, du
» chanvre, de la poudre à canon, du
» fromage, de la biere même, quoi-
» que défendue ; les Italiens, des ru-
» bans, de la soie à coudre, du papier
» à écrire & à imprimer, du riz de Pié-
» mont & de Venise, du bled de Sicile
» & de Sardaigne, des glaces & de la
» verrerie ; les Hambourgeois, du
» fer-blanc, des planches propres à
» faire des tonneaux, du cuivre, de
» l'acier, &c ; les Suédois, des bois de
» menuiserie & de charpente, du fer,
» du sel & du goudron ; les Espagnols,
» quantité de mules & de mulets, des
» soies crues, des taffetas de Grenade,
» des laines, de l'indigo, du safran,
» les François, des toiles, des bas,
» des éventails, des gants, des bon-
» nets, des aiguilles, des épingles, &c.
» L'entrée de toutes sortes de marchan-
» dises est permise, excepté les étoffes
» de soie, d'or, d'argent, & sur-tout

» le vin & l'eau-de-vie, à cause de la
» grande quantité de vin que nous re-
» cueillons, & parce que nos eaux-de-
» vie sont si inférieures aux vôtres,
» que nous ne trouverions pas à nous
» en défaire. En fait de draps, nous ne
» recevons que ceux d'Angleterre &
» de Hollande : cette préférence vient
» d'un ancien traité qui déroge, en
» leur faveur, à la défense générale
» d'en laisser entrer dans le royaume.

» A l'égard de nos propres négocians,
» leur commerce est extrêmement bor-
» né ; car sans se donner la peine de tirer
» les marchandises de leur source, ils se
» contentent de les prendre à Lisbonne
» des mains des étrangers, pour les re-
» vendre en boutique. Aussi sont ce ces
» mêmes étrangers, les Anglois sur-tout,
» qui font ici les fortunes les plus bril-
» lantes & les plus rapides. Ils ne se bor-
» nent pas au seul trafic des productions
» de leur pays : ils en tirent de toutes
» les parties de l'Europe, & y portent
» celles du Portugal.

» Anciennement les François fai-
» soient ici presque tout le commerce ;
» & le nombre de leurs maisons égaloit
» seul celui de toutes les autres en

» ſemble. Mais pendant la guerre de la
» ſucceſſion d'Eſpagne, les marchandi-
» ſes de France ne pouvant arriver qu'a-
» vec beaucoup de difficulté, les Anglois
» & les Hollandois travaillerent à y
» établir leur négoce. Les riches mines
» d'or du Bréſil qu'on découvrit alors,
» furent pour eux un nouveau mo-
» tif qui les anima; & ils ont réuſſi,
» en ſe conformant au goût de notre
» nation, qui conſiſte, en général, à
» avoir des marchandiſes apparentes
» & à bon marché, ſant trop s'embar-
» raſſer qu'elles ſoient de durée. La
» bonne politique exigeroit, qu'au lieu
» des privileges particuliers que nous
» accordons à ces deux peuples, nous
» favoriſaſſions les négocians François,
» pour en attirer un plus grand nom-
» bre. Ce ſont preſque les ſeuls étran-
» gers catholiques: la conformité de la
» religion fait qu'ils s'y marient, &
» peuplent le royaume, en devenant
» eux-mêmes, dans la ſuite, Portugais;
» tandis que les autres, après y avoir
» fait fortune, s'en retournent avec
» leurs richeſſes dans leur patrie.

» Votre commerce eſt tombé au point,
» qu'il n'y a preſque point ici de change
» ſur la France: vos négocians ſont

» obligés, pour payer ce qu'ils reçoi-
» vent de Paris, d'ordonner à leurs com-
» missionnaires d'en tirer le montant sur
» Amsterdam ; & les Hollandois se
» remboursent en tirant eux-mêmes sur
» Lisbonne, d'où ils font revenir leurs
» fonds en especes. Enfin, vous ne re-
» cevez de nous en cuirs, en fruits,
» en bois de teinture, &c. que l'équiva-
» lent de ce que vous nous donnez :
» au lieu que les autres nations font un
» commerce immense, qu'elles aug-
» mentent à mesure que nos mines du
» Brésil sont plus abondantes. Jamais
» nous ne pourrons, par la vente de
» nos vins & de nos denrées, balancer
» la valeur des productions qu'elles
» nous fournissent; & nous serons tou-
» jours obligés de payer l'excédent en
» une quantité prodigieuse d'or mon-
» noyé. Quoique la sortie de cette ma-
» tiere soit défendue, elles l'enle-
» vent néanmoins sans risque, & l'en-
» voient, les unes en Italie sur des vais-
» seaux de guerre Anglois, dont les
» occasions sont très-fréquentes à Lis-
» bonne; les autres les font passer en
» Angleterre, sur des paquebots qui
» leur voiturent à peu de frais ce pré-
» cieux métal.

» Plusieurs nations de l'Europe ont
» ici des consuls, dont la principale
» fonction est de les maintenir dans
» leurs privileges. Elles ont de plus,
» le droit de se choisir un juge Portu-
» gais; mais son élection doit être con-
» firmée par Sa Majesté. Nous ne pou-
» vons traduire les étrangers, lorsque
» nous avons des affaires contr'eux,
» que pardevant ce magistrat, qui seul
» est censé instruit de leurs prérogati-
» ves. L'appel de ses jugemens se porte
» à la cour souveraine, au *desembargo*
» *do paço*, qui est ici, comme en France
» votre parlement. Leurs autres privileges
» consistent à ne payer aucun droit d'en-
» trée, pour ce qui concerne la vie &
» l'habillement de leur famille; mais
» ceux qui veulent profiter de cet
» avantage, doivent déclarer, au com-
» mencement de l'année, les choses
» qu'ils se proposent de faire venir. Ils
» sont exempts de subsides, de logement
» de gens de guerre, & peuvent porter
» la canne; ce qui est défendu aux Por-
» tugais.

» Les Anglois & les Hollandois
» sont les seuls, qui aient droit d'é-
» tablir quelques maisons de com-

» merce au Brésil; mais ils en retirent peu
» d'utilité, par la difficulté qu'ont les
» étrangers de sympatiser avec les habi-
» tans du pays, & par les accidents funes-
» tes, qui peuvent quelquefois résulter de
» cette antipatie. Ils préferent d'adresser
» leurs marchandises à des commission-
» naires Portugais, les croyant plus en
» sûreté entre leurs mains.

» Les Anglois ont la faculté d'envoyer
» des paquebots de Falsmouth à Lis-
» bonne pour porter leurs lettres. C'est
» un prétexte & un moyen pour y in-
» troduire de la contrebande, & en tirer
» plus commodément & avec moins
» de risque, des effets dont l'exporta-
» tion est prohibée. Ces messagers sont
» de grands voiliers, excellens pour la
» mer; & comme ils sont exempts
» de visite, à l'instar des vaisseaux de
» guerre, ils s'en retournent toujours ri-
» chement chargés ».

L'Estramadoure de Portugal s'étend en longueur, du nord au sud, des deux côtés du Tage : Tomar, Santaren, Leiria, Alanquer & Sétubal, en sont les principales villes après Lisbonne. La premiere fut fondée par un grand-maître des Templiers; & après la des-

truction de ces religieux, elle fut donnée aux chevaliers de l'ordre de Christ, qui en ont fait leur chef-lieu. Ils y ont une maison magnifique, composée de douze cloîtres d'une belle architectute, avec une nombreuse bibliotheque. C'est dans cette maison que réside le sous-grand maître, qui releve immédiatement du saint-siege, & jouit d'une jurisdiction épiscopale. Il a le quart des revenus de toutes les commenderies. Cet ordre est le seul qui soit porté par le roi de Portugal; aussi est-il le plus recherché, quoiqu'en même temps le plus avili. Les grands ont la vanité d'avoir pour valets derriere eux à table, derriere leurs carrosse, des chevaliers décorés du même cordon. Il suffit, pour être reçu, de prouver qu'on a servir pendant trois ans, en qualité de volontaire, dans la ville de Mazagan en Afrique, où les Portugais entretiennent une forte garnison, & envoient des malfaiteurs.

A l'occasion de l'avilissement de l'ordre de Christ, je dirai un mot de celui de Malthe, qui a aussi plusieurs commenderies dans ce royaume. On en prend la croix, on la quitte de même, & on la

porte par fantaisie, sans preuves, sans examen, & sans tenir à cet ordre : ce qui diminue prodigieusement l'estime qu'on a ailleurs pour cette croix.

Santaren, sur la route de Tomar à Lisbonne, est une ville ancienne, située dans une jolie campagne, sur une hauteur au bord du Tage. Son territoire, extrêmement riche en bled, en vin, en fruits, en olives, est d'une fécondite si prompte, qu'on y recueille le froment deux mois après qu'on l'a semé. Le nom de Santaren est une corruption de Sainte Irêne, vierge & martyre, dont le corps, dit-on, y fut trouvé par un miracle. C'est dans les environs de cette ville, que croissent ces beaux orangers, dont les Portugais ont apporté les premiers greffes de la Chine, & qui depuis un siecle & demi se sont tellement multipliés, qu'on en voit aujourd'hui des forêts entieres en Portugal. Le fruit s'envoie de Lisbonne en différentes parties de l'Europe ; & les oranges qu'on mange à Paris pendant plus de quatre mois, viennent presque toutes de la province d'Estramadoure.

Sur le chemin de Santaren à Lisbonne, je vis paſſer la voiture du patriarche, ſans ſuite, ſans eſcorte, & ſeulement accompagnée d'une troupe d'enfans. J'en fus d'autant plus étonné, que ce prélat ne marche qu'avec un très-grand cortege; mais j'appris que dans cette voiture, il n'y avoit qu'une fille qu'on venoit d'enlever à ſes parens, pour la conduire au palais du pontife qui devoit la marier. On a recours à cet expédient, lorſque des peres intéreſſés ou injuſtes, retiennent malgré elles, dans le célibat, des filles d'un âge mûr, & en état de diſpoſer de leur cœur & de leur main; car la loi leur permet de ſe marier ſelon leur inclination, même avec des hommes d'une condition inférieure : mais dans le cas où la femme a un titre plus conſidérable, elle le garde; & le mari porte ſon nom ſeul. Les demandes étant faites dans les regles, les parens ne manquent pas de les rejeter. L'amant, après avoir eſſuyé pluſieurs refus, porte ſa plainte à l'évêque ou au patriarche, & lui préſente la promeſſe de mariage qu'il tient de la demoiſelle. Le prélat envoie chercher la

fille, qu'on eſt obligé de lui livrer; & ſi elle perſiſte dans ſa volonté, il les marie, mais ſans que les parens ſoient tenus de leur rien donner. Cet article n'eſt pas du reſſort de la puiſſance ſpirituelle : c'eſt à l'époux à ſe pourvoir comme il le juge à propos; mais ils ne peuvent pas ſe diſpenſer de le recevoir dans leur maiſon avec ſa femme, & de les laiſſer tranquillement conſommer le mariage. Ces ſortes de différens ſe terminent pour l'ordinaire, par des accommodemens, ſouvent par des procès, quelquefois par des aventures tragiques. Quand ce ſont des gens de condition, le roi en prend connoiſſance, & contribue par ſes libéralités, à la réconciliation des parties. En général, malgré la loi qui favoriſe ces alliances, la nobleſſe ne ſe marie qu'avec l'agrément de Sa Majeſté.

Puiſque le haſard me fait tomber ſur cette matiere, je n'oublierai pas de dire ce qui s'obſerve, lorſqu'un homme ſe diſpoſe à prendre une épouſe légitime. Je dis légitime; car la plupart vivent en ménage, long-temps avant que de ſonger au ſacrement. Les riſques que courent les jeunes gens dans les lieux de dé-

bauche, la chaleur du climat qui leur permet difficilement de se passer de femmes, les engagent de bonne heure à se pourvoir d'une maîtresse. La demoiselle entretenue, ne voyant que son amant, lui donne, pour l'ordinaire, un grand nombre d'enfans, avant que des intérêts de famille, la volonté des parens, ou la situation des affaires permettent au jeune homme de se marier.

Lorsque le temps arrive de former une alliance plus sérieuse, un des premiers articles du contrat est, que la maîtresse se retirera dans un couvent, & s'y engagera par des vœux solemnels. On regle la dépense de son entretien; les enfans entrent dans la maison paternelle; & au défaut de fils légitimes, si ce sont des roturiers, ils héritent des biens de la famille, quand même ils seroient mulâtres. Il n'est est pas de même de la noblesse; les bâtards mulâtres n'ont aucun droit à la succession. Les blancs même ne peuvent y prétendre qu'avec l'agrément de la Cour, accordé du vivant du pere. Il y a de grandes maisons en Portugal, qui descendent

de ces bâtards, dont la postérité ne rougit point de ses aïeux. Autrefois les enfans trouvés étoient réputés nobles, sur la supposition qu'ils pouvoient être fils de gentilshommes, & sur un principe de droit, que dans le doute du bien ou du mal, le bien doit toujours être préféré.

Dans l'ordre de la noblesse, les aînés succedent aux charges de leur pere, lorsqu'elles sont héréditaires. Les cadets s'appliquent à l'étude pour s'avancer dans la magistrature ou dans l'église ; & en attendant, ils ne subsistent que des pensions que leur font les aînés, auxquels tous les biens sont substitués. Ces derniers gardent leurs freres chez eux, les traitent avec amitié, & les entretiennent avec décence. Ici, comme parmi nous, les cadets enrichis par des bénéfices, des emplois ou des commenderies, sont pour l'ordinaire, très-utiles à leurs familles.

On n'admet point en Portugal cette distinction si connue en France, entre la noblesse de robe & la noblesse d'épée ; les enfans des plus grands seigneurs embrassent indifféremment ou la magistrature ou le service militaire. Les nobles se divisent en plusieurs classes ; les

ducs ſont plus que les marquis, les marquis plus que les comtes, les comtes plus que les barons, & les barons plus que les ſimples gentilshommes. Ces titres même ne ſont pas toujours héréditaires : on ne les reçoit que de la faveur du monarque, qui les donne quelquefois pour pluſieurs *vies*, comme diſent les gens du pays, c'eſt-à-dire, pour pluſieurs générations. Ce temps expiré, le fils d'un homme qualifié peut être réduit au ſeul titre de gentilhomme. L'uſage des nobles Portugais qui habitent les Indes, eſt de donner en mariage à leurs filles la plus grande partie de ce qu'ils poſſedent, afin que les garçons privés de l'eſpérance des biens paternels, cherchent à s'avancer dans le ſervice.

Dans le claſſe ordinaire des citoyens, les parens, pour enrichir les aînés, obligent les cadets à ſe faire moines; & ces jeunes gens s'y portent avec d'autant plus de facilité, qu'ils regardent cet état comme très-propre à favoriſer le libertinage. D'ailleurs un enfant qui ſe fait eccléſiaſtique ou religieux, eſt une preuve que ſa famille n'eſt point entachée du judaïſme, car ceux qui

pourroient

pourroient en être soupçonnés, sont exclus pour toujours du sacerdoce. Les peres usent de la même contrainte envers les filles, & les forcent de se faire religieuses, soit faute de facultés pour les établir, soit dans la crainte qu'elles n'usent de la liberté que leur donne la loi de se marier à leur gré. Comme la plupart des cloîtres sont fort pauvres, & qu'on n'y exige que des dots très modiques, ces filles mourroient de faim, sans une médiocre pension que leur font leurs parens, sans de petits ouvrages qu'elles vendent à leur profit, & sans les libéralités de quelques amis, avec lesquelles elles vivent & s'entretiennent.

Je ne voulus pas quitter la province d'Estramadoure sans visiter le célebre monastere de Maffra, qui est en même temps & une maison royale & un couvent de moines. Dans une maladie qui mit en danger les jours du feu roi, ce prince fit vœu de fonder un autre escurial, dans le lieu même où seroit situé le plus pauvre monastere d'hommes de son royaume. Après une exacte recherche, on trouva que celui de Maffra, où logeoient, au milieu d'un désert, quelques Capucins

dans une eſpece de chaumiere, étoit la maiſon de leur inſtitut la plus miſérable. Les ordres furent donnés ſur le champ de faire venir un plan d'Italie, d'après lequel on ſe propoſa d'élever un bâtiment ſuperbe, qui devoit éterniſer la mémoire du monarque. L'ordonnance eſt telle, que l'égliſe en occupe le centre. Derriere le chœur, on voit des cellules propres à loger deux ou trois cens Franciſcains pour deſſervir ce magnifique temple. La droite & la gauche de l'édifice forment un vaſte palais pour le roi, la reine, la famille royale, & leurs officiers. Il a la vue ſur la mer, & ſert aux mariniers à ſe reconnoître. Les religieux de Maffra, fâchés d'être continuellement ſous les yeux du maître, euſſent mieux aimé, comme auparavant, courir la campagne, pour chercher leur ſubſiſtance, que de vivre dans cette eſpece de clôture, quoiqu'on y eût abondamment pourvû à leurs beſoins. Aujourd'hui que l'on ſent combien il eſt inutile, & même onéreux, de nourrir tant de gens oiſifs, le plan du gouvernement eſt de laiſſer cette multitude de fainéans s'éteindre d'elle même, & d'employer leurs revenus à des uſages plus utiles.

Sétubal, située à l'extrémité de la province d'Estramadoure, s'est insensiblement accrue par la commodité de son port, les productions de son terroir, la richesse de sa pêche, & la multitude de ses salines. Il s'y fait une très-grande quantité de sel blanc, que les vaisseaux transportent dans le nord; & en général, son district l'emporte sur beaucoup d'autres, soit par la bonté de ses vins & de ses fruits, soit par l'abondance de ses grains & de ses troupeaux, soit par l'agrément de son climat & la fertilité de son sol. C'est de-là sur-tout, ainsi que de Santaren, que nous viennent ces oranges douces qui s'envoient dans tous les pays, & ne le cedent qu'à celles de Malthe. La terre s'y couvre de fleurs dans toutes les saisons: les abeilles produisent un miel délicieux, les oliviers de l'huile excellente, les rivieres quantité de poissons, les montagnes diverses pierres précieuses; & le Tage fourniroit même de l'or aux habitans, s'il leur étoit permis d'y en chercher: enfin on y jouit d'un printemps presqu'éternel.

L'Alentejo, ainsi nommé à cause de sa situation au-delà du Tage, est la cinquieme province du royaume. Nous

y entrâmes par la ville d'Estremos, célebre par la victoire que les Portugais, sous la conduite du comte de Schomberg, remporterent sur les Castillans, commandés par Don Juan d'Autriche. Après la bataille, on trouva dans la cassette de ce prince une longue énumération des troupes, de l'artillerie, des munitions, & généralement de tout l'attirail de l'armée Espagnole, qui devoit servir à la conquête du Portugal. Sur quoi vous remarquerez la mauvaise plaisanterie d'un secrétaire d'état de la cour de Lisbonne, qui, renvoyant ce mémoire à celle de Madrid, écrivit au bas: « nous » certifions le présent état exact & véri- » table, ayant été trouvé sur le champ » de bataille après la défaite des Espa- » gnols, le 8 juin 1663 ». Cette ville, qui est une place de guerre, & a sur la hauteur une forteresse considérable, se fait également remarquer par son air de propreté, & par l'agrément de sa situation. On y fabrique beaucoup de faïance.

Au midi d'Estremos est la ville d'Ebora, qu'on croit avoir été bâtie par les Phéniciens; car elle étoit déjà fort considérable plus de cent cinquante ans avant l'ere chrétienne. César lui donna

le droit de ville Latine, & Sertorius y fit conſtruire une enceinte de murailles. Paul III l'éleva à la dignité de métropole, & ſon premier archevêque y fonda une univerſité.

La maiſon de Bragance a un magnifique palais à Villa-Viçoſa, dans la même province ; & les rois y font un voyage preſque tous les ans. Ils y ont une aſſez belle ſalle, où ſont tous leurs portraits ; & à deux lieues de la ville eſt un parc ſuperbe de la grandeur du bois de Boulogne, mais ou il y a plus de bêtes fauves.

Elvas, ville épiſcopale, eſt à deux journées d'Ebora. Je fis cette route avec un gentilhomme Portugais, à la maniere du pays. Lorſqu'un homme de conſidération eſt en voyage, il va loger de couvent en couvent, & y eſt toujours très bien reçu. Son palefrenier porte les armes du roi ſur la houſſe de ſon cheval ; & cette marque de diſtinction le fait reſpecter dans toutes les provinces. Sans cette précaution, je ne conſeillerois pas à un étranger de s'écarter du grand chemin ; car tout eſt ſuſpect à la nation Portugaiſe.

Les environs d'Elvas ſont très-fertiles ; & la ville, ſituée ſur un côteau, eſt une des mieux fortifiées du pays. Les maiſons ſont blanches & fort propres ; & l'on voit une grande & belle citerne, qui peut contenir aſſez d'eau pour en fournir pendant ſix mois aux habitans. Elle y eſt conduite par un aqueduc élevé de quatre arches les unes ſur les autres, mais qui d'ailleurs n'a rien de merveilleux dans ſa conſtruction.

La province d'Algarve occupe la partie la plus méridionale du royaume. Son nom, dérivé de l'arabe, déſigne ſa ſituation. Ses villes principales ſont Tavila, Faro, Silva & Lagos. Elles n'ont rien par elles-mêmes de remarquable ; mais on peut dire de cette province comme de tout le Portugal en général, que les terres y produiſent preſque ſans travail, & dédommagent au centuple du peu de peine & de ſoins qu'on ſe donne pour les cultiver.

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 19 mai 1754.

LETTRE CXCI.

SUITE DU PORTUGAL.

AYANT parcouru les provinces, je me rapprochai de la capitale, & je revis cette ville fameuse, dont Ulysse, après la destruction de Troye, jeta, dit-on, les premiers fondemens. Le nom latin d'*Olyssipo* semble appuyer cette opinion, que je crois pourtant très-fabuleuse. Je fis cette seconde entrée, comme la premiere, par l'embouchure du Tage, & passai heureusement cette barre étroite & dangereuse, formée par des rochers & des bancs de sable. Je n'ai point vu au Fort-Saint-Julien cette coulevrine de cent livres de balle, qui, si l'on en croit les Portugais, fut trouvée dans la ville de Diu, lorsqu'ils la prirent sur les Indiens; mais les fortifications & les batteries me parurent en bon état. On me montra de loin le palais d'Adjuda; c'est la partie de Belem qu'habite le roi. Elle est ainsi appellée du nom d'une chapelle dédiée à la Vierge. L'église, dont j'ai parlé ailleurs,

également remarquable & pa la hauteur prodigieuſe de la nef, & par la délicateſſe de ſes collonnes ciſelées, eſt un chef-d'œuvre d'architecture. Nous nous arrêtâmes à la vue de la tour qui avance dans la mer, & que les vaiſſeaux ne peuvent paſſer, qu'après avoir été examinés par les commiſſaires de la ſanté. A meſure qu'on monte le Tage, ce fleuve s'élargit, & forme devant Lisbonne un port de trois lieues d'étendue, toujours rempli de navires.

Il ne me reſte plus beaucoup de choſes à vous apprendre de cette ville, d'où je compte partir dans peu de jours pour me rendre à Madrid. Vous ai-je dit que nous avons ici un couvent de Capucins de la province de Bretagne, & une égliſe Françoiſe, deſſervie & entretenue aux frais du roi? Un de ces religieux m'a raconté, qu'en 1641, pluſieurs peres de ſa province s'étant embarqués en qualité de miſſionnaires pour la côte de Guinée, furent les premiers qui annoncerent au gouverneur de l'île de Saint-Thomas l'avénement du duc de Bragance à la couronne de Portugal. Cet officier, en faveur de cette bonne nouvelle, leur permit de

ſe fixer dans cette île, & leur fournit, ainſi que les habitans, tous les ſecours néceſſaires pour cet établiſſement. Ces religieux s'étant trouvés dans le cas de rendre des ſervices eſſentiels aux Portugais, on en inſtruiſit la cour de Lisbonne; & pour récompenſe, ils obtinrent du roi la permiſſion d'avoir un hoſpice dans la métropole, pour leur faciliter le paſſage aux miſſions des colonies. On leur donna un jardin & quelques bâtimens ſur le bord du Tage, où ſont aujourd'hui conſtruits l'égliſe & le couvent. Mais depuis très-long-temps, on ne leur permet plus d'envoyer des miſſionaires aux collonies Portugaiſes; des Capucins Italiens, établis dans cette capitale, jouiſſent ſeuls de ce privilege.

Il y avoit auſſi une maiſon de Capucines Françoiſes, fondée depuis près d'un ſiecle, par la reine Marie-Françoiſe-Eliſabeth de Savoie. Cette princeſſe avoit tiré du couvent de la place Vendôme, à Paris, quatre de ces filles, aux quelles ſucédérent d'autres religieuſes de la même nation; mais il n'en reſte plus qu'une vielle, qui probablement ne ſera point remplacée; car les

familles Françoiſes ſont trop peu nombreuſes en Portugal pour eſpérer d'y faire des proſélytes. Notre égliſe, dédiée à ſaint Louis, eſt fort jolie, & n'eſt point ſujette à l'ordinaire. Il y a un logement pour un chapelain, & un emplacement pour beaucoup de lits. Louis XV y a attaché des revenus, & y entretien un chirurgien.

Le chantier pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre, touche preſque au palais, & l'on y travaille ſans relâche. A l'égard des vaiſſeaux marchands, on les fait venir des pays étrangers, parce que le bois eſt très-rare en Portugal, & que, même pour brûler, on n'y connoît guere que le bois de pin. Les navires au-deſſus de cinq ans, qui ſe vendent dans le port de Lisbonne, paient vingt pour cent de droit; & ceux qui ſont au-deſſous, ne donnent que dix pour cent, afin d'engager les négocians à n'acheter que de bons vaiſſeaux.

A une des extrémités de la ville, eſt une maiſon appellée la Galere. On y renferme de pauvres malheureux condamnés par l'Inquiſition, des eſclaves fugitifs, qui ont mérité quelque châti-

ment, ou des forçats pris par les Portugais dans les guerres qu'ils ont continuellement avec les Maures. Ces miſérables, liés deux à deux à une chaîne fort peſante, attachée à leur ceinture qui la ſoutient, ſont occupés pendant le jour ou à travailler ſur les vaiſſeaux du roi, ou à porter du bois, de l'eau, &c. dans les maiſons des principaux officiers de la marine. Le ſoir, on les reconduit à la galere, où ils couchent dans de grandes ſalles ſur des nattes. On leur donne des habits & des bonnets de drap bleu, avec un morceau de ſerge griſe, qui leur ſert de manteau pendant le jour, & de couverture pendant la nuit. Ils ſont mal nourris, à moins qu'il ne leur ſurvienne quelques ſecours par des aumônes. Tous les jours, de grand matin, on les conduit à l'atelier, & les dimanches on leur fait des inſtructions convenables à leur état. Les médecins les viſitent dans leurs maladies ; & lorſqu'ils ſont en danger, on leur adminiſtre les ſacremens. Pour les moindres fautes, on les châtie très-ſévérement avec une corde goudronnée, qui emporte la chair avec la peau.

Je ne vous dis rien des promenades, ni des jardins publics de Lisbonne ; il n'y en a ni dans la ville, ni aux environs. On voit ſeulement quelques maiſons de campagne aſſez agréables, que les Portugais appellent *Quintas*. Les plus belles appartiennent aux Anglois, qui y attirent & aiment à y recevoir les étrangers. J'ai viſité celle d'un négociant, amateur de botanique, où ſe trouvent réunies les plantes les plus curieuſes & les plus rares. C'eſt dans ces quintas, que s'aſſemble la bonne compagnie ; je veux dire les riches négocians, les ſeuls qui ſoient ici en état de ſoutenir ces dépenſes, & d'en goûter les plaiſirs. J'aurois pu faire mention d'un jardin de Lisbonne, dont l'entrée eſt fermée aux femmes, mais où les hommes vont ſe promener.

Je vous ai parlé de la douceur de ce climat : l'air y eſt rafraîchi, dans la ſaiſon des grandes chaleur, par un vent de mer qui le purifie. Il pleut par déluge pendant cinq mois de l'année ; & alors les rues baſſes ſont impraticables par les eaux qui deſcendent des hauteurs, & forment des torrens. Le froid eſt quelquefois

très rigoureux ; & cependant on ne se sert de cheminées que dans les cuisines : on a le préjugé de les croire mal-seines : l'usage des brasiers est même assez rare. On a recours au manteau, que tout le monde porte pour se garantir, même en été, de la subtilité de l'air. Dans le cours des sept mois de sécheresse, il s'éleve de fréquens ouragans, qui causent une poussiere si épaisse, qu'elle obscurcit le soleil. Il pleut rarement dans cette saison; mais la fraîcheur de la nuit empêche que les fruits ne se dessechent. On a d'ailleurs, dans les maisons de campagne, de grandes citernes, auxquelles aboutissent de petits canaux qui portent l'eau dans les endroits où elle est nécessaire. On entend rarement le tonnerre ; & il se passe des années sans qu'il arrive d'accidens.

Ce pays produit le meilleur grain de l'Europe ; mais il ne fournit pas la moitié de ce qu'il faudroit pour la consommation des habitans. Il leur en vient des îles Açores, de France & de la mer Baltique. Parmi les différentes causes de cette disette, on pourroit assigner la trop grande

quantité de terres qui ſont plantées de vignes, & le trop grand nombre de Portugais, qui, en paſſant au Bréſil, ont enlevé des bras à l'agriculture. La population n'eſt pas en proportion de la moitié du terrain. Elle pourroit être doublée ſans ſurcharger le pays. Elle alloit au-delà de cinq millions d'ames ſous les Romains, & de quatre millions du temps du roi Emmanuel, le regne brillant du Portugal. On compte aujourd'hui moins de deux millions cinq cens mille habitans.

Excepté le pain & la volaille, les vivres ſe vendent à très-bas prix. On loue ſur-tout la police qui s'obſerve dans les boucheries. Les murs intérieurs ſont plaqués de petits carreaux de faïance, & couverts de viande expoſée à la hauteur de ſix pieds. Les acheteurs indiquent les morceaux qu'ils déſirent; & les bouchers, placés ſur des étaux en forme de théâtre, les leur délivrent le long d'une planche. Au milieu de cet enclos, eſt un commiſſaire aſſis avec des balances, & toujours préſent pour empêcher le déſordre, & rendre juſtice à ceux qui ſe trouvent léſés.

Le poiſſon ſe vend moins cher que la viande ; & le débit en eſt d'autant plus facile, que les habitans, par économie, font volontiers maigre les jours gras, ſur-tout à ſouper. Ils ne ſe nourriſſent guere que de haricots, de merluche, & principalement de ſardines, que le Tage produit ſi abondamment, qu'elles ne valent que trois ou quatre ſols le cent, ſouvent même dix ou douze ſols le millier. Il arrive quelquefois que les pêcheurs en prennent une ſi grande quantité, qu'ils ſont obligés d'en jeter une partie, de peur qu'après avoir payé les droits d'entrée, qui ſont conſidérables, ils ne trouvent point à s'en défaire. On eſt dans l'uſage d'en ſaler pour les provinces, où elles ſont d'une reſſource infinie pour les pauvres gens.

Cette grande ville n'avoit autrefois que trois fontaines, encore étoient-elles preſque dans le même quartier. On faiſoit porter l'eau par des ânes, & elle ſe vendoit trois ou quatre ſols la charge. Il y a actuellement un aqueduc ſuperbe, bâti par le feu roi, qui la diſtribue avec abondance dans toutes les parties de cette capitale. On ſe

ſert, dans les maiſons, de petits pots fort minces, faits d'une terre rouge, très-commune en Portugal, dans laquelle, en l'expoſant à l'air pendant la nuit, elle ſe rafraîchit parfaitement. La rue des confiſeurs a cela de particulier, que, quoique ſon terrein ſoit au niveau de la riviere qui eſt toujours ſalée, & qu'il n'en ſoit éloigné que de trois cens pas, les maiſons ont des puits d'eau douce excellente : ceux qui les habitent n'en conſomment point d'autre.

Le loyer des maiſons, qui ſont généralement aſſez jolies, n'eſt pas abſolument cher à Lisbonne ; ſur-tout ſi l'on ne s'attache point à certains quartiers, & ſpécialement à celui des négocians. Comme elles ont d'aſſez grands appartemens, qu'elles ſont toujours bien blanchies, qu'un placage de faïence regne, à hauteur d'apui, autour de chaque pieces, que les plafonds en ſont ou peint, ou d'une blancheur extraordinaire, & les planchers couverts de nattes très-fines, pour peu qu'on choiſiſſe des lieux élevé, & qu'on ait ſoin d'entretenir la propreté, ce qu'on néglige un peu trop en Por-

tugal, on peut être logé commodément & gaiement. On se passe aisément de tapisseries; & les meubles ordinaires ne consistent qu'en quelques chaises, une table, une armoire, une paillasse & deux matelas qu'on étend le soir, sans bois & sans rideaux, sur des nattes de jong. Les maisons des grands sont bâties de belles pierres, dont on trouve, près de la ville, des carrieres abondantes; les autres ne sont que de moilon, de brique, ou de bois récrépi de plâtre. Anciennement on se servoit peu de verre pour les fenêtres; on n'avoit que des jalousies. Aujourd'hui on est encore obligé, lorsqu'on loue un appartement, de se pourvoir de chassis de verre; & quand on déménage, on emporte ses vîtres, comme son lit, sa table & ses autres meubles.

Encore quelques détails sur les différentes classes des habitans de cette capitale, & je finis. En général, la cour est triste, cérémonieuse; le roi sérieux, peu accessible; & à l'exception de quelques jours de fête ou de gala, il est toujours ou avec sa famille, ou à la chasse. Il fait souvent de petits voyages dans ses maisons de plaisance aux en-

virons de Lisbonne. La reine, qui lui est extrêmement attachée, l'accompagne par-tout, aux spectacles, à la promenade, à la chasse, qu'elle aime avec passion, & dans toutes ses courses : aussi a-t-elle le teint fort basané. Cette princesse est très-instruite, a de l'esprit & beaucoup de prudence. Elle n'a point encore perdu la sensibilité que lui causa son renvoi de la cour de France, où elle avoit été élevée pour être assise sur ce trône avec Louis XV.

Le roi passe six semaines ou deux mois, vers le temps du carême, à Salva-Terra, où il traite à ses frais tous les étrangers connus pour honnêtes gens. Il y entretien un opéra, des tables & des chevaux de chasse indifféremment pour tout le monde. Il reste aussi quelque temps à Villa-Viçosa, à Pin Heyro & à Maffra ; mais il n'y vit pas avec la même magnificence. Ses autres maisons sont Pancos, Almarin, Cintra, &c.

Le jour de la S. Jean & de la S. Pierre, l'infant Don Pedre, frere du roi, donne à leurs Majestés & à la famille royale deux fêtes superbes dans sa maison de

Quelus, à une petite lieue de Lisbonne, où tous les miniſtres étrangers ſont invités. On commence par un combat de taureaux, ſuivi de la comédie & d'un concert, dans lequel la reine, la princeſſe du Bréſil, & les infantes ne dédaignent pas de chanter elles-mêmes. La fête finit par un ſouper magnifique & un feu d'artifice. Jamais ni les ſeigneurs, ni les dames ne mangent avec Leurs Majeſtés. La maiſon de Quelus eſt peu réguliere, mais fort agréable ; le roi n'a nulle part des meubles ſi riches, ni de ſi beaux appartemens.

Aux grandes fêtes & les jours de cérémonies, Sa Majeſté ſe fait voir en public dans ſa chapelle, où tous les Grands ſont obligés de ſe trouver. Ce prince ſe tient au chœur ſous un dais, à côté du patriarche. Les ſeigneurs qui ont des charges à la cour, peuvent ſeuls y entrer : les autres reſtent dans la nef, où les marquis ſont aſſis ſur des tabourets, & les comtes ſur des bancs. La reine paroît dans une grande tribune ouverte, avec les princeſſes ſes filles, & quantité de dames de ſa ſuite. Le jeudi ſaint elle va à pied comme tout

le monde, à l'entrée de la nuit, visiter les églises. Elle est précédée par des hommes chargés de grandes planches, qu'ils posent sur le pavé pour la garantir de la mal-propreté des rues. Ils forment, par ce moyen, un plancher avec tant d'ordre & de diligence, que la reine & toute sa cour marche à pied sec, sans aucune interruption. Ses carosses la suivent de loin ; & elle s'en sert au retour. Le roi fait ses visites plus tard, accompagné seulement de quelques seigneurs, & sans cet appareil. Les Grands y vont en gala, & toujours suivis d'une foule de domestiques.

Mais où la cour se montre avec plus d'éclat, c'est à l'anniversaire du roi & de la reine. Après la messe, Leurs Majestés montent dans leur appartement, où la noblesse richement parée, & les étrangers qui en sont curieux, sont admis à leur baiser la main. La fête se termine toujours par un concert qui se donne le soir au palais. Les Grands ne vont guere chez le roi que ces jours là ; je ne parle pas de l'audience publique que ce prince leur donne tous les samedis. Les ambassadeurs n'y paroissent

qu'à ces mêmes fêtes ; à moins que des affaires ne les y amenent ; & alors ils font demander une audience particuliere. Les femmes même, quoique présentées, doivent être spécialement annoncées toutes les fois qu'elles vont chez la reine. Cette princesse indique le jour à la *Camaréra-Mor*, ou premiere dame d'honneur, & celle-ci les introduit dans l'appartement, où se trouvent debout & rangées sur la même ligne, la reine, la princesse du Brésil, & les autres infantes. La reine ne parle jamais la premiere, & ne répond qu'à ce qu'on lui dit. Nulle n'est assise en sa présence ; & l'on ne connoît chez elle ni l'usage, ni l'honneur du tabouret. Leurs Majestés ne mangent point en public, mais seulement devant quelques seigneurs du premier rang. La famille royale s'assemble presque tous les jours, soit pour faire de la musique, soit pour jouer au pharaon ; & quelquefois ces mêmes seigneurs y sont admis. Le reste de la noblesse, réduite à ramper chez le ministre, se montre rarement à la cour. Aussi est-elle sans crédit, sans argent, sans pouvoir, sans éclat, & endettée à l'excès ; car elle croit, comme nous,

que l'art de faire des dettes & de ne pas les payer, est la science des gens du beau monde.

C'est parmi les nobles des trois premieres classes, les ducs, les marquis & les comtes, que le roi choisit des sujets pour remplir les emplois de la cour, de la guerre, & les gouvernemens des colonies. Ils jouissent du privilege de la grandesse, & d'une pension sur le trésor royal, suivant la qualité de leur titre. Quant à la simple noblesse, ou celle qui n'est pas titrée, ceux qui la possedent prennent la qualité de Fidalgos ou de gentilshommes, & participent aussi à une pension, dont le fonds est de quatorze mille crusades. Personne ne prend ici le titre de Don, qui est une marque de distinction, sans la permission du roi, tandis qu'en Espagne, les plus petits bourgeois se parent de ce titre. Les charges d'épée & de robe ne sont pas vénales, & tous les trois ans on en renouvelle les provisions.

Les femmes qui composent la maison de la reine sont, outre la Caméra-Mor, plusieurs demoiselles appellées Assafattas, qui ne paroissent ja-

mais devant le roi. Elles servent dans l'intérieur le plus particulier, & ne quittent la cour que pour se marier. Il n'est ici question ni de dames d'atours, ni de dames du palais. Les officiers qui approchent le plus de la personne du monarque, sont le grand-maître, le grand-écuyer, les gentilshommes de la chambre, appellés *Camaristas*, qui servent par semaine, avec quantité d'autres officiers, comme maîtres-d'hôtel, valets-de-chambre, pages, huissiers, &c. La maison de la reine & celle des princes sont composées en hommes, à proportion, comme celle du roi. Ce prince n'a point une garde particuliere & permanente comme en France : il se fait escorter par un détachement de cavalerie ou d'infanterie casernée à Lisbonne : celle de la reine consiste en quelques hallebardiers, qui n'ont pas seulement d'uniforme.

Quelque pauvre que soit la noblesse, elle n'en est pas moins dans l'usage de se faire servir par une nombreuse suite de domestiques ; mais leur nourriture est si modique, qu'on les entretient à peu de frais. Il y a aussi des especes de gentilshommes qui servent pour cinq sous par jours. Tous ces valets, nobles ou rotu-

riers, ont, ſous le manteau, une longue épée, & quelques-uns un gros chapelet à la main, qu'ils marmottent ſans ceſſe, même au milieu de leurs affaires ou de leurs plaiſirs. Il eſt vrai que le plus grand nombre a mis bas cet extérieur de dévotion, qui n'exiſte preſque plus que chez quelques femmes & parmi les moines. Mais ſans faire, comme anciennement, parade de ce chapelet, on en conſerve toujours le pieux uſage. A huit heures du ſoir, en hiver, les bourgeois & le peuple ne manquent point de réciter, en eſpece de plein-chant, le roſaire ſur le ſeuil de leur porte. Ce vacarme dure une bonne heure, paſſé lequel temps les rues ſont inondées de pots-de-chambre, de voleurs, de chiens & de gens de juſtice. Mais ce qu'on ne trouve pas ici à toutes les bornes, comme à Paris, ce ſont ces filles proſtituées, qui, le pied dans le ruiſſeau, le viſage enluminé, le regard auſſi hardi que le geſte, vous propoſent d'un ton impudent & ſoldateſque, des plaiſirs auſſi groſſiers qu'inſipides. Les sbirres, qui ſont en aſſez grand nombre, marchent par bandes de quinze ou vingt, armés de longues épées, qu'ils
préſentent

préſentent nues devant les paſſans, en les interrogeant de façon à les effrayer. Cette troupe de police eſt ſi peu redoutée des malfaiteurs, que le miniſtre eſt obligé de faire faire des patrouilles par la garniſon compoſée de quatre à cinq mille hommes. Une partie des déſordres eſt cauſée par la miſere du peuple, & plus encore par cent cinquante mille negres ou métis qui inondent cette capitale.

Il n'y a point de maréchauſſée dans tout le royaume, mais comme les Portugais voyagent peu, on entend rarement parler de vols ſur les grands chemins. Les priſons ſont le ſéjour de la barbarie & du déſeſpoir. Les nobles, les officiers, les débiteurs, les étrangers y ſont mêlés avec les plus grands ſcélérats, ſans autre diſtinction de rang ni de traitement, que ſuivant ce qu'ils peuvent payer au geolier; & plus ils ſont riches, plus on les maltraite, pour en tirer plus d'argent. On en ſort ruiné, ſi l'on eſt innocent; & ruiné & abſout, ſi l'on eſt riche, quoique coupable. Les pauvres y ſont à la merci de la charité publique; car le roi ne paie rien pour les priſonniers; & c'eſt ce qui fait qu'on

arrête tant de monde, & avec tant de légéreté. On compte plus de quatre mille de ces malheureux dans les cachots de Lisbonne.

L'archevêque d'Evora eſt, par ſa place, ainſi que le chancelier en France, le chef de la juſtice dans toute l'étendue du royaume. C'eſt en même temps le plus riche eccléſiaſtique, & celui qui a le plus de pouvoir & de faſte. Le *déſambargo do paço*, qui, comme je l'ai dit pluſieurs fois, eſt le premier tribunal, a été fondé au commencement du quinzieme ſiecle. C'eſt là que ſe font les loix & les pragmatiques, & que ſe reglent les conflicts de juriſdiction. Il eſt diviſé en deux chambres, celle de ſupplication, qui eſt de trente-neuf magiſtrats, & celle de juſtice civile, qui eſt de vingt-quatre. Le reſte des conſeillers ſont nommés *extravagantes*, ce qui répond à nos honoraires. Le droit de faire au monarque de très-humbles remontrances, eſt inconnu dans cette cour, de même que l'indécent uſage où l'on eſt en France, de conteſter ſur l'étendue & les bornes du pouvoir ſouverain. On ne connoît pas non plus ici les lettres de cachet, mais les ordres verbaux ſont pour le moins auſſi fré-

quens, & peut-être plus redoutables.

Il y a à Lisbonne d'autres tribunaux; ſavoir, le conſeil militaire, composé de quatre conſeillers, & d'un ſecrétaire qui eſt ordinairement miniſtre de la guerre; le conſeil des finances, qui a, pour ſur-intendans, trois des premiers ſeigneurs du Portugal; le conſeil de conſcience, pour les affaires qui concernent les ordres de chevalerie; le conſeil des trois états, qui connoît de certains revenus, & regle les vivres & le fourrage pour les troupes. Le ſénat eſt proprement ce qu'on appelle à Paris le bureau de la ville; avec cette différence, qu'on y traite de toutes les charges municipales du royaume. Le préſident eſt toujours un homme de la premiere naiſſance. Il y a, dans les provinces, des intendans chargés à peu près des mêmes fonctions que les nôtres. On n'a point ici de contrôleur général des finances, M. de Carvalho s'eſt réſervé cette partie. Les évêchés, les capitaineries, les gouvernemens, les vice royautés, les ambaſſades, les alliances, les grands mariages, ſont du département du conſeil d'état, composé de quatre conſeillers eccléſiaſtiques, de

cinq séculiers, & d'un secrétaire, qui est encore M. de Carvalho. Ce ministre fait signer au roi les ordonnances qu'il donne sur toutes les parties du gouvernement, sans prendre d'autre titre, que celui de *secrétaire des récompenses & des graces*. Tous les jours ceux qui ont affaire à lui peuvent le voir.

Je vous ai parlé de l'Inquisition, qui n'est plus un tribunal eccésiastique, mais royal. Ses jugemens ne tombent plus guère que sur des misérables sans honte, sans pudeur & dignes du fouet par tout pays. C'est presque l'unique châtiment que l'on exerce actuellement sur cette canaille. Aussi les Portugais vont-ils trouver désormais les Auto-da-Fé peu intéressans, quand ils n'y verront plus de *figurons*; c'est le nom qu'on donne à ceux qu'on brûle. Les plus à plaindre sont quelques prêtres, lesquels, pour avoir mal parlé de l'Inquisition, sont condamnés à une prison perpétuelle dans les cachots de leurs ennemis, qui, comme vous jugez bien, vengent avec zèle leur propre cause.

Outre ces tribunaux supérieurs, les provinces & les villes sont régies par des corrégidors, auxquels d'autres officiers & magistrats particuliers, égale-

ment nommés par le prince, sont subordonnés. Au reste, la justice est en général très-mal administrée, & se rend avec une extrême lenteur, tant par la chicane & les subterfuges des avocats, que par les innombrables plaidoieries dont on surcharge les affaires. La loi oblige ceux qui intentent des procès & les perdent, à payer, au profit du roi, une amende du dixieme de la somme contestée.

Les juges, dans les matieres criminelles, joignent à cette lenteur ordinaire, une extrême indulgence. Leurs arrêts les plus séveres sont presque toujours d'enrôler les coupables pour les Indes ou pour l'Afrique. L'impunité enhardit le crime : quelqu'un m'a dit avoir vu un domestique assassiner son camarade en plein midi, se retirer froidement, son couteau à la main, être conduit en prison en riant, & en sortir quelques mois après, pour faire le métier de bourreau. Rien ne seroit plus aisé, que d'informer le roi de ces prévarications; car ce prince donne audience trois fois la semaine à tous ses sujets, dont les esclaves negres ou négresses ne sont pas même exceptés.

Les deux premieres ſont pour le peuple, & la derniere pour la nobleſſe.

Il n'y a point de pays catholique, où l'on ait autant de confiance au mérite des ſaints, qu'en Portugal. Dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, les troupes qui ſuivoient le parti de l'archiduc, étant embarraſſées pour ſe donner un chef qui fût de leur nation, s'aviſerent d'en choiſir un dans le paradis. Elles élurent ſaint Antoine, patron de Lisbonne, qu'elles ont toujours regardé depuis comme leur général. Le roi Don Pedre en expédia la commiſſion en forme, & fit porter ſon image, dans une litiere ſuperbe, à l'armée, où la nation lui rendit tous les honneurs dus à cette dignité. Le roi, ſelon l'uſage qui s'eſt toujours obſervé, va tous les ans, la veille de la fête du ſaint, entendre les vêpres à ſon égliſe, & porte avec lui trois cens mille reis, pour lui payer ſes appointemens.

Tous les catholiques, ou ceux qui veulent le paroître, ſont obligés de préſenter après pâques, aux curés de leurs paroiſſes, un certificat de confeſſion & de communion. Les Juifs ne ſont pas les moins exacts à s'acquitter de ce

devoir, pour éviter tout ſoupçon de judaïſme ; ce qui n'empêche pas que leur vie ne ſoit remplie d'inquiétude & de contrainte ; car ceux même qui ſe convertiſſent, ont encore beaucoup de déſagrément. Ils ſont marqués de l'épithete infamante de *nouveau chrétien*, qui leur ôte l'eſpérance de s'allier jamais avec les anciens, & les prive pour toujours, eux & leurs deſcendans, des charges ſéculieres & eccléſiaſtiques. Ces alliances ne laiſſent pourtant pas d'avoir lieu ; mais ce n'eſt qu'à l'occaſion de quelque aventure amoureuſe, ou lorſque de nouveaux chrétiens riches font la fortune à de pauvres filles. Les enfans qui naiſſent de ces mariages, ſont appellés demi-chrétiens-nouveaux ; les petits-enfans, quarts-de-nouveaux-chrétiens, & ainſi toujours en deſcendant, juſqu'à ce qu'on ait perdu la mémoire du degré de leur origine. Alors on les nomme partie-de-chrétien-nouveau ; de maniere que cette eſpece d'infamie ne s'efface preſque jamais. Il y a des familles qui ſe qualifient de puritaines, pour dire qu'elles ne ſe ſont point mêlées avec le ſang des Juifs ou des Maures. Elles s'en glorifient au point de ne jamais s'allier avec d'au-

tres ; & c'eſt pour cette raiſon, qu'on voit communément des Portugais ſe marier avec leurs parentes, malgré tout ce qu'il en coûte à Rome pour ces ſortes de diſpenſes.

On m'a aſſuré que les Juifs de Lisbonne avoient offert de payer deux millions de cruſades, pour qu'il leur fût permis de peupler la montagne d'Armada, ſituée ſur la rive gauche du Tage, & que cette permiſſion leur a été refuſée. Les Portugais ſentiront un jour combien il étoit ridicule de craindre, & cruel de perſécuter un peuple ſans chef, ſans conſtitution, diſperſé par toute la terre, & hors d'état de ſe raſſembler ; trop peu nombreux dans chaque pays, pour y être redouté, & n'ayant ſur-tout nul intérêt de ſe faire craindre. Comme les Juifs n'ont point de gouvernement qui leur ſoit propre, ils n'en ſont que plus attachés, plus ſoumis aux ſouverains qui les protegent; & n'étant, pour ainſi dire, d'aucun pays, ils ſont exempts de cette prévention ſecrette, que tout homme qui s'expatrie, conſerve pour le pays où il eſt né. Qu'on les laiſſe donc jouir du droit des citoyens, & ils auront à coup ſûr l'ame citoyenne.

Quelque attachés que ſoient les chrétiens Portugais aux pratiques extérieures de la religion, ils ne les obſervent pas toujours avec aſſez de décence, même dans les lieux où il ſemble qu'elles devroient être le plus reſpectées. C'eſt dans les égliſes que ſe forment ordinairement les intrigues amoureuſes; que ſe donnent les rendez-vous; que ſe gliſſent les lettres & les billets; que les ſignes & le langage des doigts ſuppléent à la parole; & le tout d'une façon ſi ſubtile, ſi ménagée, qu'un étranger qui ne ſeroit point prévenu ſur cet uſage, jugeroit qu'on ne s'eſt pas dit un ſeul mot. Les gens du pays y ſont ſi accoutumés, qu'il eſt rare que les plus réguliers s'en ſcandaliſent.

Cependant les cérémonies les plus reſpectables de notre religion, ſe font d'une maniere grave & pompeuſe. On porte le viatique aux malades avec beaucoup de majeſté. Le prêtre eſt ſous un dais ſoutenu par ſix perſonnes, & marche lentement, précédé par des trompettes, & ſuivi d'une vingtaine de Confreres. Ceux-ci ſont vêtus de ſoutanes rouges uniformes, avec chacun un cierge, portant à la main les

choſes néceſſaires à l'adminiſtration du ſaint ſacrement. J'ai déja parlé de la magnificence avec laquelle le patriarche officie : le chœur, compoſé de trente bénéficiers qui ſervent à l'autel avec la mître, & ſe qualifient de monſeigneur, eſt ſoutenu par une muſique à la Romaine, c'eſt à-dire, ſans ſymphonie ; mais parmi le grand nombre de voix, & ſur-tout de hautes-contres, il s'en trouve d'excellentes. Depuis l'alliance des Portugais avec les Anglois, ſaint George eſt, après ſaint Antoine, le plus grand de tous les ſaints du pays.

Ceux qui font monter le plus haut les revenus du roi de Portugal, ne les portent pas au-delà de ſoixante millions ; encore comprennent-ils dans cette ſomme, la confiſcation qu'il fait tous les trois ans, des biens des gouverneurs & autres perſonnes publiques qui reviennent des Indes. Rappellez-vous ce que j'ai dit des vice-rois de Goa, qui, à leur retour, ne manquent guere de ſubir un procès criminel, & ſe croient trop heureux, de pouvoir racheter la vie ou la liberté, par l'abandon de leur fortune. Les autres revenus ſe tirent principalement de la douane, du droit d'entrée

& de ſortie, des trois ordres dont le roi eſt grand-maître, & des mines d'or du Bréſil. La couronne eſt héréditaire, & paſſe aux filles au défaut des mâles. Le prince nomme à tous les grands bénéfices; & la religion catholique eſt la ſeule qui ſoit permiſe dans le royaume. Dans les occaſions importantes, l'uſage ancien étoit d'aſſembler les états généraux de la nation; mais, ſous ce gouvernement, je ne crois pas que perſonne oſe les propoſer. Ce tribunal inſpecteur & puiſſant, qui veut qu'on rende des comptes, déplairoit également & au monarque & au miniſtre.

Le Portugal ne préſente aucun objet frappant pour l'hiſtoire naturelle. La plante la plus curieuſe eſt celle qui porte la mouche; à moins que d'être prévenu, on ne s'aviſeroit pas d'en cueillir la fleur, tant elle reſſemble à l'animal dont elle porte le nom. Il y en a de pluſieurs couleurs, qui toutes paroiſſent être une mouche véritable. C'eſt en ce genre, le jeu de la nature le plus ſingulier que je connoiſſe.

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 23 mai 1754.

Fautes à corriger dans l'article du Portugal.

PAGE 242, *ligne* 5, Cascaïs, *lisez* Cascaës.

242, *ligne* 25, *effacez* & d'injures.

245, *ligne* 11, la haine de cette nation contre les Chrétiens n'a point de bornes, *lisez* cette nation n'aime pas les chrétiens.

247, *ligne* 27, servent, *lisez* peuvent servir.

247, *ligne penultieme*, la, *lisez* une : les, *lisez* quelques.

248, *ligne* 12, respirent, *lisez* regnent.

248, *ligne* 16, composés de marbre & de jaspe, *lisez* de très-belles pierres tirant sur le marbre.

249, *ligne* 6, environnent, *lisez* environnoient, dit-on, anciennement.

249, *ligne* 8, on voit, *lisez* on m'a dit qu'on voyoit autrefois.

249, *ligne* 10, c'est, *lisez* c'étoit, m'a-t-on ajouté.

249, *ligne* 11, notre, *lisez* votre.

249, *ligne* 16, avancé, *ajoutez* il ne reste aucun vestige de cet établissement.

251, *ligne* 27, ou qu'ils ne croient pas pouvoir, *lisez* à moins qu'ils ne desesperent d'.

253, *ligne* 8, s'étend le long de la rive occidentale, *lisez* situé à l'occident.

253, *ligne* 9, *effacez* &.

253, *ligne* 10, de long, *lisez* de longueur.

256, *ligne* 23, le regne, *lisez* l'âge.

259, *ligne* 18, il vit, *lisez* il avoit vu.

260, *ligne* 26, Lemnos, *lisez* Lemos.

261, *ligne premiere, même faute.*

262, *ligne* 15, lui demanda, *lisez* demanda au duc.

265, *ligne premiere*, s'il n'en eût, *lisez* s'il n'en eût pas.

274, *ligne penultieme*, obligés, *ajoutez* dit-on.

Page 279, *ligne* 6, déterra, *lisez* exhuma.

279, *ligne* 10, nourrit, *lisez* nourrissoit.

279, *ligne* 12, voit, *lisez* voyoit.

279, *ligne* 15, entretien, *ajoutez* cet usage n'existe plus.

281, *ligne* 25, en Portugal, *lisez* dans le royaume.

282, *ligne* 8, en Portugal, *lisez* à Lisbonne.

293, *ligne* 16, pas sujette, *lisez* tout à fait si sujette.

297, *ligne premiere*, les maisons n'ont point, *lisez* dans un grand nombre de maisons il n'y a point.

299, *ligne* 15, docteurs, *ajoutez* prétendus.

303, *ligne* 1[illegible], pieces espagnols, *lisez* pieces traduites de l'espagnol.

311, *ligne* 27, qui écrit, *lisez* qui écrivoit.

322, *ligne* 11, faire violence, *lisez* faire quelque violence.

325, *ligne* 23, manquer, *ajoutez* ce jour là.

330, *ligne* 26, se retire, *ajoutez* ensuite.

377, *ligne* 27, Ce, *lisez* Le.

378, *derniere ligne*, 175 , *lisez* 1754.

384, *ligne* 3, omettre, *lisez* craindre de répéter.

389, *ligne* 14, *retranchez* habillées &c.

403, *ligne* 19, les premiers, *lisez* les premieres.

406, *ligne* 27, accordé, *lisez* qui doit être accordé.

SUPPLÉMENT aux lettres précédentes.

CES lettres ont été écrites avant le tremblement de terre qui a renversé la ville de Lisbonne ; elles ne pouvoient donc faire mention ni de ce désastre, ni des changemens arrivés depuis cette époque. Nous allons y suppléer, & commencer par le fléau même qui a occasioné tous ces changemens.

Le premier de novembre de l'année 1755, à neuf heures & demie du matin, le ciel paroissant pur & sans nuage, on s'attendoit à un beau jour, quand tout à coup un bruit affreux se fait entendre ; on ressent une secousse effroyable ; plusieurs maisons tombent ; d'autres sont balancées comme un vaisseau sur la mer. Les uns y restent ensevelis ; ceux qui fuyent sont jettés les uns contre les autres, ou lancés contre les murs. Le craquement des charpentes, la chûte des bâtimens, les bruits souterrains se mêlent aux lamentations. Les églises, les palais, les édifices publics, les maisons particulieres, n'offrent plus qu'un monceau de rui-

nes; & tout eſt dans le trouble, la conſternation & le déſordre.

Les élémens ſe réuniſſent pour accabler les infortunés habitans. Les vents s'échappent avec violence; les eaux ſont ſoulevées avec force; des feux s'exhalent avec impétuoſité; la terre s'ébranle & annonce un bouleverſement général. La mer agitée franchit ſes bornes, ſort de ſon lit, & ſemble vouloir engloutir tout le globe. La riviere ſe déborde, entraîne un peuple immenſe; les vaiſſeaux ſe heurtent, ſe briſent & périſſent dans le port.

La fureur des incendies vient ſe mêler à celle des eaux: la flamme dévore les bâtimens; le feu gagne de près en près, s'établit dans les ruines à l'aide d'une tempête qui accompagne toutes ces ſecouſſes; & déja cette malheureuſe capitale n'eſt plus qu'un vaſte & énorme embraſement. Le plomb fondu coule de toutes parts; les toits enfoncent les planchers, renverſent les murailles; les vieillards, les enfans, les malades ſont étouffés dans leurs lits ou conſumés par les flammes; & la ville entiere, éprouvant tout ce que les élémens dechaînés peuvent cauſer de ravages, devient une ſcene de déſolation, d'hor-

reur, de destruction & de mort.

Quel spectacle effrayant, de voir sortir des embouchures & des traverses de toutes les rues, des essains de malheureux, qui, comme des spectres pâles, défigurés, les terreurs de la mort peintes sur le visage, courent en foule de tous côtés, pour se sauver dans les places ou dans les champs; les un à demi habillés, d'autres presque nuds; ceux-ci traînant l'objet le plus cher de leur tendresse à moitié mourant, ou prêt d'expirer; ceux-là pouvant à peine se traîner eux-mêmes; le plus grand nombre, parmi l'effroi, le trouble & la confusion générale, cherchant, appellant d'une voix lamentable ceux qui les intéressent le plus. Ici une mere, là des enfans, plus loin des époux s'empressent réciproquement de se retrouver. Tel, par l'effet de la frayeur, ne peut se soutenir, & manque d'appui pour rester debout: tel autre se laisse tomber par terre, & semble ne demander qu'un tombeau: tous, par des cris touchans & de profonds soupirs, implorent le secours du ciel, & osent à peine l'espérer.

Dans les premiers momens de cette épouvantable catastrophe, les habitans

effrayés, se croyant plus en sûreté dans les églises, courent en foule s'y refugier; mais les églises, les grands édifices sont ceux qui tombent avec plus de fracas; & les infortunés que la dévotion ou la crainte conduit dans ces saints asyles, sont écrasés sous leur chûte.

Quoique la secousse fût universelle, elle se fit plus sentir dans certains quartiers que dans d'autres. Sa plus grande violence fut de l'hôtel de la monnoie aux fourches patibulaires; de-là, montant jusqu'au château qu'elle renversa, elle détruisit toute l'ancienne ville des Maures & plus de soixante-dix des principales rues de Lisbonne. Celles qui avoient résisté au tremblement, ne furent pas à l'abri de l'incendie. Le feu dura plusieurs jours; & c'est peut-être ce qui éloigna le fléau de la peste, qu'on avoit sujet de craindre, par la quantité de cadavres dont l'air étoit infecté. L'incommodité des logemens & l'intempérie de l'air occasionnoient une infinité de maladies. Pour comble de malheurs, la ville paroissoit menacée de la famine; & au milieu de cette affreuse désolation, la brutalité humaine déployoit encore toutes ses fureurs.

Une foule de matelots, de soldats & de negres, à qui cet événement ouvroit les prisons, se répandirent dans tous les quartiers, fouillant dans les ruines, entrant dans les maisons, pillant, volant, massacrant; & ce désordre augmentoit encore l'horreur & l'épouvante. Chaque jour, les personnes riches recevoient des billets anonymes, par lesquels on menaçoit de les brûler, si elles ne portoient dans des lieux marqués, les sommes qu'on demandoit.

On a écrit dans plusieurs relations, que des incendiaires avoient profité de ces affreuses circonstances, pour venger d'anciennes injures. Ce fait a d'autant moins de vraisemblance, que, pour les scélérats même, il y a certains momens de crainte, qui forcent la vengeance à se taire. Il est d'ailleurs bien prouvé, que l'incendie a été causé par le renversement des édifices; que les feux qu'on faisoit alors dans les maisons, ayant été entraînés dans les ruines, les avoient consumées, & s'étoient communiqués aux bâtimens voisins.

La désertion de Lisbonne est la suite inévitable de cette effrayante catastrophe. Figurez-vous une nation en

tiere, égarée, fugitive, déſeſpérée, errante dans les campagnes, ſans motif qui la conduiſe, ſans objet qui la guide. Pénétrée de douleur, les yeux baignés de larmes, l'ame troublée par la crainte, le cœur ſerré de la perte de ſa fortune, de ſes proches, elle regarde encore de loin en ſoupirant, cette ville chérie & malheureuſe, le bûcher & le tombeau de ſes habitans; cette vue redouble ſes pleurs, ſes gémiſſemens, ſon trouble, ſon déſeſpoir & ſa fuite. Loin de raſſurer, de retenir, de ramener ce peuple effrayé, les prêtres, les moines, par des principes de piété auſſi faux qu'indiſcrets, rempliſſoient leurs ſermons de terreurs, & augmentoient les alarmes. D'autres répandant de fauſſes prophéties, annonçoient la ruine entiere de cette ſeconde Ninive.

La cour tremblante n'eut pendant huit jours, que la campagne & des berlines pour aſyle. Heureuſement elle étoit alors à Belem, où elle a continué depuis à faire ſon ſéjour. Il fut d'abord queſtion de l'établir à Porto, & enſuite de conſtruire à Belem même une nouvelle ville, avec un port auſſi beau & auſſi commode que celui de

Lisbonne. Jusqu'à présent, on s'est contenté d'y bâtir de vastes barraques avec de grandes salles, où les ministres ont leurs bureaux, & où le roi donne ses audiences.

On a long-temps fatigué la bonté de ce prince par des plans de réédification : il en venoit de toutes les parties de l'Europe, mais la continuation des tremblemens de terre dérangeoit toujours ces projets, ou en suspendoit l'exécution. Dans l'espace d'un mois, on sentit plus de trente secousses, dont quelques-unes furent très-violentes. Enfin, on s'est déterminé à conserver le premier emplacement, à réparer les églises, les hôtels, les maisons, autant que le nouvel alignement & l'élargissement des rues pourront le permettre. A en juger par ce qu'on a fait jusqu'à présent, le rétablissement de Lisbonne sera l'ouvrage de plus d'un siecle. Cette ville infortunée n'a été long-temps qu'un monceau de ruines, parmi lesquelles, en relevant les decombres de côté & d'autre, on avoit pratiqué des chemins & ouvert des passages. On marchoit sur l'ancien emplacement des maisons, à travers des débris, qui, à la réserve de

quelques bâtimens élevés çà & là, offroient par-tout l'aspect effrayant d'une fortification sautée en l'air par l'effet d'une mine. On n'ose presque plus bâtir d'édifices solides ; la plupart des maisons sont de bois ; le roi lui-même, comme on vient de le dire, est logé dans une baraque. On a pris le parti d'en faire construire en Hollande, d'où les vaisseaux les apportent, pour ainsi dire, toutes faites ; on n'a que la peine de les assembler, de les consolider avec un simple enduit de plâtre.

On a d'autant plus de raisons de craindre, qu'il n'y a point d'années que ce pays n'éprouve quelques tremblemens. Les vapeurs épaisses & onctueuses qui s'élevent du Tage & des environs de Lisbonne, indiquent que l'intérieur des terres est rempli de bitume, dont l'activité continuelle est sans doute ce qui occasionne ces secousses périodiques. En comparant le dernier malheur qui a abîmé cette capitale, avec celui qui l'avoit ravagée plus de deux siecles auparavant, les Portugais ont pu voir des présages de ce qui vient de leur arriver ; mais on ne conçoit pas la manie de certains peuples, de fixer leurs demeu-

res ſur des terrains fameux par leurs ruines. Lima eſt trois fois renverſé, & trois fois rétabli ſur ſes débris. La ſoif des richeſſes eſt elle donc plus chere aux hommes, que l'amour de la vie? Lisbonne a été deux fois détruite; & les Portugais veulent la reconſtruire ſur le même rivage. Séduits par l'amour de la patrie, ils ne peuvent s'arracher d'une contrée qui ſous un climat où les fleurs naiſſent de toutes parts, n'en dévore pas moins ſes habitans. Si du paſſé on peut tirer des conjectures pour l'avenir, il eſt à préſumer qu'après une certaine révolution d'années, & dans la même proportion ſéculaire, cette grande cité, qu'on veut rebâtir au même lieu, éprouvera encore les ravages qui viennent de la plonger dans l'abîme.

Repréſentez-vous, Madame, la conſternation qu'une ville, qui menace d'enſevelir ſes habitans, doit répandre de toutes parts; & vous concevrez combien il a fallu de préſence d'eſprit, de fermeté d'ame, de ſupériorité de génie, pour trouver promptement des remedes à tant de maux. Les réglemens admirables que fit Sa Majeſté Portugaiſe, ſont une preuve éclatante de ſa

ſageſſe, de ſa ſenſibilité, de ſa tendreſſe pour ſes peuples. Le nombre prodigieux des bleſſés & des malades, dont la chûte des maiſons avoit épargné la vie, faiſoit un ſpectacle affligeant pour l'humanité; & c'eſt d'abord vers cet objet intéreſſant, que ſe porta l'attention du monarque. Ce prince réduiſit juſqu'à ſa table, pour leur fournir de la volaille. On ramaſſa tout ce qu'on put trouver de remedes; & les plus grands ſeigneurs aſſiſtoient à tous les traitemens. Chacun, à l'exemple du maître, exerçoit, comme à l'envi, les fonctions de l'hoſpitalité. La reine elle-même, & les auguſtes infantes travailloient de leurs propres mains, ſoit à coudre du linge, ſoit à faire de la charpie pour les bleſſés; & toutes les dames de la cour, excitées par ces grands exemples, s'occupoient des mêmes travaux. Les autres ſecours de toute eſpece furent auſſi prompts qu'abondans; & l'on ne ſauroit trop répéter, que c'eſt aux ſoins paternels du roi & de ſon auguſte famille, qu'un grand nombre de ſujets ont dû la vie.

Le premier mouvement de la libéralité du monarque fut d'ouvrir ſes

coffres, & de répandre des aumônes avec une générosité égale à l'étendue & à la sensibilité de son cœur. On distribuoit dans les cuisines du palais, des alimens à un grand nombre de personnes qui, manquant de tout, venoient y chercher leur subsistance. Parmi ces infortunés, on voyoit des gens qualifiés, qu'un moment avoit fait passer du sein de l'opulence à la plus humiliante disette; mais l'ordre fut tellement observé, que les pauvres eurent de quoi satisfaire à tous leurs besoins, sans autre protection que leur indigence. On fit défense de vuider les magasins de bled, qui étoient dans le voisinage de Lisbonne, jusqu'à ce que l'abondance fût ramenée dans cette ville; & le commerce de toutes les choses de premiere nécessité fut encouragé par des récompenses.

Un des plus pressans besoins étoit de loger un peuple nombreux, qui n'avoit plus d'asyle. On fit apporter les tentes militaires, renfermées dans les arsenaux des places les plus voisines. Les planches & le bois propres à bâtir, furent affranchis de tous droits; on défendit d'augmenter le prix des loyers

loyers dans les maiſons qui ſubſiſtoient encore ; & l'on employa tous les matériaux de celles qui n'exiſtoient plus. On fit apporter une grande quantité de paille & de foin, pour ſuppléer au défaut des barraques, & pour ſervir de lits aux pauvres, que l'humidité de la terre pouvoit incommoder.

Ce jour terrible, ce jour de calamité & d'horreur, eſt l'époque la plus glorieuſe du miniſtere de M. de Carvalho, depuis comte d'Oeïras, & aujourd'hui marquis de Pombal. Lui ſeul, dans ce déſeſpoir général, ne perd point courage, & conſerve toute ſa préſence d'eſprit. Ce miniſtre ne prend aucun repos ; & n'ayant pour demeure, pour lit, pour bureau & pour table, que la voiture qui le tranſporte d'un bout de la ville à l'autre, nuit & jour, & à chaque inſtant-il parcourt tous les quartiers de Lisbonne. Sa préſence conſole les malheureux, diſſipe la crainte, fait renaître l'eſpérance. Par ſes ordres on éteint le feu, on enterre les cadavres, on les brûle dans de la chaux, ou on les porte à la mer. Douze bataillons forment un camp, d'où l'on détache des patrouilles contre les brigands qui troublent la tranquillité ; &

par-tout on éleve des gibets, où ces bandits subissent la peine dûe à leurs crimes. Des hommes sont employés à fouiller dans les ruines, pour en retirer les effets ; d'autres sont préposées pour les recevoir; & afin qu'ils ne soient pas troublés dans leur travail par une populace curieuse ou avide, huit régimens sont continuellement occupés à l'écarter. Des subsistances arrivent des provinces par la mer, & éloignent la famine de la capitale. Par-tout les boutiques & les magasins sont ouverts ; & si en général les denrées se vendent un peu plus cher, le prix n'en est cependant point exhorbitant, par les sages réglemens qui en fixent la valeur. On substitue aux églises détruites, des lieux propres au service divin. On crée un tribunal pour les affaires urgentes, & principalement celles qui regardent le commerce maritime & le départ des vaisseaux. En moins de huit jours, il paroît trois cens ordonnances sur les précautions à prendre, les malheurs à éviter, les pertes à réparer. Enfin, M. le marquis de Pombal, par son exemple, sa fermeté & sa prévoyance, retient le peuple de Lisbonne, prêt à aban-

donner une ville où ſes ſoins ont ramené l'eſpoir & l'abondance, en y maintenant l'ordre & la police. La fondation d'un nouvel empire peut-elle être auſſi glorieuſe, que la conſervation d'un royaume, dont les plaies ſubites & multipliées demandoient les plus prompts remedes? Auſſi ce grand homme jouit-il à la fois, & dans un âge avancé, de la plus grande gloire que puiſſe acquérir un particulier, & de la plus grande autorité qu'un ſouverain puiſſe confier à un ſujet.

Né à Coïmbre, en 1699, d'une famille noble, Joſeph Sébaſtien Carvalho fut élevé dans cette univerſité, & s'y diſtingua par un eſprit ſupérieur & de bonnes études. Il prit d'abord le parti des armes; & tout annonçoit qu'il étoit fait pour y réuſſir, une taille haute & avantageuſe, une force extraordinaire, un air noble, une phyſionomie impoſante, une belle figure; & malgré tous ces avantages, le jeune militaire quitta le ſervice, pour ſuivre la route des négociations. Il avoit épouſé une demoiſelle de l'illuſtre maiſon d'Aveiras; ce mariage, qui ne fut point approuvé des parens de ſa femme, eſt ce qui contribua le plus à lui faire embraſſer un nouvel état. Il fut en-

voyé à Vienne, en qualité de ſecrétaire d'ambaſſade. Devenu veuf, & nommé enſuite ambaſſadeur dans cette même cour, il épouſa la niece du maréchal Daun. Ses talens ſupérieurs ſe développerent dans ſa nouvelle place; & ſes dépêches firent l'admiration du conſeil de Lisbonne. On ſentit de quelle utilité pouvoit être dans le miniſtere un homme de ſon génie; & malgré les cris de l'envie, qui craint toujours l'approche du mérite, il fut rappellé en Portugal.

Placé dans le conſeil dont il étoit l'oracle, il en fut bientôt le chef; & dès qu'il vit dans ſes mains les rênes du gouvernement, il ne craignit point, pour le rendre plus abſolu, de s'expoſer au reſſentiment de ce qu'il y avoit de plus grand dans le royaume. Uniquement occupé d'accroître l'autorité de ſon maître, il ſubjugua tous les eſprits, vainquit tous les obſtacles, fit trembler les plus braves, & plier les plus fiers. Son génie univerſel embraſſe toutes les parties de l'état, attaque tous les abus, découvre tous les maux, & connoît les moyens de les guérir. Prévoyant tout, ne négligeant rien, il joint aux vues promptes & étendues la ſcience des détails, également doué de ce

génie puiſſant qui crée les entrepriſes, & de ce courage ardent qui les exécute. Ce miniſtre eſt le premier, qui ait conçu l'eſpérance de délivrer ſa nation du joug des Anglois relativement au commerce, & ait montré autant d'aſſiduité que de zele à jeter les fondemens ſolides & durables de cette noble indépendance.

Ce n'eſt point aſſez pour lui d'être un grand homme d'état; il a encore la facilité d'écrire ſur toutes ſortes de matieres. Pluſieurs ouvrages, qui ont paru à Lisbonne contre les Jéſuites, contre l'infaillibilité du pape, ſur l'agriculture, ſur l'éducation, ſont ſortis de ſa plume. Nul Portugais n'eſt plus inſtruit, plus capable de grandes choſes, plus verſé dans la politiques, plus éloquent dans ſes diſcours, plus fleuri dans ſa converſation, plus doux dans le particulier, plus chéri de ſon roi, plus aimé du peuple, plus haï des grands, plus redouté de ſes ennemis, plus poli envers les étrangers, plus ami des lettres qu'il protege par inclination & cultive par goût. Il ſait qu'elles ſont la gloire d'une nation, & que dans quelque pays que ce puiſſe être, cette gloire eſt un avantage réel, quoique l'utilité ne s'en faſſe pas toujours ſentir au vulgaire.

Perſuadé que la conſervation de l'état dépend en quelque façon de celle de ſa perſonne, M. le marquis de Pombal a, pour ſa ſureté, une compagnie de quarante gardes à cheval, qui le ſuivent partout l'épée nue, tandis que le roi marche ſouvent ſans eſcorte, ou n'a, pour ſa garde ordinaire, qu'un détachement de la garniſon de Lisbonne.

Mais je reviens à cette ville, dont cette digreſſion m'avoit éloigné. N'ayant jamais eu de dénombrement sûr de ſes habitans, on n'a pas ſu au juſte l'état des perſonnes qui ont péri dans ce déſaſtre. On a cru long-temps qu'elle contenoit cinq cens mille ames; mais, en 1748, un Anglois oſa parier qu'on n'y en trouveroit pas trois cens mille. On a toujours été perſuadé que la cour de Londres avoit part à la gageure, & que la curioſité de ce particulier n'étoit autre choſe qu'un prétexte politique. Quoi qu'il en ſoit, ce pari, qui étoit très-conſidérable, fournit les moyens de faire un dénombrement exact, maiſon par maiſon; & il ne s'y trouva pas, en y comprenant même les étrangers, plus de deux cens quatre-vingts mille habitans. Mais comme le gouvernement ne prit point connoiſſance de cette recherche,

elle fut comme non avenue pour l'état politique ; & l'erreur populaire exiſte toujours.

Il n'étoit donc pas poſſible de ſavoir le nombre de ceux qui avoient péri dans le tremblement de terre, à moins que le miniſtere n'obligeât chaque particulier de donner une liſte des morts qui lui appartenoient : mais la prudence s'oppoſoit à cette déclaration : le Portugal étant un royaume déjà très-dépeuplé, cette nouvelle diminution de ſujets pouvoit fournir aux puiſſances voiſines l'occaſion de former quelque entrepriſe. Il étoit donc de l'intérêt de l'état, de cacher le nombre des hommes qu'il venoit de perdre ; mais on eſt perſuadé qu'il ſe montoit à près de vingt mille.

La plus grande mortalité étoit dans les égliſes, dont les voûtes, en s'écroulant, écraſerent ceux qui y faiſoient leurs prieres. Ce n'étoit heureuſement pas encore le temps des grand'meſſes : circonſtance qui a conſervé beaucoup de monde ; & l'on a remarqué que, par une autre circonſtance, le fort de ce fléau étoit tombé ſur le menu peuple ; car c'eſt un uſage établi en Portugal, que les perſonnes un peu à leur aiſe aient une chapelle dans leurs

maiſons, où des voiſins d'un certain ordre vont entendre la meſſe. Enfin, par une derniere circonſtance, il ſe trouva que beaucoup de gens étoient alors à la campagne; parce que la ſaiſon du mois de novembre répondant ici à celle de notre mois de mai, les perſonnes riches jouiſſent, éloignées de la ville, des douceurs d'un ſecond printemps.

Mais ſi le nombre des hommes qui périrent, fut moins grand qu'un pareil déſaſtre ne ſembloit le faire craindre, celui des édifices fut plus conſidérable qu'on ne devoit s'y attendre. De vingt mille maiſons qui compoſoient cette capitale, à peine en reſta-t-il le quart qu'on pût habiter; car, quoiqu'elles n'euſſent pas été abattues, leurs fondemens étant ébranlés, le moindre mouvement pouvoit les renverſer. L'alarme & l'épouvante s'étoient ſi fort répandues parmi les habitans, qu'ils détruiſoient eux-mêmes le deſſus des maiſons, pour n'être pas écraſés ſous leurs ruines. On compta trente-deux paroiſſes, outre la cathédrale, ſoixante petites égliſes, outre celle du patriarche, cinquante-trois palais, outre celui du roi, & neuf édifices publics, parmi leſquels étoient une des plus belles ſalles de ſpectacle de

l'Europe, trente couvens d'hommes & vingt-un de filles, entiérement abattus, ou considérablement endommagés.

On évalue ces pertes à deux cens millions, celle des maisons particulieres à sept cens, celle des meubles incendiés à douze cens, celle des vases sacrés, ornemens, statues, tableaux, &c. à trente-deux millions. A l'égard de l'argent monnoyé, quoique, généralement parlant, le Portugal fût très-pauvre, Il y avoit néanmoins à Lisbonne un nombre infini de Brésiliens, dont les richesses en or étoient considérables. Tous ces trésors furent ensevelis dans la terre, ou engloutis dans les flammes. La caisse de la douane, le trésor du roi, celui des dépenses extraordinaires eurent le même sort; & l'on fait monter à plus de quatre vingt millions la perte des diamans, tant de la couronne, que des dames Portugaises; la reine & les princesses ne conserverent que ceux qui se trouverent alors sur elles. Les rues des orfévres & des metteurs-en-œuvre furent celles qui souffrirent le plus, & du tremblement, & de l'incendie. Deux cens boutiques pleines de pierreries & de bijoux furent ensevelies sous les ruines, ou consumées par les flam-

mes. On assure que le total de ce qu'ont perdu les étrangers en argent ou en marchandises, passe deux cens quarante millions; savoir, l'Angleterre cent soixante, Hambourg quarante, l'Italie vingt-cinq, la Hollande dix, la France quatre, la Suede trois, l'Allemagne deux, &c. On voit par ce détail, que ce sont les Anglois & les Hambourgeois qui ont le plus souffert, parce qu'en effet ils font ici le plus grand commerce; les Hollandois se bornent à la commission.

Cet événement funeste a produit des effets divers parmi tous les négocians. Ceux qui étoient sur le point de faire banqueroute, ayant perdu leurs livres, se trouverent tout d'un coup débarrassés de leurs dettes. D'autres, qui avoient toutes leurs richesses dans leurs papiers, se virent en un moment réduits à l'indigence. Aussi dans les différentes relations qu'ils envoyerent à leurs correspondans, ils étoient tous guidés par des vues particulieres. Les uns voulant conserver leur crédit, n'eurent garde d'effrayer ceux qui leur avoient confié leur bien. Les autres grossirent le mal, pour faire entrer plus généreusement leurs créanciers dans cette perte. D'ailleurs l'abattement,

la douleur, la crainte, le déſeſpoir, la licence, la confuſion, le brigandage, qui regnent néceſſairement dans ces jours de calamité & de terreur, écartent les objets conſolans, & fixent les regards ſur ceux qui frappent d'une maniere plus ſenſible. Or qu'y a-t-il de plus effrayant, qu'un royaume totalement bouleverſé, une capitale couverte de ſes débris, des millions de maiſons incendiées, un peuple entier en proie aux flammes, vingt mille perſonnes frappées de mort, la fortune de deux cens mille ſujets détruite, & une perte de plus de deux milliards?

« Cependant, diſoit un François, » ſecrétaire d'ambaſſade à Lisbonne, » ſi l'on ne conſidere ce malheur que » du côté de la politique, le Portugal » n'a rien perdu dans cette révolution. » Le renverſement de quelques pierres, » de quelques édifices, l'anéantiſſement » de quelques marchandiſes qui appar- » tenoient preſque toutes aux étrangers, » l'incendie de quelques meubles, & » la mort de quelques ſujets oiſifs, qui » n'étoient ni laboureurs, ni artiſans, » ne ſauroient former un vuide dans » ſon ſyſtême général. Le phénomene

» n'a porté que ſur des matériaux qui, » bien loin d'être la cauſe de la grandeur » de cette monarchie, étoient au con- » traire les ſources de ſa ruine. Les cours » étrangeres auroient dû profiter de cet » événement, pour achever de la tirer » des mains des Anglois. Le grand coup » d'état étoit de lui faire appercevoir » l'abîme, auquel elle venoit d'échapper » par un autre abîme; mais il falloit » pour cela l'arracher à ſes anciens pré- » jugés politiques, ſans quoi le phéno- » mene étoit en pure perte pour les » Portugais, & pour le reſte de l'Europe.

» Un de ces préjugés repréſentoit à » cette nation les armes Eſpagnoles tou- » jours prêtes à fondre ſur elle, dans la » vue de s'emparer une ſeconde fois de » ſon pays. Mais ſi les deſſeins qu'on » prête à l'Eſpagne avoient quelque fon- » dement, jamais moment n'eût été » plus favorable. Dans la déſolation où » ſe trouvoit le Portugal après le tremble- » ment de terre, ſans capitale, ſans ar- » gent, ſans vivres, ſans armées, ſans » puiſſance; dans ce moment, où une » terreur panique s'étoit emparée de » tous les eſprits, où la crainte avoit ſaiſi » tous les cœurs, où perſonne ne pen-

» ſoit aux affaires générales, & où chacun n'étoit occupé que de ſes intérêts particuliers, l'Eſpagne n'auroit eu qu'à faire avancer quatre ou cinq mille hommes, pour conquérir ce royaume. N'a-t-on pas vu au contraire la cour de Madrid prendre part à ſon malheur, donner des ordres pour ſecourir cette monarchie, lui envoyer de l'argent, des ſubſiſtances? Epoque remarquable en Europe, & qui doit enfin diſſiper pour toujours le préjugé généralement reçu en politique, que les Eſpagnols ſont aux aguets pour ſaiſir le moment favorable de s'emparer du Portugal.

» Les autres préjugés que les Anglois ont grand ſoin d'entretenir dans l'eſprit de la nation, & qui lui ont été plus funeſtes que le déſaſtre qui a abîmé cette capitale, ſont que ce pays, naturellement ſtérile, ne peut ſuffire à la ſubſiſtance de ſes habitans; que l'agriculture lui devenant inutile, les autres états ſont obligés de lui fournir le néceſſaire; que ce royaume n'a beſoin ni d'armées de terre ni de mer; qu'il eſt de l'intérêt de l'Europe de le ſoutenir dans ſa poſition; qu'il eſt plus ri-

» che aujourd'hui, qu'il n'étoit avant la
» découverte de ses mines ; qu'il n'a pas
» besoin de manufacture, & qu'avec
» son or, il peut avoir les genres fabri-
» qués à meilleur marché, qu'il ne
» les feroit lui-même ; que quand il vou-
» droit former de ces établissemens, il
» n'en auroit pas le pouvoir, attendu
» que le physique du climat s'y oppose;
» que cette nation ne sauroit se passer
» des étrangers ; que ce sont eux qui
» l'ont rendue plus sociable, & de bar-
» bare qu'elle étoit, l'ont mise au niveau
» des peuples policés; enfin, qu'il est
» dans l'ordre des choses, que des peu-
» ples entiers soient oisifs, tandis que
» d'autres travaillent.

» C'est pour avoir trop suivi ces maxi-
» mes, que le Portugal a subi le joug des
» Anglois, qui ne pouvoit manquer de
» causer sa ruine, si ce dernier accident
» ne lui eût fourni les moyens de se ra-
» cheter de ces désordres politiques.
» Avant cet événement, toutes les ré-
» formes qu'il auroit pu tenter, eussent
» porté à faux. Lorsque les principes d'un
» gouvernement sont une fois corrom-
» pus, les meilleures loix n'ont point de
» prise; il faut alors un coup de foudre qui

» abyme tout. Ce royaume, après son
» désastre, se trouvoit dans le cas d'un
» peuple naissant. Le malheur général
» avoit mis une espece d'égalité dans
» les fortunes particulieres. Une calami-
» té publique, pour l'ordinaire, réunit
» les cœurs & les esprits. Que ne peut
» point alors un grand réformateur ?
» L'habileté est de saisir le moment fa-
» vorable, d'entrer dans les vues de ce
» grand événement ».

L'accident qui a détruit la capitale du Portugal, s'est fait sentir dans toutes les autres parties du royaume. Les villes de Porto, de Santaren, de Sétubal, de Guimaraenz, de Bragance, de Viana, de Lamego, de Cintra, de Villareal, de Beja, de Portalegre, d'Elvas, &c. présentent, chacune en particulier, de tristes vestiges du dégât que les secousses y ont causé. Plusieurs montagnes ont été fortement ébranlées ; & quelques-unes se sont entr'ouvertes. La crue extraordinaire des eaux du Tage, de la Guadiana, du Minho & du Douro, a produit des inondations qui ont interrompu presque toute communication entre les différentes provinces.

Ces mêmes accidens ont affligé une

partie de l'Eſpagne, mais avec moins de violence. A Madrid, il n'y a eu que deux enfans d'écraſés, par la chûte d'une croix de pierre tombée du frontiſpice d'une égliſe. A Séville, quelques maiſons ont été abattues. A Gibraltar, une partie de la montagne, du côté du port, s'eſt écroulée ſur la ville, & y a causé quelque dommage. A Cadix, la mer s'eſt enflée; & il s'eſt élevé trois ou quatre vagues énormes, qui, venant à flots précipités, ſembloient devoir engloutir cette cité riche & commerçante. Elles ont renverſé une partie de mur, & ont pénétré dans l'enceinte, mais ſans ſe répandre fort avant; & il n'y a eu que quelques perſonnes de noyées. D'autres vagues paſſerent avec impétuoſité ſur la langue de terre qui conduit de Cadix à une île voiſine, enleverent tous ceux qui étoient deſſus; & plus de deux cens perſonnes y perdirent la vie.

De toutes les triſtes victimes de ce débordement imprévu, celle qui nous touche de plus près, & qui intéreſſe particuliérement le parnaſſe François, eſt le jeune Racine, petit-fils du grand poëte tragique de ce nom, & fils de l'auteur du *poëme de la grace*. Il étoit à

peine dans sa vingt-deuxieme année, qu'il savoit déjà les langues anciennes & modernes ; il avoit de l'esprit, du jugement, du goût, & du talent pour la poésie ; joignoit aux avantages de la figure les mœurs les plus douces, & donnoit lieu de croire que s'il avoit suivi la carriere de ses peres, il eût marché glorieusement sur leurs traces. Mais, renonçant aux muses pour suivre la fortune, il abandonna les lettres pour le commerce. Il en étudia la théorie dans les meilleurs ouvrages de ce genre, & voulut en acquérir la pratique dans la ville la plus marchande de l'Europe.

Il avoit fait, avec un de ses amis la partie d'aller dîner, le 1er de novembre, chez son associé qui demeuroit dans le village de l'île ; ils eurent le malheur de se trouver sur la chaussée lorsque la mer la couvrit ; & ils y périrent tous deux. Le corps du jeune Racine fut trouvé & reconnu le lendemain parmi plusieurs autres ; & l'on porta ses tristes restes dans l'église cathédrale où il fut inhumé. Toute la nation Françoise assista, pénétrée de douleur, à cette cérémonie funebre ; car quoiqu'il n'y eût que six semaines qu'il

fût arrivé dans ce pays, il s'étoit fait généralement aimer.

L'Afrique a éprouvé les mêmes malheurs que l'Eſpagne & le Portugal. Les deux tiers des maiſons de Méquinès, dans la Barbarie, ont été renverſées : quatre mille Maures, & plus de huit mille Juifs y ont péri. Peu de jours après, la terre s'eſt entr'ouverte ; & la ville a été engloutie de façon, qu'il n'en reſtoit plus de veſtige. A Maroc, plus de douze mille perſonnes furent enſevelies ſous les ruines des maiſons ; & à quelques lieues de-là, deux camps Arabes périrent de la même maniere : le terrain s'étant ouvert, ſe changea en un gouffre effroyable qui les abſorba. Six mille hommes de cavalerie, cantonnés dans les environs, eurent le même ſort.

En parcourant toutes les côtes d'Afrique, & de-là paſſant en Italie, en Suiſſe, en France, en Allemagne, en Bohême, en Pruſſe, en Suede, dans le Groenland; dans les îles de l'Océan & dans celles de l'Amérique, on ne trouvera aucun de ces pays, qui n'ait reſſenti quelques ſecouſſes de ce tremblement général, qui paroît avoir ébranlé toute l'étendue de notre globe, & a porté dans toutes ces contrées la déſolation & l'effroi.

Un pareil événement ne pouvoit manquer de réveiller la ſagacité de nos phyſiciens, & de faire naître beaucoup de ſyſtêmes & de conjectures, pour expliquer les cauſes, connoître les ſignes, & prévenir les dangers de cet effrayant phénomene. Les uns poſent pour principe, qu'il y a des cavités dans les entrailles de la terre, & que dans ces cavités, il ſe forme des amas prodigieux de matieres combuſtibles, comme du ſoufre, du nitre, du vitriol, du bitume, &c. « Si une pierre, diſent-ils, détachée de » la voûte de ces antres profonds, vient à » tomber ſur une autre pierre, & qu'une » étincelle jailliſſe ſur un amas de bitu- » me ou de ſoufre, il ſe fait ſur le champ » une fermentation entre les parties » ſulfureuſes, qui y cauſe un incendie. » Les croûtes inflammables, attachées » à la ſurface intérieure des cavités » ſouterraines, s'embraſent ſucceſſive- » ment; & ſi le feu ne trouve aucune » iſſue pour s'échapper, ces matieres » ſe raréfient; l'air ſe dilate; il briſe les » cellules dans leſquelles il eſt compri- » mé; & ſon action réunie eſt alors ſi ter- » rible, qu'il fait trembler la contrée qui » eſt au-deſſus, ſouleve des maſſes énor-

» mes, perce les montagnes, fait voler
» les rochers, renverse les villes, &
» bouleverseroit des régions entieres,
» si de loin en loin il ne s'ouvroit des
» volcans, par où l'embrasement s'éva-
» pore. La force prodigieuse de ces
» feux souterreins vient donc, comme
» celle de la poudre à canon, des res-
» sorts de l'air emprisonné dans des
» corps combustibles, & de la résistan-
» ce de la terre, qui sert, comme celle
» du canon, à faire agir plus de ressorts
» à la fois. Les tremblemens de terre
» sont donc un des principaux effets de
» ces mêmes feux, à peu près comme
» la poudre, allumée dans les mines,
» souleve & fait sauter un bastion »

Autre explication, qui differe peu de la précédente. « On sait qu'il y a dans
» la terre des matieres susceptibles d'in-
» flammation ou d'effervescence, ran-
» gées par lits, par veines, par fillons,
» par couches, seules ou mêlées, en
» plus ou moins grande quantité, mais
» répandues de toutes parts. Elles sont
» nécessaires pour la fermentation in-
» térieure, pour la circulation univer-
» selle, pour fomenter une chaleur
» constante, qui sert à la végétation, à

» l'entretien des ſources communes, à » la conſervation des ſources chaudes » & des fontaines minérales, à tous les » météores ignées, enfin au méchaniſ- » me entier de notre globe. Ces matie- » res humectées s'échauffent, fermen- » tent s'enflamment même quelquefois; » ce qui eſt prouvé par de fameuſes ex- » périences. Lémery, qui a ſi bien imité » les procédés de la nature, mettoit en » terre cinquante livres d'un mêlange » de ſoufre & de limaille de fer; il » humectoit la terre peu à peu; & au » bout de huit ou neuf heures, on » voyoit une petite image de l'Etna ou » du Véſuve : il y avoit tremblement, » éruption, fumée & flamme. Les lieux » où il y a le plus de ces matieres raſ- » ſemblées, ſont auſſi les plus ſujets aux » tremblemens. Si elles étoient toutes » accumulées dans un même endroit, » leur inflammation ſeroit capable d'em- » braſer le globe entier; peut-être même » eſt-ce ainſi qu'il finira.

» Quand il ſeroit vrai, diſent d'autres » phyſiciens, qu'on pût appliquer ces » hypotheſes à quelques tremblemens » de terre, particuliers à certains lieux, » elles ne pourroient jamais ſervir à

» rendre raiſon de celui qui, en 1755,
» a ébranlé tout l'hémiſphere. Si en effet
» ſon principe étoit dans l'inflammation
» des ſoufres & des bitumes, qui
» pourroit calculer la quantité de ces
» matieres qui ont dû s'enflammer ?
» Quelle auroit été l'excavation de ces
» mines naturelles? La plus violente
» exploſion d'une mine artificielle,
» bâtie ſelon toutes les regles, & char-
» gée de huit milliers de poudre, ne
» s'étend pas au-delà de ſoixante pieds.
» Il faudroit donc ſuppoſer une quan-
» tité de ſoufre & de bitume, qui ſe
» trouvât en proportion avec l'étendue
» des ſecouſſes; ce qu'on ne ſauroit ad-
» mettre. La *ſimultanéïté* des commo-
» tions, ſi je puis parler ainſi, eſt un
» autre écueil où vient ſe briſer cette hy-
» potheſe. On en a ſenti en même temps,
» en des lieux très-éloignés : cet effet ne
» peut ſe concilier avec les loix du mou-
» vement, ni par conſéquent avec les
» cauſes qui agiſſent dans les mines ».

Il faut donc avoir recours à un autre principe; & on croit le trouver dans le feu élémentaire & électrique, qui exiſte par-tout. Par-tout la même activité peut vaincre la réſiſtance de tous les corps,

conſtitue l'eſſence du reſſort de l'air, donne à l'eau la fluidité & l'expanſion, pénetre les matieres les plus dures, fournit la ſource de la lumiere & du feu que nous voyons, & porte la propagation inſtantanée de ſon mouvement à des diſtances incroyables. En un mot, on veut que l'éle&tricité ſoit la principale cauſe des tremblemens de terre, comme d'une infinité d'autres phénomenes. Mais, dira-t-on, cette cauſe eſt bien myſtérieuſe. Soit; mais elle n'en exiſte pas moins. On ne connoît point le fluide magnétique; on ne laiſſe pas de raiſonner ſur les propriétés de l'aimant.

Il eſt queſtion préſentement de connoître les ſignes par leſquels on peut prévoir les tremblemens de terre; ces ſignes ſe trouvent réunis dans la triſte époque de la deſtruction de Lisbonne. « La ſéchereſſe & la ſtérilité » avoient affligé l'Eſpagne & le Por- » tugal. La contagion avoit menacé » de détruire, dans toute l'Europe, » l'eſpece des animaux la plus utile & » la plus néceſſaire. Depuis ſix mois, il » y avoit eu des bouleverſemens dans » les montagnes d'Angleterre, & de » nouvelles éruptions dans les volcans.

» Le renverſement total de la ville de » Quito, des inondations univerſelles » cauſées par la fonte extraordinaire des » neiges, des mouvemens irréguliers & » des altérations ſenſibles dans les eaux, » de grandes agitations dans l'air, des » météores étranges, des pluies de ter- » re, ſemblables a celles que vomiſſent » les volcans; tous ces effets avoient pré- » cédé la cataſtrophe de Lisbonne. » Chacun de ces ſignes eſt équivoque, » ſans doute, quand il eſt iſolé; mais » lorſqu'ils ſont accumulés & ſe mani- » feſtent en même temps, il y auroit du » danger à s'endormir dans une ſécurité » philoſophique. Tous les animaux qui » vivent dans l'air, ſur la terre & dans » les eaux, peuvent encore ſervir d'a- » vertiſſement par leurs inquiétudes, ou » donner l'exemple par leur fuite.

» La phyſique offre une reſſource, » pour prévenir ces calamités. On peut » faire ce qui ſe pratiquoit dans un » canton de la Perſe, qui, par ſa ſitua- » tion & ſa nature, étoit expoſé à de » fréquens tremblemens de terre. On » donnoit iſſue aux matieres bitumi- » neuſes, en ouvrant des ſoupiraux » qui leur coupoient toute commu-

» nication. C'étoit éventer la mine ; c'étoit » prévenir les éplosions ; en un mot, » c'étoit une précaution que les Persans » prenoient avec succès. On pratiquoit » depuis long-temps, parmi nous, des » puits & des boyaux dans les carrieres » & dans les mines, soit pour évacuer » les eaux, soit pour en chasser le mau- » vais air. Si les Romains avoient connu » l'art de couper & de détourner les exha- » laisons souterreines, ils auroient pu » l'appliquer aux environs du Vésuve ; & » Herculanum, dont il ne reste que le » souvenir & quelques débris, subsiste- » roit probablement encore. Par la » même industrie, Lisbonne auroit peut » être conservé plus de vingt mille habi- » tans & une fortune de deux milliards. » Il dépend donc des Portugais, des Es- » pagnols, & de tous les autres peuples » menacés de tremblemens de terre, d'i- » miter les Persans, & de tenter les » mêmes moyens qui réussiront certaine- » ment, si le local le permet, c'est-à dire, » si les foyers sont superficiels & peu » étendus : car s'ils étoient vastes & pro- » fonds, toute la puissance humaine ne » pourroit mettre un frein à ce terrible » phénomene ».

Le Portugal eut à peine réparé les maux causés par le funeste événement dont on vient de rendre compte, qu'un événement non moins funeste, le replongea dans d'autres malheurs : je parle de la conspiration contre la personne & la vie du roi, qui éclata en 1758.

Le 3 de septembre, à onze heures du soir, ce prince revenant d'une petite maison de campagne (quelques-uns disent de chez la jeune comtesse d'Atoguia) accompagné d'un seul valet-de-chambre, trois hommes à cheval se présentent devant la voiture. L'un d'eux, armé d'une carabine, la dirige contre le monarque (d'autres disent contre le postillon); mais heureusement le coup ne part pas; & le postillon effrayé presse ses mules, & fuit à toutes brides. Dans le même instant, les deux autres tirent par derriere. Les fusils chargés de grosse mitraille, font au dossier de la chaise deux ouvertures circulaires; & croyant avoir tué le roi, qui n'est que blessé, les assassins s'éloignent, & prennent la fuite.

On conduit Sa Majesté chez son chirurgien, Antoine Soarès, ci-devant éleve de notre célebre Alliot. On frappe à la porte; on croit dans la maison que ce

font des voleurs; on fort du lit avec crainte; on defcend; Soarès effrayé reconnoît le roi, le voit baigné dans fon fang, examine les bleffures qu'il a au bras & à l'épaule, & en tire des balles, du cuir, de l'étoffe & du linge: il les panfe, raffure le prince, & le fait tranfporter au palais.

Quelle défolation pour la famille royale! On ignore les auteurs de l'affaffinat; la cour veut le cacher; mais, en moins de deux jours, tout le public en eft inftruit. On travaille, dans le plus grand fecret, à connoître les conjurés. Rien ne tranfpire: perfonne ne manque à Lisbonne; fur qui faire tomber les foupçons? D'ailleurs eft-ce au roi qu'on en vouloit? Eft-ce au valet-de-chambre, qu'on croyoit feul dans la voiture? Les fentimens font partagés. Ceux qui paroiffent mieux inftruits, affurent que c'eft au monarque même.

Dans ces circonftances, il paroît un édit qui promet les récompenfes les plus flatteufes à ceux qui révéleront les auteurs ou les complices. Tout commerce par terre & par mer eft interdit, jufqu'à ce que cette grande affaire foit éclaircie: les vaiffeaux même que les Anglois ont dans les ports, fe foumettent à n'en pas fortir fans

la permission de Sa Majesté. On fait dans toutes les maisons des visites très-rigoureuses ; on saisit toutes les armes qu'on y trouve ; on arrête des personnes de tout état ; la ville entiere est dans la consternation ; chacun tire des conjectures affligeantes ; & la terreur est peinte sur tous les visages.

On découvre enfin les chefs du complot ; ils sont arrêtés & mis dans les fers. Les principaux sont le duc d'Aveiro, grand-maître de la maison du roi, de la famille des Tavora, le comte d'Atoguia, &c. Ces criminels subissent la question par les mains des chirurgiens de l'Inquisition, qui sont les seuls qui sachent bien la donner. Il résulte de leur aveu, & du jugement qui fut porté en conséquence : « 1°. Que le duc d'Aveiro avoit conçu » une haine implacable contre le roi, » tant parce que Sa Majesté n'avoit pas » voulu qu'il réunît à ses biens patrimo- » niaux, les riches bénéfices qu'avoient » possédés, pendant leur vie, les admi- » nistrateurs de sa famille, que parce » qu'Elle s'étoit opposée au mariage du » marquis de Gouvea, fils du duc, avec » la sœur du duc de Cadaval, dont il » vouloit faire tomber tous les biens dans

» ſa maiſon. 2°. Que le même duc d'A-
» veiro, animé d'un eſprit d'orgueil &
» d'ambition, entendoit dire, avec com-
» plaiſance, qu'il n'y avoit plus de degré
» où il pût monter, que le trône même.
» 3°. Que ce ſeigneur, qui avoit toujours
» été mal avec les Jeſuites, tant que ces
» Peres étoient bien à la cour, ſe récon-
» cilia avec eux, dès qu'il les vit diſgra-
» ciés. 4°. Que recherchant tous ceux
» qui paroiſſoient mécontens du gouver-
» nement, ils tenoient enſemble de fré-
» quentes conférences, dont le réſultat
» étoit toujours, qu'on ne pouvoit opérer
» le changement néceſſaire de l'adminiſ-
» tration préſente, que par la mort du roi.
» On fit entrer dans cette déteſtable
» confédération, la vieille marquiſe de
» Tavora, malgré ſon ancienne aver-
» ſion pour le duc, dont elle voyoit,
» avec douleur, la maiſon élevée au-
» deſſus de la ſienne. Ce qui entraîna la
» marquiſe dans ce parti, eſt le chagrin
» de n'avoir pu obtenir pour ſon mari,
» le titre & la qualité de duc, qu'elle
» avoit ſollicités avec autant de vivacité
» que de hauteur. Choquée de ce refus,
» elle ſe réconcilia avec le duc d'Aveiro,
» ſon beau frere, & entra dans le com-

» plot. On dit, dans le jugement,
» qu'elle s'y disposa par une retraite spi-
» rituelle sous la direction des Jésuites,
» spécialement du Pere Malagrida, &
» qu'elle devint dès lors un des princi-
» paux chefs de la conspiration. Elle
» n'eut pas de peine à y amener son
» mari, sur lequel elle avoit un empire
» absolu, ainsi que sur toute sa famille,
» c'est-à-dire, ses fils, ses filles, son
» gendre & ses beaux-freres; qu'elle en-
» traîna dans cette même conjuration. Ils
» se cottiserent tous, & firent ensemble
» une somme de douze cens livres,
» qu'ils distribuerent à trois scélérats
» chargés de l'exécution de l'assassinat.
» Ils se partagerent ensuite eux-mêmes
» en deux embuscades, afin que si Sa
» Majesté échappoit à la premiere, Elle
» ne pût manquer de périr dans les autres.
» Mais sa blessure l'ayant obligée de re-
» tourner sur ses pas, pour gagner la mai-
» son du chirurgien, Elle évita heureuse-
» ment ces deux troupes de conjurés.

» Le succès ne répondant point à
» l'attente des coupables, le duc d'A-
» veiro prit entre ses mains la carabine
» qui avoit raté le postillon, & dit en co-
» lere : que tous les diables t'emportent,

» puiſque c'eſt ainſi que tu me ſers !
» *Valhaô-te os diabos, que quando eu te*
» *quero, naô me ſerves*; & le marquis
» de Tavora témoignant quelque doute
» ſur la mort du roi, le même duc lui dit
» ces autres paroles : *Naô importa, que*
» *ſe naô morreo, morrera.* N'importe;
» s'il n'eſt pas mort, il mourra ».

Je paſſe ſur une infinité d'autres détails rapportés dans le jugement, pour ne plus vous parler que du ſupplice. Le 13 de janvier de l'année 1759, c'eſt-à-dire, plus de quatre mois après l'aſſaſſinat, tout ayant été préparé dans la place où devoit ſe faire l'exécution, deux régimens de cavalerie & deux d'infanterie vinrent s'y ranger à huit heures du matin, en débordant ſur le chemin par où les criminels devoient paſſer. Auſſi-tôt on vit arriver la marquiſe de Tavora dans une chaiſe à porteur. Elle parut ſur l'échafaud avec un viſage tranquille ; & après qu'elle eut été attachée ſur un tabouret, le bourreau lui trancha la tête. Ses deux fils, le comte d'Atoguia ſon gendre, & quelques domeſtiques furent d'abord étranglés, & eurent enſuite les membres briſés de huit coups de maſſue. Le marquis de Tavora, étant cenſé avoir entraîné ſes enfans dans

le crime, fut rompu vif, & souffrit ce tourment sans proférer une parole, sans faire la plus légere plainte, sans jetter le moindre cri. Le duc d'Aveiro, condamné au même supplice, arriva le dernier, la tête nue, l'air abattu, désespéré; & lorsqu'on lui rompoit les membres, il poussoit des hurlemens affreux, & faisoit des cris horribles. On attacha ensuite à des poteaux ceux qui avoient tiré contre le roi; & l'on mit le feu à un bûcher qu'on avoit dressé autour d'eux. On y brûla les corps de tous ceux qu'on venoit d'exécuter, & quand ces cadavres furent consumés, le bourreau recueillit les cendres, & les jetta dans la mer. Le marquis de Gouvea, fils du duc d'Aveiro, fut rasé, & envoyé aux Chartreux d'Ebora. La jeune comtesse d'Atoguia fut, par ordre du roi, releguée dans un couvent.

Ainsi furent éteintes les deux maisons les plus florissantes du Portugal. Le marquis de Tavora, après avoir commandé dans les Indes, comblé d'honneurs & de biens, étoit devenu conseiller de guerre, & chef de la cavalerie. Au moment de son supplice, les deux régimens lui tournerent le dos, en preuve de son ignominie, parce qu'il étoit leur général. Le roi, forcé

de punir tant d'illuſtres coupables, étoit pénétré de la plus vive douleur, & répandoit des larmes ameres ſur le ſort de ces malheureux. La reine & les princeſſes étoient en pleurs & en prieres pendant tout le temps de ces terribles exécutions.

Les Jéſuites impliqués dans cet énorme parricide, avoient déja encouru la diſgrace de la cour au ſujet de leurs miſſions du Paraguay. Lorſque l'Eſpagne céda au Portugal la ville du Saint-Sacrement & ſes dépendances, on les accuſa de s'être oppoſés à cet accord, & d'avoir fait révolter les peuplades qui devoient paſſer ſous la domination Portugaiſe. La province de Saint-Nicolas ſe ſouleva en 1751; & ſi l'on en croit quelques relations, elle mit treize mille combattans en campagne, ſous les ordres de deux Jéſuites. Ces griefs, joints à d'autres accuſations, firent renvoyer ces religieux de la cour de Lisbonne, avec des reproches très-vifs aux ſupérieurs de l'ordre, acompagnés de toutes les marques d'une diſgrace éclatante.

Inſtruit de ces plaintes, le Pape, par un bref daté du mois d'avril 1758, nomma, établit & conſtitua viſiteur & réformateur de la Compagnie de Jeſus en Portugal, le cardinal Saldhana. Ce prélat,

usant de ses pouvoirs, visita les maisons de la société, & fit ensuite signifier à ces peres, que, dans trois jours, ils eussent à lui remettre les clefs de tous leurs magasins, les livres de compte & de correspondance, avec la déclaration de leurs marchandises, lettres de change, effets mobiliers, & l'état de leurs biens-fonds; rentes, bénéfices, redevances & revenus. Dans le même temps, le cardinal patriarche & archevêque, Don Joseph-Manuel Athalaïa, leur ôta le pouvoir de prêcher & de confesser, & les réduisit à la seule permission de dire la messe. Il leur fut aussi défendu de visiter les prisonniers, & de faire usage de leur apothicairerie pour vendre des médicamens au public.

C'est dans ces circonstances, qu'arriva l'horrible attentat qui mit en danger les jours du roi, & causa les sanglantes exécutions dont on vient de faire le récit. Les Jésuites furent soupçonnés d'avoir voulu se venger; & dès ce moment, les Peres Malagrida, Mathos & Alexandre furent arrêtés comme complices de l'assassinat. Ils ne furent cependant point punis avec les autres criminels, soit qu'en effet ils ne fussent pas aussi coupables qu'on le prétendoit, soit que l'on fût en-

core assez simple en Portugal, pour croire qu'on ne pouvoit condamner des religieux à mort, sans le consentement du saint-siege. Les cours de Rome & de Lisbonne furent long-temps en querelle à ce sujet; & l'on alla jusqu'à craindre que les Portugais ne secouassent le joug u'tramontain, comme avoient fait autrefois les Anglois; mais le ministere montrant autant de fermeté que de condescendance, laissa les trois Jésuites en prison, & chassa tous les autres du royaume. Le roi fut enfin réduit à l'expédient de livrer Malagrida à l'Inquisition, comme hérétique & faux prophete; & en cette qualité, ce Jésuite fut, condamné au feu, sans qu'on l'interrogeât seulement sur le crime de parricide.

M. le comte d'Oeiras profita de la circonstance de cet assassinat, pour affermir le trône, écraser la noblesse, abaisser le clergé, diminuer le pouvoir des Anglois, & augmenter le nombre des troupes. Rien n'étoit plus miserable que la milice Portugaise, jusqu'à la guerre de 1762. A peine y comptoit on dix mille hommes; encore étoient-ce moins des soldats que des paysans, sans uniformes, sans armes, demandant l'aumône, &

dont les officiers servoient à table leurs colonels. Aujourd'hui l'infanterie, assez bien disciplinée pour les manœuvres de l'exercice, mais non pour les grandes opérations de la guerre, est de trente-trois bataillons, faisant ensemble vingt-six mille hommes; la cavalerie, de vingt-six escadrons, ou de quatre mille cavaliers, montés sur d'excellens chevaux d'Andalousie & de Beïra. Je ne parle pas de plus de cent mille paysans, qui servent sans paie, mais que leur genre de guerre, d'embuscades & de surprises rend formidables. Ajoutez encore quatorze escadrons de cuirassiers assez bien exercés, un régiment de volontaires à pied & à cheval, composé de douze cens hommes, trois bataillons d'artillerie, & un corps de génie.

Les Portugais ont, comme nous, des lieutenans-généraux, des maréchaux-de-camps, &c; mais ils ne connoissent ni intendans d'armée, ni état-major, ni commissaires des guerres. Les hôpitaux ne sont point aux frais du roi, ce sont des moines qui en ont soin. Les arsenaux m'ont paru, en général, très-mal pourvus, & le corps du génie encore plus mal composé. Il n'y a de bons ingénieurs, de

bons officiers d'artillerie, que des étrangers. Le comte de la Lipe, ſeigneur Allemand, qui peut être regardé comme le reſtaurateur de la milice Portugaiſe, a le titre de capitaine-général, qui équivaut à celui de nos maréchaux de France.

Ce pays a plus de places fortes qu'il ne lui en faut; & elles ne peuvent pas toutes être garnies de troupes. Les principales ont une garniſon militaire, & les autres ſeulement une garde bourgeoiſe. Le guet de Lisbonne n'a point d'uniforme. Très-peu de gentilhommes entrent au ſervice, parce que très-peu en obtiennent la permiſſion. Comme ils ont porté autrefois l'audace & la tyrannie juſqu'au dernier période, le miniſtre ne laiſſe ſervir que ceux qui lui ſont ſpécialement attachés.

Les ſoins du gouvernement ne font point négliger au marquis de Pombal la réconſtruction de la capitale. Cette ville, en y comprenant les fauxbourgs, a aujourd'hui plus de deux lieues d'étendue le long du Tage; mais ſa prodigieuſe inégalité en rend les embelliſſemens très-difficiles. Il n'y a qu'un beau terrein ſur le bord du fleuve, où étoit ci-devant le palais royal. C'eſt à préſent une grande place, où l'on entre par la rue Auguſte,

qui eſt terminée par un portique. Cette place, qui n'eſt point encore achevée, & où doit être poſée la ſtatue du roi, a, d'un côté, la douane & l'arſenal, & de l'autre, la bourſe. Le reſte de ce terrein eſt occupé par de longues & belles rues, bien alignées, bien pavées, ornées de beaux édifices, & bâties de maiſons uniformes. Lisbonne doit être embellie d'un jardin public, dont on a déja tracé le plan, & auquel on travaille. On parle auſſi de conſtruire des ſalles de ſpectacles; car il y a ordinairement ici trois théâtres, ſur l'un deſquels on joue des opéra bouffons italiens; & aux deux autres, on donne des pieces portugaiſes, dont la plupart ſont traduites du françois ou de l'eſpagnol. L'excellent compoſiteur de muſique, le ſieur Perès, connu dans toute l'Europe pour un des plus habiles muſiciens de ce ſiecle, vit en Portugal.

Pour remplacer les Jéſuites, M. de Pombal a établi, dans leur maiſon de Lisbonne, le college des Nobles. il a auſſi fondé dans différens quartiers de cette ville, ainſi que dans les provinces, des profeſſeurs habiles, qui, ſoumis à un directeur général des études, y tiennent des écoles gratuites, où l'on enſeigne le

latin, le grec, les humanités & la rhétorique. L'université de Coïmbre, fournie d'excellens maîtres, est réservée pour les classes supérieures.

Les réglemens que le ministre a faits lui-même à ce sujet, sont admirables, & entrent dans tous les détails d'une éducation fort étendue. Il veut que ses concitoyens soient instruits, & qu'il se forme encore parmi eux des écrivains distingués, qui fassent renaître les beaux jours de la littérature portugaise; bien différent de ces hommes médiocres, qui, jaloux de voir les gens de lettres, que par dérision ils appellent *des Auteurs*, fixer les regards de la nation & honorer leur patrie, feignent ridiculement de les dédaigner, & sont d'autant plus injustes à leur égard, qu'eux-mêmes, s'ils paroissent avoir quelque esprit, quelque goût, quelques connoissances, c'est aux écrits de ces mêmes Auteurs qu'ils en sont redevables. D'ailleurs M. de Pombal sait que les gens de lettres sont les citoyens les plus doux, les plus honnêtes, les plus modestes, les plus remplis de probité; que c'est à eux que l'état confie le soin de développer les principes de toutes les vertus; que nés pour éclairer leur na-

tion, ils ſont faits pour donner le ton à leur ſiecle, mettre le prix aux actions, & les humains à leur place ; qu'ils doivent être d'autant plus courageux, qu'ils ont à braver également & l'inſolent mépris des uns, & les propos imbécilles des autres ; mais que la juſte renommée, en flétriſſant leurs adverſaires, ne manque jamais de couronner leurs nobles efforts ; qu'aux yeux de la raiſon éclairée, les dons de l'eſprit l'emportent ſur la fortune, les dignités, la naiſſance ; que leur empire embraſſe l'univers, & que leur gloire franchiſſant les bornes du tombeau, ne connoît plus que celles de l'immortalité.

Fin du ſupplément.




TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CLXXIX.

LA CÔTE D'YVOIRE.

LETTRE CLXXX.

CÔTE DE MALAGUETTE.

LETTRE CLXXXI.

LE SÉNÉGAL.

LETTRE CLXXXII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

LETTRE CLXXXIII.

Suite du Sénégal.

LETTRE CLXXXIV.

Suite du Sénégal.

LETTRE CLXXXV.

Les Canaries.

LETTRE CLXXXVI.

Le Portugal.

LETTRE CLXXXVII.

Suite du Portugal.

LETTRE CLXXXVIII.

Suite du Portugal.

LETTRE CLXXXIX.

Suite du Portugal.

LETTRE CXC.

SUITE DU PORTUGAL.

SUPPLÉMENT

AUX LETTRES PRÉCÉDENTES.

Fin de la Table.





